

# RELATION

DE CE QUI S'EST PASSÉ EN LA MISSION DES PERES DE LA COMPAGNIE  
DE IESVS,

## AV PAYS DE LA NOUVELLE FRANCE, ÈS ANNÉES 1651. ET 1652.

Enuoyée au Reuerend Pere Prouincial de la Prouince de France.

PAR LE SUPERIEVR DES MISSIONS DE LA MESME  
COMPAGNIE. (\*)

### CHAPITRE PREMIER.

*Lettre du Pere Superieur de la Mission  
au R. P. Prouincial, touchant la  
mort du P. Jacques Buteux.*

MON REVEREND PERE,

Pax Christi.



A presente lettre sera pour informer vostre Reuerence de la glorieuse mort du Pere Jacques Buteux, massacré par les infideles Hiroquois, le dixième iour de May, de la presente année 1652.

Le Pere Jacques Buteux estoit d'Abbeuille en Picardie, né dans le mois d'Auril de l'année 1600. Il entra dans la Compagnie à Roüen, le deuxième d'Octobre 1620. Il fut enuoyé en ces Missions de la Nouvelle France

l'année 1634. apres auoir acheué ses estudes de Theologie.

Il a employé l'espace de dix-huit années en la conuersion des peuples Montagnetz et Algonquins. Dieu luy auoit donné vne grace toute particuliere de toucher les cœurs de ces patures gens et de leur instiller les sentimens de pieté ; de sorte qu'on reconnoissoit entre nos Neophytes, ceux qui estoient sortis de sa main, par vne tendresse de deuotion, et vn esprit de foy solide, et tout à fait extraordinaire.

C'estoit vn homme d'oraison, et d'vne mortification si constante, que sa vie a esté vn ieusne quasi continuel, il couchoit toujours sur la dure, et retranchoit de son sommeil vne grande partie de la nuit : et quoy qu'il fût d'vne complexion fort delicate, et toujours dans les souffrances de quelque maladie, il y adioustoit des mortifications volontaires au dessus de ses forces, ne pouuaut rassasier les grands desirs qu'il auoit de souffrir.

Entendant quelques personnes, qui souhaitoient plustost la mort, que de

(\*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en l'année 1653.

tomber vifs entre les mains des Hiroquois : Pour moy, disoit-il à ceux à qui son cœur deuoit s'ouurer, ie m'estimerois trop heureux, si Dieu auoit permis que ie tombasse en leurs mains, leur cruauté est grande, et de mourir à petit feu, c'est vn tourment horrible ; mais la grace surmonte tout, et vn acte d'amour de Dieu est plus pur au milieu des flammes, que ne le sont toutes nos deuotions separées des souffrances, et en effet, il a esté plus de mille fois dans des lieux où l'Hiroquois estoit à craindre, sans iamais y auoir pasly, et sans que iamais la veuë d'aucun danger l'ayt arresté de faire vn pas, lors qu'il y auoit esperance d'y faire quelque chose pour la gloire de Dieu.

Sa mort a esté le seau de sa vie. Il auoit conuertiy à la Foy quantité de nations Sauvages, pour lesquelles il auoit des tendresses de Pere, et qui auoient toutes pour luy des amours de veritables enfans. Mais sur tout la Nation des Attikamegues, que nous nommons les Poissons blancs, qui estoient les enfans de son cœur, et dans l'ame desquels il auoit imprimé des sentimens de deuotion si puissans et si efficaces pour leur Salut, qu'il sembloit que ces bonnes gens ne fussent nés que pour le Ciel, que l'innocence fust leur partage et que le peché fust banny de tout leur país, depuis que la Croix du Sauueur du monde y est plantée, et que d'vn peuple tout barbare, la Charité de ce bon Pere en auoit fait vn peuple tout Chrestien. Il y auoit fait vn voyage, il y a vn an, avec des peines et des fatigues inconceuaibles dont nous auons fait le recit en nostre dernière Relation.

Cette année, apres auoir passé l'hyuer aux Trois Riuieres avec quantité de Sauvages, qui s'y estoient assemblez pour y receuoir ses instructions, quelques familles de Poissons blancs l'inuiterent à les suivre dans leur país, où se deuoient trouver quantité d'autres peuples plus esloignez en tirant vers le Nord, qui auoient donné leur parole de se rendre Chrestiens. Y eust-il mille vies à perdre et mille Hiroquois en chemin, le zele de ce bon Pere l'engagea dans

tous ces perils. Ils partirent le quatriesme iour d'Auril : voicy ce qu'il m'escriuit la veille de son depart.

Mon Reuerend Pere, c'est à ce coup qu'il faut esperer que nous partirons, Dieu veuille que les resolutions soient fermes, et qu'enfin nous partions vne bonne fois, et que le Ciel soit le terme de nostre voyage. *Hæc spes reposita est in sinu meo.* Nostre équipage est foible, la pluspart d'hommes languissans, ou de femmes et d'enfans, le tout enuiron soixante ames. Les viuandiers et les prouisions de cette petite troupe, sont entre les mains de celuy qui nourrit les oyseaux du Ciel. Je parts accompagné de mes miseres, j'ay grand besoin de prieres, ie demande en toute humilité celles de vostre Reuerence, et de nos Peres. Le cœur me dit que le temps de mon bon-heur s'approche. *Dominus est, quod bonum est in oculis suis faciat.* Ce sont ses dernières paroles.

Après vn mois, et plus, de beaucoup de fatigues, et sur tout de la faim, qui les suiuoit par tout en ce voyage, estans souuent plusieurs iours sans que leur chasse leur donnast dequoy viure, ils se resolurent de se separer et de prendre diuerses routes. *Si venerit Esau ad vnam turmam, et percusserit eam, alia turma, quæ reliqua est, saturabitur.* Toutefois leur separation ne fut qu'un iour de l'Ascension, apres que le Pasteur eut confessé et eut repeu tout son Troupeau, et que leurs cœurs animez d'vne nouvelle deuotion, se furent disposez au voyage de l'éternité.

Les autres bandes ayans pris le deuant, le Pere resta en compagnie d'vn ieune François, accoustumé à la vie des Sauvages, et d'vn ieune Chrestien Huron. Les neiges estoient fonduës, et les riuieres déglacées. Ils s'embarquerent dans vn petit canot d'escorce, qu'ils auoient fait eux-mesmes, et ils cabanerent où la nuit les obligea de s'arrester.

Le lendemain, qui estoit le dixiesme iour du mois de May, ils continuèrent leur route ; et ayans esté obligez de se débarquer par trois fois, en des endroits où la riuiere va tombant dans des pre-

cipices, et où elle n'est plus navigable, (c'est à dire qu'en ces rencontres, il faut porter sur ses espauls son canot et tout son bagage) : Lors qu'ils faisoient leur troisieme portage, chargez chacun de son fardeau, ils se virent inuesty d'une troupe d'Hiroquois, qui les attendoient au passage. Le Huron, qui marchoit le premier, fut saisy si subitement qu'il n'eut pas le loisir de faire aucun pas en arriere. Les deux autres, vn peu plus esloignez, furent iettez par terre, les ennemis ayant fait sur eux la décharge de leurs fusils. Le Pere tomba blessé de deux balles à la poitrine, et d'une autre au bras droit, qui luy fut rompu. Ces barbares se ruèrent incontinent sur luy, pour le percer de leurs espées et pour l'assommer à coups de haches, avec son compagnon. Ils n'eurent point tous deux d'autres paroles en bouche, que celle de Iesus. Ils furent despoüillez tout nuds, et leurs corps furent iettez dans la riuiere.

Deux iours apres, d'autres Chrestiens qui tenoient le mesme chemin, tomberent dans les mesmes embusches, et vn ieune Algonquin, que les Hiroquois prirent vif, y fut bruslé cruellement sur le lieu mesme, n'ayant point d'autre consolation, sinon de Dieu, qu'il inuoqua iusqu'au dernier soupir. Ils reseruoient le ieune Huron pour le brusler en leur pais ; mais Dieu luy donna le moyen de rompre ses liens au bout de quelques iours, et s'estant échappé tout nud de sa captiuité, il arriua heureusement aux Trois Riuières, le huitiesme iour de Iuin ; et ce fut luy qui nous apporta ces tristes nouuelles, assez heureuses toutefois, puis qu'elles sont glorieuses à Dieu dans la mort de ceux qui consomment leur vie pour le salut des ames.

Du depuis, les Sauvages Chrestiens allerent chercher le corps de leur bon Pere ; mais quelque diligence qu'ils y aient apportée, iamais ils ne l'ont pû trouuer, quoy qu'ils aient rencontré celuy de son compagnon, demy mangé des Corbeaux et des bestes.

*Deus, vengerunt gentes in hæreditatem tuam. Posuerunt morticina seruorum Relation—1652.*

*tuorum, escas volatilibus cæli, carnes Sanctorum tuorum bestijs terræ ; effuderunt sanguinem eorum tanquam aquam, et non erat qui sepeliret.*

Le n'ay pû rien dresser que cette lettre pour la Relation. Les Peres qui ne font que de retourner de leurs Missions, m'ont rendu trop tard leurs memoires, ie les enuoye au P. Paul le ieune, Procureur de nos Missions, qui les presentera à V. R. pour en estre fait selon sa volonté. On en peut tirer des sujets d'une bonne et d'une sainte édification.

S'il plaist à nostre Seigneur de preseruer le pays de la fureur des Hiroquois, nous auons de l'employ pour sa gloire, plus qu'il ne nous reste de vie ; et nous verrons son nom adoré dans ce nouveau monde, où depuis cinq mille ans il n'auoit iamais esté conneu. Nous demandons pour cét effet l'assistance de vos prieres, et de tous ceux qui ont de l'amour pour le salut des ames.

Mon Reuerend Pere,

Vostre tres-humble et tres-obeissant scruiteur en N. S.

PAUL RAGVENEAY.

de la Compagnie de Iesus.

De Kebec, ce 4. d'Octobre 1652.

## CHAPITRE II.

### *De la Residence de Saint Ioseph, à Sillery.*

Les Chrestiens de cette Residence ont donné de l'employ toute l'année à deux de nos Peres, qui ont fait toutes les fonctions de bons pasteurs aupres de leurs ouailles, administrans les Sacrements de Baptisme, de la Confession, de l'Eucharistie, de l'Extreme-onction et de Mariage, consolans les malades, enterrans les morts, catechisans et prêchans les viuans ; en vn mot, trauaillans

des deux mains : car il a fallu, notamment cette année, joindre le secours temporel au secours spirituel, pour deux raisons.

L'une est, que les Hiroquois estant toujours en campagne, font que ces bons Neophytes ont peur de trouver la mort dans les forests où ils vont chercher leur vie ; ils craignent d'estre massacrés, voulans aller massacrer des bestes qui leur seruent de nourriture la pluspart de l'année ; cette apprehension les a jettés dans vne extreme disette. L'autre est, qu'il y a eu si peu de neiges cét Hyuer passé, que ceux qui ont hazardé leur vie pour trouver de la chasse, ont pensé mourir de faim et de froid ; si bien qu'estans dépourueus de toutes choses, ils seroient morts miserablement, ou du moins ils auroient souffert dans l'extremité, si la bonté de quelques personnes, dont la charité n'est point limitée par les bornes de la France, ne nous eut donné le moyen de les secourir.

Je voudrois qu'on pût voir les sentimens de reconnaissance qu'ont ces bons Neophytes pour leurs Bien-faicteurs, et qu'on pût entendre les belles harangues qu'ils font sur ce sujet, qui en verité leur causent vn estonnement d'autant plus grand, qu'ils ont naturellement moins d'amour et de respect pour ceux qui ne sont pas de leur nation. Ils s'ayment les vns les autres ; mais ils n'ont que de l'importunité pour tous les Estrangers. Or quand ils voyent que des personnes, qu'on leur dit estre de merite et de de condition, comme des Capitaines ou des femmes de Capitaines, leur font du bien de mille lieuës loing, cela les touche, et leur en fait chercher la raison ; et comme ils apprennent que tous ceux qui croyent en Iesus-Christ se doivent aimer comme des freres, puis qu'ils seront tous ensemble au Ciel, et que c'est dans cette veuë et dans cette consideration qu'on les assiste, cela leur donne vne haute idée de la Foy. Je ne croyois pas, disoit vn iour vn Capitaine, qu'il y eust au monde des gens si bons, que d'enuoyer des presens à ceux qu'ils n'ont iamais veus. La priere et la

creance ont vne estrange force, puis que de plusieurs nations elles n'en font qu'une. Depuis que ie suis baptisé, il me semble que i'ay acquis vne grande parenté. Quand i'entre dans l'Eglise des François, il m'est aduis que les François sont mes parens. Quand ie voy vn Huron baptisé, ie le regarde comme mon parent, et si les Hiroquois estoient bap-tisés, ie les tiendrois pour mes parens : car ils ne seroient plus meschans.

Vn autre disoit à vn Pere : Puis que tu sçais peindre la parole, c'est à dire tu sçais écrire, et que ces personnes d'importance qui sont au delà du grand Lac, c'est à dire au delà de l'Ocean, entendent des yeux, c'est à dire sçauent bien lire, dis leur que nous croyons en Dieu et que nous le prions pour eux toute nostre vie ; que nous sommes leurs enfans, et qu'ils sont nos peres et nos meres ; et qu'ils parlent au grand Capitaine des François, afin qu'il nous secoure contre les Hiroquois, qui tuent, et qui massacrent, et qui bruslent ceux qui prient et qui croyent en Dieu.

Le Pere Superieur de nos Missions, demandant à quelques femmes Chre-stiennes si elles pouuoient bien aymer des personnes qu'elles n'auoient iamais veuës ny conuës, parlant de quelques Dames qui les ont secouruës, l'une d'entre elles prit la parole, et luy dit : Pourquoi non, mon Pere ? ces saintes femmes de charité nous ayment bien sans nous auoir veus ; pourquoi ne les aymerions nous pas sans les voir ? Elles n'ont rien deuant leurs yeux qui les porte à nous aymer, et nous voyons leurs presens et leurs aumosnes. Elles nous ayment pour l'amour de Dieu, qui leur a commandé de faire du bien aux miserables, et nous les aymons aussi pour l'amour de Dieu, qui veut qu'on ayme ceux qui font comme luy, c'est à dire qui font du bien à tout le monde. Enfin nous aymons ces saintes femmes de Charité sans les voir, comme nous voulons aymer Dieu sans le voir. Nous les verrons dedans le Ciel lors que nous verrons Dieu, qui leur donne ces compassions pour nous, et qui est nostre Pere, comme elles sont nos meres.

Voila la response d'une femme Sauvage, qui n'a rien de Sauvage.

On escrit que le Capitaine des Sauvages de cette Residence, imite genereusement la bonté de ceux qui ne donnent aucunes limites à leurs cœurs et à leurs mains, qui se croient redevables aux Barbares aussi bien qu'aux Grecs. *Novit bona data dare filiis suis.* Ce braue Neophyte scait departir les biens que Dieu et les hommes luy ont donnez, aux pauvres Chrestiens qu'il considere comme ses enfans. Il secourt les vieilles femmes, les pauvres vefues, les orphelins ; il leur donne du pain, des pois, du bled d'Inde, des anguilles, des robes mesme. Voila ce qu'on remarque de ce Capitaine.

Vne Dame Française, qui s'est fait sa voisine en ce pais-là, en parle en ces termes, dans vne lettre qu'elle a enuoyée à vne personne de vertu et de condition : Noël Tekouerimat, qui se nommoit iadis Negabamat, grand Capitaine de Sillery, excellent Chrestien, qui n'a rien de Sauvage que le nom, vous remercie de l'honneur de vostre souvenir, en qualité de vostre tres-humble seruiteur ; il espere et nous aussi, que si Dieu donne la paix à l'ancienne France, que vous traouillerés pour leur secours contre les Hiroquois ; ie laisse au R. P. le ieune, à vous dire le detail de nos afflictions et de nos besoins. Il parle au nom des Sauvages que l'ayme tendrement : ce sont les propres mots de sa lettre.

Adioustons quelque chose, de ce qui s'est fait en cette Residence, et qui n'a point encore paru dans les autres Relations. Voicy vn Paradoxe, qui aura peine de trouuer creance dans les esprits qui ne connoissent pas les Sauvages. On a baptisé vne ieune femme, aagée d'environ vingt-trois à vingt-quatre ans, qui est demeuree Vierge ayant eu trois maris successiuement. Cette pauvre fille, pour la nommer ainsi, a esté nourrie dans l'innocence des premiers siecles, elle a tiré sa naissance d'une nation fort éloignée de Kebec. Comme elle fut en l'panse de S. Ioseph, vn ieune homme, apres quelque temps de sejour, la vou-

lant rechercher en mariage, luy fit demander secretement par vne personne de confiance, si son dernier mary ne l'auoit pas laissée enceinte ; elle répondit avec vne pudeur et avec vne simplicité si naturelle, qu'on donna facilement creance à ses paroles. Il est vray, dit-elle, que mes parens m'ont mariée trois fois, et neantmoins pas vn homme ne m'a encore touchée. Ce que ie vay dire pourra iustifier la verité de sa réponse.

Premierement, ces peuples se comportent ordinairement, les deux, trois et quatre premiers mois de leur mariage, comme s'ils estoient freres et sœurs, donnans pour raison de leur façon de faire, qu'ils s'entrayment d'un amour de proches parens, qui ont horreur des actions de la chair. Cét amour de parenté, est plus grand et plus fort parmy les paiens, que l'amour du mariage, dans lequel enfin il degene. Que si dans ces premiers mois ils viennent à se desgouter l'un de l'autre, ils s'éloignent sans bruit, demeurans comme ils estoient auparauant.

Secundement, si le pere ou le proche parent d'une fille luy commande de s'asseoir aupres du ieune homme qui la recherche, c'est à dire de l'espouser, la fille obeira sans mot dire ; mais si elle ne l'ayme pas, ou si elle n'a pas encore enuie d'estre mariée, il a beau demeurer aupres d'elle, iamais elle ne luy souffrira aucune action de mary. Et le ieune homme n'oseroit quasi témoigner qu'il s'en fasche, autrement il feroit voir qu'il ne l'ayme pas ; mais enfin, comme il veut estre aymé reciproquement, et que ce n'est point la coustume des Sauvages de se violenter les vns les autres, la liberté estant le plus grand de tous leurs biens, il abandonne cette fille au bout de quelques mois, la laissant dans son premier estat. C'est en cette façon que celle dont nous parlons auoit conserué sa pureté dans trois de leurs mariages. Il semble que nostre Seigneur la vouloit épouser au saint Baptisme, deuant qu'elle eût donné son cœur et son affection à aucun homme.

Vne mere ayant perdu sa fille, qu'elle

aymoit vniquement, vn François l'alant visiter, luy dit pour la consoler, qu'il se falloit sousmettre à la volonté de Dieu, qui sçait bien quand il est temps de nous retirer de ce monde, et qu'il ne se faut iamais laisser abattre à la tristesse : Helas ! dit-elle, ie ne suis pas triste de la mort de ma fille, puis que ma fille ne l'estoit pas de sa mort mesme : la pauvre enfant me disoit au fort de sa maladie : Ma mere, ie suis bien aise de mourir, ie m'en vay au Ciel, ie verray celuy qui a tout fait. Ie croy, disoit cette bonne mere, qu'elle y est maintenant : car elle aymoit bien la priere, c'est pourquoy ie n'ay garde de m'attrister, voyant que ma fille est en si bon lieu.

Vn ieune homme estant mort saintement, vn sien camarade nous dit : En verité, ie sens bien que ie serois triste de la mort de mon amy, n'estoit que ie croy fermement qu'il est au Ciel : car il alloit tout droit, il ne s'écartoit point, il croyoit fortement, il obeysoit promptement ; ie viens de prier pour luy en la Chapelle, mais mon cœur me disoit, c'est en vain que tu pries, il est au Ciel, il n'est point retenu en chemin ; car il marcheoit tout droit. Cette foy et cette simplicité sont aymables.

Voicy vne action qui fera voir que Dieu est le Docteur des ames simples. Vne bonne mere demandoit vn iour, si la priere qu'elle faisoit n'estoit point mauuaise : Car disoit-elle, ie ne l'ay apprise de personne. Quand ie couche ma petite fille dans son berceau, ie fay le signe de la Croix sur son front, puis l'adresse ces paroles à celuy qui a tout fait : Ma petite fille te dit par ma bouche et par mon cœur, car elle ne sçauroit encore parler, c'est toy qui m'as donné la vie, conserue la moy, éloigne de moy le meschant Manitou. Quand ie seray grande, ie croyay en toy, ie l'aymeray, ie t'obeiray. Voila ce que dit ma fille par ma bouche. Assiste-moy, afin que ie l'instruise bien et qu'elle te dise vn iour par soy-mesme, ce qu'elle te dit par le cœur et par la bouche de sa mere. La foy et l'amour ont bien de l'industrie.

Cette bonne Chrestienne, ayant eu

l'approbation de sa priere, adiousta ce qui suit : Mon cœur est bien meschant ; nous auons en nostre cabane vn ieune garçon d'vne nation estrangere, qui fera bien grossir le papier où sont escrits mes pechés : on ne sçauroit le rassasier, il mange incessamment, et il veut toujours manger (en effet il est trouuillé d'vne faim canine), il derobe tout ce qu'il rencontre de bon à manger ; cela me cause vne tristesse, qui à la verité ne vient pas iusques à la bouche, car ie ne dy mot, mais mon cœur est méchant, ie voudrois bien qu'il n'eust point cette fascherie. Il est vray que ie ne le hay pas ; mais ie n'ayme point ses façons de faire. Cette bonne ame prenoit les sentimens d'Adam pour des consentemens de l'esprit.

Vn homme d'vn naturel assez vif, racontoit vn iour les combats qu'il rendoit quand la nature ou les demons luy donnoient quelque pensée ou luy causoient quelque dereglement dans les sens. Ie me frappe moy-mesme, comme ie frapperois vne autre personne qui voudroit offenser Dieu. Ie me dy ces paroles : C'est le Demon qui parle, le veux-tu escouter ? es-tu encore de son party ? n'es-tu pas baptisé ? n'as-tu pas dit ces paroles, ie hay et ie renonce au meschant Manitou ? Le demon s'enfuit quand ie parle si haut, et ie demeure en paix.

Vne femme estant aupres du feu, quelqu'vn fit tomber sur elle vn tison ardent, qui la brusla bien fort et qui l'offensa grandement. A mesme temps que son corps sentit la douleur, son cœur fut saisi d'vn mouuement de colere : or comme il n'y a pas loin du cœur à la bouche, ce mouuement vint iusques sur le bout des levres pour sortir avec éclat ; mais cette pensée (n'es-tu pas Chrestienne ?) se iettant à la trauerse, l'arresta tout court, et fit rentrer sa colere sans que iamais elle dist vn seul mot. Ce sont ces violences qui rauissent le Ciel.

Quelques femmes Chrestiennes, s'entretienans des Religieuses Hospitalieres et des Ursulines, qui sont en ce bout du monde, l'vne d'entre elles dit aux

autres, au sujet de leurs maladies et de leurs travaux, dont elles parloient : Qu'importe-t-il à ces filles Vierges d'estre malades ou d'estre en santé ? La vie et la mort leur est vne mesme chose : si elles sont malades, elles souffrent patiemment et se rendent agreables à Dieu ; si elles sont en santé, elles assistent nos malades, instruisent nos enfans ; si elles meurent, elles vont tout droit au Ciel, elles en scauent le chemin. Il n'en est pas le mesme de nous autres nous n'auons pas encore de bons yeux, nous ne connoissons pas tout ce qu'il faut faire, nous ne scauons pas, comme elles, ce qu'il faut dire à Dieu et comme il luy faut parler. Mais changeons de propos, voicy vn rencontre agreable.

Les Sauvages du quartier Saint Ioseph estans tous à la Messe, on desroba dans l'vne de leurs cabanes, vne robe de castor toute neufue : celuy à qui elle appartenoit, ne la trouuant point à son retour, assemble les principaux d'entre eux, qui conclurent tous par des coniectures tres-apparentes, que ce vol n'auoit pas esté fait par vn Sauvage, mais par quelque François. Les ieunes gens entendans cela, courent aussi-tost apres deux François qui venoient de passer, ils les attrappent et les amenant en leurs quartiers, leur voulans oster leurs habits et tout ce qu'ils auoient, iusques à ce que le Capitaine des François eust fait retrouver la robe où qu'il l'eût payée. Celuy à qui elle appartenoit leur dit : Tout beau, ieunes gens, mettons bas nos coustumes, puis que nous en auons embrassé d'autres ; nous ne scauons pas comme il se faut comporter en ce rencontre, enuoyons querir l'vn de nos Peres, et il nous dira ce qu'il faut faire. Aussi-tost dit, aussi-tost fait ; le Pere estant venu, il luy exposa les raisons qui leur faisoient conclure que ce larcin fust commis par vn François : C'est nostre coustume, adiousta-t-il, de despoüiller les premiers qu'on rencontre de la parenté ou de la nation de celuy qui a fait le vol. On garde ses despoüilles iusques à ce que son Capitaine ou ses parens ayent donné satisfaction à celuy auquel on a fait tort.

Voila nostre coustume : mais comme nous auons receu la foy et que nous sommes baptisés, nous les quittons pour suivre celles des Chrestiens. Que doiuent-ils faire en ce cas là ? Le Pere leur dit que les fautes estoient personnelles, et qu'il falloit punir ces deux François s'ils estoient coupables, sinon qu'il les falloit mettre en liberté, et faire tout le possible pour descouurer le larron. Or encore que ces bonnes gens vissent bien que ce procedé ne leur estoit pas fauorable, pour ce qu'on ne descouure pas facilement les larrons, si est-ce qu'ils s'y accorderent, et ayans reconnu que les deux François qu'ils tenoient estoient innocens, ils les renuoyerent avec beaucoup d'humanité. Or comme ce vol estoit recent, et que le François qui l'auoit commis se voyoit en grand danger d'estre decouvert, touché d'ailleurs d'vn remords d'auoir offensé Dieu, il porta cette robe à son Confesseur, le suppliant de la restituer ; en sorte qu'il ne fut point connu. On reporte la robe aux Sauvages, et pource qu'ils scauent que Monsieur le Gouverneur du pays fait punir publiquement les crimes, on leur dit, que celuy qui estoit tombé dans cette offense, s'estoit venu confesser, qu'il auoit demandé pardon à Dieu, qu'il auoit rendu la robe, qu'on luy auoit donné vne bonne penitence. On leur adiouste qu'ils scauoient bien, que ce qui se passoit dans le Sacrement de Penitence estoit vn secret de Dieu, à qui on declaroit ses pechés, et qu'on n'en parloit iamais aux hommes, que personne ne connoissoit le criminel. Ces bonnes gens furent ravis, voyans dans la pratique ce qu'on leur auoit presché du secret de la confession, admirans ce tribunal et cette iustice, si fauorable à ceux qui reconnoissent et qui detestent leurs offenses. Iamais ils ne demanderent et iamais ne parurent coniecturer qui pourroit estre le coupable, afin de s'en deffier, s'imaginans qu'vn homme qui confesse son peché, ne le doit iamais plus commettre, notamment s'il est tant soit peu notable.

Finissons ce Chapitre par la deuotion d'vne Dame, qui ne veut estre connue

que de celuy des yeux duquel elle ne se peut dérober. Voyant que le Pere Eternel auoit mis son fils sous la conduite de Saint Ioseph, elle a creu que son amour l'obligeoit de suivre cet original, elle a donc mis son fils entre les mains de Saint Ioseph, et afin d'obliger ce grand Saint (pour ainsi dire) à le favoriser plus particulièrement, elle donne tous les ans vne aumosme, pour nourrir vn enfant, baptisé en la Residence de Saint Ioseph. J'ay creu qu'en publiant cette deuotion, la personne qui la pratique n'en seroit pas moins cachée; et que ceux qui ayment ces nouvelles Eglises, honoreront deuant Dieu, vne mere si saintement amoureuse de son enfant.

---

### CHAPITRE III.

#### *De la Colonie Huronne en l'Isle d'Orleans.*

Je n'ay rien à mettre sous ce tiltre, que la Lettre d'un Pere de nostre Compagnie, adressée à vn autre Pere de sa connoissance qui a esté en ce nouveau monde: ce sont les seuls memoires que j'ay receus touchant cette Colonie, qui a ses tristesses et ses ioyes, ses malheurs et ses benedictions. Dieu veuille que ses afflictions soient limitées par cette vie, et que ses consolations soient éternelles; mais lisons nostre lettre, voicy comme parle le Pere, apres deux mots de preambule que j'ay obmis.

Pour nouvelle de nostre Colonie Huronne, ie vous diray que le 26. iour du mois de Iuin passé, nous perdismes six de nos meilleurs Chrestiens, qui s'en alloient à Tadoussac, dans vn grand canot que nous leur auions presté. Voicy leurs noms, Pierre Ahandation, André Annenharisonk, Martin Honahaboianik, René Hondeanionhé, Dominique Onnhoudei, et le pieux Ioseph Taondechoren. Trois enfans se perdirent avec eux, Louys, fils de Ioseph, Paul, fils de

Pierre, et Nicole, fille de Martin. Ils estoient tous de nostre chere Mission de la Conception. Comme ils descendoient de l'Isle d'Orleans à Tadoussac, pour vendre de leur farine de bled d'Inde aux Algonquins, et tirer d'eux quelques peaux, pour en faire des robes à leur vsage, vne tempeste les ayant surpris au milieu de la grande riuere, vis à vis de Tadoussac, les engloutit dans les eaux, sans qu'on ait iamais pu retrouver ny hommes, ny canot. Ah quelle perte! Si les grandes occupations de nostre R. P. Superieur ne l'empeschoient point de dresser vne Relation, il diroit des merueilles de nostre bon Ioseph. Quoy que vous ayez esté tesmoins oculaires de ses vertus, lors que nous demeurions ensemble chez luy, en mesme cabane, à mesme feu et à mesme table, ou plus tost à mesme pot ou à mesme chaudiere, puis que les tables ne sont pas en vsage en ce pays-là, quoy dis-je, que vous l'avez connu, j'ay crû neantmoins que vous seriez bien aise que ie vous en parlasse, veu mesmement que j'ay eu la consolation de conuerser avec luy iusques à la mort. Je vous diray donc:

En premier lieu, qu'il n'est iamais tombé en aucune faute notable depuis son Baptesme, ce qui est d'autant plus remarquable, qu'il auoit esté fort adonné aux femmes, au ieu et aux superstitions du pays. Iamais depuis qu'il a esté fait Chrestien, il n'est tombé dans ces trois vices, quoy que ses compatriotes l'en ayent sollicité au delà de ce qui s'en peut dire. Vne femme, deuant qu'il fut remarié, le sollicita plusieurs mois fortement; non seulement il ne l'écoutoit pas, mais il trembloit à son abord, me disoit-il, et n'en pouuoit supporter la veuë. Elle le surprit vne fois dans les tenebres de la nuit, sous vn appenty, où ils n'auoient que Dieu pour tesmoin.

Je fus, racontoit-il, saisi soudainement d'une sueur qui se respendit par tout mon corps, et d'une crainte qui troubloit tout mon esprit, dans l'appréhension que j'auois de succomber. La chair ne se laissa pas de se reuolter et de rendre vn si puissant combat contre mon esprit, que ie ne sçay lequel des

deux auroit remporté la victoire, sans vn petit rayon qui me fit faire vne Oraison à Dieu bien courte, mais bien feruente, à la faueur de laquelle ie me tiray des mains de cette femme, ou de ce tison d'enfer.

En second lieu, les sentimens qu'il auoit de la Foy estoient si rauissans, que nos Peres en estoient estonnez. Il ne pouuoit se souler de parler de nos mysteres, avec des termes et des comparaisons si proportionnées à ses Auditeurs, que luy mesme s'estonnoit, qu'ayant esté si ignorant et si idiot deuant son Baptesme, il conceust et parlast si bien des maximes de l'Euangile. De là vient qu'il faisoit assez souuent des parentheses en ses discours, pour faire entendre qu'il n'estoit rien de son estoc. *Otsinonaka Iouci.* Je suis parent et allié des vers, ie n'ay rien de moy, c'est Dieu qui me deslie la langue. On a remarqué que plus de quatre mois deuant sa mort, il parloit toujours dans ses harangues, de l'heure incertaine de nostre départ : Tenons nous toujours prests, disoit-il, car nous serons surpris, et nous dirons avec estonnement, nous voila morts. Ses niepces m'ont fait faire cette reflexion. Il a monstré, disoient-elles, que ce qu'il inculquoit si souuent, s'est trouué veritable en sa personne ; car il est mort en vn temps et en vn lieu qu'il n'auoit pas preueu.

En troisieme lieu, il estoit fort reconnoissant du benefice de la Foy, il commençoit le plus souuent les discours qu'il tenoit à ses gens, par ces paroles : De grace, mes freres, faites estat de la Foy. O que ie suis obligé à Dieu de m'auoir retiré des tenebres de l'idolatrie, m'esclairant du flambeau de la Foy ! Combien y a-t-il maintenant de mes compatriotes en enfer, faute d'auoir eu cette lumiere ? Et pour comble de ses faueurs, sa bonté m'a fait venir à Kebec, où ie suis au milieu de la Chrestienté, tant des François que des Algonquins, qui par leurs bons exemples, me portent au bien. Au lieu que si i'eusse pris party ailleurs, apres la dérouté de mon pays, i'eusse esté

en danger d'estre peruertiy par les façons de faire des infideles, avec lesquels i'aurois conuersé ; mais ce que ie prise d'auantage, c'est l'amour de nos Peres qui nous instruisent à Kebec, aussi bien qu'aux Hurons. Ils nous donnent le moyen de tenir nos ames toutes nettes du peché, et d'entrer en suite dans de fortes esperances que nous irons au Ciel. Quand quelqu'un luy rapportoit quelque medisance proferée contre luy : Attendez, disoit-il, le iour du Iugement, et vous verrez ce qui en est. Ces calomnies me font du bien, car ie les offre à Nostre Seigneur en satisfaction de mes offenses.

En quatrieme lieu, l'amour qu'il auoit pour l'oraison le rendoit fort considerable. Vous vous souuenez bien que l'Hyuer que nous passasmes en sa cabane, qu'il se leuoit deuant le iour, à mesme temps que nous, qu'il faisoit oraison aussi long-temps que nous, qu'il entendoit en suite nos deux Messes, et qu'il donnoit sur le soir vn bon espace de temps à la priere en nostre Chapelle. Et tout cela ne l'empeschoit pas de se trouuer aux prieres publiques et communes qu'il faisoit faire tous les iours à sa famille. Sa deuotion enuers la Sainte Vierge estoit ayable. Il me disoit souuent : O que i'ayme la couronne ou le chapelet de la Sainte Vierge, iamais ie ne me lasse de le dire, elle m'a accordé tout ce que ie luy ay demandé en luy offrant cette priere. C'est le bon Pere Isaac Iogues, adioustoit-il, qui m'a donné cette deuotion, lors que nous estions tous deux captifs au pays des Hiroquois, souuent nous recitions ensemble nostre chapelet, dans les ruës mesme d'*Anniéné*, (c'est vn bourg des Hiroquois), sans que ces infideles s'en aperceussent. Il attribuoit sa deliurance, et la benediction de sa famille à cette deuotion. Il prioit souuent pour ses bienfaiteurs, pour ceux qui se recomman-doient à ses prieres et pour les Chrestiens de France qui donnoient quelque secours à ces paaues contrées. Quand il trauailloit en son champ, s'il se relachoit de son trauail, c'estoit pour s'occuper à l'oraison, et iamais il ne man-

quoit de dire quelques dizaines de son chapelet, depuis son champ iusques en sa maison.

En cinquiemesme lieu, son zele pour le salut de ses compatriotes, a toujours paru grand dans son pays, mais il s'étoit augmenté de beaucoup depuis qu'il est icy. Vostre Reuerence se souvient-elle, que luy demandant vn iour, s'il auoit exhorté quelques personnes qui ne faisoient pas leur deuoir, il nous re-partit : l'ayme mieus parler à Dieu pour ceux-là, et le prier pour leur conuersion que de parler à eux-mesmes : car ie sçay ce qu'il faut dire à Dieu, quand ie m'adresse à luy ; mais ie ne sçay pas comme il faut parler à ces gens-là, pour leur toucher le cœur. Reponse qui fait voir sa prudence, sa discretion, son discernement et son zele. Depuis qu'il estoit à Kebec, où la foy tient le dessus, il ne manquoit pas de visiter quasi tous les iours les cabanes, et d'exhorter vn chacun de tenir ferme en la foy, me rapportant avec vne candeur tres-aymable, les biens et les maux qu'il remarquoit ; ce qui me seruoit fort pour la conduite de mon petit troupeau.

En sixiesme lieu, Nostre Seigneur qui auoit esprouué ce bon Chrestien par la perte de sa première femme, de ses enfans, et de tous ses biens, par de grandes maladies, par la captiuité, par la faim, et par vne infinité de mesaises, le voulut exercer les dernieres années de sa vie, par la mauuaise humeur de sa seconde femme. Elle deuint ialouse vn an deuant sa mort, et le soupçonna si fortement d'aimer vne autre femme, qu'elle ne donnoit aucun repos à son pauvre mary.

Vn iour, comme il faisoit festin à ses amis, ayant ietté les yeux par mégarde, vers le lieu où estoit cette femme, ce regard innocent qui luy donnoit de la ialousie, la ietta hors d'elle-mesme ; elle prend ses enfans deuant toute la compagnie, et leur dit en pleurant : Al-lons, allons, mes enfans, allons chercher vne autre demeure, vous n'auéz plus de pere : ne voyez-vous pas bien qu'il vous des-adoüé pour ses enfans, puis qu'il ne me reconnoist plus pour

sa femme, ayant de l'amour pour vne autre que pour vostre infortunée mere ? A mesme temps elle quitte le festin et la cabane, et s'en va dans les bois. Ie vous laisse à penser quelle affliction pour ce bon Neophyte : il me vint trouuer, et m'ayant raconté l'histoire, ie les remis ensemble. Quand ie lançois cette pauvre femme, elle m'escoutoit volontiers, aduoüant que c'estoit vne forte tentation ; elle obeissoit à tout ce que ie luy disois, mais c'estoit tous les iours à recommencer. Ie vous confesse que j'admirois la patience de ce grand homme : il souffroit ce martyre avec vne constance admirable, taschant à tous momens de ne donner aucune occasion à cette femme de nourrir ses soupçons ; mais il n'en pouoit venir à bout, pource que Nostre Seigneur le vouloit purifier deuant sa mort, et le disposer pour sa gloire. Au reste, les Hurons qui sont descendus çà bas, sont, vne partie aux Trois Riuieres, et l'autre partie à l'Isle d'Orleans, où ie demeure avec le Pere Garreau et quatre de nos anciens domestiques. Nous viuons à demy à la Huronne, mangeans de leur sagamité, sans toutefois nous priuer tout à fait du pain des François.

Nous auons aidé ces bonnes gens à défricher des terres, comme vous aurez appris. Ils ont recueilly cette année vne assez bonne quantité de bled d'Inde, tous neantmoins n'en auront pas suffisamment pour leur prouision. Nous les secourrons comme nous auons secouru les autres, des charitez que l'on nous enuoyera de France. Nous auons fait bastir vn Reduit ou vne espece de Fort, pour les defendre contre les Hiroquois : il est à peu pres de la grandeur de celui qui estoit aux Hurons, au lieu nommé *Ahouendaé*. Nous auons aussi fait dresser vne Chapelle assez gentille, et vne petite maison pour nous loger. Les cabanes de nos bons Neophytes sont tout aupres de nous, à l'abry du Fort. Les Hiroquois nous obligent de secourir les corps de ces pauvres exilés, pour sauuer leurs ames. Dieu les conduit d'une façon estrange, et par des voyes estonnantes ; il a sans doute enuie de

les esleuer bien haut, puis qu'il les abaisse si profondément. Qu'il soit beny dans les temps et dans l'éternité. Ces Barbares nous menacent d'une ruine totale : *Si fuerit voluntas in cælo, sic fiat.* Nous nous reuerrons au Ciel.

---

CHAPITRE IV.

*De la Mission de Sainte Croix, à Tadoussac.*

Nous auons desia remarqué dans les Relations precedentes, que Tadoussac n'est autre chose qu'une anse, ou comme un grand bassin d'eau, qui sert de Port aux Nauires François. La Nature luy a donné une assez belle entrée, et l'a abrié contre les vents, de hauts rochers et de terres fort releuées qui l'environnent. Ce Port est au dessous de Kebec, esloigné d'environ quarante lieues. Il est voisin d'un beau fleuve, appelé par les François, le *Sagné*, qui se décharge en cet endroit dans la grande riuere de Saint Laurens, dont la largeur est bien de dix ou douze lieues deuant ce Port. Les Sauvages qui se retirent ordinairement en ce lieu, voyans que les Algonquins et les Montagnets de la Residence de saint Joseph auoient receu la foy de Iesus-Christ, delegerent quelques-uns d'entr'eux en l'année 1640. pour tesmoigner à Monsieur le Gouverneur du pays, et à nos Peres, qu'ils desiroient participer au bon-heur de leurs compatriotes ; et par consequent qu'ils les supplioient de leur donner le Pere Paul le Jeune, pour leur apprendre une doctrine qu'ils auoient condamnée deuant que de la connoistre ; mais qu'ils en admiroient maintenant la beauté dans les mœurs de leurs parens et de leurs alliez. Comme le Pere estoit occupé ailleurs, et qu'on vouloit esprouuer leur constance et fortifier ou eschauffer leur desir, on les remit à l'année suivante. Le Capitaine de Tadoussac ne manqua pas de se trouuer luy-mesme à

Kebec, au temps qu'on luy auoit designé. Sa requeste estant enterinée, le Pere alla donner commencement à cette Mission au mois de May de l'année mil six cens quarante et vn.

On n'a pas manqué depuis ce temps-là d'y enuoyer tous les ans un ou deux Peres, qui passent l'Esté sur les riuies de ce Port, assistans les François qui y abordent, et trouuillans à la conuersion des Sauvages qui s'y rencontrent. Le Pere Jean de Quen est celuy qui a cultivé plus ordinairement cette Mission, et qui en a commencé deux autres par l'entremise des Neophytes de cette nouvelle Eglise, comme nous dirons en son lieu. Au commencement de cette Mission, l'Eglise et le logis des Peres n'estoient qu'une longue cabane d'écorces ; mais enfin on a dressé une Chapelle, et une petite chambre de bois de charpente, où le Fils de Dieu et deux de ses seruiteurs habitent, pendant que les François et les Sauvages font leur sejour en ce Port. Voicy l'ordre qui se garde dans cette Mission.

Lors que l'Hyuer commence ses approches, et que toute la contrée se dispose à changer son habit vert en un habit blanc, et que le cristal se forme petit à petit sur le bord des riuieres, les Sauvages de Tadoussac redoublent leurs deuotions ; ils se confessent et se communient avec beaucoup de pieté ; ils font mille questions à leurs Peres et à leurs maistres, desquels ils se vont separer, pour aller faire la guerre aux Esclans, aux Cerfs, aux Caribous, aux Ours, aux Castors, et à quantité d'autres animaux plus petits, comme aux Bleureaux, aux Porcs-Epics, aux Chats sauvages, aux Lièvres, aux Ecurieux, aux Perdrix, et autres especes dont ie ne me souuiens pas. Comme cette chasse dure autant que l'Hyuer est long, ils demandent des Calendriers, pour reconnoistre les iours d'honneur et de respect, c'est à dire, les iours de Festes et de Dimanches, qu'ils gardent fort soigneusement. Ils demandent la solution des difficultez qui se peuuent rencontrer, en l'absence de leur Pere. Quelques-uns prient qu'on leur fasse entendre

comme il faut parler à Dieu dans la maladie ; ce qu'il luy faut dire quand on est triste, quand on ne trouue point de chasse, quand on monte quelque montagne, quand on trauese quelque riuere, ou quelque lac, quand on est saisi de quelque crainte, quand Dieu leur accorde ce qu'ils ont demandé. En vn mot, chacun fait ses demandes à sa mode, et selon sa portée. Cela fait, ils troussent bagage, ils leuent le camp, et leur premier pas est vers la Chapelle, où ils vont prendre la benediction de Nostre Seigneur, et en suite chacun tire vers son quartier d'Hyuer, n'allans neantmoins qu'aux endroits dont ils ont conuenu deuant que de se separer les vns des autres. Pour les Peres, ils se retirent à Kebec. Quelques-vns se ioignent par fois aux plus grosses bandes, pour les instruire dans ces profondes forests, où on ne rencontre que des arbres, des glaces et des neiges, et quelques animaux, qu'il faut prendre à la course, sur peine de la vie : car c'est la mort de ces bestes qui donne la vie à ces pauures peuples. Tous les lieux sont autant d'hostelleries basties dedans les neiges, où l'on ne trouue iamais ny pain, ny vin, ny sel, ny sauce, ny ragoût, mais vn grand appetit, à qui on ne donne quelquefois pour l'appaiser, qu'vn mets de patience, dequoy il se faut contenter les deux et les trois iours entiers. Il est vray que Dieu l'assaisonne si doucement, qu'il semble par fois qu'on soit en la table des Anges.

L'Hyuer quittant la place au Printemps, fait sortir ces chasseurs du bois, pour se ranger sur les riuies du grand Fleuee, au lieu qu'ils reconnoissent plus particulierement pour leur pays. Ceux dont nous parlons, se rassemblent à Tadoussac, où les Peres qui ont charge de cette Mission, les vont trouuer. C'est en ce rencontre que la ioye se fait paroistre de tous costez : ils reniennent quelquefois gros et gras, remenans leurs traisneaux, ou leurs petits canots chargez de gros paquets de chair, qu'ils ont fait boucanner à la fumée. D'autrefois, quand la chasse n'a pas donné, ils sont maigres et défaits comme des sque-

lets, ne rapportans que la peau et les os. Quoy qu'il en soit, leur abord est toujours plein de ioye, notamment à la veuë de leur Chapelle et de leur Pasteur. Mais si les ouâilles font paroistre leur ioye, en verité leur Pasteur seroit insensible, s'il n'estoit remply de consolation.

Leur candeur à rendre compte de leur conscience ; l'innocence de leur vie dans l'exercice de leurs chasses, au milieu de ces grands bois, où iamais ne firent leur repaire les monstres de la superbe et de l'ambition, qui rauagent et qui mettent en fen toute l'Europe ; en vn mot, leur bonté et leur sincerité sont la ioye et la gloire de leur Pere. Les vns s'accusent publiquement des fautes qu'ils ont commises ; ils en demandent des penitences, ils n'osent entrer dans leur Eglise qu'ils n'ayent satisfait pour leurs offenses, qui tres-souuent ne sont que legeres, et qui passeroient pour des vertus en quelques endroits du monde. Quelques-vns apportent et dépliant les images qu'on leur a données à leur départ, expliquans les bons actes qu'ils ont formez à la veuë de ces pourtraits, et les recours qu'ils ont eu aux Saints qu'ils representent. Ceux qui gardent les Calendriers, et qui ont charge d'annoncer les festes, les viennent représenter, pour voir s'ils ne se sont point esgarez, comme ils disent ; les chefs de chaque famille rendent comptent des prieres publiques. En vn mot, tous se confessent le plustost qu'ils peuuent, et quelque temps apres cette confession, ils s'examinent derechef, et retournent au mesme Sacrement, pour s'approcher du Fils de Dieu avec plus de netteté, disans qu'il est bien difficile de se souuenir du premier coup de tous les pechez qu'on a pû faire dans l'espace de cinq ou six mois.

Les memoires que l'on nous a enuoyez cette année, portent qu'on a veu aborder dans ce Port de Tadoussac pendant l'Esté dernier, enuiron huit à neuf cens Sauvages de diuers endroits ; qu'ils ont tous fait paroistre du respect pour la doctrine de Iesus-Christ ; qu'environ quatre-vingts ont esté faits enfans de

Dieu par le saint Baptesme ; que deux à trois cens se sont venus confesser en ce lieu ; que la Chapelle, qui n'est pas des plus petites, se remplissoit quatre fois le iour, où les Catechumenes et les Neophytes se faisoient instruire ; qu'on y chantoit tous les iours pour vn temps, les loüanges de Dieu, en François, en Huron, en Algonquin, en Montagnets, et en langue Canadienne, Miscouienne ; que tous ceux qui ont receu le saint Baptesme, y entendoient tous les iours la sainte Messe, et que les prieres s'y faisoient generalement tous les soirs, où tous les Sauuages, Chrestiens ou non, y pouuoient assister, autant que la Chapelle estoit capable de les contenir. Mais descendons à quelques actions et à quelques bons sentimens particuliers, que nous expliquerons en peu de paroles.

L'Esprit de Dieu est par tout saint et par tout adorable ; mais il n'est pas escouté par tout également. Le silence des bois semble plus propre pour recevoir ses impressions, que le grand bruit des Louures et des Palais. Voicy l'vne de ses belles et de ses riches inuentions, pour conseruer la ferueur et la deuotion de ses nouueaux disciples, en l'absence de leurs maistres et de leurs Pasteurs. Ces bons Neophytes, du moins les plus esclairez, se voyans esloignez de leur Eglise, ne s'esloignent pas des petites pratiques de leur deuotion. Ils employent saintement dans les bois, le temps qu'ils donnent les Dimanches et les festes à entendre la sainte Messe, lors qu'ils sont proches de leur Chapelle, ils se mettent dans la mesme posture, figurans qu'ils sont presens au Sacrifice. Ils recitent l'oraison qu'on leur fait dire au commencement et à la Messe, et pendant l'éleuation de la sainte Hostie, s'offrans en holocauste au Pere éternel avec son Fils. Et ceux qui se seroient confessez et communiez ce iour-là, examinent leur conscience, demandent pardon à Dieu de leurs pechez, se mettent à genoux deuant luy, comme aux pieds du Prestre, les declarent les vns apres les autres avec douleur, comme ils font en confession, protestans qu'ils

s'amenderont et qu'ils s'en accuseront à la premiere entre-veuë à celuy qu'il a commis pour ce sujet en terre, le supplians de leur donner par auance l'Absolution ; et en suite ils font quelque penitence, conforme à celles qu'on leur donne quand ils s'approchent de ce Sacrement. L'innocence et la sainteté de cette pratique, qu'homme du monde ne leur a enseignée, font assez voir qui en est l'auteur.

Plusieurs Sauuages errans sont morts de faim l'Hyuer passé dedans les bois, pource que la neige n'estant pas tombée en abondance, n'arrêtoit pas les grandes iambes des Eslands et des Cerfs.

Vn chasseur Chrestien, nommé Charles, ayant couru trois iours sans manger, apres l'vn de ces animaux, sans le pouuoir attrapper, se vid à deux doigts de la mort ; mais se souenant que son Dieu estoit le souuerain Seigneur des bestes aussi bien que des hommes, il se iette à genoux sur la neige, luy adresse ce peu de paroles : Toy qui as tout fait, tu es le maistre de mon corps et de mon ame, tu en determines ; si tu veux que ie meure de faim, i'en suis contens, ie mourray paisiblement et sans fascherie ; mais tu me peux donner dequoy viure, si tu veux, et me conseruer mes forces. Fais ce que tu voudras, si tu prends la pensée que ie doüe mourir presentement, ne iette point mon ame avec ces malheureux Esprits qui bruslent dans les feux, c'est l'vnique chose que ie te demande : car tu sçais bien que ie t'ayme. Son oraison finie, il se leue, il sent son courage et ses forces augmentées, il reprend la piste qu'il auoit abandonnée. Il attrappe dans peu de temps la beste qu'il auoit si long-temps poursuiuie, et enfin il la tuë quasi sans peine.

Vn autre moins deuot, se trouua en mesme temps, mais en vn autre endroit, dans vn mesme danger. Il y auoit desia cinq iours qu'il rodoit dans ces vastes forests pour decouurer quelque proie. Enfin ayant fait rencontre d'vn Orignac, il luy donne la chasse deux iours durant, avec tant de fatigues causées par le ieusne et par le trauail, que les forces

venans à luy manquer, il fut contraint de s'arrester tout court. Le froid, qui estoit fort grand, commençant desia de le saisir, il tire son fusil pour le battre et faire du feu, mais ses mains engourdis luy manquent au besoin : il creut donc que c'estoit fait de sa vie. En effet, c'est ainsi que plusieurs Sauvages meurent dans les bois : ils s'engagent si auant dans la poursuite d'un animal, qu'estans espuisés, ils n'ont plus la force, ny de faire du feu, ny de retourner en leur cabane, et le froid éteignant bien-tôt le peu de chaleur qui leur reste, ils perdent la vie. Cét homme qui auoit quelque estime de soy-mesme, se voyant dans cette extremité, s'humilia. Je sçay bien, disoit-il parlant à Dieu, que ie ne vus rien, que ie suis vn meschant, que ie ne merite pas d'estre escouté ; mais toy tu es bon, regarde ces pauvres femmes et ces pauvres enfans qui sont dans nostre cabane, ils sont bien meilleurs que moy ; escoute leurs prieres, ils te demandent à manger : tu peux tout ; cet animal que ie poursuis est à toy, tu le peux donner si tu veux ; pour moy, il n'importe que ie meure, mais aye pitié de ceux qui t'ayment et qui t'obeyssent. Ce pauvre homme sentit son courage relené : il se réchauffe en courant derechef apres cet Orignac, sur lequel il sentit vn si grand aduantage, qu'il le chassoit deuant soy comme on feroit vn bœuf ou vn autre animal domestique ; si bien qu'il le fit aller tout droit vers sa cabane, et quand il en fut bien proche, il luy donna le coup de la mort, et à mesme temps rendit la vie à de pauvres petits innocens, ausquels ce bon homme attribua cette benediction.

Les Chrestiens estans rassemblez apres de leur Eglise, vont assez souuent pendant le iour saluer le S. Sacrement. S'ils se veulent embarquer, s'ils vont chercher du bois de chauffage, s'ils commencent ou s'ils finissent quelque ourage, ils vont presenter leur action au Fils de Dieu, et si la Chapelle est fermée, ils se mettent à genoux deuant la porte.

L'un des deux Peres qui ont recueilly

cette année les fruicts de cette vigne, ayant rencontré dans l'Eglise vne bonne femme, nommée Angelique, dont la premiere action du iour est de venir adorer son Maistre et son Sauueur dans sa maison. La voyant fort attentiuë, et ayant remarqué qu'elle entroit tous les iours trois ou quatre fois dans la Chapelle, luy demanda en quoy elle s'occupoit deuant Dieu ? Je remercie, respondit-elle, le Pere, le Fils et le S. Esprit, de ce que ie suis baptisée, de ce que ie suis leur fille, il me semble que mon cœur dit des paroles que ie n'entends pas. Je remercie mon bon Ange de ce qu'il m'accompagne, et de ce qu'il a soin de moy. Je remercie la Saincte dont ie porte le nom, de ce qu'elle prie pour moy. Mais j'honore principalement ma bonne mere la sainte Vierge, et S. Ioseph son espoux. Je leur demande toujours quelque chose, tantôt qu'ils me détournent du peché, tantôt qu'ils m'obtiennent la perseuerance en la Foy iusques à la mort. Je les prie que tous ceux qui sont baptizez, fassent grand estat de leur baptesme, et qu'ils ouurent les yeux à ceux qui ne le font pas. Je les prie encore pour tous ceux qui nous secourent et qui nous font du bien. Le Pere luy demanda qui luy auoit enseigné cette deuotion ? Je vous escoute parler, respondit-elle, puis me mettant en oraison, ie laisse dire mon cœur. Je le sens quelquefois si remply de ioye, que ie ne sçay d'où cela vient. Cette bonne femme a vne merueilleuse industrie pour gagner les ames à Dieu. Elle visite les malades, les console et les encourage. Que sert-il, disoit-elle il n'y a pas longtemps à vne personne qui firoit à la mort, de s'attrister pour la perte d'une vie si miserable, puis que nostre Baptesme nous fait aller en vn lieu où il n'y aura plus ny mort ny maladie ? puis que nous allons voir nostre Pere ? et que là nous trouuerons nos bons Anges et que nous verrons nos freres qui ont aimé Dieu et qui luy ont obey en ce monde ?

Les François qui vont trafiquer en ces contrées, portent avec eux vn malheur quasi inéuitable : ce sont des boissons,

qui font pour l'ordinaire le plus grand peché des Sauvages. L'un d'eux, en ayant pris par excez, s'en alla trouver le Pere, et ietta à ses pieds quelques peaux de Castors, luy adressant ces paroles : Mon Pere, tu sçais desia mon offense, voila vne aumosne pour les pauvres ; adiouste telle penitence qu'il te plaira. Le Pere luy dit, que Dieu ne se payoit pas de peaux de bestes mortes, mais d'un veritable regret de l'auoir offensé, et que le respect qu'ils portoient à sa maison, n'y osans entrer quand ils auoient commis quelque grande offense, estoit à la verité bien louable ; mais qu'il falloit qu'un homme qui auoit trop pris de boisson, se passast de vin quinze iours durant, ou vn mois, quelque presse qu'on luy pust faire de boire. Cela fut executé fidelement,

Vn bon vieillard, venu de bien loing, pressant l'un des Peres de luy donner le Baptesme, luy disoit avec affection : Ne differe pas de me donner ces eaux precieuses, qui lauent nos pechez : tu vois mes cheueux blancs, qui disent que ie ne suis pas loin du tombeau ; j'ayme la priere, c'est tout de bon que ie croy ce que tu nous enseignes : si tu me laisses retourner en mon pays sans Baptesme, ie seray surpris de la mort deuant que ie puisse retourner en ce lieu. Le Pere luy repliqua, qu'il n'estoit pas suffisamment instruit, qu'il ne sçauoit pas encore les prieres que les Chrestiens presentent à Dieu tous les iours. Ce bon homme attristé de ce refus, se iette dans l'Eglise pour presenter sa demande à Nostre Seigneur. Il luy adresse ces paroles : Toy qui gouernes et qui determines de toutes choses, tu m'as donné le desir d'estre baptisé, donne-m'en donc l'effect. Tu sçais bien que ie ne suis pas venu icy pour trafiquer, n'estant point chargé de marchandise ; ie suis venu expres pour estre baptisé, j'ay quitté mon pays pour cela : si la pensée qu'a celuy qui est vestu de noir, et qui nous enseigne, et qui me refuse cette grace, vient de toy, ie te prie pour le moins, ne permets pas que ie meure sans Baptesme. Il faisoit cette priere quasi la larme à l'œil. Ce qui toucha si

bien le Pere, qu'il l'instruisit sur les articles les plus necessaires de nostre creance pendant le peu de iours qu'il demeura à Tadoussac, et en suite l'ayant receu au nombre des enfans de Dieu, le renuoya tout ioyeux en son pays.

Les Attikamegues espouuantez par la mort du Pere Jacques Buteux leur Pasteur, que les Hiroquois ont tué, avec vn bon nombre de ses oüailles, ayans fait plus de cent lieues de chemin dans ces grandes forests, se sont refugiez en partie au Port de Tadoussac, où ils ont fait paroistre que ce grand desastre n'a point esbranlé leur constance en la foy, ny diminué leur deuotion. J'ay remarqué (dit le Pere qui a donné ces Memoires) que la perte de leurs biens, de leur patrie, de leurs parens et de leurs amis, ne les touche pas à l'égal de la perte qu'ils ont faite de leur Pere et de leur Pasteur. Ils ne se pouuoient lasser d'en parler, et on ne les pouuoit consoler sur cette mort. C'estoit vrayement nostre Pere, disoient-ils, car il nous aymoit comme ses enfans : il nous faisoit viure au plus fort de nostre famine, et par ses aumosnes, et par ses prieres. Il auoit vn tres-grand soing de nos ames ; il nous seruoit de Capitaine, nous dirigeant dans nos petites affaires. Il est vray que nous auons tort de le pleurer, car il n'est pas mort, il est viuant au Ciel, où il prie pour ses enfans. Il faut confesser, adiouste le Pere, que l'innocence, la candeur et la simplicité de ce peuple est rauissante. Je n'ay iamais rien veu de si traictable, de si obeissant et de si deferant à ceux qui les enseignent.

L'un d'entre eux estant malade, me fit appeller pour sçauoir de moy, comme vn Chrestien se doit comporter dans sa maladie. Je le fus voir, et ie trouuay qu'il faisoit ce que ie luy aurois pû recommander. Il surmontoit la crainte naturelle de la mort, par vne excellente soumission à la volonté de Dieu, se réjoüissant de l'aller voir. Le Pere luy demanda, s'il n'auoit point quelque pensée que les chants et les tambours de leurs Jongleurs le pourroient soulager ? Il y a long-temps, fit-il, que ie

me mocque de toutes ces superstitions, et que j'ay mis toute mon esperance en celuy qui determine de nos vies. Apres qu'il se fut confessé, il prit vn Crucifix attaché à son chapelet, et s'adressant à Nostre Seigneur, il luy disoit tendrement ces paroles : Toy qui te nommes Iesus, en verité tu es bon ! Quoy donc ! c'est tout de bon que tu es mort pour moy en la façon que cette image me represente ; c'est tout de bon que tu as voulu estre mon frere aîné ; c'est tout de bon que tu m'aymes, ayant voulu laver mes pechez dans ton sang. Je t'ay quelquefois fâché ; mais comme tu es bon et que tu escoutes ceux qui te prient, ne prends point la pensée de m'enuoyer au feu ; mene-moy avec toy, car ie t'ayme, tu le sçais bien. Je ne suis pas marry de souffrir et d'estre malade, car ie t'ay bien merité, et toy-mesme tu as voulu souffrir. Puis se tournant vers moy, il me disoit : Mon Pere, ie prieray pour toy au Ciel ; ie diray à celuy qui a tout fait, quand ie le verray : Ayme ceux qui ont eu tant de soin de moy. L'allant voir la veille de sa mort, ie trouuay son Crucifix posé sur sa poitrine toute descouuerte. Je luy en demanday la raison : Je l'ay mis sur mon cœur, me dit-il, pource que ie n'ayme plus rien que celuy qui m'a sauué par sa mort, c'est luy qui me conduira dans le Ciel, qui applanira le chemin. Je sçay bien que mes pechez se jettent à la trauerse, mais il osterà ces obstacles, il m'ouurira la porte de son Paradis, où iamais plus ie ne pourray mourir. Je ne crains point de sortir de ce monde, puis que Iesus est avec moy. Sa femme, qui estoit aupres de luy, auroit, deuant son Baptesme, poussé les hauts cris, veu mesmement qu'elle portoit en son sein vne petite fille malade à la mort, et en regardoit vne autre quasi agonisante dans son berceau, et dans cét abysme d'affliction, la pensée du bonheur éternel dont alloit iouyr son mary, tarissoit toutes ses larmes et la consolait. Si tost qu'il fut enterré, et l'vne de ses deux filles, elle vint trouuer le Pere, et luy dit : Je ramasse tous les pechez que j'ay commis depuis mon

Baptesme, pour les dire et les detester tout à la fois, afin que rien ne m'empesche l'entrée du Paradis, comme j'ay donné quelquefois occasion à mon mary de se fâcher, ie crains que cela ne l'arreste à la porte du Ciel, et moy aussi : c'est pourquoy ie voudrois bien satisfaire pour ses offenses et pour les miennes. *Surgunt indocti, et rapiunt cælum.*

---

CHAPITRE V.

*De la Mission de saint Jean, dans les Nations appellées du Porc-Epic.*

Suiuons, s'il vous plaist, le Pere qui a soin de cette Mission, et prestons l'oreille à ce qu'il en dit dans ses memoires. Le lac que les Sauuages appellent *Piagouagamé*, et que nous auons nommé le Lac de Saint Jean, fait le pays de la Nation du Porc-Epic. Il est esloigné de Tadoussac de cinq ou six iournées. On s'embarque pour y monter sur le fleuee du Sagné, et quand on a vogué quelque temps sur ce fleuee, il se presente deux chemins, l'vn plus court, mais tres-fâcheux ; l'autre plus long, mais vn petit plus doux, ou pour mieux dire vn peu moins rude : car à parler sainement ces chemins ne semblent pas faits pour les hommes, tant ils sont affreux. La cause de cette difficulté, prouient de ce que le fleuee du Sagné, qui à bien 80. brasses de profondeur aupres de Tadoussac, est fort inegal dans son lit, il est tout barré de rochers en quelques endroits, en d'autres il est tellement reserré, qu'il fait des courans si rapides, qu'il est insurmontable à ceux qui le nauigent : si bien qu'il faut mettre pied à terre, pour le moins dix fois par le plus court chemin, et quatorze par le plus long, pour aller de Tadoussac au Lac de Saint Jean.

Et ces endroits s'appellent des portages, d'autant qu'il faut porter sur ses espauls tout le bagage, et le nauire mesme, pour aller trouuer quelque autre

fleuve, ou pour éviter ces brisans et ces torrens, et souuent il faut faire plusieurs lieux chargés comme des mulets, grauiſſans sur des montagnes, puis descendent avec mille peines et avec mille craintes dans des vallées et parmy des rochers, ou parmy des brossailles, qui ne sont connuës que des animaux immondes. Enfin à force de peine et de travail, on trouue ce Lac, qui paroist d'vne figure ouale, et de cinquante lieux d'estenduë ou enuiron. Il est enflé par dix riuieres qui remplissent son bassin, et qui seruent de chemin a quantité de petites Nations respanduës dans ces grandes forests, qui viennent trafiquer avec les Sauvages qui habitent vne partie de l'année sur les riuieres de ce Lac; lequel se descharge par quatre ou cinq canaux, qui ayans courru separément quatre ou cinq lieux, se rejoignent ensemble pour faire vne seule riuiere, que nous appellons Sagné; laquelle se vient degorger dans la grande riuiere de saint Laurens aupres de Tadoussac. Mais venons au detail de nostre voyage. Je m'embarquay pour cette Mission le 16. de May, en la compagnie de douze canots qui s'en alloient en traite, c'est à dire en marchandise vers les peuples de ce beau Lac. Je ne manquois point tous les matins et tous les soirs, de faire les prieres publiques, où assistoient tous les Sauvages.

Le 19. de May, iour de la Pentecoste, les Chrestiens me dresserent vn autel; chacun y apporta ses richesses pour l'orner, et quand il fut paré de tous nos biens, il estoit encore bien pauvre, il eut peut-estre neantmoins plus d'effet que ces brillans, qui font sur les autels de l'Europe des lumieres d'or et d'azur. Toutes ces beautés ne s'estallent que pour toucher les cœurs et donner quelque idée de la grandeur de Dieu; le Saint Esprit fait dans le cœur des pauvres, ce que l'or et l'argent ne scauroient faire dans l'ame des plus riches. Quoy qu'il en soit, tous nos bons Neophytes entendirent la sainte Messe avec vne riche deuotion, quoy que l'Autel fût bien pauvre. Apres la Messe chacun se remarqua dans sa petite gondole, nous

iouasmes de l'airon iusques apres midy, que nous mimes derechef pied à terre pour honorer ce saint iour. Le leur fy vn petit entretien sur la descente du Saint Esprit, nous chantasmes des Cantiques spirituels en leur langue, ils reciterent tout haut leur chapelet comme à deux chœurs, et puis nous poursuivismes nostre chemin. Nous rencontrasmes souuent sur les riuies du fleuve qui nous portoit, des tombeaux de trépassés: ces peuples, étans venus l'année precedente à Tadoussac, furent saisis d'vne maladie à leur retour, qui en égorgea plusieurs. On voyoit sur leurs sepulcres les marques de leur creance, ils auoient dressé des Croix sur quelques-vns; d'autres auoient planté vn baston sur le tombeau de leur amy, duquel on voyoit pendre vn chapelet; d'autres auoient mis vn airon marqué de Croix sur la fosse de quelque bon navigateur. Le Dieu du Ciel est le Dieu des viuans et des morts.

Le vingtiesme du mesme mois de May, nous fismes rencontre de trois canots, dans l'vn desquels estoit vn homme, qui pour estre trop attaché aux femmes, n'a iamais pû gouster la loy de Iesus-Christ. Les Chrestiens de nostre escoüade ne se peuuent empescher de luy donner quelques sobriquets en passant. Il estoit marié à trois femmes, qui estoient toutes trois dans son canot; la plus ancienne auoit vn petit enfant né depuis deux ou trois mois: Mon Nocher, dit le Pere, luy demanda si elle voudroit bien qu'il fust baptisé. Helas! dit-elle, ie voudrois bien que la mere et l'enfant le fussent; cela depend de mon mary. Ce bon homme, luy adressant sa parole, luy dit: Si tu ne veux pas aller au Ciel, n'empesche pas pour le moins que tes femmes et tes enfans n'y aillent. Enfin il donna son consentement, et me pria, adjouste le Pere, de luy donner vn billet afin que son enfant fust admis au Baptesme, si tost qu'il seroit arriué à Tadoussac. La mere, voyant que le bonheur estoit accordé à son fils, me pressa fortement de luy faire la mesme grace au retour de mon voyage. Il y a si long-temps, disoit-elle, que ie vous

demande cette faueur. P'ay appris toutes les prieres que font les Chrestiens. Je vous assure que c'est tout de bon que ie croy en Dieu, et que ie luy veux obeyr. Si mon mary a trois femmes, moy ie n'ay qu'un mary, et ie ne suis pas responsable de ses defauts. Je suis sa femme legitime, selon que ie vous ay ouy dire, puis que ie suis la premiere. Il promet qu'il me laissera viuere selon ma creance; pourquoy donc me refusez vous ce que ie vous demande depuis quatre ans? Voyant que ie la remettois au Printemps de l'année suivante: Helas! s'écria-elle, qui sçait si ie passeray l'hyuer? Si ie meurs où ira mon ame? vous serez cause de ma perte. Enfin il fallut ouvrir la porte du Baptesme, et de l'Eglise, et du salut, à celle qui frapport si fort et si constamment depuis tant d'années.

Le soir du mesme iour, vingtiesme de May, nous arriuasmes sur les riués du Lac de Saint Iean, où nous trouuasmes trois cabanes, dans lesquelles il y auoit bon nombre de malades, qui n'attendoient que ma venuë pour mourrir contens. Ils auoient passé tout l'Hyuer dans de grandes douleurs, qui leur auoient causé vne langueur mortelle. Si tost qu'ils m'apperceurent, la ioye qui frappa leur cœur, ouurit leurs yeux et espanoïit leur visage, *ounakou ma ka michakheien*, ô que voila qui va bien que tu sois arriué! que tu nous sois venu voir deuant nostre mort! Il est aduertey de nostre maladie, disions-nous; il a dit, ie les iray voir, nous auions cette pensée de toy, il ne ment point, il viendra donc nous confesser, il viendra nous donner celuy qui est mort pour nous. Enfin te voila venu. Nous sommes tous prests de nous confesser; mais tu es las, repose toy, tu as bien travaillé, voila du poisson et de la chair de Castor que nous auons pris dans cette riuere prochaine, reprends tes forces. Dieu nous conseruera la vie iusques à demain, et tu nous confesseras, tu diras la sainte Messe et tu nous communieras, et puis nous mourrons en paix. La simplicité de ce peuple est aymable.

Le lendemain vint et vniesme du

mesme mois, les Chrestiens bastirent vne Eglise, qui fut en estat d'y dire la sainte Messe, en moins de deux heures. Ils sont adroits à planter des perches, pour faire vne cabane, ronde ou quarrée. Ils courirent ces perches de leurs robes et de leurs castelognes, et voila le bastiment dressé. P'y celebray la sainte Messe; j'entendis de confession tous les Chrestiens; ie donnay la sainte Communion à tous ceux qui en estoient capables. Nous fismes l'action de graces publiquement; nous chautasmes des Cantiques spirituels. Les sains et les malades estoient ravis de voir leur pays honoré, et eux fortifiez par des mysteres si adorables.

Vn Chrestien, banny de l'Eglise depuis deux ans, pource qu'il auoit pris vne seconde femme et causé du scandale par cette action à tous les fideles, n'osa iamais se presenter. Il estoit cabané loing des autres, qui le regardent comme vn excommunié; si bien qu'il s'écarte toujours, ne conuersant quasi avec personne. La foy et les femmes balancent son cœur, mais les femmes l'emportent.

Le vingt-deuxiesme de May, nous trauersasmes le Lac, par vn temps le plus doux et le plus agreable du monde. P'auois pensé perir dans ce Lac deux ans auparauant. Vne tempeste s'éleuant tout à coup, remplit nostre petit bateau et nous ietta à deux doigts de la mort. Nous fismes huict lieuës comme des gens qui sont aux abois, combattans pour la vie, contre les flots. Si deux mariniers qui me conduisoient n'eussent eu de la force et de l'industrie, les ondes nous auroient seruy de sepulchre. Dieu qui commande aux vents comme il luy plaist, les enchaina dans ce dernier voyage. Nous voguions doucement dans vn calme agreable sur des eaux, qui frappées des rayons du Soleil, nous paroisoient belles comme vn crystal liquide. Et comme nous estions plusieurs canots de compagnie, ie prenois vn grand plaisir dans les diuers discours de nos Sauuages. Vne femme entr'autres raconta ce qui suit: Il y a dix Lunes ou enuiron, que trauersant ce Lac, vne tempeste nous accueillit, les vagues nous

esleuoient sur des montagnes d'eau ; moy qui n'estois pas encore baptisée, ie voulus prier Dieu dans ma crainte, ayant appris des Chrestiens qu'il estoit bon, et que tout le monde luy pouuoit parler, ie prononçay ces paroles : Voila qui va mal que nous mourrions icy abysmez dans les eaux. Toy qui gouvernes le Ciel et la terre, la mer et les lacs, et les riuieres, ne nous sauueras-tu pas de ce naufrage ? Vn Chrestien me reprit tout sur l'heure, et me dit : Ta parole n'est pas droicte, il ne faut point dire : Voila qui va mal que nous mourrions, ne nous tireras-tu point du danger ? Ta langue s'est écartée de son chemin, il falloit dire : Mon Dieu, nous mourrons quand tu voudras, dispose de nos vies aussi bien dessus l'eau que dessus la terre, tu es le maistre : si tu prends cette pensée, qu'ils eschappent ce danger, nous l'échapperons ; si tu veux que nous mourrions icy, nous ne laisserons pas de t'aymer. Voila vne petite oraison bien sainte. Au reste, cette bonne femme adjoustoit, qu'elle trembloit toujours sur les eaux deuant son Baptesme ; mais depuis que les eaux saintes auoient passé sur sa teste, qu'elle ne craignoit plus d'estre noyée.

Le vingt-troisiesme, nous arrivasmes où estoit le gros des Sauvages. Si tost que nous fusmes apperceus, tout le monde sortit de sa cabane. Ils me receurent avec vne ioye et vne affection qui s'explique moins par la bouche, qu'elle n'est sensible au cœur. Le Capitaine fait mettre tout le monde en campagne, pour me bastir vne Eglise et vne maison. Les ieunes hommes vont abattre les poutres et les cheverons, c'est à dire de longues perches. Les femmes apportent des planches, c'est à dire des escorces pour couvrir ce Palais. Les filles vont chercher des tapisseries pour orner nostre Alcoue ; ce sont des Branches de sapin fort belles, dont ils tapissent le bas de leurs cabanes. Vn si grand nombre d'ouuriers, si lestes et si experts en leur art, et si affectionnez à leur ourage, bastirent en vn moment vn Palais à Nostre Seigneur, qui auoit plus de rapport à celuy de Bethlehem

qu'au Tabernacle dont saint Pierre forma l'idée sur le mont de Tabor. Mon Eglise et ma maison estant en estat de me recevoir, ie fus bien-tost dans l'exercice de ma charge : on m'apporte les petits enfans pour les baptiser ; les adultes se disposent à recevoir la mesme grace ; chacun se prepare à la Confession et à la Communion. Les prieres, les entretiens en public et en particulier, bref, tous les exercices de la Religion Chrestienne se continuerent quasi sans relasche, tout le temps que ie fus avec eux. Je n'en toucheray point le détail, ie diray seulement deux mots de quelques Sauvages estrangers que ie rencontray en cette assemblée.

Vn bon Neophyte du pays des Attikamegues, s'estant refugié en cette contrée, et ayant appris que l'vn des Peres qui enseignoit le chemin du Ciel estoit arriué, accourut pour me voir. Il fit paroistre vne ioye et vne satisfaction si douce, que i'en fus attendry. Je suis baptisé, me dit-il, le Pere Buteux m'a donné le nom de Pierre en mon Baptesme. O que i'aymois ce bon Pere ! ô qu'il m'a fait de bien ! Il m'a fait perdre par le Baptesme la crainte du Manitou, c'est à dire du Demon ; Il m'a deliuré de l'apprehension de la mort ; il m'a osté l'amour de toutes les choses de la terre : ie n'ayme rien maintenant que le pays où nous deuons aller, où nous verrons nostre Pere qui a tout fait. Je le connoissois vn petit deuant que d'estre baptisé et deuant que vostre parole eust frappé nos oreilles. J'ay toujours tasché de n'estre point meschant. J'ay toujours aymé ceux qui estoient bons. Je defendois à mes enfans de faire aucun mal. Je les faisois prier celuy qui nous gouverne, quoy que ie ne le conusse pas comme ie le connois maintenant. Mon esprit ne pense quasi qu'à vous autres, qui enseignez à bien viure. Mon cœur voudroit beaucoup parler à Dieu, mais il ne sçait pas ce qu'il luy faut dire. Je luy dis quelquefois, ayant fait les prieres qu'on nous a enseignées : Je voudrois bien parler dauantage, mais ie ne sçay pas ce qu'il te faut dire. Je ne sçay pas ce qu'il faut

faire pour te complaire et pour te contenter ; mais ie suis bien assureé que les robes noires t'ayment, qu'ils sçauent comme il te faut prier ; qu'ils prient, et qu'ils demandent pour moy ce qu'il faut demander : ie te dis tout ce qu'ils te disent ; ie te demande tout ce qu'ils te demandent pour moy. Exauce-les, car tu les aymes bien. Cette Rhetorique est aussi sainte qu'elle est simple ; elle rend les ames bonnes, et celle de Ciceron et d'Aristote les rend sçauantes.

Vn bon Israëlite, me racontant la mort de sa femme, en parloit en ces termes : Tant que tu verras que j'auray de l'esprit et le iugement bon (disoit-elle à son mary dedans sa maladie), fais-moy souuenir de Dieu, parle-moy de luy, remets-moy en memoire les points de nostre creance, rapporte ce que tu as ouy dire du Paradis, approche-toy de moy et disons encore vne fois nostre chapelet ensemble. Lors que ie ne pourray plus ny prier ny me mouuoir, fais le signe de la Croix sur mon front et sur mon cœur, et prie pour moy. Helas ! disoit ce bon homme, elle est morte en priant celuy qui a tout fait. Dieu sert de Prestre et d'Euesque quand il luy plaist, et le Saint Esprit a des operations bien saintes et bien secretes dans les ames de ces bonnes gens.

Vne mere me consola, m'entretenant du trépas de sa fille. Ah ! que n'estions-nous proche de toy, disoit-elle ! ma pauvre fille soupiroit apres toy pour se confesser, et voyant que tu n'y estois pas, elle me dit tous ses pechez pour en demander pardon à Dieu, elle le prioit incessamment. La veille de Noël, sentant les approches de la mort, elle me dit : Ma mere, ie n'en puis plus, ie suis foible, et toute abattuë et assoupie ; puis que nous ne pouuons pas assister à la Messe de minuict, esueillez-moy en ce temps là, si ie suis assoupie, afin que l'honore pour la derniere fois le temps de sa naissance. Et ie vous prie qu'on ne m'oste point mon chapelet quand ie seray morte, car c'est l'vnique chose que j'ayme à present. Sa bonne mere ne fit point comme ceux, qui craignans de faire perdre vn peu de santé à vn

malade, ou luy voulans prolonger la vie d'vn moment, luy causent bien souuent vne mort éternelle. Ces bons Neophytes n'ont point de ces delicatesses, qui tuent l'ame pour sauuer le corps.

Mais finissons ce Chapitre. Le Pere, ayant fait toutes les fonctions d'vn charitable Pasteur et d'vn Ouurier Euan-gelique, dans l'espace de douze iours que ses conducteurs luy accorderent, remonta dans son nauire d'escorce, emportant les cœurs de ses oüailles. Il repasse avec ses Nochers sur ses brisées. Il loge dans les mesmes hostelleries. Il trouue par tout le mesme liet, dressé depuis la naissance du monde, et qui, depuis Adam, n'a iamais esté remué, sinon par quelque tremble-terre. L'appetit luy fait trouuer vn peu de bouccan, sec comme vne semelle de soulier, delicat comme vn perdreau. Le trauail luy donne vn sommeil fort doux. La bonté et la candeur de ces braues Neophytes le comblent de ioye. Dieu luy conserue par tout la santé ; et ses iam-bes, et son auiron ioint aux auirons de ses Nochers, luy font trouuer la fin de son voyage, pour en entreprendre vn autre bien-tost apres.

#### CHAPITRE VI.

#### *De la Mission de l'Ange Gardien au pays des Oumamiouek ou Bersiamites.*

A peine le Pere Jean de Quen auoit-il acheué sa Mission du Lac de Saint Jean, qu'il donna commencement à la Mission de l'Ange Gardien, au pays que les Sauvages de Tadoussac appellent la contrée des *Oumamiouek*. Je croy que ce sont les Bersiamites, ou quelques alliés des Esquimaux qui habitent les costes du Nord, au dessous de l'Isle d'Anticosti. Je m'embarquay, dit-il, dans vne Chaloupe, en la compagnie de quelques Sauvages, le douziesme de Iuin. Nous descendismes sur le grand

fleuve, qui paroît comme vne mer au dessous de Tadoussac, vogaans sans relasche six iours durant ; ce qui me fait dire, que le lieu que nos Sauvages cherchoient, et qu'enfin nous trouuâmes, estoit bien esloigné de Tadoussac de 80. lieuës. Nous abordâmes vne anse, escarpée de hautes montagnes, ou plus-tost de hauts rochers, sur lesquels estoit vn petit nombre de ces peuples, qui nous regardoient de loing, pour voir si nous n'estions point de leurs ennemis. C'est chose estrange, que les hommes dans tous les endroits de la terre, sont ennemis des hommes. Ils se tuent, ils s'esgorgent, ils se consomment par des guerres immortelles. *Homo homini lupus, homo homini Deus*, l'Homme est vn Dieu et vn loup à l'homme. Ces pauvres gens qui n'ont autre richesses, les vns que le Baptesme qu'ils sont venus chercher à Tadoussac, les autres que le desir de le receuoir, sont poursuivis par les Sauvages de Gaspé, qui trauerent le grand fleuve pour les aller massacrer dedans le pays des bestes. Puis que les forests de cette contrée nourrissent plus d'Orignaux, plus d'Ours et plus de Castors que d'hommes. Nous ayans reconnus, ils descendirent de leurs hautes tours, basties deuant la tour de Babel. Apres auoir fait paroistre par leurs gestes et par leurs yeux, le plaisir qu'ils prenoient de nous voir, ils nous firent excuse sur leur petit nombre, disans que leurs compatriotes, cachés dans le fond des bois, n'auoient osé paroistre sur les riuës du grand fleuve, de peur d'y rencontrer leurs ennemis, nous asseurans que quand nous les retournerions visiter au Printemps prochain, qu'ils viendroient en troupe pour m'escouter et pour trafiquer avec nos Sauvages de Tadoussac, qui les venoient chercher pour ce sujet.

Apres que nous nous fusmes entretenus quelque temps les vns avec les autres, ie trouuay que mes Marchands estoient deuenus des Predicateurs ; car s'estans apperceus que ces bonnes gens ignoroient ce que nous leur auons enseigné depuis peu d'années, l'vn d'eux prit la parole, pour les disposer à me

prester plus fauorablement l'oreille : Cét homme que vous voyez, leur disoit-il, (se tournant vers moy) est vn homme de consideration, c'est nostre Pere et nostre Maistre, il a laué et purifié nos ames de toutes nos malices, par des eaux d'importance qu'il a versées sur nos testes. Il nous enseigne tous les iours ce qu'il faut croire et ce qu'il faut faire pour aller au Ciel. Il nous a fait entendre que celui qui a tout fait estoit vn Esprit tres-grand, qui gouerne le Ciel et la terre ; qu'il est par tout, qu'il void tout, encore qu'on ne le voye pas ; qu'il a vn fils qui s'est fait homme pour estre de nos parens et pour nous deliurer de nos offenses ; qu'il recompensera les bons, les mettant dans vne maison de plaisir, où l'on ne mourra iamais ; qu'il enuoyera les méchans dans des feux qui sont aux entrailles de la terre, et d'où ils ne sortiront iamais. Ce fils se nomme Iesus ; estant sur la terre il a defendu les tambours, les tabernacles, les consultes du Demon, les festins à tout manger, la pluralité des femmes. Ne tuez personne iniustement, a-t-il dit ; ne débauchez point la femme d'autrui ; ne dérobez point, ne mentez point, a-t-il dit. Je m'en vay au Ciel, d'où ie reuiendray vn iour pour ressusciter tous les hommes, et pour emmener les bons avec moy et ietter les méchans dans le feu, a-t-il dit. Voyez maintenant quel chemin vous voulez tenir ? Le Pere vous apprendra celui qui est bon, écoutez-le, nous l'aymons tous, nous l'admirons.

Iamais, dit le Pere, ie n'ay ouy prescher ny escouter le Predicateur avec plus d'affection. Comme ces choses estoient nouuelles à la pluspart de ces bonnes gens, ils les receuoient avec vne auidité nonpareille. Chaque personne, pendant tout le temps que nous seournâmes en ce lieu, auoit quasi son Predicateur : car tous ceux de ma brigade preschoient. Tout leur entretien, si tost qu'ils eurent fait leur petit negoce, qui fut bien-tost expédié, n'estoit que des veritez Chrestiennes. Je m'employay selon l'estenduë de mon petit pouuoir, à cultiuer les plantes de cette nouvelle

vigne, qui auoient desia pris quelque racine en la foy, pour nous auoir frequentez à Tadoussac, et à imprimer dans l'esprit des autres les premiers elemens du Christianisme. Enfin i'en trouuay deuant que partir vne vingtaine et dauantage, capables d'estre enroolez au nombre des enfans de Dieu. Le les baptisay avec vne ioye reciproque de tous costez. Le Capitaine de cette escoüade, et toute sa famille, furent de ce nombre. Si tost que l'Esprit de Dieu se fut comparé de son cœur, il luy delia la langue. Cét homme, qui venoit de naistre en Iesus-Christ, en parloit en des termes qui ne manquoient ny de lumiere, ny de chaleur. Pour conclusion, il nous coniuira de retourner au premier Printemps, nous assurant qu'il s'en alloit communiquer à tous ceux de son pays, les thresors dont nous l'auions enrichy. Non seulement ie me trouueray icy avec ma troupe, disoit-il, mais i'en ameneray beaucoup d'autres qui seront bien aises de gouter la douceur de vos paroles et de iouir des bontez que vous nous auez departies. Ayant pris congé d'eux, nous nous embarquasmes, mes Nautonniers mirent la voile au vent, nous voguasmes assez heureusement, Nostre Seigneur nous fit la grace de le pouuoir tous les iours presenter en sacrifice à son Pere. Mes Matelots estoient les Sacristins, qui dressoient et qui paroient nostre Autel, avec plus d'amour et de volenté, que de gentillesse.

---

CHAPITRE VII.

*De la Mission de l'Assomption, au pays des Abnaquiois.*

Quelques Sauvages du pays des Abnaquiois, estans venus visiter Noël Negabamat, Capitaine des nouveaux Chrestiens de la Residence de saint Ioseph, qu'on appelle ordinairement la Residence de Sillery, et voyans que cet homme menoit vne vie toute nouvelle,

rauis de la nouveauté de ses discours et de la beauté de ses mœurs, se firent instruire en sa creance, qui leur parut si belle et si raisonnable, qu'ils l'embrasserent avec ardeur ; et ayans en suite receu le saint Baptesme, ils s'en retournerent en leur pays tous remplis de ioye, comme l'Eunuque de la Reine Candace, pour communiquer à leurs compatriotes les bonnes nouvelles de l'Euangile. Le Baptesme les fit Chrestiens et Predicateurs tout ensemble ; ils parlent hautement de Iesus-Christ, et en public et en particulier. Les principaux de leur patrie, desireux de participer à ce bonheur, deleguerent quelques-vns d'entr'eux vers le Pere Supérieur de nos Missions, pour obtenir des Religieux de nostre Compagnie, qui leur enseignassent (comme ils disoient) le chemin du Ciel, dont leurs compatriotes leur auoient donné la premiere ouuerture. Ils arriuerent à saint Ioseph le 14. d'Aoust de l'année 1646. et apres auoir exposé le sujet de leur legation, le P. Gabriel Druilletes leur fut accordé. Ils l'embarquerent le 29. du mesme mois d'Aoust de la mesme année 1646. pour le porter en leur pays ; où les ayans instruits pendant tout l'Automne, tout l'Hyuer et tout le Printemps, ils le rendirent enfin à Kebec, tout chargé de Croix et de Palmes. Le 15. de Iuin de l'année 1647. ces bonnes gens attiréz par le goust qu'ils auoient pris en vne doctrine qui les estonnoit et qui les consoloit tout ensemble, demandoient qu'on leur rendist leur Pere, apres quelques iours de repos et de rafraichissement. Mais on ne pût leur accorder pour iustes raisons. Ils retournerent iusques à deux et trois fois les années 48. et 49. sans le pouuoir obtenir, dans la creance que nous auions que d'autres Religieux plus voisins de leur contrée, les pourroient saintement instruire. Enfin estans retournéz l'an 1650. ils presserent si fort et de si bonne grace pour auoir leur Patriarche (c'est ainsi qu'ils nomment le Pere), qu'ils l'enleuerent le premier de Septembre de la mesme année, puis l'ayant ramené au mois de Iuin de l'an 1651. ils ne luy donnerent

que quinze iours de relasche pour prendre des forces d'esprit et de corps, et en suite ils le conduisirent derechef au pays des Croix, d'où il est retourné le 8. iour d'Auril de l'an passé 1652. Il n'auoit, parmy ces peuples si esloignez de nos façons de faire, qu'un François pour compagnon de ses traueux, qu'on pourroit appeller en verité, les traueux d'Hercule. Mais suiuez les memoires qu'on m'a communiqué sur ses voyages.

Le premier iour de leur embarquement, fut le premier iour de leurs croix. Encore qu'il n'y ait aucun chemin dans ces grands bois, ou plustost que tous les bois et toutes les riuieres de ces contrées ne soient que des chemins faits pour les hommes et pour les bestes sauvages, et pour les poissons; si est-ce qu'on peut prendre le plus court ou le plus long, le plus aisé ou le plus difficile, pour arriuer au terme et au but qu'on pretend. Or les Nautonniers et les Guides qui conduisoient le Pere, prirent des routes nouvelles qu'ils n'auoient iamais frequentées, et nous auons sceu depuis, que tous ceux qui les auoient tenués, estoient au mort de fatigue et de faim, ou auoient pensé mourir. Apres auoir vogué, et en partie cheminé quinze iours durant, par des torrens et par des chemins tres-affreux: comme ils croyoient aborder le pays des Abnaquois, ils trouuerent qu'ils n'auoient pas encore fait la troisieme partie de leur chemin; et pour surcroist de leur malheur, ils estoient au bout de leurs viures et de leurs prouisions. Le Pere, voyant ses gens dans ce dernier abandon, eut recours au Dieu des hommes et des animaux: il luy offre le sacrifice de son Fils dans ces grandes forests, le coniuant par le Sang qu'il a respandu pour ces peuples, de les secourir dans leur necessité. La fin de son sacrifice fut la fin de leur disette. Comme il quittoit l'Autel, un braue Catechumene, qui s'estoit ietté dans le fond de ces bois pour chercher quelque remede à leur famine, luy vint offrir trois Originaux ou trois Elans qu'il venoit de mettre à mort. Cette manne qui leur rendit la vie, ne fut pas receuë sans

estonnement et sans actions de graces. Ils la gouterent avec d'autant plus de ioye, qu'ils l'attendoient moins et qu'ils en auoient plus de besoin. Il est vray qu'apres un bon repas ils en firent plusieurs de bien mauuais: car ils firent saler, à la façon des Sauvages, ce qui leur restoit de leur festin, c'est à dire, qu'ils firent bouccanner ou seicher à la fumée cette viande pour la suite de leur voyage; ce boucan fut leur vniueuersel mets. L'on ne sçait que c'est de pain, ny de vin, ny de sel, ny de saulce dans ces courses. Les traueux appellent l'appetit, et l'appetit est le meilleur cuisinier du monde: tout est bon, tout est excellent dans ces rencontres. Apres ce petit rafraichissement, il fallut reprendre l'airon pour monter contre le fil de la Riuiere saint Iean iusques à sa source. Les basses, les cailloux, les rochers, et les portages de cinq et six lieuës qu'on deuoit rencontrer, donnerent tant d'espouuante à un Sauvage Etchemin qui estoit de la bande, qu'il vouloit à toute force tourner le dos au pays des Abnaquois, pour suiure le courant de la Riuiere et s'en aller à Pentagouet en l'Acadie, où ce fleuue se va dégorger dans l'Océan. Le Catechumene dont ie viens de parler, luy ayant représenté le déplaisir qu'il causeroit aux Abnaquois, qui attendoient depuis un si long-temps leur Patriarche, il reprit courage; ils bandent tous leurs nerfs, ils poussent leur petit batteau d'escorce contre la rapidité des torrens, au trauers de mille naufrages; mais au troisieme iour, ce pauure Etchemin perdit cœur vne autre fois, et encore qu'il sceust bien que le Pere ne les eût pas égarés ny engagés dans ces détours, si est-ce que le regardant comme le premier objet de cette entreprise, il déchargeoit sur luy à tous momens le poids de sa colere, qui s'augmentoit à mesure que croissoient les difficultez et les souffrances. Enfin il fallut, pour appaiser cet importun, que le Pere se separast de son compagnon, et qu'il abandonnast son petit bagage pour alléger leur gondole. Cela fait, cet homme de mauuaise humeur prit le mors aux

dents, comme on dit ; il rame dans les torrens, il chemine dans les portages avec le Pere et avec son Catechumene, sans prendre aucun repos depuis le matin iusques au soir. Les Guilledins d'Angleterre mangent quasi toute la nuit, et cheminent tout le iour sans débrider. Les Americains de ces contrées en font quasi de mesme quand ils sont en voyage : le pauvre Pere partoit au point du iour, trauailloit sans manger iusqu'à la nuit ; son souper estoit vn peu de cette chair fumée, dure comme du bois, ou vn petit poisson, s'il en pouuoit prendre à la ligne ; et apres auoir fait ses prieres, la terre estoit son liet, son cheuet vne buche, et avec tout cela il dormoit plus doucement que ceux qui ne font que resver sur la plume et sur le duuet. Enfin apres 23. ou 24. iours de bons exercices, ils arriuerent à l'vn des villages ou l'vne des bourgades des Abnaquiou, nommée *Naranchouak*. Le Capitaine du lieu, appelé *Oumamanradok*, les receut avec vne salve d'arquebusades, et embrassant le Pere, s'écria : le voy bien maintenant que le grand Esprit qui commande dans les Cieux nous veut regarder de bon œil, puis qu'il nous renuoye nostre Patriarche. Sa harangue fut assez longue, à la fin de laquelle s'enquistant du Catechumene, si le Pere s'estoit bien porté en chemin et si on l'auoit bien traicté, comme il eut appris que le Sauvage qui estoit du pays des Etchemins, l'auoit souvent molesté, il luy dit d'vn accent graue et fort serieux : Tu as fait paroistre, en ne portant pas de respect à nostre Patriarche, que tu n'auois point d'esprit. Tu l'as voulu quitter au milieu du chemin, tu l'as contraint de se separer de son compagnon, et d'abandonner vn petit paquet qu'il portoit avec soy. Si tu estois de mes sujets ou de ma nation, ie te ferois ressentir le déplaisir que tu as causé à tout le pays. Ce pauvre homme, au lieu de s'excuser, se condamna soy-mesme. Les Sauvages ne résistent pas aisément à la verité conuë, quoy qu'ils ne la suivent pas toujours. Il est vray, répondit-il deuant toute l'assemblée, que ie n'ay point

d'esprit d'auoir si mal traité vne personne, à qui i'ay mesme de grandes obligations. Il m'a rendu ma santé par ses prieres ; estant tombé malade, il veilla toute la nuit apres de moy, chassant par son oraison le Demon qui me vouloit oster la vie. Me voyant infirme, il ne se contentoit pas de porter son bagage ou son paquet aux lieux où il falloit cheminer, mais il se chargeoit encore du mien. Il obtient de celuy qui a tout fait, tout ce qu'il veut ; les eaux où nous passions estans trop basses, il demanda de la pluye pour faire grossir les torrens, il fut exaucé tout sur l'heure, et nous a bien soulagez. La faim estant preste de nous esgorger, il pria pour nous ; et celuy qui est le maistre des animaux, nous donna de la chair plus qu'il n'en falloit pour le reste de nostre voyage. Luy n'en mangeoit pas pour l'ordinaire, lors qu'elle estoit fraische ; il peschoit sur la nuit quelques petits poissons à la ligne, dont il se contentoit, nous laissant les bons morceaux. Dans le temps que les eaux n'estoient pas assez profondes, et que nostre canot estoit en danger de trouuer le fond, il descendoit à terre pour nous soulager, cheminant les six iours entiers par des brossailles et par des rochers espouuantables. Il ne mangeoit point dans ces trauaux, et le soir il se trouuoit plus frais, plus gay et plus content que nous. Ce n'est pas vn homme, c'est vn *Nioueskou*, c'est vn Esprit ou vn Genie extraordinaire ; moy ie suis vn chien de l'auoir si mal traité. Quand ie criois contre luy, ou que ie le menaçois, l'accusant d'estre la cause de nostre malheur, il ne disoit pas vn mot, ou s'il parloit, l'on eust creu qu'il estoit coupable, et que i'auois raison de le tancer, tant ses reparties estoient douces et pleines de bonté. Ouy, il est vray, ie n'ay point d'esprit, mais i'en veux auoir : ie veux aymer la priere et me faire instruire par le Patriarche. Voilà la confession de ce Sauvage Etchemin, et les remarques qu'il auoit faites sur la vie du Pere. Mais suiuous nostre route. Aussi tost qu'il eut finy son discours, il ne se trouua ny homme, ny femme,

ny enfant, qui ne vinst tesmoigner au Pere la ioye qu'ils ressentoient de son retour. Ce n'estoient que festins dans toutes les cabanes, on le venoit prendre et enleuer avec amour. Enfin te voilà, luy disoient-ils, nous te voyons, tu es nostre Pere, nostre Patriarche et nostre cher compatriote : car vivant comme nous et demeurant avec nous, tu es Abnaquiois comme nous. Tu ramenés la ioye avec toy dans tout le pays ; nous estions dans la pensée de quitter nostre patrie pour l'aller chercher, voyans que plusieurs mourroient en ton absence, nous perdions l'esperance d'aller au Ciel ; ceux que tu as instruits faisoient tout ce qu'ils ont appris de toy, mais estans malades, leur cœur te cherchoit et ne te pouvoit trouver ; ceux qui sont morts te regretoient avec larmes, mais enfin te voilà de retour.

Quelques-vns luy faisoient vn amoureux reproche : Si tu nous as fait beaucoup de bien par ta presence, tu nous as causé de grand maux par ton absence ; si tu fusses demeuré avec nous, tu nous aurois entierement instruits ; nous ne sommes Chrestiens qu'à demy, pour ce que tu ne nous as instruits qu'à demy ; le Demon a desolé nostre pays, pour ce que nous ne scauions pas bien comme il falloit auoir recours à Iesus, qui est son maistre.

Vn Capitaine me fendit le cœur, dit le Pere ; il me repetoit souuent en public et en particulier, qu'il ayroit ses enfans plus que soy-mesme : l'en ay perdu deux, adioustoit-il, depuis ton depart ; leur mort n'est pas ma plus grande douleur, mais tu ne les as pas baptisés, voilà ce qui me fait mourir. Il est vray que ie leur ay fait ce que tu m'auois recommandé, mais ie ne scay si i'ay bien fait et si iamais ie les verray dans le Ciel : si toy mesme les auois baptisés, ie ne les regreterois pas, ie ne serois pas marry de leur mort, au contraire, i'en serois consolé. Du moins, si pour bannir ma tristesse, tu nous voulois promettre de ne penser de dix ans à Keбек, et de ne point nous abandonner pendant ce temps-là, tu ferois voir que tu nous aymes. Là-dessus, il

me mena au tombeau de ses deux enfans, sur lesquels il auoit planté deux belles Croix peintes en rouge, qu'il alloit saluer de temps en temps, à la venè des Anglois mesmes qui demeurent à *Koussinok*, lieu où est le Cimetiere de ces bonnes gens, pour ce qu'ils tiennent en cet endroit deux grandes assemblées, l'vne au Printemps et l'autre en l'Automne.

Vn ieune homme des plus accomplis que i'aye veu, me surprit, remarque le mesme Pere : le viens de bien loing, me dit-il, ie n'ay pas coustume de paroistre en ces quartiers : il y a fort long-temps que quelqu'vn, que ie ne connois pas, me presse et me sollicite au fond du cœur, de te venir trouver et d'obeyr à ce que tu me diras : me voicy donc entre tes mains, enseigne-moy, et si ie contreuens à ce que tu m'auras dit, chastie moy ; ie te diray tout, mon cœur te sera ouuert, et tu y escriras ce qui est dans le liure de Iesus.

Si tost que la nouvelle du retour du Pere fut portée es autres bourgades des Abnaquiois, on le vint inuiter de tous costés avec de grandes et instantes prieres, d'instruire tout le pays. Il visita premierement les 12. ou 13. habitations ou bourgades de ces peuples, qui sont rangées en partie sur la riuiera de Kenebek, que les François appellent vulgairement Quinibequi, et en partie sur la coste de l'Acadie, que les Anglois occupent ; il fut par tout receu comme vn Ange descendu du Ciel. Si les années ont leur Hyuer, aussi ont-elles leur Printemps ; si ces Missions ont leurs amertumes, elles ne sont pas priuées de leurs ioyes et de leurs consolations : l'en ay ressenty, dit le Pere, de si grandes, qu'on ne les peut exprimer, voyant que la semence Euangelique que i'auois iettée il y auoit quatre ans, dedans des terres qui ne produisoient depuis tant de siecles que des ronces et des épines, portoient des fruits dignes de la table de Dieu. Pourroit-on bien, sans ressentir vn plaisir plus grand que celuy des sens, voir des vieillards et des malades languissans mourir quasi de ioye, ayant receu leur passeport pour le Ciel ? leur peut-on fermer les yeux dans cette

allegresse, sans y participer ? La mort qui fait peur à tout le monde, resiouyt vn Sauvage nouvellement baptisé, et la foy de ses parens change leurs hurlemens et leurs grands cris, en des actions de graces et en des resiouyssances de ce qu'ils se verront bien-tost les vns les autres en Paradis : voilà comme se comportent les vrayes fideles au iour de leur trespas.

Après que le Pere eut fait sa visite, et qu'il eut employé quelque temps à cultiver les bourgades qui sont plus auant dans les terres et plus esloignées des Anglois, il prit avec soy Noël Negabamat, ou Tekouerimat, Capitaine des Chrestiens de saint Joseph, pour descendre en la nouvelle Angleterre. Ce braue Neophyte estoit delegué de la part des Algonquins du grand Fleuve, et le Pere estoit enuoyé comme Agent ou comme Ambassadeur par ses bons Catechumenes Abnaquois, pour demander aux Anglois quelque secours contre les Hiroquois, qui s'efforcent d'exterminer ces pauvres peuples aussi bien que les Hurons et les Algonquins. Le Pere fut à Boston, à Pleymot, bref il parcourut quasi toute la nouvelle Angleterre, sans que les Anglois se missent beaucoup en peine de secourir ces pauvres nations qui leur sont voisines. Sa legation étant acheuée, il retourne vers ses chers enfans, il parle de faire vn tour vers ses freres qui estoient à Kebec. Ceux qu'il auoit instruits et qu'il auoit engendrez en Iesus-Christ, le querellent amoureusement ; mais il fallut partir pour aller rendre compte de son employ.

Pour conclusion de ce Chapitre, ie dis (parlant comme les Sauvages) que les souffrances que le Pere et son compagnon rencontrèrent allans au pays des Abnaquois, dont nous venons de parler, n'estoient pas des souffrances, mais qu'ils en rencontrèrent à leur retour, et luy et tous ceux qui le ramenoient, penserent mourir de faim et de froid ; quelques-vns mesmes perdirent la vie dans les neiges et dans l'excez des fatigues qu'il faut assez souuent souffrir dedans ces courses. Le Pere et son cher compagnon ont soustenu leur vie dix iours

entiers sans rien manger, apres auoir ieusné tout le Careme. Enfin ils s'aduiserent de faire bouillir leurs souliers, et en suite la camisole du Pere, qui estoit faite de cuir d'Elan, et les neiges se fondans, ils firent aussi bouillir les cordes ou les tresses des raquettes dont ils se seruoient pour ne point enfoncer quand elles estoient hautes. Tout cela leur sembloit de bon goust : la grace donne vn merueilleux assaisonnement aux amertumes prises pour Iesus-Christ. Bref, ils arriuerent à Kebec le Lundy d'apres Pasques, n'ayans ny force ny vigueur, qu'autant que le zele du salut des ames en peut donner à vn squelet. *Non ex solo pane viuit homo.* L'esprit de Dieu est vne bonne et solide nourriture. Le visage défat, et le corps abattu de ce bon Pere, n'a pas empesché qu'un autre ne soit party avec cinq ou six Neophytes dans de petits canots d'écorce, pour aller dans les costes de l'Acadie, et par là trouuer vne entrée plus facile aux peuples, qu'on nomme les Etechemins, les Abnaquois, les Sokoquois, les Sourikois, les Chaouanaquois, les Mahinganiois, les Amirganianois, et quantité d'autres nations sauvages qui sont sedentaires, et qui ont des bourgs de mille et deux mille combattans. Mais poursuivons ce qui reste de la Mission faite aux Abnaquois,

#### CHAPITRE VIII.

##### *Des bonnes dispositions qu'ont les Abnaquois pour la foy de Iesus-Christ.*

Le P. Gabriel Druilletes nous donne dans ses Memoires quatre ou cinq belles marques des riches dispositions et des grandes inclinations qu'ont les peuples qu'il a visitez, à la foy de Iesus-Christ.

La premiere est tirée de leur foy, qu'ils ont conseruée et qu'ils ont augmentée pendant trois ou quatre ans, quoy qu'ils n'ayent eu aucun maistre, ny aucun Docteur pour cultiuer cette

premiere graine et cette premiere semence qu'il auoit iettée dans leurs cœurs comme en passant, et fort à la haste. Cette foy leur fait croire que celuy qui se plaist dans les ames simples les auoit extraordinairement fortifiéz dans leurs tentations, et qu'il les auoit gueris miraculeusement de plusieurs maladies.

Ceux que i'auois instruits fort legerement, dit le Pere, ne faisant encore que begayer en leur langue, ont recité constamment tous les iours les prieres que ie leur auois enseignées. Ceux que i'auois baptisez en des maladies que ie croyois mortelles, n'osant pas dans ma premiere visite confier ce Sacrement à ceux qui iouyssoient d'vne pleine santé; ceux-là, dis-je, publioient par tout, que le Baptesme leur auoit donné la vie; et comme ils auoient appris qu'il falloit confesser les pechez où l'on tomboit apres la reception de ces eaux salutaires, ils n'attendoient pas qu'ils fussent à genoux aux pieds du Prestre; ils s'en accusoient tout haut, demandans qu'on les punist pour des fautes bien legeres.

L'vn d'eux guery assez soudainement, s'escritoit: le marchois comme les bestes à quatre pieds, ie ne pouuois me tenir debout; et aussitost que i'ay receu le Baptesme, i'ay couru et chassé comme les autres. Les peres et les meres me venoient presenter leurs petits enfans, que i'auois regenerez dans les eaux du Baptesme, croyant qu'ils estoient prests d'expirer: Voila, me disoient-ils, celuy que tu as resuscité par ces eaux importantes que tu as versées sur leurs testes.

Quelques-vns m'entretenoient iusques à minuit, me rendans vn compte fort naïf de leur conscience: ils me racontoyent les attaques que les Jongleurs leur auoient bien souuent liurées à l'occasion de leurs maladies, les voulans panser à leur mode, par des cris et par des hurlemens, et par des inuocations du Demon. Ils ont esté cause, disoient-ils, que nous auons redoublé nos prieres, demandans à Dieu la santé de nos malades, afin qu'on ne nous pressast point de les mettre entre les mains

de ces Jongleurs, et souuent nous auons esté exaucez sur le champ. Apres auoir dit à celuy qui a tout fait, ce que nous sçauions et ce qui nous venoit au cœur, nous adjoustions ces paroles: Tu connois nos cœurs, nous voulons faire pour le bien des malades, ce que fait le Patriarche; nous te disons ce qu'il te dit, tu le sçais, nous ne le sçauons: regarde ce qu'il fait et ce qu'il te dit, c'est cela que nous voulons faire et que nous te voulons dire.

I'ay rencontré vn vieillard, aagé à peu pres de cent ans, ie l'auois baptisé dès l'an 1647. le croyant sur le bord de sa fosse: ce bon Neophyte, que ie nommay Simeon, receut la vie du corps et de l'ame si soudainement, apres trois ou quatre ans de langueur dans vne extreme vieillesse, qu'il causa de l'étonnement à tous ses compatriotes. Vous sçavez bien, leur disoit-il, que i'estois mort deuant mon Baptesme, ie ne viuois plus, ie ne pouuois me remuer, et deux iours apres on me vid en santé. I'ay tué céty Hyuer quatre Originaux, que i'ay attrapez à la course: i'ay assommé deux Ours et mis à mort quantité de Chevreux. Je pense incessamment à celuy qui a tout fait; ie parle souuent à Iesus: il me fortifie, il me console. Je suis demeuré seul de ma famille, i'ay veu mourir mon fils, et ma femme, et mes petits nepueux: i'en ay ressenty quelque douleur au commencement, mais si tost que ie me suis mis en prieres, mon cœur a esté consolé, sçachant que ceux qui croyent et qui sont baptisez vont en Paradis. I'ay remercié celuy qui a tout fait, de ce qu'ils estoient morts Chrestiens, et ie sens vne ioye dans mon ame de ce que ie les verray bien-tost dans le Ciel. Quand mon cœur se veut égarer dans la tristesse, ie me mets à genoux deuant Dieu, et la priere me fait retrouver mon cœur.

Vn autre encore plus aagé, est si fort adonné à l'oraison, qu'il passe vne partie de la nuit s'entretenant tout seul avec Dieu, pendant que les autres prennent leur repos. Estant couché dans sa cabane, i'entendis vne fois qu'il se leuoit

à la dérobee, les tenebres le déroboient de mes yeux, mais non pas de mes oreilles. Il commença son oraison par les prieres que ie luy auois enseignées, il en adjousta d'autres si à propos, et forma des actes si amoureux, qu'ils me rauirent. Il taschoit de parler bien bas, et moy de l'écouter bien fort attentiuement. Ses gens me dirent que Dieu exauçoit souuent les prieres qu'il faisoit pour des malades ou pour d'autres sujets. J'ay remarqué cy-dessus, qu'une partie de ceux que le Pere auoit baptisez dans l'extrémité de leurs maladies, retournans apres en santé, attribuoient cette faueur à leurs Baptêmes. Ceux qui sont morts, adjoute le Pere, n'estoient pas moins auantagés ; ils publioient par leurs actions ce que les autres prêchoient par leurs paroles. Premièrement, ils rebutoient tous ceux qui leur parloient de faire venir leurs medecins ou leurs longleurs, pour les souffler et pour chanter sur eux, et pour battre leur tambours afin de chasser le Demon, comme ils disent, qui leur veut oster la vie.

En second lieu, ils faisoient paroistre sur leur visage et par leurs discours, qu'ils parloient de ce monde pour aller au Ciel, avec tant de paix et tant de ioye, que non seulement ils empêchoient les pleurs et les lamentations de leurs parens, mais ils leur donnoient en outre vn ardent desir de se faire instruire en la foy de Iesus-Christ, pour iouyr d'une si douce mort.

Quelques femmes bien aagées, malades depuis deux ans, ne pouuant empescher que les longleurs du pays inuités par leurs parens, n'appliquassent sur elles leurs superstitions, demandoient à Dieu pendant leurs hurlemens, qu'il luy pleust de confondre leur Demon : en effet, elles se trouuoient plus mal apres ces tintamarres, et lors que ces beaux Medecins les abandonnoient, comme des personnes qui auoient desia vn pied dans le pays des morts, ces bonnes ames demandant la vie et la santé à Nostre Seigneur, la recouuoient soudainement à la veuë de ces Iongleurs.

Quantité de ces bonnes gens, poursuit le Pere, m'ont assuré, que leurs enfans morts incontinent apres le Baptesme, leur auoient paru venir du Ciel, pour les encourager à embrasser les veritez Chrestiennes. Cette veuë, disoient-ils, nous combloit d'une ioye que nous ne pouuons exprimer, et quelques-vns de nous estans malades guerissoient quasi tout à coup. Ces paaures Neophytes me menoiient sur le tombeau de ces petits Anges, pour me faire remercier Dieu de les auoir pris pour ses enfans. Là les meres me déchargeoient leur cœur, me racontans les recours qu'elles auoient eu à Dieu, et le secours qu'il leur auoit donné. Nous estions inconsolables deuant qu'on nous eust parlé du Paradis, nous pleurions tous les matins et tous les soirs la mort de nos moindres parens ; mon cœur est maintenant tout changé, il ne ressent plus ces angoisses, mesme à la mort de mon mary et de mes enfans ; mes yeux iettent bien quelques larmes au commencement, mais aussi-tost que ie viens à penser que leurs ames sont au Ciel avec Dieu, ou qu'elles y entreront bien-tost, ie sens vne ioye dans mon ame, et toute ma pensée n'est que de le prier qu'il les mette bien-tost avec luy ; que si le Demon vent par fois me ietter dans la tristesse, comme si j'auois perdu ceux que j'aymois, j'ay aussi-tost recours à celui qui a tout fait, lequel me fait connoistre que celui qui est avec luy n'est pas perdu.

Le second indice de l'amour qu'ont ces peuples pour Iesus-Christ et pour sa doctrine, est fondée sur leur ferueur et sur quelques actions tres-remarquables, pour des hommes conceus au milieu de la Barbarie. L'ardeur estoit si grande pour retenir les prieres ou les veritez que ie leur enseignois, dit le Pere, qu'ils passoiient les nuicts à repeter leurs leçons ; les vieillards se rendoient escoliers de leurs petits enfans ; les Catechumenes tres-peu versez en nostre science, estoient contraints de faire les Docteurs. Quelques-vns escriuoient leurs leçons à leur mode, ils se seruoient d'un petit charbon pour s'en

plume, et d'une escorce au lieu de papier. Leurs caracteres estoient nouveaux et si particuliers, que l'un ne pouvoit connoistre ny entendre l'écriture de l'autre ; c'est à dire, qu'ils se seruoient de certaines marques selon leurs idées, comme d'une memoire locale, pour se souuenir des points, et des articles, et des maximes qu'ils auoient retenus. Ils emportoient ce papier avec eux pour estudier leur leçon dans le repos de la nuit. La jalousie et l'émulation se mettoit parmy eux, les petits combattoient avec les plus grands, à qui auroit plustost appris les prieres ; et ceux à qui ie ne pouuois pas donner tout le temps qu'ils me demandoient, m'en faisoient des reproches.

Mais il me semble que les Anges prenoient sur tout un grand plaisir de voir l'ardeur et le courage des plus petits enfans : ils couroient tous apres moy pour estre instruits ; ils venoient aux prieres tous les soirs et tous les matins ; ils iugnoient leurs petites mains, ils se mettoient à genoux, ils prononçoient apres moy fort posément ce que ie leur faisois dire, ils continuoient tous les iours cét exercice de leur propre mouuement, ou plustost par le mouuement de celuy qui commanda aux Apôtres de les laisser approcher de sa personne, puis que le royaume des Cieux leur appartient.

La troisieme marque consiste en l'amour qu'ils ont pour leur Pere et pour leur Patriarche. Les Sauvages, qui pour l'ordinaire sont assez froids dans leurs passions, luy ont fait bien souuent ressentir la chaleur de leur affection. Ils Phonorioient dans leurs festins, du mets qu'ils donnent ordinairement à leurs Capitaines. S'il faisoit voyage avec eux, on choisissoit le meilleur canot, on luy presentoit la place la plus commode ; et s'il vouloit manier l'auiron, ils luy arrachioient des mains, disans que son occupation estoit de prier Dieu. Prie pour nous, et nous ramerons pour toy, disoient-ils. Aux endroits où il falloit porter leur petit Nauire et tout leur bagage, pour passer d'un fleuve à un autre, ou pour éviter des precipices et des cheutes d'eau, ils portoient son liet,

son manteau, et bien souuent sa maison, et tout celà consistoit en vne couuerture, ou vne castelogne, qui luy seruoit à tous ces vsages. Or comme il se chargeoit toujours de sa Chapelle, quelques-uns le prioient de la mettre sur les sacs ou sur les paquets qu'ils portoient sur leurs espauls, disans que ce petit fardeau de Iesus soulageoit la pesanteur de leur charge. Quelques-uns, pour l'obliger à demeurer toujours parmy eux, s'offrirent de luy défricher de la terre et de luy donner des champs pour les faire cultiuer.

Si quelqu'un moins affectionné à nostre creance, laissoit eschapper quelque parole contre le Patriarche, il estoit aussi-tost releué. Voicy un exemple bien remarquable pour des Sauvages. Le Pere estant en vne bourgade assez voisine des habitations Angloises, le valet d'un Anglois se trouua certain iour dans vne cabane, où il instruisoit ses bons Catechumenes. Cét homme, ou par malice, ou pour ce qu'il n'entendoit pas bien la langue du pays, rapporta par apres à son maistre, que le Pere auoit parlé contre les Anglois ; ce qui n'estoit pas veritable. Ces braues Neophytes apprenans que ce maistre s'en formalisoit, se transporterent en sa maison, et luy tinrent ce langage : Nous entendons mieux nostre langue que ton seruiteur ; nous étions proches du Patriarche quand il parloit, nous l'escoutions attentiuement, toutes ses paroles sont venuës droit dans nos oreilles : sois asseuré qu'il n'a iamais dit aucun mal de vous autres. Il nous enseigne que celuy qui a tout fait, haït, et condamne, et punit le mensonge ; puisque nous voulons recevoir sa loy et luy rendre obeysance, prends ces pensées dans ton cœur : Ces gens-là ne mentent point. Au reste, il est bon que vous sçachiez que le Pere est maintenant de nostre nation, que nous l'auons adopté pour nostre compatriote, que nous le considerons, et nous l'aimons comme le plus sage de nos Capitaines, et nous le respectons comme l'Ambassadeur de Iesus, auquel nous voulons donner entierement, et par consequent quiconque l'attaque,

attaque tous les Abnaquois. Le Capitaine qui prononça cette petite harangue, le fit d'un si bon accent, que les principaux Anglois qui demeurent sur la rivièrre de Kenebek, l'ayant ouy, firent venir le Pere, et le prièrent par la bouche d'un Anglois venu depuis peu de Boston, lequel parloit fort bon François, d'oublier tout ce qui s'estoit passé, l'assurant qu'ils n'avoient plus aucune créance aux faux rapports d'un valet estourdy ; qu'ils voyoient bien que tous les Sauvages l'aymoient, qu'ils avoient de grands respects pour luy, qu'eux-mesmes l'honoroient comme un Ministre du saint Euangile ; que la confiance que ces peuples avoient en luy, nourriroit la bonne intelligence entre les François, les Anglois et les Sauvages de ces contrées ; et là-dessus parurent les bouteilles et les tasses, et l'on beut largement à la santé du Pere. Et comme ils estoient de divers endroits, chacun prioit le Pere de luy donner une visite en son habitation, l'assurant qu'il y seroit toujours receu avec honneur. En effet, autant de fois que le Pere navigeant sur le fleuve de Kenebek, où ils habitent, les alloit saluer, ils le recevoient avec des témoignages d'une sensible bienveillance ; et depuis ce temps-là, ils ont toujours parlé de luy fort avantageusement aux Sauvages.

Ceux de *Naranhouek*, qui sont de tout temps les plus considerables de cette contrée, et qui ont de grandes alliances avec plusieurs nations de la nouvelle Angleterre, voulans donner des preuves de l'amour qu'ils portoit à leur Patriarche et à sa doctrine, l'ont publiquement, dans une grande assemblée, naturalisé et incorporé à leur Nation. Le Capitaine *Oumamanradok* qui harangua, dit hautement, que le Patriarche estoit non seulement leur maistre en la foy, mais qu'il estoit encore la meilleure teste du pays pour parler et pour déterminer de leurs affaires ; et qu'encore qu'il y eust long-temps qu'il regardast le Soleil, qu'il n'estoit neantmoins qu'un enfant ; que le Patriarche estoit un vieillard tout remply de sagesse. Cét homme est le meilleur cer-

veau de tous les Abnaquois, et le plus affectionné à nostre créance.

La quatriesme preuve des affections qu'ont ces peuples pour Jesus-Christ, est tirée de leurs actions. *Cœpit Iesus facere, et docere* : Jesus commença d'operer nostre salut par ses actions, et puis par ses documens. Il ne veut pas que tous ceux qui luy appartiennent, soient des Docteurs, mais il les veut tous obeyssans. Tu nous commandes, disoient-ils au Pere, de combattre et de resister aux Demons qui nous attaquent : ils sont en grand nombre, mais leurs forces diminuent de iour en iour, et nostre courage augmente.

Le Demon qui excite et qui fomenté les querelles et les inimitiez, est banny d'entre nous ; tu n'entends point de bruit dans nos cabanes ; les femmes ne s'écrient point les vnes les autres. La mort soudaine de l'un de nos Capitaines, en suite d'un différent qu'il avoit eu avec le Capitaine de ceux qui habitent sur l'emboucheure de nostre Riviere, nous a fait croire que cét homme, tenu pour un grand Sorcier, l'avoit tué secretement par ses sortileges : nostre cœur réueilloit desia les anciennes inimitiez que nous auons eues avec ces peuples, et nous estions sur le point de nous couper la gorge et de nous faire la guerre ; mais tes paroles ont banny ce Demon. Tu es nostre Pere, sois aussi nostre Arbitre : parle dans nos conseils, tu seras écouté ; nous remettrons toujours nos differens entre tes mains ; nous voyons bien que tu nous aymes, souffrant, et ieusnant et priant iour et nuit pour nous autres.

Pour le Demon de l'yurognerie que tu avois chassé de nos cabanes en ton premier voyage, les Anglois l'ont ramené si tost que tu nous as quittez, mais il faut maintenant l'exterminer pour un jamais : car il nous oste la vie, il nous cause des meurtres, il nous fait perdre l'esprit, nous rendans semblables à des engrèzes. Allons presentement trouver le Commis des Anglois, et luy tenons ce discours : Toy, Commis de Pleimot et de Boston, peins nos paroles sur le papier, et les enuoye à ceux de qui tu

dépend, et leur dis que tous les Sauvages alliez, qui demeurent sur le fleuve de Kenebek, haïssent autant la boisson de feu, ou l'eau de vie, comme ils haïssent les Hiroquois, et que s'ils en font encore apporter pour en vendre aux Sauvages, qu'ils croiroient que les Anglois les veulent exterminer. Peins ces paroles, et nostre Patriarche nous servira d'Ambassadeur, il les portera à vos gouverneurs, accompagné des principaux d'entre nous ; et apres cette deffense, si quelqu'un s'enyure en cachette, on le fera punir selon que nostre Pere en aura ordonné.

Le Demon qui nous donne de la crainte de nos Sorciers, et de la creance pour nos Pythonesses, qui devinent les choses futures et qui connoissent (à ce qu'elles disent) les choses absentes, ce Demon a perdu son credit. Tes prieres, et celles des petits enfans, et le recours que nous auons à Dieu, nous font voir la vanité et l'impuissance de ces Jongleurs et de leurs sortilèges. Combien de fois auons-nous veu des personnes aux abois, que nous croyons ensorcelées, reuenir à la santé, ayant prié celui qui est le maistre de tous les Demons ? Il est vray que tous les Sorciers auoient maintenant leur foiblesse, et le pouuoir de Iesus. Quelques-vns mesmes inuitent le Pere en leurs cabanes, et le traitent fort honorablement. Le plus remarquable et le plus redouté d'entr'eux, nommé *Aranbinau*, qui autrefois auoit leuë la hache sur le Pere pour l'assommer, l'ayant trouué catechisant vn sien neveu, s'est rendu si docile aux paroles du Pere, qu'il fait maintenant profession de l'auoir pour amy intime.

Quand au Demon, disoient-ils, qui nous a fait aymer la poligamic, il est fort décrié parmy nous, puis que nous voyons bien les inconueniens et les desordres qui prouiennent de la pluralité des femmes. Celui qui dans cette bourgeoisie pretend d'estre élu Capitaine, ne le sera iamais, s'il ne quitte l'vne de ses deux femmes ; et quand quelqu'un ne voudroit pas auoir de l'esprit, cela n'empescheroit pas que les autres ne se fissent Chrestiens. Ils adjoisterent

en suite de ces discours, apostrophans le Pere :

Prends donc courage, demeure avec nous, puis que nous sommes prests de l'obeyr. Tu es nostre compatriote ; nous sommes tous de mesme nation. Tu es nostre maistre ; nous sommes tes disciples. Tu es nostre pere ; nous sommes tes enfans. Ne nous abandonne pas à la furie des Demons. Ne croy pas qu'ils soient allez bien loing ; ils nous viendront égorger si tost que tu seras party. Deliure-toy, et nous aussi, de la peine de tant de voyages, et si longs et si fascheux, qu'on ne scauroit rien porter avec soy ; ce qui nous met souuent en danger de mourir de faim. Nous sommes tesmoins que les principaux Anglois de ces contrées te respectent. Les Patriarches de l'Acadie nous ont dit qu'ils l'auoient escrit, que tu pouuois reuenir en nostre pays quand tu voudrois. Que deuiendront ceux qui mourront sans Baptesme ou sans confession en ton absence ? le vous aduoüe, dit le Pere, qu'ils m'attendrirent, et si ie n'eusse creu que Dieu me rappelloit à Kebec par la voix de mon Superieur qui me mandoit, les trauaux les plus horribles ne m'auroient iamais arraché du pays de ceux que j'ayme plus que moy-mesme.

La derniere marque de la bonté de ces peuples pour la foy, est leur esprit desinteressé. Les Sauvages Hurons et les Algonquins peuvent attendre quelque secours de nos Peres, et par leur entremise, des François ; mais les Abnauquois ne peuvent pretendre de nous que leur instruction toute pure ; ils voyent parmy eux vn Pere et son compagnon dans la necessité de toutes choses, n'ayant pour maison que leurs cabanes d'escorce, pour leur liet que la terre, pour leur nourriture que leurs salmigondis. Ils n'attendent aucune grace des Anglois, par la faueur des Iesuites ; ils n'ont point la pensée de venir en marchandise à Kebec, leur ayant esté déclaré dès l'an 1646. qu'un ou deux canots suffisoient, pour venir tous les ans renouueller les alliances qu'ils ont avec les nouueaux Chrestiens

de saint Joseph. Si bien qu'ils n'ont point d'esperance, ny pour le particulier, ny pour le public, de tirer aucune vtilité temporelle de la venuë de nos Peres en leur pays. C'est Dieu seul qui leur a donné la grace et la force de perseuerer si long-temps dans des actions de pieté, sans maistre, sans docteur et sans guide. C'est luy seul qui leur fait recevoir avec ardeur les enseignemens qu'on leur donne ; c'est luy seul qui leur imprime au fond du cœur l'estime et l'affection qu'ils ont pour leur Pere ; c'est luy seul qui les fait resister si fortement et si constamment aux Demons dont ie viens de parler, qui en verité paroissent insurmontables, en vn pays où il n'y a point de loix portées contre les Sorciers, ny contre l'yurognerie, ny contre la polygamie, ny contre les inimitiez et les haines mortelles : Dieu est leur seule et vnique loy. Or iugez maintenant, dit le Pere, si on peut abandonner ces peuples, à moins d'abandonner Iesus-Christ, qui prie fortement en leurs personnes qu'on le tire du danger d'un precipice éternel. Peut-on laisser en proye aux Demons tant de personnes et tant de nations, composées chacune de dix ou douze mille ames, sans en auoir compassion ? Les quitter, c'est quitter Iesus-Christ ; les abandonner, c'est abandonner celuy qui nous dit aussi bien qu'à son Pere : *Vt quid dereliquisti me ?* Pourquoi m'abandonnez-vous ? Ces conquestes sont dignes des Princes et des Roys Chrestiens ; mais bien peu se rendent dignes de recueillir ces palmes. On se bat bien souuent pour des roseaux, et on mesprise les lauriers et les palmes.

---

CHAPITRE IX.

*De la Guerre des Hiroquois.*

Vne lettre enuoyée des Trois Riuieres, nous fournira vn Iournal de ce qu'ont fait cette année les Hiroquois en ce

nouveau monde. Les voyes de Dieu ne sont pas moins iustes, pour estre cachées. Il abaisse souuent ceux qu'il veut exalter. Il enuoye vn homme chercher des Anesses pour luy faire trouuer vn Royaume. Il exerce vn berger à tourner vne fronde, pour luy donner la victoire d'un Geant. Les Hiroquois ont quasi iusques à present, fait plus de bien en la Nouvelle France, qu'ils n'y ont fait de mal. Ils ont deliuré quantité d'ames des feux de l'Enfer, bruslans leurs corps d'un feu élémentaire : car il est vray qu'ils ont conuertit quantité de personnes, et qu'ils sont les instrumens dont Dieu s'est seruy pour tirer le doux de l'amer, la vie de la mort, la gloire de l'ignominie, vne éternité de plaisir d'un moment de souffrances, rudes à la verité, mais recompensées au centuple.

Les Hurons estans dans l'abondance et les Algonquins dans la prosperité, se rioient de l'Euangile. Ils vouloient massacrer ceux qui la publioient en leur pays ; ils les accusoient d'estre des sorciers, qui leur faisoient perdre secretement la vie, qui gastoient leurs bleds, qui causoient les seicheresses et les intemperies de l'air ; ils les tenoient pour des traitres qui auoient communication avec leurs ennemis pour vendre leur pays. Chose estrange, mais à la verité tres-remarquable, et qui fait voir que Dieu scait bien par où il faut prendre les hommes pour les attirer à sa connoissance et à son amour : si tost que les Hiroquois, vaincus pour l'ordinaire par nos Sauvages, deuant qu'on leur portast les bonnes nouvelles de l'Euangile, les eurent iettés dans le precipice où ils sont encore, ces pauvres gens se sont venus rendre entre nos bras, demandans l'abry et le couuert à ceux qu'ils tenoient pour des traitres ; recherchant l'amitié de ceux qu'ils auoient voulu massacrer, comme des Sorciers ; pressans qu'on leur accordast la vie de l'ame, puis qu'ils perdoient celle du corps ; souhaitans l'entrée du Ciel, puis qu'on les chassoit de leurs terres. Et il me semble que ie peux dire avec vne tres-grande apparence de la verité, que les Algonquins et les Hurons, et quantité

d'autres Nations que nous auons instruites, estoient perduës, si elles n'eussent esté perduës ; et que la plus part de ceux qui sont venus chercher le Baptesme dans l'affliction, ne l'auroient iamais trouué dans la prosperité, et que ceux qui ont rencontré le Paradis dans l'Enfer de leurs tourmens, auroient trouué le veritable Enfer dans leur Paradis terrestre. Disons donc que les Hiroquois ont rendu des hommes riches, pensans les rendre pauvres ; qu'ils ont fait des sainets, pensans faire des miserables ; en vn mot, qu'on leur doit (sans toutefois qu'on leur en ait aucune obligation) la conuersion et la sanctification de plusieurs ames. Mais il faut que ie confesse, que s'ils ont fait du bien par cy-deuant, qu'ils paroissent maintenant à nos yeux comme des monstres qui sont prests de nous engoulir. Qu'on perde les biens, qu'on perde la vie, qu'on soit tué, qu'on soit massacré, qu'on soit bruslé, rosty, grillé et mangé tout vif : patience, il n'importe, pourueu que l'Euangile ait son cours, et que Dieu soit connu et les ames sauuées ; on gagne plus en ce trafic qu'on y perd. Mais que la porte du salut soit fermée aux nations plus peuplées qui habitent les riuies de la mer douce des Hurons ; que les nouvelles Eglises de Iesus-Christ, fondées et establies par la pieté de la France soient ruinées, et tant de nouveaux Chrestiens liurez à la gueule de ces Lions ; que les ouriers Euan-geliques et les Pasteurs de ce bercail soient bannis et chassés d'aupres de leur troupeaux : c'est ce qu'on appelle vn grand malheur, auquel neantmoins les hautes puissances peuuent aisément remedier, nonobstant les desordres de la France, causez par des Hiroquois aussi barbares que ceux de l'Amerique. Mais c'est trop s'escarter de mon but, entrons en discours.

Le 6. de Mars de l'année dernière 1652. les Hiroquois, qui ont rodé tout le Printemps et tout l'Esté à l'entour des habitations, défirent vne escoüade de Hurons qui les alloient chercher bien loing, et qui les trouuerent bien pres sans y penser. Ils estoient en em-

buscade à la riuere de la Magdelaine, six lieüs ou enuiron au dessus des Trois Riuieres : Cette escoüade, commandée par vn nommé *Toratati*, tomba entre leurs mains, et fut entierement défaite.

Le 10. de May, le Pere Iacques Buteux (comme il a esté remarqué au premier Chap. de cette Relation) fut mis à mort avec vn François qui l'accompagnoit, nommé Fontarabie.

Le 13. du mesme mois, vne troupe d'Algonquins s'en allans au pays des Attikamegues, et passans par le lieu où le Pere Buteux auoit esté massacré, furent surpris et défaits. Vn ieune homme ayant tué vn des Hiroquois qui les surprirent, fust au mesme lieu bruslé et tourmenté d'vne façon horrible.

Le 16. du mesme mois, les Algonquins des Trois Riuieres ayans appris la défaite de leurs gens, s'en allerent attendre les Hiroquois au passage ; mais ils tomberent dans les pieges qu'ils vouloient tendre à leurs ennemis ; vne autre bande d'Hiroquois cachée dans le Lac de S. Pierre, où ils alloient dresser leur embusche, les tailla en piece pour la pluspart.

Le mesme iour, arriua à Montreal vn soldat Huron, de la compagnie de *Toratati*, qui s'estoit sauué des mains des Hiroquois ; il rapporta que ce Capitaine auoit esté bruslé, et qu'on auoit donné la vie à ceux qui restoient de sa bande. C'est ainsi que les Hiroquois grossissent leurs troupes.

Le 15. du mesme mois, vne femme Huronne, trauaillant à Montreal à cultiuier du bled d'Inde, fut enleuée par les Hiroquois, avec deux de ses enfans. Ces miserables se cachent dans les bois, derriere des souches, dans des trous qu'ils font en terre, où ils passent les deux et trois iours quelquefois sans manger, pour attendre et pour surprendre leur proye.

Le 21. vn soldat François et vn Sauvage, trauersans le grand Fleuve dans vn canot, deuant le Fort des Trois Riuieres, furent attaquez et tous deux blessez ; le Sauvage mourut deux iours apres de ses blessures.

Le 26. du mesme mois de May, vn François qui gardoit du bestial à Mont-real, fut mis à mort, et vne femme François fut blessée de cinq ou six coups bien fauorables, puis qu'elle n'en mourut pas ; son courage la tira du danger. Ces Lutins sont par tout et en tout temps.

Le 8. de Iuin, deux Hurons, tendans vne ligne pour prendre du poisson, proche des Isles du fleuee appellé les Trois Riuieres, furent massacrez. Comme ce lieu est tout proche des habitations Françaises, on accourut au bruit, on poursuuiuit les Hiroquois, qui se sauuerent, abandonnans leur bagage et les cheueleurs de deux hommes qu'ils auoient tuez.

Le 19. du mesme mois, trois canots arriuerent par le fleuee des Trois Riuieres, portans nouvelle que les Hiroquois estoient entrez bien auant dans le pays des Attikamegues, et qu'ils les auoient défaits pour la troisieme fois.

Le 2. de Iuillet, à cinq heures du matin, quelques Hurons s'en allans à la pesche vis-à-vis du Fort des François, à l'autre bord du grand fleuee, qui est assez large en cét endroit, les Hiroquois qui estoient en embuscade, leur courent sus ; mais ils se ietterent dans la chaloupe des François, qui les estoient venus escorter. Les Hiroquois montent dans leurs canots, ils font feu de tous costez, poursuiuans cette chaloupe ; qui mettant la voile au vent, se tira de ce danger. Estant abordée proche du Fort des François, quelques soldats s'embarquent, les Sauvages les suiuent dans leurs canots ; ils donnent la chasse aux Hiroquois, les pressent de fort pres ; mais comme ils sent adroits, ils firent halte, se mettant à l'abry de nos armes à feu ; et voyans que la peau de Lion ne les pouuoit pas courrir, ils se vulerent seruir de la peau du Renard. Ils enuoyerent vn canot vers nos gens, poussé par deux hommes, qui demandent à parlerement. On leur enuoye vn canot de nostre costé, conduit par deux Hurons et vn Algonquin : ces deux canots se parlerent enuiron demie heure, esloignez l'vn de l'autre de la portée

d'vn pistolet. Les Hiroquois dirent qu'ils estoient conduits par vn nommé *Aontarisati*, leur Capitaine, et qu'il vouloit parler aux François et aux Sauvages leurs alliez. On leur fit response qu'ils descendissent vis-à-vis le Fort des François, et que là on leur parleroit : ils s'y transporterent en vn moment, et de là ils enuoyerent deux canots au quartier des François : l'vn portoit vn ieune Huron qu'ils auoient pris, et qu'ils mirent à terre en vn lieu vn peu au dessus du Fort, pour aller voir ses parens qui estoient parmy les François ; c'estoit pour les solliciter à quitter leur party : l'autre canot n'approcha pas de la terre, il s'escria de dessus l'eau, et demanda que les trois Capitaines, des François, des Algonquins et des Hurons passassent la riuiere, pour aller traiter avec leurs gens, et qu'ils enuoyeroient de leur costé les trois hommes les plus considerables d'entr'eux. On se mocqua de cette proposition, et cependant quelques canots s'approchans pour desbaucher nos Hurons, et les tirer à leur party, on en prit vn qui portoit trois Hiroquois, dont les deux estoient Capitaines fort signalez pour leurs meurtres, en toutes les habitations Françaises. Ils furent plus heureux que les autres : car nos Peres les instruisirent et les baptiserent deuant leur mort.

Le 25. du mesme mois de Iuillet, vne escoüade composée de plus de cent Sauvages, se doutans bien que les ennemis estoient respandus en diuers endroits, partirent pour en decourrir quelques vns ; ils firent deux rencontres, se battirent fort et ferme, sans que nous scachions avec quel succes du costé des Hiroquois ; pour nos gens, ils retournerent le septiesme d'Aoust, ayant perdu deux hommes et rapportans force blessez.

Le 18. d'Aoust, quatre habitans des Trois Riuieres descendans vn peu au dessous de la demeure des François, furent poursuiuis des Hiroquois, qui en tuerent deux, à ce qu'on dit, et emmenèrent les deux autres pour les sacrifier à leur rage.

Le 19. l'eschec fut bien plus grand.

Monsieur du Plessis Kerbodot, Gouverneur des Trois Rivières, prenant avec soy quarante ou cinquante François, et dix ou douze Sauvages, les fit embarquer dans des chaloupes pour donner la chasse à l'ennemy, et recouurer, si on pouvoit, les prisonniers et le bestial des François, que l'on croyoit enleué. Ayant vogué environ deux lieuës au dessus du Fort, il appercent les ennemis dans des brossailles, sur le bord des bois ; il met pied à terre dans vn lieu plein de vases et fort desadantageux. Quelqu'un luy represente l'aduantage de l'ennemy, qui auoit la forest pour retraite ; il passe outre, marche teste baissée : mais son courage luy fit perdre la vie, et à quinze François. Pendant ce combat, quelques Hiroquois detachez de leur gros, casserent la teste à vn pauvre Huron et à sa femme qui traualloient en leur champ, non loing des habitations Françoises. Dieu qui balance les victoires et qui leur donne des limites, monstra dans ce desastre qu'il nous vouloit conseruer : car si les Hiroquois se fussent seruis de leur aduantage, comme la terreur s'estoit iettée parmy nos gens qui auoient perdu leur Chef, ils auroient bien esbranlez les habitans des Trois Rivières : mais ils se retirerent comme des gens qui ne scauoient pas iouyr de leur victoire, et laisserent les François acheuer leurs moissons, et faire leur recolte en paix, mais non sans douleur.

Le 23. du mesme mois d'Aoust, on alla visiter le lieu du combat, l'on trouua ces paroles escrites sur vn bouclier d'Hiroquois : *Normanville, Francheville, Poisson, la Palme, Turgot, Chaillou, S. Germain, Onnejochronons et Agnechronons. Je n'ay encore perdu qu'un ongle.* Normanville, ieune homme, adroit et vaillant, qui entendoit la langue Algonquine et l'Hiroquoise, auoit escrit ces paroles avec vn charbon, voulant donner à entendre que les sept personnes dont on voyoit les noms, estoient prises des Hiroquois, appelez *Onnejochronons* et *Agnechronons*, et que l'on ne luy auoit fait encore autre mal que de luy arracher

vn ongle. Je crains fort que ces pauvres victimes ne soient immolées à la rage et à la fureur de ces Barbares. Vne Dame honorée pour sa vertu, a escrit à quelque personne en France, qui auoit connoissance du sieur de Normanville, qu'il sembloit auoir eu quelque pressentiment de sa prise. Il est probable, disoit-il à cette Dame vn peu deuant que de tomber entre les mains de ces Barbares, qu'estant tous les iours dans les occasions, ie pourray estre pris des Hiroquois ; mais i'espere que Dieu me fera la grace de souffrir constamment leurs feux, et que i'auray le bonheur de baptiser quelques enfans moribonds, et mesme quelques malades adultes, que i'instruiray dans leur pays deuant ma mort.

Le 30. du mesme mois d'Aoust, les Hiroquois prirent encore vn ieune Huron, et l'emmenèrent tout vif en leur pays.

Vne lettre datée du premier de Nouembre, parle en ces termes : Quelques Hurons nous viennent d'apprendre, que deux François ont esté récemment tuez aux Trois Rivières, et que deux autres ont eu les bras cassez. Ils adjoustent qu'en passant la nuict vers la Roche bruslée, ils ont ouy chanter les Hiroquois, comme ils ont coustume de chanter quand ils tourmentent leurs prisonniers.

Vn Algonquin vient d'arriuer à Silbery, qui dit que ces mesmes Barbares se saisirent hier, vis-à-vis de sainte Croix, d'un Sauvage et de deux femmes de sa nation. Quantité de nos Neophytes sont allez à la chasse en ce quartier-là, ie crains fort qu'ils ne donnent dans les panneaux de ces chasseurs d'hommes. Noël Tekoüerimat s'en va promptement armer la ieunesse, qui est icy en assez bon nombre, pour obuier à ce malheur : mais il souhaiteroit bien que Monsieur nostre Gouverneur luy donnast vne escorte Françoisse. Voila ce que porte cette lettre.

Pour comble de toutes nos calamitez, on nous assure que les Hiroquois veulent rassembler toutes leurs forces, pour nous venir perdre l'Hyuer prochain, c'est le rapport qu'en ont fait les fugitifs,

et la raison qu'ils en donnent est fort probable. Ils disent donc que les Hiroquois d'enbas, nommés *Agnechronnons*, demanderent l'an passé du secours aux Hiroquois des pays plus hauts, nommés *Sontouacheronnons*, pour venir combattre les François ; mais que les *Sontouacheronnons* respondirent qu'ils auoient des ennemis voysins sur les bras, et que s'ils les vouloient venir aider à les détruire, qu'ils se ioindroient à eux par apres pour perdre les François. Les Hiroquois *Agnechronnons* ont accepté la condition, ils ont enuoyé leurs troupes avec celles des *Sontouacheronnons*, qui, avec ce secours ont détruit la Nation Neutre, qui leur estoit voisine. Si bien qu'ils sont obligés de se joindre avec les Hiroquois, nommés *Agnechronnons*, pour venir combattre les François. Voilà ce que portent les memoires qui ont seruy de materiaux pour bastir ce Chapitre.

Le Demon scait bien prendre son temps. Voyant que l'ancienne France est déchirée par ses propres enfans, il veut détruire la nouvelle, pour rétablir son Domaine et son Royaume, qu'il va perdant tous les iours, par la conuersion de ces pauvres Americains septentrionaux, dont desia quelques Milliers sont entrez au Ciel, par la porte de la Foy, du Baptesme et d'une sainte vie. Ceux qui restent et qui forment une Eglise fort innocente, s'écrient : Secourez-nous, vous autres, qui dites que vous estes nos freres ; ne laissez pas estouffer par les Hiroquois le germe de vostre creance, et la graine de la foy, et la semence de l'Euangile, que nous auons receuë par vostre entremise. Si vous aimez Iesus-Christ, deffendez ceux qui l'ayment et qui sont baptisez en son nom.

Il y a quelque temps qu'on demandoit des soldats, et leur solde, ou leurs appointemens ; on demandoit leurs viures et leurs armes, et leur passage : à present que le pays donne des bleds pour nourrir ses habitans, et qu'il se fait tout les iours, on ne demande plus pour le soustien de ces grandes contrées, que le payement du passage de deux ou trois

cens hommes de trauail, chaque année ; les habitans du pays les nourriront et payeront leurs gages. La France, qui se descharge incessamment dans les pays estrangers, ne manque pas d'hommes pour dresser des Colonies : Dieu veuille qu'elle ait assez de charité pour les faire passer en vn lieu où ils viuroient plus saintement et plus à leur aise, et où ils seroient la deffense et le secours de Iesus-Christ, qui honore tant les hommes, qu'il les veut sauuer par le secours des hommes. C'est assés, finissons ce Chapitre par vne lettre, qu'un Capitaine Sauuage, et bon Chrestien, à enuoyée au Pere Paul le leune, qui traualle en l'ancienne France pour le salut de la nouvelle.

Pere le leune, il me semble que ie te voy quand on me lit ta lettre, et il me semble que ie suis avec toy quand ie te parle par la bouche ou par la plume du Pere de Quen. Je ne mens point, il me semble que c'est aujourd'huy que tu m'as baptisé ; ie vieilly, mais la foy ne vieillit point en moy. L'ayme autant la priere au bout de quinze ans, que le premier iour que tu m'as instruit. Nous changeons en tout, nous autres gens de ce pays-cy, mais ie t'asseure que ie ne changeray iamais en ce que tu m'as enseigné et en ce que nous enseigne celuy qui nous gouuerne en ta place. Voire même ie ne change quasi plus de lieu, ie passeray l'Hyuer prochain à *Ka-Miskouanougachit*, que vous nommez Saint Ioseph, comme i'y ay passé le precedent. Je suis quasi tout François. L'ay ri quand le Pere de Quen m'a dit que tu auois monstré la robe que ie t'enuoyay l'Automne passé, à des Dames d'importance de vostre pays, et qu'elle leur auoit agréé : ce n'est pas qu'elle soit belle, c'est qu'elles ayment et qu'elles voyent volontiers ce qui vient de nous autres. L'eusse volontiers veu la robe que tu m'enuoyes ; on dit qu'il y a de l'or dessus. N'as-tu point eu cette pensée, Noël deuiendra orgueilleux quand il s'en seruira ? Ne laisse pas de l'enuoyer le Printemps prochain ; si ie meurs cét Hyuer, mon fils, quand il sera plus grand, la portera, et il logera

dans la maison qu'on a faite pour nous au Fort de Sillery. Haste-toy de venir et de nous amener quantité de porteurs d'espées, pour esloigner de nos testes les Hiroquois. Nous serons bien-tost des ames de trespassez ; n'attends pas que nous soyons au tombeau pour nous venir voir. C'est ton bon amy Noël Tekouerimat qui t'escrit, et qui te dit, qu'il priera toujours Dieu pour toy et pour ceux qui nous assistent. Parle au grand Capitaine de la France, et luy dis que les Hollandois de ces costes nous font mourir, fournissans des armes à feu, et en abondance et à bon prix, aux Hiroquois nos ennemis. Dis-luy qu'il donne secours à ceux qui croyent à celuy qui a tout fait, et qui sont baptizez. C'est la fin de mon discours.

---

CHAPITRE X.

*De la vie et de la mort de la Mere Marie de S. Ioseph, decedée au Seminaire des Vrsulines de Kebec.*

La Mere Marie de l'Incarnation, Superieure du Seminaire des Vrsulines de Kebec en la Nouvelle France, voulant consoler ses Sœurs sur la mort de la Mere Marie de saint Ioseph, leur a enuoyé vn abregé de sa vie, de sa mort et de ses vertus. Ces Memoires estans tombez entre mes mains, j'ay creu que ce seroit faire tort au public de renfermer ce thresor dans les seules Maisons des Vrsulines. Pen ay donc tiré la plus-part des choses que ie vay déduire dans ce Chapitre.

—

*De son Enfance.*

La Mere Marie de saint Ioseph naquit en Anjou le septième de Septembre de l'année 1616. Elle estoit fille de Monsieur et de Madame de la Troche de saint Germain, ses pere et mere,

personnes de vertu, de merite et de condition. Le Saint Esprit la preuint dès sa plus tendre enfance, de mille graces et de mille benedictions, qu'elle attribuoit toutes à la sainte Vierge, disant que Madame sa mere l'auoit dediée et consacrée à cette Reyne des Vierges dès le moment de sa naissance, et que c'estoit pour ce suiet qu'elle luy fit donner le beau nom de Marie, qui luy estoit bien si agreable, que iamais elle ne s'est ouye appeller de ce nom, qu'elle n'en ait ressenty de la douceur. Cette Vierge Reyne et Mere des Vierges, respandit dans le cœur de cette petite, l'amour de la pureté et de la Religion, deuant qu'elle sceust que c'estoit que pureté et que Religion, si ce n'est que l'on dit, ce que quelques personnes ont remarqué, que l'usage de raison luy auoit esté notablement auancé.

Messieurs ses parens, se pourmenans certain iour dans l'allée d'vn bois de l'vne de leurs maisons, enuoyerent querir leur petite Marie, qui n'auoit pour lors que quatre ans. Le valet de chambre ou le laquais qui la portoit entre ses bras, luy fit en chemin quelques caresses messeantes : la pauvre enfant se mit à pleurer et à se débattre d'vne façon si estrange, que cét homme estonné eut bien de la peine de forger vn mensonge pour cacher le sujet de ses pleurs. Or ie dirois volontiers que c'est là le plus grand peché qu'elle ait iamais commis contre la pureté. M'ayant rendu en la Nouvelle France vn compte fort exact de toutes les actions de sa vie, ie puis dire (pour rendre honneur et gloire à la source de toutes les bontez) que ie ne me souuiens pas d'auoir remarqué aucune faute qui approchast de loing d'vn peché grief. Me parlant puis apres des caresses de cét homme, qui passerent en vn moment, elle pleuroit encore à chaudes larmes, non pas qu'elle creust y auoir commis aucune offense, mais par vne sainte ialousie pour la pureté, se plaignant avec douleur de ce qu'estant si particulièrement dediée et attachée à la sainte Vierge, elle eust fait ce miserable rencontre, iniurieux à sa pureté.

Elle fuyoit l'abord des hommes dès ce petit aage, non par grande conduite de la raison, mais par l'instinct d'un Esprit superieur, qui luy faisoit parler d'estre Religieuse, sans les connoistre que de nom. Monsieur son pere, la voyant d'une humeur gentille, prenoit plaisir de la contrarier dans cette inclination ; il luy disoit souuent qu'il la vouloit marier à un petit Gentilhomme qui estoit de son aage, et souuent luy faisoit de petits presens, qu'il disoit luy estre enuoyez de sa part. La pauvre enfant se demenoit et s'affligeoit si fort, prenant cette raillerie pour une verité, que Madame sa mere s'aperceuant que la tristesse commençoit à la dessecher, pria Monsieur son mary de se prier de cette recreation. Arriva certain iour qu'un homme de condition la voulant agacer, la baisa par surprise ; elle, en se retournant, luy donna un soufflet si serré qu'il le sentit bien, quoy qu'il ne fust porté que de la main d'un enfant.

Ayant remarqué que Madame sa mere donnoit l'aumosne aux pauvres, et qu'elle parloit d'eux avec compassion ; souuent elle se déroboit d'aupres d'elle pour leur porter son déiesner et sa collation, et mesme ce qu'elle pouoit trouuer en la cuisine. Sa bonne mere s'en estant aperceue, non seulement ne l'improuua point, au contraire elle l'embrassa, la caressa, et luy donna toute permission de donner l'aumosne et de visiter les pauvres qu'elle nourrissoit, la menant avec elle pour la resiouyr quand elle alloit distribuer ses charitez. *Bona arbor, bonos fructus facit.* D'un bon arbre il vient de bons fructs.

Elle auoit une auersion naturelle aux bijoux, aux affiquets, et à ces petits menus fatras, qui font bien souuent les plus belles occupations des filles qui aiment le monde. Elle portoit enuie à la condition d'une petite bergere qu'elle voyoit en certain endroit, pour ce qu'elle estoit deliurée du soin de porter des gants, d'aiuster un masque, de conseruer de petits ornemens qu'on luy donnoit, et de se composer à la mode. Messieurs ses parens qui la voyoient

gentille, et d'un naturel si aymable, et d'ailleurs si éloignée des façons de faire des personnes de sa condition, qu'on éleue pour le monde, la voulurent mettre dans les dispositions de se consacrer entierement à Dieu, s'il daignoit l'appeller à son seruice. Madame sa mere la conduisit elle-mesme à Tours, en l'âge de huit à neuf ans, et la confia aux bonnes Meres Ursulines, à qui Nostre Seigneur a donné beaucoup de graces pour éleuer la ieunesse en sa crainte et en son amour.

Cette ieune Damoiselle rauit bien-tost les cœurs de toutes ses compagnes ; elle prit sur elles un empire par ses defereances, par les ciuilités, et par les petits seruices qu'elle leur rendoit, si bien qu'elles la regardoient comme leur petite maistresse ; et iamais ne furent jalouses de la voir aymée par dessus les autres, iusques-là, que les Religieuses se seruoient d'elle pour l'instruction des autres. Et encore qu'elle fust fort gaye et qu'elle aymast ses petits diuertissemens, c'estoit toujours sans prejudice de ses deuotions, s'appliquant avec un grand plaisir à la lecture de la vie des Saints, notamment de ceux qui auoient trauaillé à la conuersion des ames. De là vient qu'elle aymoit et qu'elle honoroit uniquement l'Apostre des Indes, S. François Xavier, faisant de sa vie ses innocentes delices, en sorte qu'elle se déroboit souuent de ses compagnes et se priuoit de ses recreations, pour trouuer le temps de la lire.

Le ne scay si la delicatesses de son naturel, ou la contention qu'elle apportoit pour acquerir la vertu, la firent tomber malade ; quoy qu'il en soit, les Medecins iugerent qu'il la falloit remettre en son air natal : elle ne fut pas long-temps chez ses parens, qu'elle ne retourna à sa premiere santé. Elle ne quitta point ses deuotions, pour estre esloignée de la maison et de la conduite des Meres Ursulines. Elle se confessoit et communioit fort souuent ; elle donnoit quelque temps à l'oraison mentale ; elle parloit de Dieu, et portoit les domestiques à la pratique des vertus avec un raisonnement si solide, que Monsieur et Madame

de la Troche ne pouuoient conceuoir qu'une fille de son aage pût monter si haut, à moins que d'estre douée d'une grace fort extraordinaire.

Comme elle se sentit entierement guerrie, elle demanda permission de retourner en son petit Paradis. Elle l'obtint, mais non sans peine : car le nouveau commerce et les nouveaux entretiens qu'elle auoit eus avec ses parens, les auoit si estroitement liez de part et d'autre, que quand il fut question de se separer, ie ne sçay qui souffrist dauantage, des parens ou de l'enfant. Elle a dit depuis, que l'amour qu'ils luy portoient, que la confiance que luy témoignoit sa bonne mere pardessus ses freres et ses sœurs, l'auoient si doucement charmée, que la violence qu'elle se fit pour les quitter, la pensa faire tomber et pasmer de douleur. D'autre costé, Messieurs ses parens iamais ne luy peurent dire Adieu ; et Madame sa mere, craignant d'exceder dans les tendresses qu'elle auoit pour sa fille, ne la pût reconduire ; elle pria vne sienne parente de luy rendre cet office d'amour et de charité.

Nostre ieune Damoiselle ayant rompu ses liens et ses chaines, par vn desir d'estre toute à Dieu, ne fut pas si tost esloignée de la mai on de son Pere, que la ioye s'empara de son cœur. Vous eussiez dit que l'Esprit de Dieu la faisoit voler, et qu'il la faisoit iouyr du triomphe apres cette noble victoire. A mesme temps qu'elle est renduë à la maison des Vrsulines, elle entre dans vn nouveau combat. Elle prie, elle conuie les Meres de la recevoir en leur Nouitiat, pour estre Religieuse. On luy dit qu'elle n'a pas l'aage, qu'elle n'a que treize ans ou enuiron, et qu'il en faut quatorze. Ce rebut, et ses ferueurs la faisoient deseicher ; elle prenoit garde par où la Superieure et les Religieuses deuoient passer, elle les attendoit, et les supplioit les deux genoux en terre d'auoir pitié d'elle. On luy repart, qu'elle n'a point de santé, et qu'il faut plustost parler de la renuoyer chez Messieurs ses parens, que de l'admettre au Nouitiat. La pauvre enfant souspiroit et

protestoit que le Nouitiat seroit sa guérison. La Mere de saint Bernard qui l'aymoit vniquement, iugea qu'il luy falloit donner ce contentement, avec obligation neantmoins de sortir si Messieurs ses parens la vouloient retirer : elle s'accorde à ce qu'on luy demande, pour iouyr de ce qu'elle demandoit, et Dieu luy fit la grace de trouuer sa santé dans ce lieu de benediction. La crainte apres tout qu'elle eut d'en sortir, luy fit mettre aussi-tost des messagers et des lettres en campagne, pour obtenir de Monsieur son pere et de Madame sa mere, la grace d'estre Religieuse Vrsuline, sans toutefois leur dire qu'elle eut desia fait le premier pas. Voicy comme cette faueur luy fut accordée.

#### *De son Nouitiat et de sa Profession.*

Monsieur et Madame de la Troche voyans que leur fille entroit sur sa quatorziesme année, et qu'elle les pressoit fortement de luy accorder l'entrée en Religion, ils se transporterent à Tours, à dessein de la bien esprouuer : car quoy qu'ils l'eussent offerte à Dieu dès son berceau, en cas qu'il luy pleust l'aggréer pour sa maison, si est-ce neantmoins que l'amour qu'ils luy portoient, leur fit prendre resolution de ne la point quitter qu'à bonnes enseignes, et qu'ils ne fussent entierement conuaincus de la solidité de son appel. Si tost qu'ils sont arriués, ils la retirent du Monastere, et la tenans aupres d'eux, ils dressent deux batteries, capables de renuerser toute autre vocation moins forte que la sienne. L'auouë qu'il est bon que les parens sondent les volontés de leurs enfans : car il ne faut pas croire à toutes sortes d'esprits ; mais aussi faut-il confesser que Dieu ne crie pas toujours si haut, et qu'il ne se fait pas si fortement entendre, qu'on ne puisse diuertir l'oreille d'un enfant, et le retirer du lieu où Nostre Seigneur luy destinoit les graces de son salut. Monsieur de la Troche qui connoissoit la trempe de l'esprit de sa fille, qui en

verité ne tenoit rien de la fille, l'attaque par vn fort raisonnement, luy faisant voir les moyens de se sauuer sans se donner tant de peine, luy representant les dangers d'vn long repentir, quand on se voit liée et garottée par vne longue chaine de souffrances, que la vie religieuse traïnsie apres soy. Madame sa mere la baisoit, la caressoit, luy offroit tout ce qui peut gagner le cœur d'vne ieune Damoiselle de sa condition. Toutes ces offres ne la touchoient point ; mais l'amour qu'elle sentoit pour vne mere si aymable, luy déchiroit les entrailles, quand elle pensoit à la separation.

Mais comme elle estoit d'vn naturel fort genereux, elle resista fortement aux tendresses de la nature, et Nostre Seigneur luy mit pour lors en bouche, de si beaux passages de l'Escriture, et de si belles pensées des saints peres, touchant le bonheur de la vie Religieuse, elle les deduisoit avec vne telle fluidité et avec vne telle eloquence, que ses parens et plusieurs personnes de condition qui l'escoutoient, demeurans surpris, conclurent qu'il ne falloit pas resister dauantage à l'esprit qui rend disert la langue des enfans.

On la fit donc rentrer au Couuent des Meres Ursulines, où le Demon, qui preuoyoit la sainteté de ce braue sujet, luy liura vne serieuse attaque. Il luy étalle dans vn beau iour toutes les raisons que Monsieur son pere luy auoit apportées pour la diuertir de son dessein ; il efface de sa memoire toutes les reparties que Dieu luy auoit suggerez ; il recueille toutes les tendresses qu'elle auoit pour vne mere, qui iamais ne se lassoit de la voir et de l'aymer : la secousse fut si grande, et les tenebres si épaisses, que sentant ses forces ébranlées, elle se ietta comme à corps perdu entre les bras de la sainte Vierge, faisant toutes les deuotions qui luy venoient en l'esprit, pour gagner son cœur et pour obtenir par son entremise, la deliurance de cette tentation. La pensée de quitter sa mere pour vn iamais l'espouuantoit ; mais enfin le desir d'estre à Dieu et de suivre les maximes de l'Euangile, luy firent prendre resolution en la presence

de la sainte Vierge, de boire l'amer-tume du calice de son fils, et de perseuerer constamment dans sa maison, quand tous ces tourmens la deuroient accompagner iusques à la mort.

Le iour qu'elle prit le saint habit de la Religion, luy fut encore vn iour de combat. On a coustume d'habiller les filles en ce dernier iour de leur siecle, conformément à l'estat qu'elles auroient tenu dans le monde. Nostre Nouice parut si ajustée, si modeste aux yeux de Madame sa mere, que s'approchant d'elle pour luy donner le dernier Adieu, elle la saisit, l'embrassa, et la tint si long-temps colée sur son sein, que Monsieur de la Troche, la voyant sans parole et comme pasmée, luy arracha d'entre les bras, pour la conduire à la porte du Monastere d'où elle estoit sortie. Cette separation tira quelques larmes des yeux de la fille, et laissa la mere dans vne profonde douleur. Si-tost qu'elle fut entrée, on luy oste ses habits de parade, et on luy donne avec les ceremonies ordinaires, celuy qu'elle auoit tant désiré. On luy fit aussi porter le nom de saint Bernard : nous dirons cy-apres comme elle prit celuy de saint Ioseph.

Nostre Seigneur la reuestit interieurement de l'onction et de la grace, signifiée par son voile et par les autres appartenances de son habit. Vous eussiez dit qu'elle commençoit par où plusieurs acheuent. L'estois rauie d'estonnement, dit la Mere de l'Incarnation, de voir en vne fille de quatorze ans, non seulement la maturité de celles qui en ont plus de vingt-cinq, mais encore la vertu d'vne Religieuse desia bien auancée. Rien de puéril ne paroissoit en sa ieunesse, elle gardoit ses Regles dans vne si grande exactitude, qu'on eust dit qu'elle estoit née pour ces actions. Et le haut sacrifice de l'entendement et de la volonté, qui fait suer tant de personnes, luy estoit comme naturel. En vn mot, son esprit toujours esgalement ioyeux, la rendoit tres-aymable et tres-agreable à toute la Communauté, et elle veilloit si soigneusement sur soy-même, qu'il ne falloit pas luy donner deux fois des aduis sur vne mesme chose, voire

mesme elle se tenoit pour aduisée, et pour reprise des fautes qu'elle voyoit corriger en ses compagnes. Le ne diray rien de ses deuotions, notammant de l'amour qu'elle auoit pour la sainte Vierge, nous en parlerons en son lieu, il suffit de rendre ce tesmoignage tres-authentique et tres-veritable, que depuis son entrée au Nouuiat iusques à sa mort, elle s'est toujours efforcée de respondre fidelement à la grace de sa vocation.

Les deux ans de son Nouuiat saintement escoulez, Messieurs ses parens luy vindrent liurer la derniere bataille : Madame sa mere déplie le reste de sa rhetorique, elle met au iour toutes ses affectations ; tout son amour et toutes ses tendresses, assurant sa chere fille qu'elle la receura à bras ouuerts, si la vie d'une Religion assez penible luy est tant soit peu desagreable ; elle proteste qu'elle ne peut, sans violence, se separer d'elle. Monsieur son pere luy represente, qu'il n'y a encore rien de fait, qu'elle est encore dans la pleine possession de sa liberté, qu'il ne faut que trois paroles pour l'enchaisner, en sorte qu'il n'y aura plus de remede à son repentir. Leur dessein n'estoit pas de resister à Dieu, mais de faire la guerre à vne vocation fondée sur le sable mouuant.

La liaison des cœurs ne se rompt bien souvent qu'avec violence. Qui dit mere, dit vne amante ; et qui parle d'un enfant bien né, parle d'un cœur plein d'amour et de respect. Nostre Nouice ne pouuoit quitter Dieu, ny ses parens ; elle eust désiré, ou que sa mere se fust faite Religieuse avec elle, ou que ses parens eussent conuertey leur maison en un Monastere de son Ordre : car parler de separation, c'estoit parler de mort ; elle eust mieux aymé mourir mille fois, que de quitter le manche de la charruë, pour retourner en arriere ; et la pauvre nature souffroit en elle des conuulsions et des angoisses estranges à la pensée qu'elle s'alloit prier pour le reste de ses iours, de l'aymable conuersation de sa bonne mere.

Celuy qui tient de ses doigts toute la nature suspenduë, qui sçait le nombre

des estoiles, qui donne du poids aux vents, et des limites aux flots et aux tempestes de la mer, la guerit de cette tentation en vn moment. Il luy fit voir dans son sommeil vne eschelle semblable à celle de Jacob : d'un bout elle touchoit les cieux, et de l'autre elle estoit appuyée sur la terre. Quantité de personnes montoient par cette eschelle, aidez de leurs bons Anges, qui essayoient doucement la sueur que le trauail et l'effort leur tiroit du front et de tout le visage. Elle en voyoit plusieurs qui tombaient à la renuere dès le premier pas, ou dès le premier degré de l'échelle ; les autres culbutoient du milieu, et vn petit nombre surmontant les difficultez d'un chemin si droict et si roide, arriuoient enfin au sommet, et remportoient la victoire. L'effet de cette veuë fit voir que ce n'estoit pas vn simple songe forgé dans la boutique de son imagination, mais vn remede à son mal, appliqué par les mains de son bon Ange. Il ne fallut point chercher d'Oedipe pour l'explication de cét enigme, l'Esprit de Dieu en fut l'interprete ; il cassa le noyau, et luy en fit goster l'amande. Cét amour de l'enfant d'Adam, qui la tenoit attachée par des yeux et par vn cœur de chair, se changea en vn instant en vn amour qui ne destruit point la nature, mais qui la sanctifie ; amour plus fort, mais plus libre ; amour qui regarde non le temps, mais l'éternité. Sa fidelité à resister à cét amour estouffant ; sa generosité à ne le iamais decourir à ses parens, de peur qu'ils n'en prissent auantage pour combattre sa vocation ; sa resolution à souffrir le reste de ses iours la tyrannie de cét amour, plustost que de lascher le pied et sortir de son poste, luy meriterent cét amour saint, cét amour dégagé, qui l'ayant déliurée de son esclavage, luy donna le moyen de presenter à Dieu, dans vne profonde paix, vn veritable sacrifice, ou plustost vn entier holocauste d'elle-mesme, s'vnissant estroitement à luy, en se separant de toutes les creatures par les vœux de sa profession, qu'elle fit à l'aage de seize ans. Et iamais depuis ce temps-là, l'amour de ses parens

nel'a embarrassée ; et la crainte de s'en separer fut tellement bannie de son cœur, qu'elle s'en esloigna par apres de plus de mille lieues loing sans aucune peine.

Si tost que nostre ieune Professe fut enrollée en la milice de Iesus-Christ, on luy mit les armes en la main pour combattre ses ennemis : sçavoir est l'ignorance des petites filles qu'on luy donna à instruire, et les mauuais inclinations de leur nature. Cét exercice qui est bas dans les ames mercenaires, l'esleuoit à la dignité des Anges gardiens. Son but estoit d'enter Iesus-Christ sur ces petits sauuageons, de leur faire connoistre leurs passions et leurs mauuais penes, et de leur suggerer les moyens de les combattre. Si elle les instruisoit dans la ciuilité, si elle leur enseignoit à lire ou à escrire, ou si elle leur faisoit apprendre quelque ourage, c'estoit toujours par rapport à leur salut, leur inculquant doucement comme elles deuoient sanctifier ces occupations, et en tirer vn aide pour se sauuer. En vn mot, sa fin n'a esté quasi toute sa vie, que de faire connoistre et aymer Dieu à ceux avec lesquels elle conuersoit.

Dans les occasions qui l'obligeoient de paroistre à la Grille, on remarquoit en son port et en son maintien (disent les Memoires que i'ay deuant les yeux) vne grauité et vne modestie toute extraordinaire : elle ne pouuoit souffrir d'autres entretiens que de la pieté, et si quelqu'vn, par quelque épanchement trop libre, la vouloit ietter sur vn discours qui ressentist le monde, elle le ramenoit avec vne sainte industrie ; ou s'il estoit retif, elle se retiroit de la Grille, ou bien elle se donnoit la liberté de luy parler selon ses sentimens, sans aucun respect humain, disant qu'il ne falloit pas estre moins libre et moins forte pour soutenir le bien, que quelques-vns l'estoient pour le destruire. De là vient qu'assez souuent elle demandoit à sa Superieure dispense de voir les personnes dont elle croyoit que la conuersation se passeroit sans fruit.

*Comme Dieu l'appella, et la fit passer en la Nouvelle France.*

La Mere de S. Ioseph auoit l'esprit vif et net, et beaucoup éclairé. Sa conuersation estoit aymable, son industrie à gagner les cœurs de ceux qui tenoient le timon, estoit rauissante. Comme elle se vit dans la suite du temps, approuuée et soustenuë des premieres colonnes de sa maison, sa ieunesse qui auoit encore du feu dedans les veines, la porta à deux doigts d'vn precipice, la mettant (dit mon papier) dans le danger de prendre vn chemin qui luy auroit esté fort domageable, et qui sous ombre d'vn bien apparent, l'alloit ietter dans vne vanité fort subtile. Estant donc sur le point de prendre cet essor, Nostre Seigneur luy fit voir ce que ie vay raconter. Elle se trouua dans le repos de la nuict, à l'entrée d'vne grande place, enuironnée de boutiques de tous costez ; ces boutiques luy paroissent remplies de tous les objets et de toutes les delices capables de toucher les yeux, de gagner les cœurs et de charmer les esprits. Ces beautez mises en leur iour, brilloient avec vn merueilleux éclat : si bien que tous ceux qui entroient dans cette place, en estoient incontinent espris. Elle y vit entrer vn Religieux de sa connoissance, qui fut incontinent enchanté aussi bien que les autres. Ce qui l'épouuanta plus fortement dans ce danger, fut, que ne pouuant retourner en arriere, elle se voyoit comme dans la contrainte de se ietter dans ce precipice. Mais au moment qu'elle se croyoit perduë, il parut vne troupe ou vne compagnie de ieunes gens, faits iustement comme les Sauuages de la Nouvelle France, qu'elle n'auoit pas encore veus : l'vn d'eux portoit vn guidon escrit de certains mots d'vne langue estrangere. Elle, bien estonnée, entendit vne voix qui prouenoit de ces gens oliuastres, et qui luy disoit : Ne craignez point, c'est par nous que vous serez sauuée ; et là-dessus, se mettans en haye de part et d'autre, la firent passer au milieu d'eux, et au trauers de cette place, sans qu'elle

fust arrestée ny charmée par ses beautés ; en vn mot, ils la mirent en vn lieu d'assurance. Or il est aisé à voir par la suite de sa vie, et par ce qui arriva à ce miserable Religieux, qui auoit pour lors la reputation de bien viure, et qui se fit apostat quelque temps apres, que cette veuë n'estoit pas vne chimere, mais vne verité. Il est vray qu'elle n'en eut pas si tost la connoissance, et qu'elle ne prenoit pas ses Bienfaicteurs pour des Sauuages : mais aussi faut-il confesser que l'affection qu'elle auoit toujours eue pour le salut des ames, s'eschauffa tous les iours de plus en plus dedans son cœur depuis cette veuë, et que la lecture des Relations qu'on enuoyoit tous les ans de Canada, luy donnoit des desirs tres-ardens d'entreprendre des choses qu'elle tenoit pour chimeriques, ne croyant pas que iamais il se deust presenter aucun iour de les effectuer. Elle en parloit souuent à la Mere Marie de l'Incarnation, qui brusloit d'vn mesme feu, qu'elles prenoient toutes deux pour vne folie, ne voyans pas de quel bois on le pourroit nourrir, et ne pouuans comprendre qu'on deust iamais enuoyer des personnes de leur sexe et de leur condition iusques au bout du monde.

Enuiron ce temps-là, Madame de la Pelterie ayant leu dans les mesmes Relations, que l'on souboitoit en la Nouvelle France, que quelque Amazone entreprist vn voyage plus long que celui d'Ænée, afin de pouruoir à l'instruction des petites filles Sauuages, prit resolution de fonder vn Seminaire en ce pays de Croix, et d'y conduire elle-mesme des Religieuses Vrsulines pour le gouverner. En suite de ce dessein, elle se transporta à Tours, pour en obtenir quelques-vnes de Monseigneur l'Archeuesque, et de la Mere Françoise de S. Bernard, Superieure de leur Monastere. Monsieur l'Archeueque approuua cette entreprise, contre l'attente de ceux qui scauoient combien il estoit naturellement aliené de choses si nouvelles et qui estoient sans exemples. Il commande à la Superieure de donner à Madame de la Pelterie, la Mere Marie

de l'Incarnation, qu'elle demandoit nommément, et de luy choisir vne compagne, par l'aduis de quelques personnes qu'il luy nommoit. Toute la Maison des Vrsulines estoit en feu, il n'y en auoit pas vne qui ne souhaitast cette seconde place, exceptée nostre ieune Professe. Vous eussiez dit que le Demon luy auoit donné vn coup de massuë sur la teste : elle estoit plus froide que la glace, elle paroissoit stupide et interdite ; et ce grand amour qu'elle auoit pour vn bien, dont la conquete luy auoit paru si aduantageuse, mais impossible, se changea en vne grande auersion, quand elle se vit dans le pouuoir d'y pretendre. Et quoy qu'elle honorast Madame de la Pelterie, comme vne sainte, elle la regardoit neantmoins, et celle qu'on luy auoit accordée, comme des personnes perduës. C'est chose estrange, que les affaires de Dieu sont toujours accompagnées d'horreurs et de croix ! Toutes ses lumieres estoient changées en des tenebres, ses affections en éloignemens, et son amour en haine. Il est vray que ce bruit et ce tintamarre n'estoit qu'en la cuisine, ou dans la basse-cour parmy les valets, ie veux dire au bas estage des passions : car elle auoit toujours vne secreta estime au plus profond de son cœur et dans la plus haute portion de son esprit, pour vne vocation si releuée. C'est pourquoy s'estant ouuerte à sa chere compagne la Mere de l'Incarnation, ces fantosmes s'évanouïrent, le rideau fut tiré, et le iour luy parut plus beau que iamais. Elle se va ietter aux pieds de sa Superieure, pour entrer en partage de ce bonheur ; mais elle n'eut pour response qu'vn commandement de prendre la chambre et l'Office de celle qui deuoit partir, et de demeurer en repos. Ceux qui connoissoient ses talens, et qui auoient de l'amour pour ce grand ouurage, creurent qu'il n'en falloit pas demeurer là, ils sollicitent la Mere de l'Incarnation de la demander pour compagne : la Superieure luy fit la sourde oreille. Là-dessus on se met en deuoir d'en choisir vne autre. On expose le saint Sacrement, on fait les Prieres de quarante heures, afin que

Dieu presidast à cette élection. Chose estrange ! que dans vn si grand nombre, ceux de qui dépendoit cette élection, ne pûrent rien conclure qu'en faueur de nostre Postulante ; il y auoit en toute les autres ie ne se say quoy, qui rompoit l'affaire. Elle s'en alla donc derechef trouuer la Mere Prieure ; elle se icte par terre, et la coniuere de luy estre fauorable en ce rencontre, si elle ne connoist que Dieu ne l'ait pas pour agreable. Sa Prieure demeura sans parole : l'amour luy donnoit de la crainte de perdre vne fille qu'elle auoit tendrement élue, qui luy auoit donné tant de satisfaction, et qui promettoit beaucoup pour sa maison ; ces demandes reiterées, et la peur de resister à Dieu et de ne luy pas accorder ce qu'il desiroit, luy firent passer toute la nuict sans dormir ; et dans ce silence, Nostre Seigneur l'occupa si fortement, et luy donna tant de connoissance sur la vocation de sa chere fille, qu'elle se rendit, pourueu neantmoins que Messieurs ses parens y consentissent.

Aussi-tost on leur enuoye vn courrier tout exprés, pour demander vn congé, dont on ne deuoit attendre qu'vn refus. Cependant on continuë les prieres dans la maison, et nostre ieune Amazone, prend pour auocat dans sa cause le grand saint Ioseph, luy demandant, non l'entrée dans le Canadas, mais qu'il disposast les cœurs de ses parens à suiure les mouuemens de l'esprit de Dieu, que si sa bonté luy ouuroit cette porte, elle luy faisoit vœu de prendre et de porter son nom, et de marcher sous ses auspices en ce bout du monde.

Le courrier trouua Messieurs ses parens à Angers. Il leur presenta les lettres de leur chere fille. Monsieur de la Troche les lisant, demeura tout pâmé d'étonnement. Madame sa mere leuant la bonde à ses larmes, et abandonnant les rênes à sa douleur, remplit toute sa maison d'effroy ; tout le monde accourt, chacun se plaint : le mot de Canadas, leur donne à tous de l'épouuante. Madame de la Troche, ayant vn peu repris ses esprits, commande qu'on mette les cheuaux au carosse pour aller prompte-

ment empescher ce voyage. Aussi-tost dit, aussi-tost fait. Comme elle auoit desia vn pied dans le carosse, parut vn Pere Carme, qui ayant appris le sujet d'vn voyage si soudain, luy dit : Madame, ie vous arreste, permettez que ie vous dise vn mot en vostre maison. Elle obeit, quoy qu'avec peine, ils s'en vont tous deux ensemble trouuer Monsieur de la Troche. Ce bon Religieux, remply de Dieu, leur parla si hautement et si efficacement de l'honneur et de la grace que leur faisoit Nostre Seigneur, d'appeller leur chere fille en vne si sainte Mission ; il leur fit voir par tant de raisons, et si preignantes, le dommage qu'ils se causeroient deuant Dieu, et les torts qu'ils feroient à la sainteté de cette ame genereuse, s'ils empêchoient le cours de son voyage ; qu'ils n'eurent autre repartie, qu'vn aquiescement au plus haut de l'esprit, aux ordres de celui qui en estoit le maistre ; s'abaissans deuant luy, et adorans sa conduite, quoy qu'ils la trouuassent bien amere. Ne voila-t-il pas des parens dignes d'auoir esté honorez d'vne si sainte fille ? Que diront deuant Dieu, les Communautés, à qui on ne demande pas des sujets si eminens, voyans vne maison donner ce qu'elle à de plus cher, et des parens se priuer de leur amour et de leur tendresse ?

Madame de la Troche ayant fait son sacrifice, ne demandoit plus que la satisfaction d'aller embrasser encore vne fois sa chere fille, de luy pouuoir aller donner le dernier adieu, et de luy porter à mesme temps, le congé et la benediction de Monsieur son pere, qui se trouuoit mal. Ce bon Religieux luy dit, avec vne sainte franchise : Non, Madame, vous n'irez pas : vos tendresses pourroient affoiblir en quelque façon, la generosité de vostre Amazone. Faites l'holocauste tout entier ; il suffit que vous luy escriuiez, selon les sentimens que Dieu vous donne. Son conseil fut suiuy. Monsieur et Mad. de la Troche escriuirent deux lettres si saintes et si Chrestiennes, qu'elles tiroient les larmes de tous ceux qui les lisoient.

Ces nouvelles-estans arriuéés, on fait

porter à la Mere Marie de saint Bernard, le nom de Marie de saint Joseph, suiuant le vœu qu'elle en auoit fait ; elle triomphe de ioye, se remettant en memoire la suite de sa vocation ; elle adore avec amour, le procedé de Dieu dans sa conduite : bref, elle se dispose à ce grand voyage, de mille lieues en droite ligne, et de plus de trois mille dans les détours et dans les boulines qu'il faut faire.

Monsieur l'Archeuesque ayant appris que le choix des deux Meres estoit fait, les fit venir en son Palais : ce saint vieillard leur donna sa benediction ; il les porta à embrasser courageusement la Croix du fils de Dieu, se seruant des mesmes paroles qu'il dit à ses Apostres, lors qu'il les enuoya en Mission, et leur ayant fait chanter le Pscaume *In exitu Israël de Aegypto, etc.* et le Cantique de la sainte Vierge *Magnificat anima mea Dominum, etc.* il les congedia avec estonnement, de voir la force et la constance de ces trois Amazones : car Madame leur fondatrice estoit de la partie.

Ayant receu sa benediction, et celle de Messieurs ses parens, il fallut prendre congé de sa chere Mere Prieure et de ses cheres sœurs. La pluspart luy portoient enuie de son bien-heureux sort, quelques-vnes trembloient à la pensée des dangers qu'elle pouoit rencontrer sur la terre et sur les eaux. Quoy qu'il en soit, elle sortit de Tours avec sa chere compagne, le vingtiesme iour de Feurior de l'an mil six cens trente neuf. Elle n'auoit lors que vingt et deux ans et demy, et neantmoins dans tous les voyages qu'il fallut faire de Tours à Paris, de Paris à Dieppe, et de Dieppe en la Nouvelle France ; dans toutes les compagnies où elle se rencontra, en la Cour, dans les maisons particulieres, dans les Monasteres de Religieuses, elle a laissé par tout vne telle odeur de sa modestie et de sa vertu, que ie puis assureur qu'elle dure encore à present en plusieurs endroits. Elle estoit agreable dans les dangers, elle en seauoit diuertir la crainte par quelque petit mot, et porter le monde à la priere, qu'elle commençoit fort gayement la premiere.

On ne remarquoit aucune ieunesse dans cette grande ieunesse, ce n'estoit que maturité. Son assurance parut vn iour à la veuë de la mort qui se presenta, notamment vne fois, non pas armée d'vne faux, mais vestuë d'vne horrible glace contre laquelle leur vaisseau s'alloit briser, si Dieu par vne espece de miracle ne les eust preseruez : sa fermeté donnoit de la couleur aux visages pasles, et affermissoit les cœurs tremblans de peur. Enfin apres auoir essayé les tempestes de l'Ocean ; apres auoir soustenu le poids des vents et des flots ; apres auoir franchy mille dangers et enduré constamment les fatigues de la mer, Dieu la fit entrer la mesme année de son départ au pays tant désiré, au pays de souffrance et de ioye, au pays des combats et des victoires, pour passer de là au sejour de la gloire d'vn triomphe éternel. Disons maintenant deux mots de ses vertus, et des faueurs que son Espoux luy a departies en ce pays de benediction.

—

*De son amour et de son application à  
Jesus-Christ, et de ses souffrances.*

La Mere Marie de saint Joseph a eu dès son enfance de grandes tendresses pour le Verbe incarné. Le R. P. Iean Bagot, Religieux bien connu dans nostré Compagnie, m'a dit, que s'estant rencontré en la maison de Monsieur son pere, au temps de sa premiere communion, il fut surpris, voyant les lumieres de cette enfant : sa confession si naïue et si iudicieuse pour son aage, l'estonna ; et les tendresses qu'elle auoit pour Nostre Seigneur en cette communion, le rait. Je ne luy parlois iamais du Fils de Dieu dans le peu de sejour que ie fis auprès de Messieurs ses parens, adouste le Pere, que ie ne visse ses petites ioües toutes trempées de ses larmes ; ses yeux tout baignez, estoient si fortement collez sur moy, que ie ne pus me tenir, voyant cette sainte auidité et ce grand amour pour son Sauueur, dans vne si tendre ieunesse, de dire à Madame sa

mere que cette enfant monteroit quelque iour bien haut : *Quia virtus Domini erat cum illa.*

Toutes les lumieres, toutes les connoissances, tous les amours, et tous les sentimens qu'elle a eus de ce diuin Espoux en l'ancienne France, n'estoient que les preludes et les essais de ce qu'elle deuoit receuoir en la nouvelle. Estant vn matin en oraison, quelques six ans deuant sa mort, son ame luy parut sous la figure d'vn chasteau rauissant, et à mesme temps cét Espoux, le Fils du Tout-puissant se presentant à la porte, se fit voir à son esprit par vne communication purement intellectuelle, où le Demon n'a point de part, pour estre independante de tous les sens. Il estoit si éclatant, et si plein de gloire, et si rauissant en beauté (dit la personne de qui i'ay receu les memoires) ; il luy tendoit les bras, et luy iettoit des regards si amoureux, qu'elle fust morte de ioye et d'amour s'il ne l'eust soustenuë. Enfin il luy dit, en la retenant entre ses bras, et prenant vne entiere possession de son ame : Ma fille, aye soin du dehors du chasteau, et ie conserueray le dedans. Comme il vint à se retirer, elle le voulut suivre ; mais vn crespé ou vn voile se mettant entre-deux, elle entendit bien qu'il falloit reprendre le chemin de la foy, et ne iouyr de ces lumieres qu'en passant, comme on voit briller les esclairs.

Elle fut neantmoins enuiron vne semaine en extase, sans toutefois perdre les sens, et son Bien-aimé l'instruisit dans cette apparition de tous les mysteres de son adorable humanité ; il la reuestit de son Esprit, et la changea entierement en vne nouvelle creature. Depuis ce temps-là, son cœur n'estoit plus à elle, et on ne pouuoit parler de Iesus-Christ en sa presence, sans que son ame se fondist et se liquefiast en amour ; elle en parloit quelquefois si hautement, qu'on voyoit bien d'où procedoient ses connoissances.

Nostre Seigneur luy tenoit souuent vn langage fort interieur. Chantant vn iour le *Credo* à la sainte Messe, elle entra dans vne complaisance amoureuse

en prononçant ces paroles : *Per quem omnia facta sunt*, se resiouyssant en son cœur, de ce que toutes choses auoient esté faites par son Espoux. Et comme cette ioye et cette complaisance la faisoient quasi defaillir, il luy dit : Oüy, ma fille, toutes choses ont esté faites par moy, mais ie seray refait en toy. Elle pensa s'ancantir entendant ces paroles, qui ne signifioient autre chose qu'une sainte transformation en celuy dans lequel elle viuoit plus qu'en elle-mesme.

Ie ne scaurois rapporter tous les effets que ces communications diuines ope-roient dans son ame : ce n'estoient qu'actions de graces, que loüanges, que benedictions ; elle estoit dans de continuelles reconnoissances d'estre venuë au monde sous la loy de grace, pour auoir le moyen de posseder pleinement Iesus-Christ. Elle portoit grande compassion aux ames qui ignoroient ce grand thresor, et scauoit mauuais gré à celles, qui en ayant connoissance, ne le possedoient pas.

La veuë des beautés de son Bien-aimé, luy fit voir si à découuert la bassesse et la laidéur des creatures, en vn mot, le neant de toute chose, que quelques personnes la tenoient incapable long-temps deuant sa mort, de vaine gloire et de tout autre amour que celuy qui tend à Dieu. En effet, les yeux bien purifiez qui voyent les choses dans la verité, ne sont pas beaucoup touchez du mensonge.

Il me vient en pensée que quelques-vnes de ses sœurs, lisant ce petit abregé de sa vie, pourroient bien souhaiter les mesmes douceurs et les mesmes familiaritez avec leur Sauueur. Il faut confesser que ce sucre est doux, et que cette ambrosie est pleine de delices ; mais elles me permettront de leur dire, que ces grandes consolations passageres ne se communiquent ordinairement qu'aux ames que Iesus-Christ met en croix avec luy : ce n'est qu'un aliment et vn soustien qu'il leur donne pour porter le fardeau de ses souffrances. Nous le verrons dans ce qui suit.

Comme Nostre Seigneur luy parloit

souvent, il luy dit, quatre ans et demy deuant son trespas, qu'elle ne viuroit plus de là en auant que de foy et de croix. Ces paroles veritablement substantielles, eurent leur effet : elle n'aymoit plus rien que les souffrances, et son Espoux luy en donnoit abondamment. Elle portoit sans cesse vn estat de peines interieures si cachées, si penetrantes et si viues, que peu de personnes les pouuoient comprendre. Elle souffroit en son corps des douleurs et des foiblesses quasi continuelles : si bien que les paroles de saint Paul : Je suis attaché en croix avec Iesus-Christ, se trouuoient fort veritables en cette victime de l'amour souffrant. Souuent cet Amant des ames souffrantes la chargeoit du poids de sa Iustice, de sa sainteté et de ses autres attributs, par des impressions si pesantes, que sa vie n'étoit plus qu'un martyre. Estant certain iour dans les langueurs, elle dit ces paroles à sa compagne : Si l'on me demandoit qui me fait souffrir, ie ne pourrois respondre autre chose, sinon que c'est le Verbe Incarné, que c'est celuy que l'ayme, qui me tourmente d'une façon inexplicable. Quelquefois elle auoit des oppressions de cœur si grandes, et des impressions des souffrances de Iesus-Christ si viues, qu'il luy sembloit souffrir vne mort plus dure que la mort mesme. Les desirs de mourir, pour iouyr de celuy qu'elle auoit veu si beau et si rauissant, allumoient en son ame vn feu si cuisant et si douloureux, qu'elle ne le pouuoit esteindre que par vne autre douleur : elle appaisoit l'amour de la ioye par l'amour des souffrances. Ce langage n'est pas estranger à ceux qui ayment et qui scauent que pour estre hautement semblable à Iesus-Christ dedans sa gloire, il faut luy estre conforme, comme parle S. Paul, dans ses souffrances.

L'Espouse des Cantiques va chercher son Espoux, quand il est absent. L'ame que Dieu occupe en l'oraison, demeure en repos ; mais s'il se cache, elle eleue son esprit, fait marcher ses affections pour chercher et pour trouuer son bien-aymé. Nostre Canadienne suiuoit cette

maxime dedans ses Croix : quand son Espoux luy en donnoit, elle les portoit avec vne paix et vne soumission à ses ordres et à sa conduite toute rauissante ; elle prenoit ce faisceau de myrrhe et le cachoit dans son sein avec amour, et quand il la priuoit de cette faueur, elle se faisoit elle mesme des Croix, elle cherchoit des mortifications, qui l'auroient bien-tost enleuée de ce monde, si ses Superieurs n'eussent donné des bornes et des limites à sa ferueur.

Comme elle connoissoit la malice et la finesse de la fille d'Adam, ie veux dire de la nature corrompue, elle auoit vne merueilleuse adresse, non seulement pour la tuër, mais encore pour empescher que la charité de ses sœurs ne luy donnassent quelque soulagement. C'estoit la quereiler que de luy dire que ses infirmités la dispensoient de suiure la Communauté, et on luy formoit vn procès, quand on la pressoit de prendre quelque soulagement dans ses foiblesses, si elles n'estoient extremes. Ses resistances ne procedoient pas d'un petit compliment formé du bout des levres, mais d'une veuë de sa bassesse, se croyant estre à charge à sa Communauté ; elle ccedoit d'ailleurs facilement, et se soumettoit aisément à ceux qui la gouuernoient, quand ils n'escoutoient pas ses raisons ; ce qui arriuoit peu souvent, car elle estoit fort éloquente, lors qu'elle plaidoit la cause des souffrances de Iesus-Christ, contre les delicatesses du vieil Adam.

—

*De sa deuotion enuers la sainte Vierge  
et enuers saint Ioseph.*

Il est bien difficile d'aymer Iesus sans aymer Marie, et d'honorer Marie sans respecter saint Ioseph. Ie puis dire avec verité, que cette sainte famille a esté la premiere, la plus noble et la plus continuelle occupation de la Mere Marie de saint Ioseph, dans toutes les années de son pelerinage sur la terre. Iesus-Christ l'a tirée à soy, la Vierge l'a receuë, et elle a recherché saint Ioseph.

Elle est née dans la deuotion enuers la sainte Vierge ; c'est le premier lait qu'elle a succé ; sa bonne mere la dédia et la consacra dès le berceau à cette Reyne des Anges, et luy fit passer sa premiere enfance dans cette pieté. Nous auons desia dit que le nom de Marie luy fut donné dans cette veuë, et que ce nom luy estoit vn sucre en la bouche, autant de fois qu'elle le pronouëtoit, et que ses oreilles et son cœur sentoient toujours vn nouveau plaisir quand on l'appelloit du beau nom de Marie : cette ioye prouenoit de l'amour qu'elle portoit à cette Reyne des Anges, et on peut dire que cét amour estoit vn amour de ialousie. Car elle ne pouuoit supporter qu'on n'eust pas vn grand recours et vne grande confiance en celle dont elle experimentoit si souvent les bontés : elle luy attribuoit son éducation sainte en sa petite ieunesse ; ses desirs d'estre à Dieu et d'y porter les autres ; sa vocation en vn ordre qui traueille au salut des ames ; l'amour de son cher fils ; la deliurance de ses peines et de ses tentations ; en vn mot, toutes les graces et les faueurs qu'elle receuoit de la bonté de son cher enfant. Elle a dit souuentefois, que depuis sa naissance iusques à l'aage de vingt ans, tous les iours, toutes les sepmaines et tous les mois de sa vie, luy auoient esté consacrés d'vne façon toute particuliere ; elle fut deliurée de cet amour bas et empressé, qu'elle portoit à Messieurs ses parens, par l'amour et par la confiance qu'elle auoit en la sainte Vierge. L'amour saint et dégagé qu'elle leur porta depuis, n'estoit qu'vn rapport de l'amour que cette Princesse portoit à son souuerain Seigneur. Si elle obeysoit à ses Regles, c'estoit dans l'vniõ de l'obeyssance que cette aymable Mere rendoit à son fils et à son cher Espoux ; si elle auoit quelque petit temps à soy, il estoit aussi-tost consacré à la sainte Vierge. Elle estoit toujours, les premieres années qu'elle fut en la maison de Dieu, dans les recherches de nouvelles inuentions pour l'honorer, tantost par des Pseaumes, tantost par des Hymnes, et puis par des louanges et par des vœux qui ne fi-

nissent iamais. Souuent elle recitoit avec l'Ange, mille fois le premier salut qu'il luy a fait. Si quelquefois elle tomboit dans quelque imperfection, elle s'en alloit amoureusement flatter sa bonne Mere, la coniuant de courir cette faute de la beauté de ses vertus, afin que les yeux de son fils n'en fussent point blessés, et que le tort qu'elle luy faisoit par son offense, fût réparé par sa tres-aymable fidelité : et là-dessus, répandant son cœur à ses pieds, elle luy promettoit d'estre vne autre fois plus fidele, et de faire telles mortifications ou de reciter telles deuotions en son honneur ; elle entroit dans ses ioyes et dans ses tristesses, elle la seruoit dans ses voyages, en vn mot, ce n'estoit que confiance et qu'amour pour sa tres-honorée Dame et Maistresse.

Elle ne sentoit pas cette douceur enuers saint Ioseph : elle en eust quasi volontiers intenté vn procès à la sainte Vierge, luy reprochant qu'elle ne luy donnoit aucun accez aupres de son cher Espoux. Elle la pressoit et la coniueroit d'auoir pitié d'elle, et de luy accorder cette grace, de la presenter à cét aymable Espoux. Le crains, disoit-elle, que cette insensibilité ne soit vne marque de ma reprobation. Estant à Tours, retirée en solitude, elle s'en alla trouuer sa Superieure au milieu de sa retraite, pleurant comme vn enfant, de ce qu'elle n'auoit aucune deuotion enuers saint Ioseph, cela la faisoit trembler. Sa Prieure luy dit en se souriant, que ses larmes et ses angoisses estoient vne marque de cette deuotion. Mais cela ne la consoloit point, pource qu'elle ne ressentoit pas la protection de ce grand Patriarche, comme elle experimentoit celle de sa chere Espouse.

Au temps de ses plus grandes angoisses, la Superieure des Vrsulines de Loudun s'en allant au tombeau du B. Monsieur de Salles, passa par Tours et logea dans le Monastere de nostre Canadienne : toutes les Religieuses, et elle à son tour, baisèrent le sacré baume dont saint Ioseph s'estoit seruy pour guerir cette bonne Mere, et la tirer de l'agonie. Il n'y en eut pas vne qui ne

sentist vne odeur et vn effect de ce baume, qui ne venoit point de la terre, excepté nostre Canadienne, laquelle fut priuée de cette grace ; l'odeur de ce baume ne toucha ny ses narines, ny ne produisit aucun mouuement en son cœur. Dieu scait de quelle douleur fut saisie sa pauvre ame ! C'est bien pour lors qu'elle creust, que celui dont elle recherchoit si saintement l'amitié, l'auoit rebutée. Si Dieu prend ses delices avec les hommes, les Saints n'en font pas moins. Ce grand Patriarche prenoit plaisir de voir cette ame innocente courre apres ce qu'elle possedoit desia d'une façon plus noble que celle que son ardeur pretendoit. Enfin il la voulut consoler.

Cette bonne Mere de Loudun, retournant dans son voyage et passant vne autre fois par Tours, entra dans le mesme Monastere, et donna à baiser pour la seconde fois le saint baume, qu'elle portoit toujours avec elle. La Mere Marie de saint Ioseph trembloit en s'en approchant, elle craignoit vn second rebut ; elle se presente à genoux avec vn esprit humilié, remply neantmoins de confiance, que la tres-sainte Vierge, sa bonne mere, la donneroit pour ce coup à son Espoux. Son attente ne fut pas vaine ; elle n'eut pas si tost touché cette onction, que non seulement elle en sentit l'odeur, mais elle en fut penetrée iusques au fonds de l'ame, avec l'effect de la grace qu'elle auoit tant demandée. Le transport d'esprit qu'elle eut pour lors, fut si sensible, que la Mere de Loudun s'en apperceuant, luy dit en souriant : Voicy vn cœur puissamment pressé de Dieu. Elle, toute transportée, se retira doucement, et s'alla ietter dans vne grotte de saint Ioseph, qui est dans le Monastere, où elle se tint enfermée enuiron deux heures, et dans ce temps-là Nostre Seigneur luy donna saint Ioseph pour son Pere et pour son Protecteur, luy faisant entendre qu'elle estoit maintenant fille de la Vierge et de saint Ioseph.

Cette operation toute diuine, et ces caresses si amoureuses l'aneantissoient et la faisoient fondre en larmes d'amour

et de ioye ; elle sentoit dans le fond de son ame les effects puissans de cette grace, qui l'asseuroient de cette filiation, en sorte qu'elle n'en a iamais pû douter le reste de ses iours, experimentant dans la suite de sa vie, les secours d'un Pere si puissant et si ayable. Elle en prit le nom, comme nous auons remarqué, lors qu'il luy fit donner son passeport pour aller en son pays, ie veux dire en la Nouvelle France, qu'on peut appeller le pays de S. Ioseph, puis que ces grandes contrées marchent sous ses estendars, et l'honorent comme leur Pere et leur Patron. Il la conduisit dans cette glorieuse region, dans ce Royaume des souffrances, pour estre l'une des pierres fondamentales d'un Seminaire et d'un Monastere érigé sous le nom de saint Ioseph.

#### *De quelques-vnes de ses Vertus.*

Les grandes lumieres et les hautes contemplations qui n'engendrent point la vertu, sont semblabies à ces fleurs qui ne portent aucun fruiet ; l'arbre en est beau, mais il n'est pas vtile. Il se trouue assez de personnes qui parlent de la vertu, ou qui se plaisent d'en ouyr parler, qui l'approuuent et qui l'honorent ; mais le nombre de ceux qui la pratiquent solidement est bien petit. Nostre Canadienne en faisoit son principal ; elle croyoit que toutes les veuës qui ne tendoient pas là, s'écartoient du vray chemin, et que tous les brillans qui ne representoient pas la vertu, n'étoient que de faux iours : aussi est-elle morte en vn pays où l'on ayme la verité et d'où l'on bannit les apparences. La gloire d'une belle ame n'est pas d'auoir de beaux yeux, mais d'auoir des mains faites au tour, comme celles de l'Épouse, propres pour exercer les vertus. Voicy quelques petites marques de celles dont nostre Canadienne a esté hautement enrichie. Commençons par son humilité.

Il me semble que ie pourrois dire que le defaut de lumiere est cause que

nous craignons les louanges et le mépris. L'ame qui voit nettement le neant de tout ce qui n'est pas Dieu, se met peu en peine d'estre aymée ou d'estre haye, d'estre honorée ou d'estre méprisée de ce neant. La Mere de saint Joseph estoit si conuaincuë de ses bassesses ; elle estoit si remplie des pensées de la grandeur de Dieu ; elle voyoit si évidemment que de luy seul procedoit vn solide et vn veritable iugement, qu'elle pouuoit quasi dire avec S. Paul, que le iugement des hommes luy estoit de peu d'importance. Ceux qui ne recherchent que l'approbation du Roy, ne se soucient gueres de l'opinion d'un paysan. De là vient qu'elle receuoit au fonds de son ame les mépris comme des veritez, les voyant tres-conformes à son estat, et l'honneur comme des mensonges, s'en iugeant deuant Dieu veritablement indigne : disons plustost qu'elle méprisoit l'un et l'autre, comme vn homme sage méprise le ieu des noix, ou l'occupation des petits enfans.

Elle receuoit avec vne grande égalité d'esprit, voire mesme avec plaisir, les paroles et les actions qui tendoient à son abaissement, disant qu'elles tendoient à la verité. Elle auoit de l'amour et de la douceur pour les personnes qui la mortifioient ; elle les defendoit dans les rencontres et leur rendoit volontiers seruice dans leurs besoins.

Elle ne pouuoit souffrir qu'on l'éleuast pour sa naissance, ne reconnoissant autre noblesse que la vertu : elle disoit que la Religion rendoit tous ses sujets égaux, leur donnant à tous vne mesme naissance, et que la vertu et les vices faisoient les nobles et les roturiers. Quelqu'un luy ayant fait demander quelque esclarcissement touchant l'un de ses ancestres, elle fit response, qu'elle ne s'estoit iamais mise en peine de scauoir les auantages que la Nature luy auoit donnez en ses parens ; que sa gloire estoit d'estre fille de Dieu et de son Eglise ; qu'elle mettoit tout son bonheur et sa felicité dans cette gloire. Ce n'est pas qu'elle n'aymast et qu'elle n'honorast ses parens ; mais cét amour et cét honneur se rendoit en celuy

duquel ils tiroient leur veritable grandeur.

La seule pensée que Iesus-Christ son Sauueur auoit passé trente ans dans vne vie obscure et cachée, arrestant toutes ses productions au dehors, elle ne pouuoit cacher ses talens naturels, qui la rendoient fort aymable et fort recommandable à tout le monde. Mais toutes les graces et toutes les faueurs dont ie viens de parler, estoient inconnuës aux personnes qui l'approchoient de plus prés, elle-mesme en détournoit la veuë, sachant bien que l'éclair blesse l'œil et engendre la foudre et le tonnerre. Elle suiuoit parfaitement en ce point, la conduite de ses Directeurs, qui passoient legerement sur ces faueurs extraordinaires, laissant faire à Dieu son ourage et portant sa creature à luy estre fidele. Iamais ils ne parloient ny dehors ny dedans la maison, des operations qui ne sont pas de nostre estage ; on exaltoit l'humilité, la patience, la charité et les autres vertus. C'est dans ces voyes qu'on tenoit cette ame occupée, et ie m'asseure qu'une partie de ses Sœurs sera estonnée, lisant ce qu'elles ont peut-estre ignoré iusques à maintenant. Il est vray qu'on luy auoit commandé depuis quelque temps d'escrire la conduite que Dieu auoit tenue sur elle depuis son enfance, afin, disoit-on, de penetrer plus auant dans son ame, qui se produisoit assez peu ; on ne vouloit pas perdre ces thresors, mais l'incendie de leur maison nous les a rauis.

Voicy vne action qui part de son humilité et de son obeysance. La veuë qu'elle auoit de son neant luy donnoit vn grand amour pour la vie cachée, et cét amour luy donnoit quelquefois de la peur et de la crainte qu'on ne la firast de dessous le muïd, pour la placer sur le chandelier. Vn certain iour que le temps de faire élection de la Superieure s'approchoit, l'aprehension d'être éléuë luy donnant quelque trouble, elle se iette aux pieds de son Espoux, elle le caresse, elle l'amadouë, elle luy represente qu'il a passé toute sa vie dans la bassesse, qu'il a protesté que son Royaume n'estoit point de ce monde ; elle

le conieure de luy accorder la grace que sa vie ait quelque rapport à la sienne ; qu'elle soit vn hommage de sa creiche, vne dépendance de sa croix, vne suite de ses aneantissemens, puis qu'il vouloit que nostre vie fust cachée dans la sienne. Je vous promets et vous fais vœu, luy disoit-elle, que i'aymeray, que l'honoreray celle que vous aurez éléuë, que ie vous obeiray fidelement en elle tant qu'il me sera possible : ie vous verray en la voyant, ie vous aymeray en l'ayant ; enfin elle me tiendra vostre place. Sa priere fut exaucée et son vœu accompli. Si tost que la Superieure fut éléuë, elle l'alla trouuer, luy rendit vn compte fidele de son ame, et luy déclara les voyes et les chemins que Dieu tenoit en sa conduite ; et tout cela avec la candeur et avec la simplicité d'vn enfant, avec vne defERENCE toute naïue et toute ayable. Je vous laisse à penser si vne Superieure pouuoit ne pas aymer vne ame si soumise, vne ame enrichie de tres-beaux talens, vne ame genereuse, qui faisoit plus qu'elle ne disoit, vne ame qui n'aymoit rien de mol, rien de bas dans sa conuersation, qui n'auoit rien de pueril deuant le monde et qui se rendoit souple et traitable à ceux qui la dirigeoient.

Je suis tesmoins oculaire de ce dernier article, comme elle me découuroit son cœur en ce temps-là : ie fus le depositaire de ses craintes, et de ses vœux, et de tout son procedé. Quelques personnes, voyant qu'elle estoit toujours aymée de ses Superieurs, et n'en sçachant pas le secret, disoient qu'elle se trouuoit toujours du costé des plus forts, qu'elle scauoit gagner ceux qui mandoient, que son industrie la mettoit toujours à l'abry des tempestes qui venoient d'enhaut. Elles disoient la verité, mais elles attribuoient à vne bassesse d'esprit ce qui prouenoit d'vne haute generosité.

Je sçay encore qu'vne personne luy a donné bien de l'exercice, et ie n'ay iamais sceu que sa bouche et son cœur se soient eschappés à son esgard. Puis qu'il n'y a point de danger maintenant de reueler les secrets de l'eschole, ie

feray encore vn pas. On l'accusoit quelquefois, non pas de trop d'attache, car c'estoit vn esprit fort libre, mais de rendre trop de complaisance à quelques personnes, soit par quelque sympathie, ou pour quelque interest trop humain. Moy, qui connoissois son cœur si dégagé, ie souriois sans mot dire : car ie scauois qu'elle auoit vne antipathie naturelle contre ceux à qui elle rendoit ces complaisances : leur humeur estoit desagréable à ses sens ; mais comme ses sens n'estoient chez elle que des valets, elle les faisoit plier sous la raison et sous la grace avec vne si grande fidelité, qu'on eust dit que ce qui leur estoit amer, se changeoit en douceur et en miel. Elle agissoit d'ailleurs avec des principes, mesme naturels, si dégagés et si genereux, qu'il luy estoit comme impossible de rechercher l'amitié ou l'appuy d'aucune creature par vne soumission basse. La conduite purement d'vn homme, ou d'vne femme, ou d'vne fille, luy estoit insupportable ; la conduite de Dieu par vn enfant l'eust abaisée jusques au neant : elle aimoit le canal par où les ordres luy venoient du Ciel, sans prendre garde s'il estoit de bois ou de terre, de plomb ou d'or.

L'vn de ses attraits pour le Canadas estoit l'amour qu'elle portoit à la pauvreté, elle aymoit le pays qui la rendoit semblable à son Espoux. Le viuere pauvre et grossier, les froids tres-longs et tres-piquans estoient fort contraires à ses infirmités, mais tres-conformes à ses affections. Il falloit deuiner ses besoins, tant elle estoit industrieuse à les dissimuler. Iamais on n'entendoit de plaintes, iamais de poursuites pour obtenir, non pas ce qui auroit repugné à la perfection, mais ce qui auroit esté tant soit peu moins conforme à la sainteté de ses vœux.

Je ne dy rien de sa pureté toute Angelique, elle estoit si bien preparée et si bien armée contre les objets qui l'auroient pû ternir tant soit peu, qu'on eust dit qu'ils n'eussent osé l'approcher de mille lieues loing, tant elle estoit sur ses gardes, et tant elle auoit d'horreur de ce qui auroit pû blesser l'innocence

des Vierges, qui suivent par tout l'Agneau dans les Cieux.

Sa conuersation n'estoit point melancolique, on ne luy voyoit iamais vn visage refrongné, vne humeur saturnienne, ou bigeare : elle estoit gaye, d'vn entretien aymable, mais toujours modeste ; elle scauoit disposer les cœurs, par de petites rencontres agreables, pour donner son coup bien à propos ; ses discours, quoy que de Dieu, n'estoient point ennuyeux, mais profitables, à ceux mesmes qui n'aymoient pas beaucoup la vertu. Ce n'estoit point vn esprit pointilleux, ny ombrageux ; mais vn esprit franc, rond, droit, et si ferme, que ie puis dire que dans toutes les affaires qu'elle m'a communiquées, qui n'estoient pas quelquefois de petite importance, soit pour la paix ; soit pour le repos et pour l'auancement de leur maison, que l'ay toujours trouué en elle vn iugement, non de fille, mais d'vn homme de bon sens.

Ces talens et ces graces luy donnoient vn ascendant sur l'esprit des François et des Americains, qui en estoient charmés. Iamais ils ne l'approchoient, qu'ils ne sentissent et ne remportassent quelque bluette du feu qui brusloit dans son ame ; et apres tout elle estoit si Religieuse et portoit tant de respect à ses Regles, notamment au seruire diuin, qu'elle tranchoit tout court si tost que la cloche l'appelloit au Chœur. On luy dit vne fois, qu'elle auoit quitté trop tost vne personne de consideration, qui souhaitoit vn plus long entretien. Dieu ne se paye pas, respondit-elle, de nos paroles, mais de nostre obeyssance : ie quitterois vn Roy de la terre, pour obeyr au Roy du Ciel.

Elle ne fut pas si tost arrinée en la Nouvelle France, qu'elle s'appliqua à l'étude des langues du pays ; elle apprit la langue Algonquine et la langue Huronne avec assez de facilité. On peut dire que ces deux langues luy estoient deux langues saintes, deux langues innocentes, ne s'en estant iamais seruié que pour Dieu.

Quand elle eut acquis ces deux thre-

sors, elle partoit le pain de la parole de Dieu avec tant de grace à ces pauvres peuples, que les petits et les grands l'aymoient comme leur mere. Elle en a instruit quantité, depuis les premiers elemens du christianisme iusques à les rendre dignes du saint Baptesme et des autres Sacremens de l'Eglise : elle seruoit de Mere Spirituelle à plusieurs, leur donnant des auis et des conseils si Chrestiens pour leur conduite dans les voyes de leur salut, qu'ils en estoient ravis. Non seulement les femmes, mais encore quelques hommes, tant Hurons qu'Algonquins, luy ouuroient leurs cœurs ; ils luy proposoient leurs peines et leurs difficultés avec vne entiere confiance, et toujours ils s'en retournoient fort soulagés et fort édifiés. Son nom estoit connu dans tout le pays des Algonquins et des Hurons ; ils l'appelloient tantost Marie Ioseph en nostre langue, tantost la fille sainte et la fille de Capitaine, en langue Huronne et Algonquine, ce sont les deux noms qu'ils donnent en general, aux Religieuses de ce nouveau monde.

Si ces nouvelles plantes auoient de l'amour et du respect pour la Mere Marie de saint Ioseph, il ne se peut dire combien elle les cherssoit, et combien saintement elle les caressoit ; c'estoient ses creatures, pour le salut desquelles elle eust donné mille vies et eust souffert mille morts. Elle faisoit tous les ans son possible, aupres de Madame sa bonne mere, et aupres de quelques autres personnes de pieté, pour mendier quelque aumosne et quelques charitez pour ses bons Neophytes, et en contre-échange, elle leur procuroit des Mediateurs et des Mediatrices aupres de Nostre Seigneur, ce qu'elle a continué iusques à la mort.

Elle ne prenoit pas facilement l'essor, et ne croyoit pas à toutes sortes d'esprits ; elle consideroit les choses en Dieu deuant que de les embrasser, et quand elle auoit receu quelques ordres de sa part, luy seul l'en pouuoit dispenser. Les creatures ne l'en faisoient iamais demordre. Que n'a-t-on pas fait pour l'ébranler dans sa vocation de Ca-

nadas ? on luy a tiré des coups capables d'abattre vn Geant. Si tost qu'elle eut fait le premier pas sortant de Tours, pour aller en cette Region lointaine, où Dieu l'appelloit, le bruit et la cause de son voyage s'estant respandu bien loing, ceux qui s'interressoient dans l'honneur de sa maison, informerent Messieurs ses parens si chandement du malheur où ils iettoient leur fille, leur disans que le Canadas estoit vn pays perdu de reputation, que le vice y tenoit le haut bout, qu'on auoit vsé de surprise en leur endroit ; mais qu'il estoit encore aisé de rompre ce dessein. Là-dessus Monsieur de la Troche enuoye des lettrés à sa fille tres-puissantes, et des ordres de l'arrester là où elle se trouuera. Nostre Canadienne, qui vit bien que ces donneurs d'avis n'entendoient pas la Geographie, prenant l'Amérique Septentrionale pour la Meridionale, ne se trompans que de huit cents lieuës et dauantage, ne s'estonna point : elle eut recours à l'oraïson et à sa plume, elle agit auprès de Dieu et auprès de Monsieur son pere : le premier estoit de son party ; elle eut plus de peine à gagner le second. Elle respondit si clairement et si sagement, et avec tant de zele, qu'on fit arrester toute la violence qu'on luy preparoit ; mais on remit l'affaire entre les mains du R. P. Dom Raymond de saint Bernard, Provincial des RR. PP. Feuillans, qui pour ce sujet se transporta iusques à Dieppe. Comme il auoit les yeux faits aux lumieres qui viennent d'vn lieu plus releué que le Soleil, et les oreilles dégagées, il se rendit bien-tost aux raisons de nostre Canadienne, portant sentence en sa faueur.

Sa vocation ne fut pas seulement combattue en France, on luy fit la guerre iusques en Canadas. La nouvelle que les Hiroquois auançoient tous les iours de plus en plus dans le quartier des François, et que les infirmités de cette bonne Mere croissoient à veuë d'œil, donna tant de crainte à des parens qui aymoient tendrement vne si sage fille, qu'ils la presserent et la conuierent par tout ce qu'ils auoient de

plus cher au monde, de se rendre encore vne fois visible en France. Cette ame courageuse n'auoit garde de descendre de sa Croix : comme elle estoit éloquente sur ce sujet, elle les conuainquit par des raisons si fortes, tirées de la volonté de celui qui l'auoit appelée en ce pays de benediction, et de la fidelité qu'elle estoit obligée de luy rendre, qu'ils n'oserent plus l'attaquer par eux-mesmes, demeurans édifiés de son courage et surpris de la force de son raisonnement.

Monseigneur l'Euesque de la Rochelle, son oncle, dit franchement au R. P. Hierosme Lalemant, qui se donna l'honneur de l'aller saluër, repassant en Canadas, qu'il auoit resolu de la rappeler en France ; mais que ses lettres l'en auoient empesché : il les voyoit si puissantes en raisons, elles parloient si hautement de la perseuerance qu'on doit auoir en sa vocation, qu'il creut, qu'vn esprit plus haut que le sien les auoit dictées : c'est pourquoy il la laissa en paix. Elle aymoit cette chere contrée, comme vn parterre émaillé de fleurs, comme vn champ planté de lauriers, comme vn pays où il y a d'autant plus de Dieu, qu'il y a moins de la creature ; ce n'est pas qu'il ne soit fort bon, estant parallele à la France ; mais n'estant pas encore bien cultiué, il porte plus de fruits pour le Ciel que pour la terre..

#### *De sa patience et de sa mort.*

Il me semble qu'on peut dire, que la patience est l'vne des plus fortes marques et des preuues plus authentiques de la vertu. Le moyen d'estre humble, d'estre pauvre éuangeliquement, d'estre obeyssant, et de posseder beaucoup d'autres vertus, si on n'est bien armé et bien couuert du bouclier de la patience. Depuis que Nostre Seigneur eut dit à cette Amazone Canadienne, qu'elle ne viuroit plus que de foy et de croix, elle ne fit plus que languir, elle fut attaquée d'vn asme, et d'vne maladie de poulmon, et d'vne oppression de

poitrine, qui la faisoit tousser incessamment : elle crachoit le sang, et ne se pouvoit quasi mouvoir sans douleur. Elle dit confidemment à la Mere de l'Incarnation, en sa dernière maladie, qu'elle n'auoit point porté de santé depuis ces bien-heureuses paroles. La fièvre ne la quittoit quasi iamais ; le mal la faisoit souffrir, mais iamais plaindre. Iamais elle ne demandoit de particularitez ; iamais elle ne s'absentoit des obseruances, elle gardoit ses Regles ponctuellement ; il ne falloit ny Rome, ny Banquiers, ny dispenses pour elle. Comme elle auoit vne belle voix, et qu'elle entendoit bien la musique, non seulement elle chantoit et psalmodioit, mais elle conduisoit encore le Chœur, à quoy sans doute elle auoit grace : car elle y réussissoit à merueille, nonobstant ses difficultez de poulmon. La perseuerance dans cét exercice iusques à la mort, a fait voir que sa patience estoit heroïque : aussi peut-on dire que cette patience s'estoit changée en amour de complaisance aux adorables desseins de Dieu sur sa conduite.

Si on la plaignoit, on luy donnoit de la honte ; si on luy vouloit rendre quelque petit seruice, on la iettoit dans la confusion. Les autres, à son dire, auoient bien plus de besoin d'estre soulagées que non pas elle. Lors que le mal estoit si grand, qu'elle estoit contrainte de demeurer au lict, elle rendoit vne si aymable obeyssance à ses infirmieres, elle receuoit leurs seruices avec tant de reconnoissance, elle se rendoit si complaisante à la façon dont elles la gouvernoient, qu'il n'y en auoit aucune dans la maison qui ne se tinst heureuse de la seruir. Ayant passé plus de quatre ans en des maladies, qui sembloient luy donner de temps en temps quelque peu de relasche, enfin elle sentit, le iour de la Purification de la sainte Vierge de l'année precedente 1652, le coup qui la deuoit emporter.

Tous ses maux redoublerent, elle n'auoit repos ny iour ny nuict, et cependant elle ne laissoit pas d'aller au Chœur pour y communier et pour participer aux conferences saintes qu'on y faisoit

de temps en temps. Le quatriesme iour de Mars, elle tomba dans vne telle extremité, qu'on luy fit recevoir le Viatique et l'Extreme-Onction ; mais Dieu la laissa encore vn mois en Purgatoire, c'est ainsi que i'appelle les derniers iours de sa vie.

Remarquez, s'il vous plaist, que son Monastere ayant esté bruslé et réduit en cendres l'année qui a precedé sa mort, les pauvres Ursulines estoient logées dans vn trou, pour ainsi dire : leurs liets ou leurs cabanes estoient les vn sur les autres, commé on voit ces rayons dans les boutiques des marchands où ils rangent leurs marchandises ; elle estoit couchée dans l'vn de ces rayons. Le bruit des petites escolieres, le chant et la psalmodie du Chœur dans vne maison toute ramassée, le tintamarre qui se faisoit sur vn plancher d'aix par des sandales de bois dont se seruoient les Religieuses, le feu leur ayant dérobé leurs autres chaussures ; la fumée qui se glissoit par tout, et qui n'estoit pas bien propre pour arrester sa toux et guerir son poulmon, et mille autres incommoditez qui se rencontrent dans les maisons de ceux qui ont tout perdu par vn grand incendie : toutes ces croix, dis-je, n'ont iamais troublé la serenité de son cœur, ny alteré la douceur de sa patience. Toutes ces incommoditez ne sont encore que des roses : Nostre Seigneur luy a donné les degrez de foi et de souffrance, à proportion qu'il l'a voulu hautement éleuer dans les Cieux.

Elle apprehendoit vne maladie qui exigeast des seruices fascheux à la malade et aux infirmieres ; elle craignoit des douleurs trop aiguës, de peur que sa foiblesse ne fist faire naufrage à sa patience ; elle souhaitoit d'estre libre des grands délaissemens interieurs qu'elle auoit soufferts autrefois, de crainte de ne pas rendre avec amour la fidelité qu'elle auoit vouée à son Seigneur. Elle tomba iustement dans ces trois espreeues ; mais celuy qui la ietta dans ces combats, luy fit remporter hautement la victoire.

Elle deuint si fortement et si pleinement hydropique, qu'on prit resolution

de luy faire des ouuertures aux iambes pour attirer les eaux qui la vouloient suffoquer. Le Chirurgien luy fit de grandes et de profondes incisions dans la chair viue, en sorte qu'on voyoit la membrane : la douleur luy fit prononcer le saint Nom de IESVS. Puis s'aperceuant de sa plainte fort innocente : Helas ! dit-elle, ie suis bien sensible, pardonnez-moy la mauuaise édification que ie vous donne. Ce remede, appliqué la sepmaine sainte, n'eut autre effect que de luy faire tenir compagnie à son Redempteur en ce temps de souffrances. Il ne dis rien des douleurs qu'elle souffrit quand on pansoit ses playes. Le Chirurgien, homme experimenté, voyant que la cangrene s'emparoit de ses iambes, appliqua vn appareil dans ces grandes ouuertures, qui luy causa des douleurs si cuisantes, si aiguës et si continuelles 3. iours durant, qu'on croyoit à tous momens qu'elle allast expirer.

Ces tourmens luy sembloient doux, à comparaison des angoisses interieures et des abandons qu'elle souffroit en l'ame. Elle auoit ressenty assez souuent ces grandes croix et ces délaissemens ; mais ce coup, qui fut le dernier, fut le plus violent de tous, il est croyable qu'il la purifia iusques au vif, et qu'il emporta les plus petites taches de son ame. Elle parloit de Dieu incessamment, et il luy sembloit qu'elle ne croyoit quasi pas qu'il fust ny au Ciel ny en la terre : elle agissoit, et elle ne le scauoit pas ; elle aymoit, et elle ne le connoissoit pas. Dieu luy auoit osté la veuë et la reflexion sur les saintes operations de son ame. En vn mot, ce coup fut la consommation de sa vie, qu'elle acceptoit avec des soumissions heroïques à sa diuine Majesté, pour honorer le *Consummatum est*, que son bien-aimé Fils prononça sur l'arbre de la Croix. C'est veritablement dans ces derniers iours de sa vie, qu'elle ne viuoit plus que de foy et de croix, et cela estoit si peu connu de ceux à qui elle n'ouuroit pas son cœur, que l'on eust dit qu'elle regorgeoit de delices. Ses colloques avec Dieu n'estoient que d'amour, que de soumission,

que de resignation à ses adorables volontez. Elle ne parloit dans ses entretiens avec les personnes qui la visitoient, que des biens de l'autre vie, des bassesses de tout ce qui est sur la terre, des richesses de la sainte Religion, de la fidelité qu'on doit rendre à sa vocation. Ah ! que ie suis heureuse, disoit-elle à ses Sœurs, de mourir en vn lieu pauvre, d'estre priuée des petites delices de la France ! Escriuez, ie vous en prie, à Monsieur de la Rochelle, à nos cheres Meres de France, à mes parens, et les assurez bien que ie meurs tres-contente de les auoir tous quittez. Ah ! que ie suis satisfaite d'auoir abandonné ce que ie pouuois pretendre dans le monde ! Que mon ame est contente d'estre venuë en ces nouvelles contrées ! Faites-leur scauoir et n'y manquez pas, les grands biens que ie ressens de ma vocation au pays des Sauvages. Elle ne se pouuoit lasser de benir Dieu des grandes graces qu'il luy auoit faites en suite de cette vocation et de cét appel. Elle disoit toutes ces choses dans son abandon, ioüissant d'vne paix secreete, qui n'exclud pas les souffrances ; paix qui nage au dessus de tous les sens, qui est logée si haut, que toutes les choses d'icy bas n'y scauroient atteindre et ne la scauroient troubler.

Dieu, qui fait tout pour le mieux, ne voulut pas accorder à sa fidele Amante la grace de passer de cette vie en l'autre dans ce saint abandon, il luy donna trois iours deuant sa mort, des auantgousts du Paradis, toutes les veuës de ses peines luy furent ostées, toutes ses douleurs furent appaisées, ce n'estoit que ioye et que delices dans son cœur. Elle dit au R. P. Hierosme Lalemant, qui la dirigeoit depuis quelques années : Je scay, mon Pere, que Dieu a promis à ceux qui quitteroient quelque chose en son nom, le centuple dés cette vie, et la vie éternelle en l'autre. Pour le centuple de cette vie, ie luy en donneray quittance quand il luy plaira, j'en suis tres-abondamment payée ; pour la vie éternelle, ie l'attends bien-tost. Elle renouuella ses vœux de Religion, demanda pardon aux Assistans, receut le

S. Viatique, remercia bien humblement le R. P. Paul Ragueneau, Superieur de nos Missions, des grandes assistances qu'il auoit renduës à leur Maison, notamment depuis leur incendie, le suppliant de continuer ses bontez enuers ses cheres Sœurs. Elle rendit ses actions de graces aux Medecins du pays, qui l'auoient charitablement assistée, les assurant qu'elle prioit Dieu pour eux dans le Ciel, s'il luy faisoit misericorde. M. le Gouverneur l'enuoya visiter de sa part, pour se recommander à ses prieres, la suppliant en outre, de se souuenir deuant Dieu des grandes necessitez du pays qu'elle quittoit. Sa response fut toute pleine de respect et d'humilité.

Encore qu'elle baissast de momens en momens, elle auoit neantmoins l'esprit si present à soy, et si libre, que parlant à ses Sœurs dans le particulier, vn peu de temps auant sa mort, elle les entretenoit de son enterrement. Comme vous estes peu, leur disoit-elle, il ne faut pas que vous preniez la peine de me porter en terre, seruez-vous des mains d'autres personnes : ce trauail vous empescheroit de prier et de louer Dieu, et de bien garder les ceremonies que l'Eglise a ordonnées pour l'enterrement des Religieuses. Et là-dessus comme elle ayroit vniquement l'Eglise, respectant ses plus petites ordonnances, elle leur expliquoit doucement ces ceremonies ; et montant de là iusques dans les Cieux, elle rapportoit des merueilles de l'autre vie. Nos cœurs, dit la Mere qui l'a conuë si particulierement, estoient frappez de deux fortes passions : la ioye de la voir dans ces hautes dispositions, dilatoit nos cœurs ; et à mesme temps la tristesse de la perte que nous faisons, les resserroit.

Elle fut 24. heures en l'agonie, sans iamais perdre ny le iugement, ny la parole : elle répondoit à toutes les questions qu'on luy faisoit ; elle formoit tous les actes d'amour, de soumission, de resignation qu'on luy suggeroit, et mesme en expirant elle fit connoistre qu'elle estoit presente à soy, et attentive à ce qu'on luy disoit.

Enfin, le 4. iour d'Auril de l'année 1652. sur les 8. heures du soir, cette ame sainte faisant diorce avec son corps, quitta la terre pour monter dans les Cieux. Sa face en mourant parut si belle et si Angelique, qu'au lieu de nous donner de la douleur de son depart, dit la Mere de l'Incarnation, Dieu nous fit sentir vn petit eschantillon de sa gloire, par vne onction interieure, si douce et si sauoureuse, qu'elle remplit tous nos cœurs de ioye ; il n'y en eut pas vne de nous qui n'experimentast l'effect d'vne grace tres-presente et fort extraordinaire, et comme vne certitude que nous auions vne bonne Aduocate auprès de Dieu. On se sentoit porté à l'inuoyer, et en l'inuoyant on ressentoit le fruit de sa demande. Plusieurs ont fait cette experience depuis sa mort.

Son conuoy ne se fit pas avec les pompes de l'Europe, mais avec tout ce qu'il y auoit d'honorable au pays, avec toutes les affections et tous les regrets des François et des Sauvages qui l'aymoient, et qui la cherissoient pendant sa vie, et qui la respectent comme vne sainte apres sa mort.

Vne heure apres, ou enuiron, que ce sacré depost fut mis en terre, vne personne digne de foy (dit la Mere qui a fait ces remarques) s'en allant pour quelque action de charité, à vne lieuë de Kebec, nostre chere defuncte luy apparut par vne vision intellectuelle. Son port estoit remply de majesté, sa face couuerte de rayons de lumiere et de gloire, ses yeux capables de consommer vn cœur : Il m'a assuré, adjouste-elle, que ses regards causerent vn tel assaut d'amour de Dieu au fond de son ame, qu'il en pensa mourir. Elle l'accompagna iusqu'au lieu où sa charité le portoit, et se rendit encore presente au retour par vne façon fort interieure, mais tres-certaine, traitant avec luy par voye d'intelligence, sur des sujets particuliers dont ie ne puis parler.

Le lendemain, la mesme personne s'en allant à l'Isle d'Orleans sur le grand Fleuve glacé, à deux lieuës de Kebec, le flux de la mer qui monte iusques-là, fauorisé de la chaleur du Printemps,

auoit destaché et abysmé quelques-vnes de ces glaces espaisées, qui chargent tous les ans le grand Fleuve de S. Laurens, et le froid de la nuict auoit formé vne petite crouste, ou vne petite glace, sur ces endroits d'où les grandes étoient parties. La personne dont nous parlons, marchant sur cette glace fort mince, sans y faire reflexion, nostre defuncte luy parlant au fond du cœur, luy dit clairement cette parole : Arreste-toy ! Il s'arreste, il leue les yeux, qu'il tenoit baissés, et regardant à l'entour de soy, il se vit enuironné d'eau de tous costez, il perce cette petite glace avec son baston, pour voir s'il n'y en auroit point vne autre plus espaisée au dessous, comme il arriue assez souuent ; il ne trouue que des abysmes sous soy. Il se recommande à celle qui l'auoit arresté, et tout saisy de crainte, il retourne au

plustost sur ses pas. Quand il fut en lieu d'asseurance, il reconnut qu'il auoit marché vn long espace de chemin sur les eaux sans enfoncer : aussi ne luy sembloit-il pas qu'il marchast, tant il se sentoit supporté. Enfin il a rendu témoignage que la Mere Marie de S. Ioseph luy auoit sauué la vie, qu'il ne pouuoit sortir de ce danger sans miracle. Il l'appelle maintenant son Ange, assurant qu'il a receu depuis ce temps là de nouvelles faueurs de cette Ame d'élite.

Je trouue icy la fin des Memoires qui sont tombez entre mes mains. Encore que ie sçache bien que le Pere ne découvre les graces et les faueurs extraordinaires qu'il reçoit de Dieu, qu'à tres-peu de personnes ; si faut-il qu'il souffre, puis qu'il nous a donné la peine de dresser en France la Relation, qu'on fasse part au public de ce petit thresor.

---

### *Extrait du Priuilege du Roy.*

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire Juré en l'Université de Paris, et Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reyne, Bourgeois, ancien Escheuin et ancien Iuge-Consul de cette Ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer vn Liure intitulé : *Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de Jesus, aux Hurons, pays de la Nouvelle France, és années 1651. et 1652. enuoyée au R. P. Prouincial de la Prouince de France.* Et ce, pendant le temps et espace de neuf années consecutives : avec defenses à tous Libraires et Imprimeurs, d'imprimer ou faire imprimer ledit Liure, sous pretexte de desguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, à peine de confiscation et de l'amende portée par ledit Priuilege. Donné à Paris, 26. Ianuier 1653.

Signé, Par le Roy en son conseil,

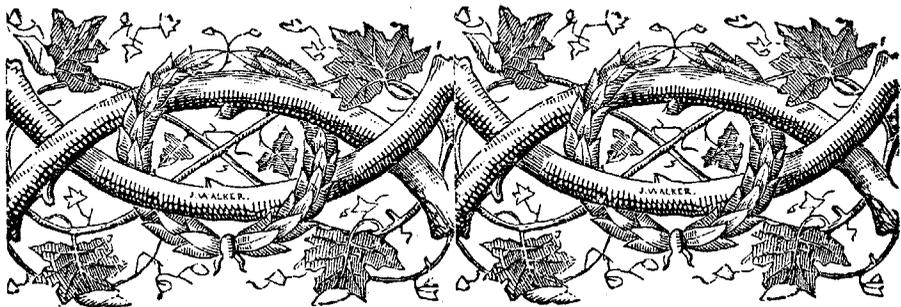
CRAMOISY.

---

### *Permission du R. P. Prouincial.*

NOVS FRANÇOIS ANNAT, Prouincial de la Compagnie de Jesus, en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reyne, Bourgeois et ancien Escheuin de cette ville de Paris, l'impression des Relations de la Nouvelle France. Fait à Paris, ce 10. de Feurier 1653.

FRANÇOIS ANNAT.



# RELATION

DE CE QUI S'EST PASSÉ EN LA MISSION DES PERES DE LA COMPAGNIE  
DE IESVS,

## AV PAYS DE LA NOUVELLE FRANCE,

ÈS ANNÉES 1652. ET 1653.

Enuoyée au Reuerend Pere Prouincial de la Prouince de France

PAR LE SUPERIEUR DES MISSIONS DE LA MESME  
COMPAGNIE. (\*)

MON REVEREND PERE,

Pax Christi.



**S**TANT dans le dessein d'informer V. R. de l'estat de nos Missions en ce nouveau monde; mon esprit s'est trouué partagé entre la crainte et l'esperance: la perfidie des Iroquois, que nous auons éprouée à nos despens, me fait peur, et les raisons de bonté que Dieu a fait éclater nouvellement sur ces Contrées, bannissent cette crainte, pour loger en sa place vne douce esperance. Si nos Ennemis sont desloyaux, Dieu est tres-fidele; s'ils sont tres-meschans et tres-cruels, Dieu est tres-bon et tres-doux; s'ils ont la pensée de nous perdre, Dieu

a la volonté de nous sauuer. Nous adurons sa conduite et sur nous et sur nos Eglises. Je puis dire avec verité, que depuis dix-huict ans que ie considere les ressorts de sa prouidence sur nos petits trauaux, i'ay remarqué qu'il n'a iamais esloigné sa veuë, ny ses regards, de ceux qui prodigent leurs vies pour son honneur. Il nous a releuez en nous abaissant; il nous a fait trouuer la vie dedans la mort; et au point que la nuit d'un profond desespoir se vouloit emparer de nos cœurs, il a fait naistre vn iour, qui donnera de l'estonnement iusques dedans la France. Les choses sont encore si recentes, que nous pouons dire, que nous craignons sans craindre, et que nous esperons contre toute esperance. Nous enuoyons au Pere Paul le Jeune, Procureur de nos Missions, les memoires de nos bonnes et de nos mauvaises auentures, pour les presenter à Vostre Reuerence. Elle verra que nous auons besoin plus que iamais de ses prieres et des secours de tous ceux qui

(\*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en l'année 1654.

prennent part à nos biens et à nos maux, qui craignent dans nos craintes et qui esperent dedans nos esperances. Vostre Reuerence se souuienne, s'il luy plaist, à l'autel, de ces pauvres peuples et de toutes nos Missions, et en particulier de celui qui luy est de cœur et par deuoir,

Mon Reuerend Pere,

Vostre tres-humble et tres-obeissant scruiteur en N. S.

FRANÇOIS LE MERCIER.

A Quebec, ce 29. d'Octobre 1653.

CHAPITRE PREMIER.

*D'un vaisseau pris par les Anglois, et des memoires dont il est parlé en la lettre precedente.*

Le Pere à qui on auoit confié ces memoires ayant esté pris par les Anglois, le dix-septiesme du mois de Decembre dernier passé, les soldats qui s'estoient rendus maistres du vaisseau qui le portoit, le fouillerent et le pillerent aussi bien que les autres. Ils luy rauirent sa petite Chapelle, en vn mot, ils luy oste- rent iusques à son Breuiaire, n'espargnans ny Calice, ny Missel, ny ornemens sacerdotaux, non pas mesme vne meschante couuerture, dont il se seruoit les nuicts assés froides et assés longues. Ils ouurirent tous les pacquets, deplierent tous les papiers, esperans trouuer quelques pieces d'argent; mais se voyans frustrés de leurs esperances, ils en deschirerent vne partie, ietterent l'autre en la mer, ou bien sur le tillac du nauire, où tout le monde marchoit pesle-mesle, les vainqueurs et les vaincus, les humiliés et les insolens. Le pauvre Pere ramassa doucement ce qu'il pût de lettres, de papiers et de memoires. Les vns estoient en lambeaux, et les autres estoient sales, comme si on

les eust retirés de la bouë. Les François les miëux vestus furent despoüillés tous nuds, pour estre couuerts de vieux hail- lons; ils passoit les nuicts sous le tillac, sans autre matelas que les or- dures et les saletés causées par vn ramas de Soldats, de Matelots et de Passagers, détrempées dans les eaux de la mer, qui entroient par les sabores et qui se couloient entre les deux ponts, pour seruir de lits et de couuertes à ces pauvres vaincus. Enfin le nauire fut conduit à Plymouth en Angleterre.

C'est icy, où nos François rencontrans quelques vaisseaux et quelques Capi- taines leurs compatriotes tombés dans le mesme malheur, furent saisis d'vne nouvelle douleur. A peine leur nauire fut-il entré dans le port, qu'il se vit in- uesty de tous costés, de bateaux et de gondoles remplis de marchands, qui monterent aussi-tost sur le tillac, pour achepter des soldats, le pillage et le vol qu'ils venoient de commettre. Le Pere vit vendre à l'encan son Breuiaire: ce- luy qui l'achepta, ne demanda point s'il estoit à l'vsage de Rome ou de quelque autre Diocese; la pieté de ces bonnes gens est d'auoir de l'argent, et d'en tirer des choses saintes aussi bien que des prophanes. Nos François voyoient mettre à l'encan leurs petits meubles, et la plupart des passagers perdirent en vn iour, ce qu'ils auoient gagné en plusieurs années en la Nouvelle France. Quelques-vns d'entre eux disoient que la perte de ce nauire pouuoit bien monter à trois cent mille liures. Ie ne sçay si cela est veritable, mais ie sçay bien qu'on voyoit dans vne miserable ren- contre, beaucoup de ioye et beaucoup de tristesse: les vns baissoient la tête et les autres la leuoient avec assés de faste, se resiouissans, *Sicut exultant victores captâ prædâ quando diuidunt spolia*, comme ces victorieux, lors qu'ils partagent leur proye et leur butin.

Il n'y a lieu au monde, excepté l'En- fer, où il ne se trouue des gens de bien, ou des personnes de bon naturel. Quel- ques Anglois, s'approchans du Pere, luy firent vne petite aumosne. Il faut con- fesser que c'est vne chose bien rude et

bien fascheuse de faire, comme on dit, naufrage au port. Ce pauvre Pere, et tous les passagers, et les matelots du mesme équipage, ayans souffert les fatigues de la mer dans vn long voyage, n'estans pas loing de leur patrie, goustans par auance le repos et la douceur qu'ils attendoient de la veue et de la communication de leurs parens et de leurs amis, se virent miserablement pris et enleués par des gens qui ne portent pas le nom d'ennemis, mais qui en font toutes les actions. Dieu soit beny de tout. Pour conclusion les Anglois ayans retenu quelques iours le Pere à Pleymouth, le firent passer au Havre de Grace, à la sollicitation de quelques Capitaines François, dont les vaisseaux auoient esté pris et conduits dans ce port. Voila comme nous auons receu les fragmens des memoires qu'on nous enuoyoit.

---

## CHAPITRE II.

### *De ce qui s'est passé à Montreal.*

Le secours extraordinaire qu'on a enuoyé en cette habitation au dernier embarquement, a donné de la ioye, non seulement aux François qui y ont leur demeure, mais encore à tout le pays. Quelques personnes de merite et de vertu, qui ayment mieux estre conuës de Dieu que des hommes, ayans donné dequoy leur vne bonne escoüade d'ourriers, semblables à ceux qui rebastisoient iadis le Temple de Ierusalem, manians la truelle d'vne main et l'espée de l'autre, on a fait passer à Montreal, plus d'vne centaine de braues Artisans, tous scauans dans les mestiers qu'ils professent, et tous gens de cœur pour la guerre. Dieu benisse au centuple ceux qui ont commencé cet ourrage, et leur donne la gloire d'vne sainte perseuerance pour la mettre à chef.

Les Peres de nostre Compagnie qui sont en cette habitation, voyans que les

Iroquois la muguettoient incessamment, faisans des courses dedans l'Isle, dressans à toute heure des embuscades, tenans nos François si estroitement assiegés, qu'on n'osoit tant soit peu s'écarter, sans vn danger évident de perdre la vie, comme il arriua à vn pauvre miserable, qui pour n'auoir pas suivy les ordres qu'on luy auoit donnés, tomba malheureusement dans les armes de ces chasseurs d'hommes; nos Peres, dis-ie, voyans ces dangers si pressans, porterent nos François à auoir recours à la sainte Vierge, par quelque deuotion extraordinaire. On fit des ieunes, des aumosnes, on institua les oraisons de quarante-heures, on offrit plusieurs communions en son honneur, bref on fit vn vœu solemnel de celebrer publiquement la feste de sa Presentation, demandant à Dieu par l'entremise de cette Mere des bontés, ou qu'il arrestast la fureur de ces ennemis, ou qu'il les exterminast, s'il preuoyoit qu'ils ne se voulussent pas conuertir, ny rendre à la raison. Chose estrange et tres-remarquable, les Iroquois depuis ce temps-là, non seulement n'ont eu aucun auantage dessus nous, mais ils ont perdu beaucoup de leur monde dans leurs attaques, et Dieu à la parfin, les a si fortement touchés qu'ils ont demandé la paix.

La protection de cette Reyne des hommes et des Anges parut dans vn certain rencontre, d'vne façon toute particuliere. Vingt-six François, se trouuant renfermés au milieu de deux cents Iroquois, deuoient perdre la vie sans le secours de cette Princesse. Ces Barbares firent vne descharge sur eux, d'vn lieu fort proche; ils tirerent deux cents coups sans tuer ny blesser pas vn des nostres. Ce n'est pas qu'ils ne manient tres-bien leurs armes; mais c'est que Dieu vouloit en cette attaque, verifier le prouerbe qui dit que ce que Dieu garde est bien gardé. Le Fils de Marie ne refuse rien à sa sainte Mere. Il écarta les balles des ennemis, et dirigea si bien celles des François qu'ils renuerserent quantité des Assiegeans, et mirent en fuite ceux qui rechapperent de la mort ou des blessures notables. L'ay leu dans

vne lettre, que les chemins par où ils passèrent en s'enfuyant, furent trouués tous couuerts de leur sang ; et qu'assés long-temps apres leur départ, les chiens rapportoient des lambeaux de corps humains en l'habitation des François.

Il ne s'est passé aucun mois de l'année, disent les memoires qui sont venus iusques à nous, que ces chasseurs ne nous ayent visités à la sourdine, tachans de nous surprendre ; mais enfin le vingt sixiesme de Iuin, il en parut soixante, de ceux qui sont nommés par les Hurons, Onnontaeronnons, demandans de loing vn sauf conduit pour quelques-vns d'entre eux, crians qu'ils estoient enuoyés de la part de toute leur Nation, pour sçauoir si les François auroient le cœur disposé à la paix.

C'est chose estrange, combien ces Infideles se fient en nos paroles, quoy qu'ils n'ignorent pas qu'ils nous ayent trahis quasi autant de fois qu'ils ont traité avec nous, et qu'ils meritent en suite le reciproque. Nos François auoient bien dessein de leur rendre le change faisans main basse de ces desloyaux et de ces perfides ; mais quand ils les virent auancer sans armes et sans defense, cette franchise amollit leur cœur, et leur fit croire que Dieu auoit exaucé les prieres qu'ils luy auoient presentées par les mains de la sainte Vierge, à laquelle ils auoient demandé du secours contre vn ennemy si traistre et si puisant.

Quand ils furent entrés dans le Fort de nos François, et qu'ils eurent exposé les pensées et les desirs de leur Nation, on ne parla plus que de confiance, de paix et de bienueillance ; vous eussies dit que iamais on ne s'étoit fait la guerre, et qu'on n'estoit pas en disposition de iamais la recommencer. Nos François neantmoins estoient toujours sous leurs armes, et tous prests de combattre, quoy que ces bonnes gens fussent parmy eux sans verge ny baston, se contentans de la seule parole qu'on leur auoit donnée, pour toute leur defense.

On les traita avec amour, on receut leurs presens et on leur en fit de reci-

proques, et apres vne resiouissance publique de part et d'autre, ils s'en retournerent en leur pays, ravis de ioye, d'auoir trouué des esprits et des cœurs amateurs de la paix. Le trouue dans quelques memoires, qu'ils donnerent parole qu'on auroit bien-tost de leurs nouuelles, et on nous a mandé que quelques-vns de cette Nation sont descendus à Quebec avec des presens, comme il se verra au Chapitre cinquiesme, où il est parlé de la paix. Pour ceux dont nous parlons presentement, on nous dit qu'en passant à leur retour, par le Bourg d'Onneiout, ils deplierent deuant les Habitans de cette Bourgade, les presens qu'on leur auoit faits à Montreal, racontans mille biens des François : Ce sont, disoient-ils, des Demons quand on les attaque ; mais les plus doux, les plus courtois et les plus affables qui soient au monde, quand on les traite d'amis. Ils protesterent qu'ils alloient tout de bon contracter vne estroite alliance avec eux.

Les Onneiochronnons voulurent estre de la partie. Ils deleguerent vne Ambassade à Montreal, avec vn grand collier de porcelaine, qui tesmoignoit que toute leur Nation vouloit entrer dans le traité de paix que les Onnontaeronnons auoient commencé avec les François. Et pour donner quelque marque de la fidelité de leur parole, ils nous donnerent auis, que six cents Iroquois Annichronnons estoient partis de leur pays à dessein d'enleuer le Bourg des François, basty aux Trois Riuieres : ce qui s'est trouué veritable. Il faut confesser que Dieu est vn grand ourrier, et qu'il fait en vn iour pour les hommes, ce que les hommes n'oseroient quasi esperer en trente ans. Je dirois quasi volontiers, dans ce changement de l'esprit des Iroquois, ce que disoient deux Algonquins, il y a quelques années ; leur canot ayant esté brisé au milieu du grand fleuve, ils se ietterent sur vne glace flottante, et voyant qu'ils s'alloient perdre sans ressource, ils firent vne petite priere à Dieu, quoy qu'ils ne fussent pas encore Chrestiens. Ils ne l'auoient pas quasi commencée, que cette glace

quittant le courant qui l'emportoit, traversa droit aux rives de ce grand fleuve, où s'estant doucement arrestée, ils se jetterent incontinent en lieu de sauueté; et à mesme temps, cette glace qui leur auoit seruy de bateau, fut fracassée deuant leurs yeux par d'autres glaces. Eux, surpris de ce miracle, ne dirent autre chose pour action de grace, que ces paroles : En verité, il a eu bien-tost fait; nous n'auions pas encore acheué le dernier mot de nos prieres, qu'il nous a deliurés du naufrage. Disons le mesme à l'esgard des Iroquois. Ils estoient remplis de rage et de fureur : on prie, on ieusne, on a recours à la sainte Vierge et à son cher Espoux saint Ioseph, tant à Quebec, qu'aux Trois Riuieres et à Montreal; et ces Barbares sont changés en vn moment. En verité Dieu a eu bien-tost fait, c'est vn grand ouurier, *Soli Deo honor et gloria*, c'est à luy seul que ce grand changement doit estre attribué.

Quelque temps après le changement et le pourparler de ces deux Nations, vne troupe d'Iroquois Anniehronnons, s'estant jettée dans l'Isle de Montreal pour molester les François à leur ordinaire, vne braue escoüade de Hurons Chrestiens, suruenant là dessus, découurit leurs pistes et donna la chasse à ces chasseurs si viuement, le propre iour de l'Assomption de la sainte Vierge, qu'ils prirent le Capitaine de ces coureurs et quatre des principaux de sa suite, mettant le reste en deroute. Cette prise a bien seruy à la paix generale de tous ces peuples, comme nous verrons cy-aprés.

### CHAPITRE III.

#### *De ce qui s'est passé aux Trois Riuieres.*

Le suiuray, quasi de mot à mot, ce qui est couché dans quelques lettres venues de cette Bourgade: Le Capitaine Aontarisati, dit l'vne de ces lettres, que nos

Sauuages prirent l'année passée, fut si fort regretté de tous les cantons des Iroquois d'embas ses compatriotes, qu'aus-sitost que la nouvelle de sa mort leur en fut portée, il se fit vne ligue generale et vne resolution de tirer vne sanglante et vne cruelle vengeance de cette mort. Le massacre de Monsieur du Plessis, nostre Gouverneur, et de quantité des principaux de nostre Bourg, n'assouit point leur rage : les tourmens horribles qu'ils firent souffrir à tous leurs prisonniers, tant François que Sauuages, n'éteignirent point le feu de leur colere. Ils firent vn édit dans tout leur pays qu'on ne donneroit plus la vie à aucun Huron pris en guerre; ce qu'ils executerent en suite sur quelques miserables qui tombèrent entre leurs mains. Tout cela leur parut peu de chose; il falloit pour les consoler dans la perte d'vn si grand homme en leur idée, enleuer la Bourgade des Trois Riuieres, et mettre à feu et à sang tous les François et tous les Sauuages qu'ils y rencontreroient.

Pour l'exécution de ce dessein, vne petite armée d'Anniehronnons vint prendre son quartier d'Hyuer à trois lieuës, ou enuiron, de nostre Bourgade, dans le fond des bois, croyant nous surprendre lorsque les grandes neiges et les grands froids nous feroient plustost penser au repos qu'à la guerre; mais Dieu, qui ne vouloit pas nous donner en proye à ces loups ranissans, nous fit découuir les pistes de leurs espions, qui s'estoient auancés iusques à vne lieuë proche de nostre Bourg. Cela nous mit dans la deffensiue. On fortifia nos bastions et nos courtines, on redoubla les gardes et les sentinelles : bref on se tint si bien à couuert, que ces Ennemis, dont nous ne scauions pas le nombre, ne trouuans plus de chasse aux enuiron du fort qu'ils auoient dressé, furent contraints de s'écarter et d'aller chercher des viures en leur pays; mais ils n'y firent pas vn long seieur.

Si tost que la riuere fut libre, on ne vit de tous costés, que de petites bandes de coureurs, qui taschoient de surprendre quelque chasseur ou quelque laboureur, et ieter ceux qui les vou-

droient sauuer dans leurs embuscades. Nos Sauvages se voyans si reserrés et si souuent harcelés, prirent courage, ayant mieux mourir en combattant que d'estre surpris, comme il arriuoit par fois à quelque François ou à quelques-vns de leurs compatriotes. Ils se resolurent d'arrester l'insolence de ces Trasons, qui nous venoient brauer quasi iusques à nos portes. Dieu leur a donné benediction ; car quoy qu'ils fussent en petit nombre, ils ont souuent poursuiuy d'assés grosses troupes, les contraignant de quitter leurs armes, leurs bateaux et leur bagage, pour se sauuer dans les bois.

Le neufiesme de May, vn petit canot Algonquin ayant apperceu vne embuscade cachée à l'abry des Isles des Trois Riuieres, s'enfuit à forces de rames, non pour éuiter le combat, mais pour mettre à terre, en vn cap où il y auoit des François retranchés, vne femme qui estoit dans leur petit bateau. Si tost qu'elle fut en assurance, ils tournerent visage vers les ennemis qui les poursuiuoient ; ils n'estoient que trois hommes dans cette petite gondole, et les Iroquois remplissoient trois de leurs grands canots. Quand ces Iroquois virent la resolution de nos trois guerriers qui tâchoient de les aborder, ils furent si surpris et si estonnés, qu'ils se mirent en fuite, croyant que d'autres les pourroient poursuiure puis qu'ils estoient decouverts.

Le troisieme du mesme mois, Monsieur de Lauzon, Gouverneur pour sa Majesté dans tout le pays, venant visiter nostre Bourgade, il arriua qu'à mesme temps qu'on tiroit le canon par honneur pour le saluer, que quatre ou cinq laboureurs qui tenoient le manche de leurs charrues, dans la campagne voisine, furent inuestis par vne troupe d'Iroquois, qui en tuerent deux. Nos Sauvages les poursuiurent, mais vn peu trop tard : ils trouuerent seulement le bagage de ces voleurs, qu'ils auoient abandonné pour courir plus legerement, et pour se mettre plus tost hors des dangers d'estre attrapés.

Le vingt-huitiesme, ces chasseurs

ayant tué vn petit enfant François, quasi à la portée du fusil de nos habitations, le canonier, voyant qu'il n'y auoit personne pour les poursuiure, mit le feu à vne piece de canon pour donner le signal ; mais le canon creua et rompit vne iambe à ce pauvre homme, qui mourut peu de iours apres de sa blessure.

Le trentiesme, cette mesme bande surprit vn ieune Huron, que quelques laboureurs auoient mis en sentinelle sur le bord du bois, pendant qu'ils traualloient à la terre. Ils le menerent dans vn fond, enuiron à demy lieuë de la Bourgade, où ils le firent asseoir pour luy demander en quelle posture nous estions, et pour apprendre l'estat de nos affaires. Ce bon garçon fut adroit ; il leur parla en sorte que ces brigands, ne croyant point qu'on les deust suivre, s'arresterent vn peu trop long-temps en ce lieu pour leur bien : car nos Hurons suruenant, non seulement leur firent lascher leur proye, mais ils en prirent encore quelques-vns d'eux prisonniers, qu'ils ramenerent au fort. Je serois trop long si ie voulois rapporter toutes les attaques, les poursuites et les prises qui se sont faites de part et d'autre es enuiron de cette Bourgade : venons au siège qu'ils ont fait à leur mode.

Quoy que les Sauvages ne plantent pas des sièges à la façon des Europeens, ils ne manquent pas neantmoins de conduite dedans leurs guerres : en voicy vne preuue. Les Iroquois Anniehronons, ayant dessein d'enleuer la Bourgade des Trois Riuieres, plustost par surprise que par force, enuoyerent premierement, autant que ie peux coniecturer, quelques petites troupes détachées de leur gros, à Montreal et vers Quebec, afin d'occuper nos François et leur oster l'enuie, aux vns de descendre aux Trois Riuieres, et aux autres d'y monter, et par ce moyen empescher le secours qu'on auroit peu donner à la place qu'ils vouloient prendre.

Cela fait, ils se vindrent cacher iusques au nombre de cinq cents dans vne anse fort voisine du Bourg des Trois Riuieres ; la pointe qui forme cette anse

les couvroit, en sorte qu'on ne les pouvoit appercevoir. La nuit venuë, ils se diuiserent en trois bandes ; ils enuoyèrent vn canot de dix hommes dans de petites Isles qui sont toutes voisines du Fort et du Bourg des Trois Riuieres, et ils firent passer onze canots au delà du grand fleuve, vis à vis de ce fort. Le reste se cacha dans les bois derriere nostre Bourgade : voicy leur pensée dans cette conduite.

Comme ils voyoient des bleds d'Inde plantés dans ces petites Isles, ils creurent que ceux à qui ces bleds appartenoient viendroient du matin trauailler à leurs champs comme c'est la coustume, et que ces dix hommes qui estoient en embuscade, prendroient quelqu'un, qu'ils emmeneroient dans leur petit bateau, passant deuant le fort, afin de porter les François à les poursuivre ; et alors les onze canots qui estoient cachés à l'autre riuie du fleuve, viendroient au secours, et en suite ils s'imaginoient que les François s'échauffans sortiroient de leur Bourg et se viendroient ieter à la foule sur les bords de ce grand fleuve, partie pour s'embarquer et deffaire ces douze canots, partie pour voir ce combat ; et pendant que les vns et les autres seroient occupés à voir et à combattre, le gros qui estoit caché derriere la Bourgade, la deuoit facilement surprendre, estant depouruë de la pluspart de ses Habitans. Mais la chose ne reussit pas comme ils pretendoient : car nos Sauvages, à qui ces bleds appartenoient, ne s'esloignerent point de leurs cabanes ce iour-là, qui estoit le vingtiesme d'Aoust, et ainsi personne ne bransla ; eux demeurans cachés, et nous dans l'ignorance que nous eussions de si mauuais voisins.

Le lendemain, quelques bestiaux s'étant égarés, les Habitans François prièrent des Sauvages de les aller chercher dans les bois, ou sur les riuies du grand fleuve : ceux qui se mirent en deuoir d'executer cette commission, retournerent bien-tost sur leurs pas, disant qu'ils auoient veu les pistes d'un grand nombre de personnes, et que l'ennemy n'estoit pas loing. A mesme temps

quelques moissonneurs, quittans leur ourage, coururent vers la Bourgade, assurens qu'ils auoient veus de nouveaux visages, des gens vestus d'une façon extraordinaire, qui se tenaient à couuert dans les bois. On enuoya des espions, qui n'ayant rien rencontré, on fit passer ces auis pour des craintes mal fondées, ou pour des terreurs paniques.

Le vingt-deuxiesme du mesme mois, on retourna au trauail des moissons, et pour assurer les moissonneurs, on posa quelques sentinelles à l'orée des bois. Les Iroquois impatiens, coururent sur l'une de ces sentinelles pour scaouir l'estat de nostre habitation. Cet homme gaigne au pied, mais ils l'attraperent, et luy donnerent deux ou trois coups de masse, ou de hache sur la teste, qui l'offenserent beaucoup ; mais ces coups ne furent pas mortels. On ne doula plus pour lors que les ennemis ne fussent en campagne, ou plustost dans les forests.

Le vingt-troisiesme, ils parurent sur l'eau, aussi bien que sur la terre. Le canot qui s'estoit caché dedans les Isles, dont j'ay fait mention, voyant que personne ne paroissoit, quitta son poste pour trauerser la riuie et s'aller ioindre à ces onze bateaux que l'ennemy auoit mis en embuscade sur l'autre riuie. On luy donna la chasse, non tant pour le combattre que pour decourrir par son moyen, si les ennemis estoient en grand nombre. Mais comme on ne le put attraper, le Capitaine du fort enuoya vne chaloupe armée de bons hommes au haut du fleuve.

Escoutons-le parler ; j'ay tiré ce qui suit de la copie d'une de ses lettres. A peine nos gens estoient-ils esloignés d'un quart de lieuë du fort, qu'ils apperceurent vn grand nombre de canots eschoués dans vne anse : ils déchargent dessus leurs armes à feu, et aussi-tost reprennent leur route vers le fort. Le Tambour, à qui j'auois commandé de donner quelques coups de baguettes sur sa caisse, en cas que la chaloupe eut decouuert l'ennemy, me rappela dans le fort ; comme j'en approchois, ie vis vn grand nombre d'Iroquois, courans à bride abattue, comme on dit, à trauers

les champs, faisans mine de venir attaquer la Bourgade. Le crie aux armes ; ie fais fermer les portes et rouler deux pieces de canon, que l'auois disposées pour ce sujet. Ces Barbares, au bruit de ce tonnerre, se iettent sur des bestiaux qui passoient proche du Bourg ; ils les poussent dans les bois, et les ayans massacrés, ils courent sur les riues du grand fleuue, déchargeans leurs fusils sur nostre chaloupe, qui se vit assaillie de tous costés ; car les onze ou douze canots, dont nous auons parlé, vinrent fondre sur elle, la voulant contraindre de s'approcher de la terre pour estre battue, et par eau et par terre. On fit feu de tous costés : l'air fut bientôt rempli de flammes et de fumée. Le fis tirer plus de vingt coups de canon en vn quart-d'heure, qui n'eurent autre effet, pour ce que nos boulets n'estoient pas de calibre, que de faire retirer l'ennemy et donner passage à nostre chaloupe, qui se deffendit vaillamment, et avec bonheur : car nos gens tirèrent et blessèrent quelques Iroquois, et pas vn d'eux ne receut aucun dommage.

Ces demi Demons voyans qu'ils auoient esté maltraités, allerent décharger leur colere sur nos bleds d'Inde et sur nos bleds François. Ils coupoient tout ce qu'ils pouuoient rencontrer, bruslans les charruës et les charrettes laissées en la campagne, pour mettre le feu dans les tas de pois et de bled qu'ils ramassoient ; ils mirent le feu en quelques maisons escartées, tuerent les bestiaux des Peres, qu'on n'auoit peu retirer assés tost : en vn mot, on eust dit qu'ils estoient enragez, tant ils faisoient paroistre de fureur.

Le fis rouler vn canon sur vn platon, et ie le fis tirer dessus eux : les Sauvages s'auancerent, faisans quelques escarmouches, et dans ces petits combats vn de nos Algonquins receut vn coup de fusil au genoüil, et nous blesmés et tuasmes quelques Iroquois.

Enfin ces Barbares se retirerent, faisans mine d'auoir assouuy leur rage et leur vengeance ; mais à dessein de s'approcher la nuit de la Bourgade pour y mettre le feu, n'estant enuironnée en

plusieurs endroits que de gros arbres. Nous fusmes sous les armes tant que la nuit dura ; ie redoublay les sentinelles : la Trompette et le Tambour iouerent quasi toujours au fort. On n'entendoit par tout que ces paroles : Qui va là. La Redoute tira plusieurs coups d'arquebuse, si bien que l'ennemy qui faisoit ses approches, espouuanté par ces bruits, desespera de nous pouuoir ny prendre ny surprendre.

Pendant cette nuit, arriua vn canot Algonquin qui venoit de la chasse, et qui fut bien estonné de se voir sain et sauf au milieu de tant de dangers. Il arriua aussi vn canot François, qui nous dit que le Pere Poncet auoit esté pris au Cap Rouge, és enuirs de Quebec, et qu'vne escoüade de quelques François et quelques Sauvages Chrestiens bien resolu, poursuinoient ceux qui l'auoient enleué : mais le rencontre des Iroquois, qui nous tenoient comme assiegés, leur fit changer de dessein. Dieu nous enuoyoit ce renfort, qui releuant nostre courage, affoiblit autant le cœur de nos Ennemis.

Le lendemain vingt-quatrième d'Août, ils se répandirent vne autre fois dans nos petites campagnes, recommençans leurs degasts : nostre canon les empescha bien de s'approcher de trop pres, mais il n'arresta point nos Hurons, qui ayans vne passion de scauoir des nouvelles de leurs parens et de leurs amis, pris autrefois en guerre et deuenus Iroquois, s'approcherent doucement des Ennemis pour leur parler. S'estans reconnus les vns les autres, la confiance se glissa petit à petit de part et d'autre, si bien qu'en peu de temps, ce ne furent plus que conferences et qu'entretiens d'Iroquois avec les Hurons : cela continua quelques iours, en sorte qu'on eust dit que iamais on ne s'estoit battu. Nous faisions bonne garde de nostre costé, chacun demeurant en son poste, et sous les armes. Quelques Hurons du party ennemy se vindrent rendre à nous. Comme on vit ces grands pourparlers et qu'on ne doutoit point que les Ennemis ne cherchassent l'occasion de nous surprendre, il fut proposé en la maison

de Ville, si on les tromperoit eux-mesmes ; mais il ne fut pas jugé à propos pour plusieurs raisons.

Enfin on en vint iusques là, que les Ennemis s'approchoient de nous sans armes ; ils nous firent mesme des pressens à diuerses fois, protestans qu'ils n'auoient plus d'amertumé ny de venin dedans le cœur. Un Huron Iroquisé, s'estant glissé parmy nos gens, emmena au camp Enneuy vne sienne fille, qu'il rencontra parmy nous, et luy et les Iroquois apprirent beaucoup de choses de sa bouche, bonnes et mauuaises. Elle leur dit qu'il nous estoit venu quelque secours, qu'vne compagnie de Hurons auoit pris des Iroquois à Montreal, et qu'on attendoit de iour à autre les victorieux et les vaincus. Celà fut cause de leur retardement : car dans les pressens que nous nous estions faits les vns aux autres, ils nous auoient donné paroles qu'ils s'en retourneroient bien-tost en leur pays ; mais ils voulurent attendre le retour de ces Hurons, qui amenaient de leurs gens prisonniers. Dans cette treue ou attente, ils parlerent de rendre prisonniers pour prisonniers ; ils promirent de ramener le Pere Poncet et le François qui auoit esté pris avec luy.

Le trentième du mesme mois d'Août, les Hurons, retournans de Montreal avec leurs prisonniers Iroquois Anniehronnons, tomberent non pas tous, mais en partie entre les mains des Ennemis qui les attendoient. Nous dirons au Chapitre de la paix comme tout se passa. Entre les Iroquois pris par les Hurons, il y auoit vn Capitaine de consideration ; il parla fortement à ses compatriotes qu'il trouua desia tous disposés à la paix, poussés par vn esprit plus secret que celui qui anime les hommes.

Ils enuoyerent promptement deux canots en leur pays, pour empescher qu'on ne fist aucun mal au Pere et à son compagnon, si on les trouuoit encore en vie ; et apres auoir renuoyé les Hurons en nostre fort, les principaux d'entre eux nous venoient visiter, entrans et couchans dans nostre Bourgade avec autant de tesmoignage d'asseu-

rance, que s'ils eussent esté nos plus fideles et plus constans amis. Bref, ils nous ont laissé quatre ou cinq de leurs gens en ostage, protestans qu'ils rameneroient le Pere dans peu de iours, et qu'ils viendroient traiter la paix avec nous, mais vne paix veritable et du fond du cœur. Voila vn abregé de deux lettres venues des Trois Riuieres, où ces choses susdites se sont passées ; ce qui suit est tiré d'vne troisieme qui a esté escrite par vn Pere de nostre Compagnie.

Nous attendons de iour à autre le resultat d'vn Conseil, ou d'vne assemblée generale, que tiennent nos Ennemis en leur pays, sur la proposition de la paix qu'ils nous ont faite eux-mesmes, apres mille actes d'hostilité et mille efforts de prendre nostre Bourgade des Trois Riuieres. Ils ont esté fideles dans la treue de quarante iours qu'ils nous auoient accordée : car ils n'ont point paru du tout pendant ce temps-là, et nous auons marché sur terre et vogué sur les eaux sans aucun mauuais rencontre. P'adjoûteray pour conclusion de ce Chapitre, que les Onnontaeronnons descendans à Quebec pour traiter de la paix, les Anniehronnons, dont nous venons de parler, deleguerent quelques-vns d'entre eux pour entrer dans ce mesme traité, comme il sera remarqué dans le Chapitre de la paix.

---

#### CHAPITRE IV.

##### *De la prise et de la deliurance du Pere Ioseph Poncet.*

Les Iroquois ayans massacré au mois de Iuin quelques François au Cap Rouge, lieu esloigné de trois lieues, ou enuiron, du fort de Quebec, surprirent au mesme endroit le vingtiesme du mois d'Août dernier passé le P. Ioseph Poncet, et vn François nommé Mathurin Franchetot. Ce bon Pere, voyant qu'vne pauvre vefue Française auoit du grain sur la

terre, et qu'elle manquoit de bras pour le ramasser, s'en alloit en ce quartier-là, chercher quelque bonnes personnes qui la voullussent aider à faire sa petite recolte. Il venoit de parler au François que ie viens de nommer, quelques Iroquois sortans de la forest voisine, où ils estoient cachez en embuscade, se ieterent sur eux separément et à l'improuiste, et les entraînerent. On a commandé au Pere, à son retour, de coucher sur le papier, sa prise et toutes les auentures : il a obey avec repugnance, souhaitant que ses croix ne fussent connues que du Roy des crucifiés ; mais vne partie de ses memoires a esté deschirée par les Anglois. Nous suiurons dans ce Chapitre ce qui est venu entre nos mains, apres auoir rapporté deux ou trois petits mots d'une lettre escrite sur ce sujet.

Si tost que la nouvelle fut apportée à Quebec, que les Iroquois auoient enleué le P. Poncet, comme il estoit aimé de tout le monde, non seulement on en conceut vne tristesse generale, mais trente ou quarante François et quelques Sauvages Chrestiens prirent vne forte resolution de le retirer des mains de ces Barbares, quoy qu'il leur en coûtast. Ils monterent en canot le lendemain de sa prise, à dessein de preuenir l'Ennemy, l'allant attendre en quelque endroit où il deuoit passer, pour le surprendre au passage. On fait icy tant de prieres, en public et en particulier, depuis leur depart, que ie ne puis penser autre chose, ou que Dieu nous le rendra, ou que par son moyen il donnera la paix au dedans et au dehors de ce pauvre pays. Et plus bas, dans la mesme lettre : Le P. Poncet fut pris le vingtième d'Aoust sur le soir ; le vingt vniesme, nos coureurs le suiurent sur la nuit, et voila que le vingt sixiesme, l'vn des canots qui estoient allés donner la chasse aux voleurs qui l'emmenent, nous rapporte nouvelle que ces coureurs se sont arrestés aux Trois Riuieres, pour secourir la Bourgade, infestée par cinq cents Iroquois, qui la tiennent bouclée, rodans aux enuiron de tous costés. Ceux qui sont retournez dans ce canot, nous

disent qu'ils ont trouué proche l'Isle de saint Eloy, deux visages crayonnés avec du charbon, sur vn arbre, dont on auoit enleué l'escorce, et les noms du Pere Poncet et de Mathurin Franchetot, escrits au dessous de ces deux visages. De plus, qu'ils ont rencontré au mesme endroit vn liure dans lequel estoit escrit le sens de ces paroles : Six Hurons Iroquoisez et quatre Anniehronons emmenent le Pere Poncet et Mathurin Franchetot ; ils ne nous ont encore fait aucun mal. C'est leur coustume de traiter doucement leurs prisonniers tant qu'ils sont encore dans la crainte d'estre attrapez. Voila ce qui m'a esté escrit sur la prise de ce bon Pere. Venons maintenant aux lambeaux de ces memoires, dont ie feray vn petit abregé.

Nous arriuasmes, dit-il, à vne Riuiere fort rapide, où l'armée qui estoit allée aux Trois Riuieres auoit campé. Le Barbare qui m'auoit pris au Cap Rouge m'osta le reliquaire que ie portois au col, et le pendit au sien : comme il couroit certain iour dans les bois, ce reliquaire s'ouurit et toutes les Reliques furent perdus ; il ne resta dans la boîte de cuire, qui composoit ce reliquaire, qu'vn petit papier, sur lequel l'auois escry de mon propre sang, comme j'estois encore au pays des Hurons, les noms de nos Peres martyrisés en l'Amérique, et vne petite Oraison, par laquelle ie demandois à Nostre Seigneur, vne mort violente pour son seruice, et la grace d'y ré pandre tout mon sang. De sorte, qu'ayant adroitement retiré ce papier d'entre les mains de ce Barbare, ie voyois sans cesse deuant mes yeux la sentence de ma mort, escrite de mon propre sang, si bien que ie ne m'en pouuois dédire. L'auois neantmoins vne pensée, que ces grandes ames et ces braues courages qui m'auoient precedé en ce combat, auoient esté effectiuement immolez, comme ayans des vertus veritables, et que moy qui n'en auois que les ombres et la figure, ne serois crucifié qu'en peinture.

L'auois encore dans mon Breuiaire, vne Image de S. Ignace avec Nostre Seigneur portant sa Croix, mystere

propre de nostre Compagnie, auquel ayant toujours esté fort affectionné, il luy a pleu de m'y donner quelque part, dans les fatigues extraordinaires que j'eus dans ce chemin ; l'Image de Nostre Dame de Pitié, entourée des cinq playes de son Fils, m'estoit aussi restée : c'estoit ma plus grande recreation et mon reconfort, dans mes détresses : mais la crainte que ces sainets portraits ne fussent méprisez, me fit resoudre de m'en prier et de les cacher dans vn buisson.

Je garday vne petite couronne de Nostre Seigneur, qui me resta seule de tout ce que ie portois sur moy quand ie fus pris. Je la cachay si bien qu'elle ne fut jamais apperceuë de ces Barbares.

Pour reuenir à nostre voyage, quand il fut question de passer le torrent, dont j'ay parlé, on me commanda de le trauerser à beau pied : j'estois desia tout mouillé, ayant passé la nuit dans les herbiers tout trempé de la brume et de la rosée de la nuit qui fut fort froide. J'eus de l'eau iusques à la ceinture dans ce torrent ; tout cela, avec le manque de nourriture, me causa de grandes coliques et des peines excessiues. Je ne laissay pas neantmoins de faire toutes mes deuotions à l'ordinaire, me consolant doucement avec Nostre Seigneur, de la main duquel ie prenois cette Croix, et non pas de la main des hommes.

Il me prit dans ces trauaux vn si grand engourdissement en la iambe gauche, et ie receuois vne si grande incommodité d'vne grosse ampoule qui me vint sous le mesme pied gauche, que mes hostes furent contraints de faire vn giste auquel ils ne s'attendoient pas. Ils n'auoient plus qu'vn morceau de chair bouillie, qu'ils auoient gardée de leur dernier repas, croyans arriuer en lieu où ils trouueroient des viures ; ils le mangerent dans la mesme hostellerie où nous auions logé en tout nostre voyage, sous la voute du Ciel ; et comme ie me sentoix extremement épuisé, j'eus recours à mes deux Patrons, saint Raphaël et sainte Marthe, leur disant doucement en mon cœur, que j'auois bien besoin de quelque rafraichissement dans la soif que j'endurois, et d'vn

peu de bouillon dans mon épuisement. A peine auois-je formé ces sentimens en mon cœur, que l'vn de nos conducteurs m'apporta quelques prunes sauvages qu'il trouua par grande auenture dans les bois : car plus de six cents hommes auoient passé par cet endroit. Sur la nuit, ayant eu bien de la peine d'auoir vn peu d'eau nette pource que nous estions dans vn vilain marais, ie me couchay et m'endormis, sans autre reconfort que de ma lassitude ; mais ie fus bien estonné, que mon hoste m'éveillast et me presentast vn bouillon sans scauoir comment il l'auoit pu faire.

Le lendemain matin, il fallut partir sans desieusner, et marcher avec vne iambe et vn pied estropié et vn corps tout rompu ; j'attribue la force que Dieu me donna, à mes chers Patrons, notamment à S. Ioseph, auquel j'auois vn grand recours. Estans arriuez, à deux heures apres midy, proche de la riuiera qui descend au quartier des Hollandois, au delà de laquelle est placé le premier Bourg des Iroquois, on nous commanda de nous despoüiller et de quitter ce qui nous restoit de nos habits François ; n'ayant plus qu'vn brayer, on jetta sur mon dos, vne houppelande bleuë toute deschirée, et on laissa à mon compagnon vn vieux pourpoint de toile tout rompu. Quelques Sauvages de nostre bande, ayans pris le deuant, estoient retournez iusques à cette riuiera avec leurs femmes, apportans des épis de bled d'Inde et des citrouilles du pays à nos conducteurs ; jamais on ne nous en presenta vn seul morceau. Il estoit tard, nous estions à ieun, estrangement harassés du chemin, couverts de haillons fort sales, et pour rafraichissement on nous commanda de chanter et de marcher en cet équipage. C'estoit le commencement du triomphe de nos victorieux ; j'entonnay les Litanies de la sainte Vierge, le *Veni Creator* et autres Hymnes de l'Eglise.

Comme nous passions la riuiera des Hollandois, ie confessay mon compagnon qui se voulut disposer à la mort, ayant aperceu enuiron quarante ou cinquante Iroquois, qui paroissoient nous

attendre avec des bastons à la main. On nous despoilla tous nuds, à la réserve de nos brayers, et on nous fit passer au trauers de ces Barbares, rangez en haye. Ils me donnerent quelques coups de houssines sur le dos ; mais comme ie doublois le pas, l'vn de ces bourreaux m'arresta tout court, me prenant par le bras qu'il estendit, pour me descharger vn coup d'vn gros et court baston, qu'il éleua en l'air : ie donnay mon bras à Nostre Seigneur, croyant qu'il m'alloit casser et briser l'os entre le coude et le poignet ; mais le coup portant sur la iointure, i'en fus quitte pour vne meurtrissure, qui s'est éuanouïe avec le temps. Entrez que nous fusmes dans la Bourgade, on me fit monter le premier sur vn eschafaud, planté au milieu de la place publique, élevé d'environ cinq pieds ; mon compagnon y vint bien-tost apres moy, portant les marques des bastonnades qu'il auoit receuës ; on voyoit entre autres, les vestiges d'vne fascheuse et douloureuse cinglade, au trauers de sa poitrine.

Ie me sentoïis si fort et si paisible sur ce theatre, et l'enuisageois ceux qui me regardoient, d'vn œil et d'vn esprit si serein, que ie m'estonnois de moy-mesme. Je sentis neantmoins quelque frayeur, à la veuë d'vn certain Borgne qui portoit vn cousteau d'vne main et vn morceau de leur pain de l'autre. Ie me souuenois que le bon Pere Isaac Iogues auoit perdu l'vn de ses poucees sur vn semblable eschafaud, et ne me sentant point pour lors dans la disposition de luy donner mes doigts, ie m'adressay à son bon Ange, et cet homme s'estant auancé, donna le pain qu'il tenoit à mon compagnon, et puis se retira sans faire aucun mal. Vne pluye suruenant écarta les spectateurs, et on nous conduisit sous vn petit toit, à l'entrée d'vne cabane. Là on nous fit chanter ; Dieu me mit dans vne telle soumission à ces Barbares, et ie m'abandonnay si fortement à toutes sortes de mépris qu'il n'y auoit rien que ie ne fisse, pourueu qu'il me fust commandé, et qu'il ne fust pas contre la Loy de Dieu.

Ie diray icy en passant, ce que j'ay remarqué dans vne lettre particuliere, que le Pere ne réussissant pas dans toutes ces singeries selon l'idée des Sauvages, qui par consequent estans moins satisfaits, l'auoient plustost condamné à mort, vn ieune Huron captif parmy ces peuples, se presenta pour chanter, pour danser et pour faire toutes les grimaces en la place du Pere, qui n'auoit iamais appris ce mestier.

Sur le soir, poursuit le Pere, on nous conduisit dans la cabane de celuy qui m'auoit pris ; et là on me donna vn plat de leur sagamité, c'est de la bouillie faite avec de l'eau et de la farine de bled d'Inde. Les vieillards s'estans assemblez dans cette cabane, vne femme presenta vne brasse de Porcelaine pour me faire couper vn doigt. Ie n'eus plus de repugnance de donner mes mains, veu mesmement que dans les esperances que j'auois eues de la vie pendant mon voyage, et dans les desirs de trauailler en suite à la paix, ie croyois toujours qu'il estoit expedient que l'en portasse les marques et qu'il m'en coutast quelque doigt. Si bien que ie ne m'adressay plus aux Anges de ces Barbares, pour éuiter cette croix ; mais bien à saint Gabriel pour obtenir la force de la souffrir gayement. Le Borgne qui s'estoit approché de nostre eschafaud, pour faire ce qu'il n'executa pas pour lors, me prit la main droite, considerant mes doigts ; et comme j'auois la pensée que les doigts de cette main m'estoient vn peu plus necessaires que ceux de la gauche, il la prit quittant la droite, et appellant vn enfant aagé de quatre à cinq ans ; il luy donna son cousteau, me prit l'index, ou le second doigt de la main gauche, et le fit couper à cet enfant. L'offris mon sang et mes souffrances pour la paix, regardant ce petit sacrifice d'vn œil doux, d'vn visage serein et d'vn cœur ferme, chantant le *Vexilla*, et ie me souuiens que ie reiteray deux ou trois fois le couplet ou la strophe *Impleta sunt quæ concinit, David fidei carmine, dicendo nationibus, regnauit à ligno Deus.*

L'Hymne acheuée, et le doigt coupé,

cet homme me met au col vne partie de la Porcelaine que cette femme auoit donnée, et de l'autre il entoura mon doigt coupé, qu'il porta à celui qui m'auoit pris. Or comme le sang sortoit de la playe en abondance, ce Borgne y voulut appliquer le feu de sa pipe à prendre du tabac pour l'estancher, ce qui m'auoit causé vne grande douleur ; mais il fut preuenu par d'autres, qui y firent appliquer vn charbon ardent, par le mesme enfant qui me l'auoit coupé. Le sang ne laissant pas de couler, on me l'enueloppa quelque temps apres d'vne feuille de bled d'Inde, et ce fut tout l'appareil qu'on y mit, iusques à ce qu'on m'eust donné la vie. L'abrégeray, adjouste le Pere, ce qui suit, puis qu'il me semble qu'on me l'arrache des mains.

Le lendemain, on nous mena dans vne Bourgade où se deuoit tenir vne grande assemblée des notables du pays. Vne femme m'osta mes souliers, croyant peut-estre qu'on nous alloit executer à mort. Je fis donc ce voyage nuds pieds et nud teste. Nous fusmes exposés trois iours et deux nuits, sçauoir est le Vendredy, le Samedy et le Dimanche, qui estoit la veille de la Natiuité de la sainte Vierge, à la risée, aux brocards, et aux insolences des enfans et de tout le monde : nous participasmes à la promesse qui fut faite au Fils de Dieu, deuant sa naissance : *Saturabitur opprobriis* ; il sera repeu d'opprobres : c'estoit nostre grand mets depuis le matin iusques au soir, dedans la grande place publique, où nous estions exposez. Les vns me donnoient des coups de leurs calumets sur mon doigt coupé ; d'autres y appliquoient des cendres bruslantes ; quelques-vns m'y donnoient des chique-nodes ; d'autres y appliquoient le feu de leur tabac, et d'autres la pierre chaude de leurs petunoirs. En vn mot chacun faisoit quelque mal, selon sa fantaisie. Voila ce que nous souffrions au dehors ; et au dedans nous n'attendions pour le dernier acte de cette tragedie, que des tourmens horribles et espouuantables.

La nuit du Vendredy au Samedy, ils

bruslerent dans le feu de leurs calumets les deux Index de la main gauche et de la main droite du pauvre Mathurin, mon compagnon : ce qu'il endura avec vne patience admirable, chantant l'*Ave maris stella* dans ses souffrances. Nous fusmes liez fort rigoureusement pendant ces deux nuits ; on attacha les liens de nos pieds et de nos mains, si haut et d'vne façon si rude et si maussade, que nous estions à demy suspendus en l'air, ce qui nous causoit vne douleur tres-grande, et si sensible qu'vn bon vieillard, voyant bien qu'elle estoit insupportable, lascha nos liens et nous soulagea vn petit.

Les anciens commanderent à la ieu nesse de se contenter l'vne de ces deux nuits, de nous faire chanter et danser, sans nous causer d'autres tourmens. Ce qui n'empescha pas qu'en passant apres des feux qui estoient en la cabane, ceux qui les entouroient, ne nous appliquassent quelque tison ardent sur la chair. Je receus vne bonne part de ces brusleures.

Le Dimanche se passa en conseils et en assemblées, pour sçauoir ce que l'on feroit de nous. Sur le soir, on prononça nostre sentence, mais en des termes que ie n'entendis point. Je la pris pour vne sentence de mort, et mon esprit s'y trouua si disposé, qu'il sembloit que ie voyois la grace toute preste pour me soutenir dans la cruauté des derniers tourmens ; mais ma sentence estoit plus douce. Je fus donné à vne bonne vieille femme, en la place d'vn sien frere, pris ou tué par ceux de nostre party. Je n'auois pas peur cela la vie sauue : car cette femme pouuoit me faire mourir par tous les tourmens que la vengeance auroit pu suggerer à son esprit ; mais elle eut compassion de moy, me deliurant de la mort, au temps que l'Eglise honore la naissance de la sainte Vierge. Je prie Dieu de recompenser cette bonté. Si tost que ie fus entré en sa cabane, elle se mit à chanter vne chanson des morts, que deux de ses filles poursuui rent avec elle. P'estois aupres du feu pendant ces chants lugubres ; on me fit asseoir sur vne espece de table vn peu

éleuëe, et alors ie connus que i'estois donné pour vn mort, dont ces femmes renoueloient le dernier deuil, faisant ressusciter le trespasé en ma personne, suiuant leur custume. Je rencontray dans cette cabane, vne Algonquine captiue adoptée dans cette famille, où ie me voyois aussi adopté. Comme ie l'auois veuë autrefois et que i'entendois sa langue, cela me resiouit. Je trouuay aussi vn Huron de mon ancienne connoissance, ce qui augmenta ma ioye.

Aussi-tost que ie fus fait parent de ma maison, on commença de panser mon doigt à la sauuage ; on y appliqua, ie ne scay quelles racines, ou escorces cuites, qu'on enueloppa d'vn chiffon de toile, plus gras qu'vn torchon de cuisine. Ce cataplasme me dura quinze iours, si bien qu'il s'endurcit, en sorte qu'il m'estoit fort incommode. On me donna vne demie couuerte, pour me seruir de robe et de liect ; et quelque temps apres, on me fit des chausses et des souliers à leur mode ; on me donna aussi vne vieille chemise fort grasse, et tout cela avec tant de bonté sauuage et vne si grande affection, que ie n'ay point éprouné plus de cordialité parmy les Sauuages qui nous sont amis. De plus on alla payer ma vie à celuy qui m'auoit pris, par quelques milliers de porcelaine.

Pour mon pauvre compagnon, il fut mené le Dimanche en vne autre Bourgade, et bruslé le Lundy, iour de la Natiuité de la sainte Vierge, qui m'auoit deliuré dés la premiere entrée de sa feste.

A trois iours de là, on apporta dans la Bourgade où i'estois, des nouvelles de l'armée qui estoit allée aux Trois Riuieres. Je fus vn assez long-temps dans les alarmes de la mort, ne scachant pas si elles estoient bonnes ou mauuaises ; estant bien assuré que ie serois l'objet de leurs vengeances, au cas qu'elles fussent mauuaises.

Mais enfin il vint vn Capitaine, qui auoit charge de me faire donner la vie, et de me reconduire aux Trois Riuieres. Il écheut par vne providence toute particuliere que cet homme estoit de la

famille où i'auois esté donné, et frere de celle qui m'auoit adopté pour son frere. Il demouroit dans vne autre Bourgade, d'où il m'enuoya deux Hurons, pour m'inuiter de l'aller voir. Ces bonnes gens dirent des merueilles de moy aux Iroquois, les asseurans que i'estois regretté de tous les François, et que de ma vie et de mon retour dependoit la vie de leurs compatriotes, qu'on auoit laissés pour ostages aux Trois Riuieres. Ces discours me firent autant considerer que l'auois esté mesprisé. Le Capitaine dont ie viens de parler, fut rauy me voyant encore en vie ; il me donna vn vieux chapeau, qui me fit plaisir, pource qu'il y auoit douze iours que i'allois nue teste. Il me promit de me mener aux Hollandois pour me faire habiller, et en suite de me ramener aux pays des François.

On commença, sur le rapport de ce Capitaine, à faire des assemblées et à tenir des conseils pour arrester la paix avec les François, pendant lesquels ie fus mené au fort d'Orange, tenu par les Hollandois, où l'arriuay le vingtiesme de Septembre. La premiere maison que ie rencontray me receut tres-charitablement : on m'y presenta dequoy disner, et entr'autres choses i'y mangeay des pommes, dont ie n'auois point gusté depuis quinze ans ; on m'y fit encore present d'vne chemise blanche. Vn ieune homme, pris aux Trois Riuieres par les Iroquois, et rachepté par les Hollandois, ausquels il seruoit d'interprete, me vint trouuer, et apres quelque entretien, me dit qu'il se viendroit confesser le lendemain, qui estoit le Dimanche.

Vne bonne Dame Ecossoise, qui s'est montrée dans toutes rencontres tres-charitable aux François, et qui auoit fait tout son pouuoir pour rachepter le petit fils de Monsieur Petit, qui est mort depuis parmy les Iroquois, me mena en sa maison, pour leuer l'appareil d'écorce ou de racines que ces bonnes Iroquoises, dont i'ay parlé, auoient mis sur mon doigt, et l'ayant veu encore bien malade, m'enuoya au fort d'Orange pour le faire panser par vn Chi-

rurgien. Je recontray là le Gouverneur de ce fort, à qui le Capitaine Iroquois auoit présenté vne lettre de Monsieur de Lauzon, Gouverneur pour le Roy sur le grand fleuve de Saint Laurens en la Nouvelle France. Cet homme me recent fort froidement, nonobstant que la lettre qu'on luy auoit apportée me recommandast tres-avantageusement. Comme la nuit s'approchoit, et que ie m'en allois coucher sur le plancher, sans liet et sans souper, vn Sauvage demanda permission au Gouverneur de me mener en vne maison qui luy estoit amie. J'y fus conduit et i'y trouuay vn vieillard qui me recent avec beaucoup de bienveillance. Le François dont i'ay fait mention cy-dessus, demouroit en cette maison ; il mit ordre à sa conscience pendant trois nuits que ie demeuray avec luy, chez cet honneste homme, dont ie voudrois pouuoir reconnoistre la courtoisie, par toutes sortes de seruiçes, tant il me traista honnestement, lors que i'estois en vn estat le plus miserable du monde. Je ne pouuois pas manquer d'habits, cet honneste Gentilhomme m'en presenta vn fort honneste ; et à mesme temps, vn bon Vvalon, ne sçachant rien de cet office, alloit quester par les maisons, pour trouuer dequoy m'habiller. On me dit encore que cette bonne Dame Ecossoise me preparoit la mesme charité ; mais ie les remerciay tous, et ie ne voulus iamais rien accepter qu'un capot et des bas de chausses à la sauuage, avec des souliers François, et vne couuerture qui me deuoit seruir de liet à mon retour. Cette Dame prit le soin de tout cela, avec tant d'adresse et d'affection, qu'elle n'épargna aucun ajustement dont elle se peut auiser. Mes hostes me presserent de prendre des prouisions pour mon voyage ; mais ie me contentay de receuoir quelques pesches, d'un marchand de Bruxelles, bon Catholique, que ie confessay à mon depart. Il fallut leur promettre à tous que ie les retournerois voir l'Esté prochain, tant ils me tesmoignerent d'amour et de bienveillance.

Sortant du quartier des Hollandois, ie fus conduit à la Bourgade de celui qui

m'auoit pris. L'allant visiter, il me rendit mon Breuiaire. De là nous allasmes au Bourg, et à la cabane où i'auois esté adopté. Je n'y fus que deux iours : car on me vint prendre avec ma seur, qui m'auoit donné la vie, pour me mener en la plus grande des Bourgades Iroquoises, afin d'assister aux conseils et aux assemblées, où on deuoit parler de la paix. Je remarquay qu'on amassoit par tout des presens pour me reconduire à Quebec. Ce n'estoient plus que festins, dans lesquels on me faisoit tout le bon accueil possible. Enfin le iour de S. Michel, il fut arrêté qu'on iroit demander et conclure la paix avec les François et avec leurs alliez. Cette conclusion fut prise en la Bourgade où le premier François, le bon René Goupil, compagnon du Pere Isaac Jogues, auoit esté tué par les Iroquois, le mesme iour de S. Michel. Je m'estois toujours attendu que cette feste ne se passeroit pas sans quelque chose de remarquable.

Trois iours apres cette resolution, on me dit que le Capitaine qui m'auoit conduit au quartier des Hollandois me conduiroit au pays des François, non par eau, à cause des tempestes qui sont ordinairement en cette saison sur le lac Champlain, par où il eût fallu passer, mais par vn autre chemin, tres-fascheux pour moy, d'autant qu'il falloit marcher sept ou huit iours à pied, dans ces grandes forests, et ie n'auois ny force, ny iambes pour vn si grand travail. Au bout de ces huit iournées, on trouue vne riuere, sur laquelle on vogue environ deux iours, et puis on rencontre le grand fleuve de Saint Laurens, dans lequel se descharge cette riuere, à soixante lieues, ou enuiron, au dessus de l'Isle de Montreal, assez proche du lac nommé l'Ontario.

Je me souuins pour lors de S. Ioseph, qui porta Nostre Seigneur en Egypte, par les deserts d'Arabie, comme on croit ; ie le priay de me seruir de guide et de support dans les fatigues de ce voyage. P'auois toujours eu grand recours à sa protection, dans tous mes trauaux, comme aussi à S. Michel, protecteur de l'Eglise et de la France. Et

il arriva, comme j'ay appris depuis, que le quatriesme de Septembre, iour auquel l'entray pour la premiere fois en vne Bourgade Iroquoise, qu'on chanta à Quebec le *Te Deum*, dans vne petite Eglise dediée à S. Ioseph, en action de grace de ma deliurance et de mon retour aux Trois Riuieres, vn bruit s'estant élevé, sans qu'on en ait iamais pu decouvrir le premier auteur, que ie m'estois eschappé des mains de l'Ennemy. Et ce mesme iour, on alla presenter le Sacrifice de la Messe pour le mesme sujet, en l'Anse de S. Ioseph, dans vne Eglise dediée à Dieu, sous le nom de S. Michel, que nous pouuons appeller l'Ange de nostre paix, puis qu'elle a esté concludë le iour de sa feste au pays des Iroquois.

Enfin le troisieme d'Octobre, ie quittay le dernier Bourg des Iroquois pour retourner à Quebec. Je rencontray sur vne petite colline, vn peu esloignée du Bourg, les Capitaines et les anciens du pays qui m'attendoient, avec les presens qu'ils enuoioient comme les contrats de la paix. Ils me firent leur derniere harangue, m'excitant à lier fortement nostre nouvelle alliance. Mon conducteur s'estant chargé des presens, nous poursuivis nostre chemin et fismes seulement quatre lieues cette premiere iournée. Tous ceux que nous auions à la rencontre me faisoient quelque carresse à leur mode, et me prioient de moyenner vne bonne paix avec les François.

Ie commençay et acheuay ce chemin par terre, avec des peines inconcevables. Nous partismes vn Vendredy, troisieme d'Octobre, et nous arrivâmes à la premiere riviere, dont j'ay parlé cy-dessus, le Samedy onzieme du mois. Nous marchions en compaignie de plusieurs Iroquois, qui s'en alloient à la chasse au Castor, au lac de l'Ontario. Les pluyes, les montagnes, les vallées, les torrens et les ruisseaux, et quatre rivieres assez grosses, qu'il fallut passer à gué et se mouiller iusques à la ceinture, vne autre plus grande qu'il fallut traverser avec des cayeux branlans et mal liez, les viures fort courts, et du

seul bled d'Inde tout nouveau, sans pain, sans vin, sans viande, sans aucune chasse, ces endroits en estans depeuplés : toutes ces choses, dis-je, me bastirent vne Croix si horrible et si continuelle, qu'il me semble que ce fut vn miracle perpetuel, que ie l'aye pu porter, dans vne peine si excessiue et dans vne si grande foiblesse. Ce fut aussi vne merueille bien particuliere que mon Guide soit toujours demeuré dans la douceur et dans la patience, me voyant si mauvais pieton. Il me semble que ie participay en petit, en ce retour, aux langueurs et aux defaillances du Roy des affligez, comme j'auois eu part en mon voyage, apres ma prise, à ses liens et à ses agonies.

Mais voicy qu'au bout de ce travail de neuf iours, parurent trois ieunes hommes, enuoyez de la part des Anciens du pays, pour donner auidis à mon Conducteur, qu'un Capitaine à qui on auoit fait des presens aux Trois Riuieres pour ma deliurance, venant d'arriver au pays, rapportoit que les ostages Iroquois, laissez dans le fort des François auoient esté mis aux fers, et qu'on auoit desia cassé la teste à quelques-vns d'iceux : ce Capitaine asseuroit qu'il auoit appris cette nouvelle de la bouche d'un Sauvage son amy. Et partant on auertissoit mon Conducteur et ses gens de prendre garde, s'ils deuoient s'engager plus auant, dans l'estat des affaires. Je n'eus point de repartie. Mon Conducteur me dit, avec vn grand courage, que si ie voulois donner ma parole que ie tascherois de conseruer sa vie, qu'il l'exposeroit à toutes sortes de dangers, pour me ramener sain et sauf parmy les François. Je luy donnay fort librement, et ce plusieurs fois, car il me la demanda toujours. La parole donnée et acceptée, nous nous embarquâmes et poursuivis nostre chemin. J'ay sceu depuis que ce faux bruit estoit fondé, sur ce qu'on auoit mis les fers aux pieds d'un Sauvage Algonquin, qui s'étoit enyuré. Ces alarmes nous venoient de temps en temps, et quelques-vns prenoient plaisir de me les donner, croyans m'intimider ; mais ces gens-là n'estoient pas du nombre

de mes Guides, lesquels m'ont toujours traité avec beaucoup de douceur.

Comme nous commençons d'approcher de l'Isle de Montreal, mes gens auoient peur de rencontrer des Algonquins, et cependant ils s'amusoient si fort à la chasse, qui est tres-abondante en ces endroits du grand fleuve saint Laurent, que ce retardement me sembloit ennuyeux. Nostre derniere croix fut le danger de nous perdre, dans les bouillons du sault de saint Léouis, à la veuë de l'habitation de Montreal. Je creus quasi trouuer mon tombeau dans ces courants, mais ils ne me firent aucun mal, que de lauer le reste de mes fautes.

Enfin nous abordasmes heureusement en cette habitation, le vingt quatriesme d'Octobre, les neuf semaines accomplies de ma captiuité, en l'honneur de S. Michel et de tous les saints Anges. Nous en partismes le vingt cinquiesme sur le soir, et arriuasmes aux Trois Riuieres le vingt huitiesme, où nous demeurasmes iusques au troisieme de Nouembre. Le cinquiesme, nous mismes pied à terre à Quebec; le sixiesme, nos Iroquois, mes Conducteurs, firent leurs presens pour la paix, ausquels on répondit par d'autres presens, et ainsi vn Dimanche au soir, quatre vingt et vn iours apres ma prise, c'est à dire neuf fois neuf iours accomplis, la grande affaire de la paix tant desirée fut terminée. Les Saints Anges faisans voir par ce nombre de neuf, qui leur est dedié, la part qu'ils prenoient en ce saint ourage, conduit tout d'vne autre façon, que les affaires des Sauvages, qui sont extremement longs en leurs assemblées et en leurs procedez. Le n'ay esté qu'vn mois dans le pays des Iroquois. Y'entray le quatriesme Septembre. L'en sortis le troisieme d'Octobre. Et dans ce peu de temps, j'ay communiqué avec les Hollandois, j'ay veu le fort d'Orange, j'ay passé trois fois dans les quatre Bourgades des Iroquois Anniehronnons; le reste du temps de ma captiuité a esté employé dans mon allée et dans mon retour. Je fus conduit par la Riuiere des Iroquois et

par le lac de Champlain, et ne fis en suite que deux iournées de chemin par terre. Et ie suis reuenu par vne autre route: si bien que j'ay passé par les deux chemins que tiennent leurs armées et leurs guerriers, quand ils nous viennent chercher. Voila à peu près ce que l'obeyssance a exigé de moy, sur mon voyage.

---

#### CHAPITRE V.

##### *De la paix faite avec les Iroquois.*

Enfin nous auons la paix: pleut à Dieu que ces paroles fussent aussi veritables dans la bouche des François, qu'elles sont douces et agreables aux Habitans de la Nouvelle France. Ouy, mais dira quelqu'un, les Iroquois sont des perfides; ils ne font la paix que pour trahir plus auantageusement dans vne nouvelle guerre: le passé nous est vn grand pronostique du futur; nous auons desia eu la paix avec eux, et ils l'ont violée. Je confesse que nous auons eu la paix avec eux; mais ie ne sçay si jamais ils l'ont euë avec nous: car à vray dire, c'estoit nous qui les portions à la paix, nous les pressions, et par presens et par de longs conseils. Ils auoient bien quelque inclination de s'allier des François; mais ils auoient horreur des Sauvages, notamment des Algonquins. Ceux qui auoient les yeux ouuerts connoissoient bien que cette paix n'estoit pas dans la parfaite idée des Sauvages. Mais quoy qu'il en soit du futur, duquel ie ne voudrois pas répondre, ny en l'vne ny en l'autre France, si pouuons-nous dire avec verité que ce sont presentement les Iroquois qui ont fait la paix. Ou plustost, disons que c'est Dieu: car ce coup est si soudain, ce changement si impreneu, ces dispositions dans des esprits Barbares si surprenantes, qu'il faut confesser qu'vn genie plus releué que l'humain a conduit cet ourage. Le soir, il n'y auoit rien de si hideux, pour

ainsi dire, et de si défait, que le visage de ce pauvre pays : et le lendemain il n'y a rien de si gay et de si ioyeux que la face de tous les Habitans. On se tuë, on se massacre, on saccage, on brusle, vn Mercredy par exemple, et le Ieudy on se fait des presens et on se visite les vns les autres, comme font des amis. Si les Iroquois ont quelque dessein, Dieu a aussi les siens. Je m'assure qu'on auouëra que ce que ie vais dire ne s'est point fait par vn pur rencontre.

Le iour de la Visitation de la Sainte Vierge, le Capitaine Aontarisaty tant regretté des Iroquois, ayant esté pris de nos Sauvages, et instruit par nos Peres fut baptisé, et ce mesme iour, ayant esté executé à mort, il monta au Ciel. Je ne doute point qu'il n'ait remercié la Sainte Vierge de ses malheurs et de son bonheur, et qu'il n'ait prié Dieu pour ses compatriotes.

Les habitans de Montreal, comme nous auons remarqué cy-dessus, ayant fait vn vœu solennel de celebrer publiquement la feste de la Presentation de cette Mere des bontez, les Iroquois des Nations plus hautes les rechercherent de paix.

Ce fut le iour de l'Assomption de cette Reyne des Anges et des hommes que les Hurons prirent dans l'Isle de Montreal, cet autre fameux Capitaine Iroquois, qui fut cause que les Annichronnons demanderent nostre alliance, comme nous verrons bien-tost.

Le François qui accompagnoit le Pere Poncet en sa prise, ayant esté bruslé au pays des Iroquois, ils donnerent la vie au Pere, au temps que l'Eglise honore la Natiuité de la Sainte Vierge, et il traouilla en suite si efficacement à la paix, ou plustost la Sainte Vierge, et les Saints Anges, que le iour de S. Michel, il fut arresté dans vn conseil public des vieillards du pays, qu'on rameneroit le Pere à Quebec, et qu'on lieroit fortement la paix avec les François.

Le mesme iour de la naissance de la Sainte Vierge, pendant que les Iroquois Annichronnons concludoient la paix en leur pays, on faisoit vne procession generale à Quebec, pour gagner le cœur

du Fils, par l'entremise de la Mere. On y fit marcher quatre cents mousquetaires bien armez, qui faisans leurs décharges de temps en temps bien à propos, donnerent de l'espouuante aux Iroquois, qui estoient descendus pour parler de la paix : ce qui les fit iuger que cette paix leur estoit d'autant plus necessaire, qu'ils remarquoient d'adresse en nos François, à manier les armes, dont ils venoient d'experimenter quelques effets aux Trois Riuieres.

Or dites-moy maintenant, si le hazard ou la Prouidence ont trauaillé dans ces rencontres ; et si la deuotion des habitans de la Nouvelle France, et la confiance qu'ils ont eüe enuers l'Espouse du grand Saint Ioseph, patron de toutes ces nouvelles Eglises, n'a pas esté bien recompensée ? Passons outre.

Les Iroquois qui nous faisoient la guerre estoient diuisez en cinq Nations, dont voicy les noms en langue Huronne.

Les Anniehronnons, dont le pays s'appelle Anié.

Les Onneiohronnons, dont le principal Bourg se nomme Onneïot.

Les Onnontaëronnons, dont le pays et la principale Bourgade se nomment Onnontaë.

Les Sonnontouaheronnons, du pays nommé Sonnonthouan.

Les Onionehronnons, dont le Bourg s'appelle Onneïoté.

Qui a porté toutes ces Nations à prendre des sentimens de paix, independamment les vns des autres ? Nous auons sceu de bonne part que les Sonnontouaheronnons, qui font la plus grande Nation Iroquoise et la plus peuplée, pensoient à la paix dès le Printemps, avec dessein d'y faire ioindre les Onionehronnons, leurs plus proches voisins.

Nous auons veu au Chapitre second, comme les Onnontaëronnons, et en suite les Onneiohronnons, sont venus la demander aux François de Montreal.

Il ne restoit plus que le seul Iroquois Anniehronnon, lequel enflé de ses victoires, vouloit perseuerer dans les desirs de la guerre ; mais il a donné les mains, aussi bien que les autres. Toutes

ces pensées de paix et d'alliance sont-elles entrées quasi à mesme temps, dans les esprits farouches et insolens de ces Nations, sans vne prouidence toute particuliere ? *Deus nobis hæc omnia fecit.* Disons plustost *Digitus Dei est hic.* Ce coup est vn coup de la puissance du grand Dieu. Ce qui nous console fortement dans cette sainte prouidence, est que si quelqu'vne de ces Nations venoit à se dementir, il est bien croyable que les autres nous ayant recherchés, chacune en son particulier, ne romproient pas si facilement avec nous. Mais venons au détail.

Les Onnontaëronnons, s'estant presentés au nombre de soixante à Montreal, pour sonder si le cœur des François auoit quelque disposition à la paix, le Gouverneur de la place, se défiant d'eux prudemment, leur dit que leurs desloyautez passées rendoient leurs propositions fort suspectes, et que s'ils auoient quelque amour pour nostre alliance, il falloit le témoigner à Monsieur de Lauzon, Gouverneur de tout le pays, qui estoit à Quebec. Le Capitaine répondit qu'il falloit bien distinguer entre Nation et Nation ; que les Onnontaëronnons n'estoient pas infideles comme les Iroquois Anniehronnons, qui recuisent leur fiel et l'amertume de leur cœur au milieu de leur poitrine, quand leur langue profere quelques bonnes paroles ; que pour luy, à qui toute la Nation auoit fait entendre ses intentions, il parloit de toutes les parties de son corps, depuis ses plus petits orteils iusques au sommet de la teste, et qu'il n'y auoit rien dans son cœur ny dans le reste de ses membres, qui dementist ce qui estoit sorti de sa bouche ; qu'il iroit voir le grand Onontio, le Gouverneur des François, et qu'il luy feroit ses presens, dans lesquels estoient renfermez les desirs de toute sa Nation.

En effet, il descendit de Montreal iusques à Quebec, faisant soixante lieues sur le grand fleuve. La premiere assemblée se tint en l'Isle d'Orleans, en la Bourgade des Hurons, à deux lieues de Quebec. Ce Capitaine fit estaler ses presens, qui seruent parmy tous ces

peuples Barbares, comme parmy nous les escrits et les contrats. Tout le monde estant assis, il se leua, inuocant premierement le Soleil, comme vn tesmoin fidele de la sincerité de ses pensées, comme vn flambeau qui bannissoit la nuit et les tenebres de son cœur, pour donner vn iour veritable à ses paroles.

Ces presens consistoient en castors et en porcelaine, et chacun d'eux auoit son nom, et faisoit voir le desir de celuy qui parloit et de ceux qui l'auoient delegué.

Le premier se donnoit pour essayer les larmes qu'on iette ordinairement à la nouvelle des braues guerriers massacz dans les combats.

Le second deuoit seruir d'vn breuage agreable, contre ce qui pourroit rester d'amertume dans le cœur des François pour la mort de leurs gens.

Le troisieme deuoit fournir vne escorce ou vne couuerture, pour mettre sur les morts, de peur que leur regard ne renouuellast les anciennes querelles.

Le quatriesme estoit pour les enterrer, et pour fouler bien fort la terre dessus leurs fosses, afin que iamais rien ne sortist de leurs tombeaux qui pût attrister leurs parens, et causer dans leurs esprits quelque émotion de vengeance.

Le cinquieme deuoit seruir d'enveloppe, pour si bien empaqueter les armes, qu'on n'y touchast plus dorénavant.

Le sixiesme, pour nettoyer la riuiera, souillée de tant de sang.

Le dernier, pour exhorter les Hurons d'agréer ce qu'Onontio, grand Capitaine des François, deuoit conclure touchant la paix.

Comme il se faut accoustumer aux coutumes et aux façons de faire des peuples qu'on veut gagner, quand elles ne sont pas esloignées de la raison, Monsieur le Gouverneur rendit parole pour parole et presens pour presens.

Le premier fut donné pour faire tomber la hache d'armes, des mains de l'Iroquois Onnontaëronnon.

Le second, pour briser la chaudiere,

où il faisoit cuire les hommes qu'il prenoit en guerre.

Le troisieme, pour leur faire quitter les cousleaux qui seruoient à cetteoucherie.

Le quatrieme, pour leur faire mettre bas leurs arcs et leurs flèches, et autres armes.

Le cinquieme, pour effacer les peintures et les couleurs rouges, dont ils se barbouillent le visage, quand ils vont en guerre.

Le sixiesme, pour cacher si bien les canots, ou les bateaux qu'ils font pour les combats, qu'ils ne puissent iamais plus les retrouver.

Ces contrats passez, tout le monde s'en réioit. Ces Ambassadeurs, ou ces Delegez pour la paix, emporterent leurs capots, leurs couuertures, leurs chaudières, et autres semblables denrées, enquoy, à mon aduis, consistoient leurs presents. Ils promirent que dans quelque temps ils rapporteroient des nouvelles de la ioye vniuerselle de toute leur Nation.

Venons maintenant aux Iroquois Anniehronnons, les plus orgueilleux et les plus superbes de toutes ces contrées. Ce sont eux qui ont massacré le Pere Isaac Iogues, bruslé le Pere Jean de Brebeuf et le Pere Gabriel Lalemant, et plusieurs autres François.

Ces Thrasons, ayant pris resolution de surprendre et de mettre à feu et à sang le Bourg des Trois Riuieres, comme nous auons veu cy-dessus, et trouuant plus de resistance qu'ils n'auoient pensé, furent changez quasi en vn moment. Dix ou douze d'entre eux parurent avec vn Guidon blanc, sur le grand fleuue, s'approchant du fort et criant qu'ils vouloient parler et traiter de paix ; et qu'on leur enuoyast quelqu'un pour les escouter. Celuy qui se presenta de la part des François, commença par des inuectiues, leur reprochant leurs fourbes et leurs perfidies. Tu es vn ieune homme, respondit le Capitaine de ces Iroquois, nous auons demandé quelqu'un qui nous écoutast, et non pas vn ieune homme pour nous venir parler. Va-t-en voir tes vieillards

et ceux qui determinent de vos affaires, prends langue d'eux, et puis tu parleras. Je scay, repart le François, leurs sentimens : ils croyent tous que vous estes des trompeurs, qui ne scauez ce que c'est de tenir vostre parole. Vas les consulter, et dis leur que nous auons de bonnes pensées, et que nostre cœur n'a plus de venin. Le François remonta au fort, on s'assembla en la maison de Ville, et on creut que ces Barbares n'auoient aucune volonté de la paix ; mais qu'ils cherchoient les occasions de nous surprendre. Cet homme les retourne voir. Je vous auois bien dit, leur fit-il, que j'auois connoissance des pensées de nos Anciens. Ils vous prennent tous pour des fourbes et pour des gens avec lesquels il ne faut point parler, que par la bouche de nos canons. Si vous auiez des pensées de paix, vous parleriez de nous rendre vn de nos Peres et vn François que vos gens ont pris depuis peu, és enuirs de Quebec. Ce Capitaine fut surpris à cette nouvelle, n'ayant point connoissance de cette prise. Je n'ay pas sceu, repart-il, qu'on ait pris des François ; mais ie m'en vais presentement enuoyer deux canots en diligence en nostre pays, afin d'empescher qu'on ne leur fasse aucun mal ; et ie te donne parole que s'ils sont encore viuans, tu les verras bien-tost dans vos habitations.

Cet homme parloit d'un tel accent, que son cœur parut s'accorder avec ses paroles. Mais vn rencontre arriua sur ces entrefaites, qui fit iuger que ce petit rayon de paix, qui commençoit à poindre, s'alloit éteindre dès sa premiere naissance. Nos François s'imaginoient que ces Barbares, ayant appris que nos Hurons tenoient quelques-uns de leurs gens prisonniers, demandoient la paix pour leur sauuer la vie, et par ie ne scay quel malheur, disons-plustost par vne secretae prouidence, ces prisonniers tomberent en leurs mains, en la façon que ie vais dire.

Vn Capitaine Huron, allant en guerre, fut auerty par les François qui sont à Montreal, qu'il y auoit des ennemis dedans leur Isle ; ce Capitaine, comme

nous auons desia remarqué, les cherche, les trouue à la piste, les poursuit, les attaque, et les ayant defaits, il prit leur Capitaine, et quatre des principaux de ses gens. Or comme il ne scauoit pas qu'il y eust vne armée d'Iroquois aux Trois Riuieres, et qu'il falloit passer par là pour descendre à Quebec, où il vouloit mener ses prisonniers, il alla iustement donner dans les panneaux, comme on dit. Car lors qu'il y pensoit le moins, et qu'il descendoit doucement sur le grand fleuue, s'entretenant de la paix et de la guerre avec ses prisonniers, il apercent de loin l'armée Iroquoise; et il se vit, quasi en vn moment, de victorieux vaincu, et de triomphant captif. Vne partie de ses gens, tournant le cap de leurs petits bateaux vers la terre, se sauuerent au plustost dans les bois; les autres ne voulant pas reculer, furent sur le point de massacrer leurs cinq captifs, pour mourir plus glorieusement, selon les idées du pays, dans le sang de leurs ennemis. Mais Dieu retint leurs bras desia leués pour ramener le coup. Il leur donna des pensées de vie et de paix, à la veuë de la mort, et dans les apparences de la continuation d'vne cruelle guerre. Aoueaté, Capitaine des Hurons, s'adressant au Capitaine des Iroquois, son captif, nommé Atonhieiarba, luy dit: Mon neveu, (c'est vn terme d'amitié visité parmy ces peuples), ta vie est entre mes mains; ie te peux tuer, et me sauuer aussi bien que les autres, ou me ietter au milieu de tes gens pour en massacrer autant qu'il me seroit possible: mais ton sang et celuy de tes gens ne nous retireroient pas des malheurs où vos armes nous ont ietez. Nous auons parlé d'alliance, puisque la paix est plus precieuse que ma vie, j'ayme mieux la risquer, dans le dessein de procurer vn si grand bien à mes petits neveux, que de venger par l'effusion de ton sang la mort de mes Ancestres. Au moins, mourrai-ie honorablement, si on me tuë après t'auoir donné la vie. Et toy, si tu me laisses massacrer par tes parens, le pouuant empescher, tu passeras le reste de tes iours dans le deshonneur; tu seras tenu pour vn

lasche, d'auoir souffert qu'on mist à mort, celuy qui venoit de te donner la vie. Le Capitaine Iroquois repartit: Mon oucle, tes pensées sont droites. Il est vray que tu me peux oster la vie: mais doune-la moy, pour te la conseruer. La gloire que j'ay acquise à ma Nation par mes victoires, ne me rend pas si peu considerable dans l'esprit de mes Compatriotes, que ie ne puisse l'asseur de la vie, toy et tes gens. Si les miens te veulent attaquer, mon corps te seruira de bouclier. Je souffrirois plus tost qu'ils me bruslassent à petit feu, que de me rendre meprisable iusques à ce point, de ne pas honorer vostre bienfait et mon retour par vostre deliurance.

Les Onnontaeronnons, qui portoient les presens dont nous venons de parler, à Onontio, c'est à dire à Monsieur le Gouverneur, pour disposer son esprit à la paix, s'estant embarquez à Montreal, avec ces deux Capitaines victorieux et vaincus, voyant la medaille tournée et la face des affaires bien changée par le rencontre de cette armée Iroquoise, se mirent du costé des Hurons, et protesterent tout haut, que si on attaquoit leurs conducteurs, car c'estoient les Hurons qui les auoient embarqués, qu'ils exposeroient leur vie pour eux. Atonhieiarba, Capitaine Iroquois, leur dit: Ne craignez point; ie vous donne parole que nous serons receus fauorablement. Ils auoient fait halte pendant ce discours. Ils poussent leurs canots vers l'armée, qui les ayant reconnus, enuoient dix-huit grands canots au deuant d'eux. Ils se virent inuestis de tous costés en vn moment; ces canots venoient tous avec vn esprit de paix: iusques-là que celuy qui les commandoit, ayant parlé en peu de mots au Capitaine Iroquois captif, son compatriote, enuoya du monde à terre pour chercher les Hurons fuyards, et leur donner assurance de la vie et de la paix. Aoueaté, Capitaine Huron, se voyant au milieu de ses Ennemis, dont les tesmoignages de bienueillance luy paroissoient des marques de trahison, et leurs caresses des indices de sa mort, ou plustost de mille

morts auant que de mourir, se leue, et pour s'animer aux souffrances, chante d'vn ton martial ses anciennes proüesses, il rapporte le nombre d'Iroquois qu'il a tués, les cruautés qu'il a exercées sur eux, et celles dont il espere que ses neveux vengeront quelque iour, les tourmens qu'il va souffrir.

Tu n'es ny captif, ny en danger de mort, luy respondent les Iroquois; tu es au milieu de tes freres, et tu scauras que le François, le Huron, et l'Iroquois n'ont plus de guerre ensemble; quitte la chanson de guerre, entonne vne chanson de paix, qui commence auiourd'huy pour ne finir iamais.

Vous estes des perfides, repart le Capitaine Huron, vostre cœur est enuennimé; vostre esprit est rempli de fourbes: si vous parlez de paix, ce n'est que pour vser d'vne trahison plus funeste, et pour nous et pour les François. Je ne connois que trop vos ruses. Contentez-vous maintenant de manger la teste des Hurons; mais scachez que vous ne tenez pas encore les autres membres. Mes gens ont encore des pieds et des mains, des iambes et des bras. Cela dit, il tend le col pour estre coupé; mais voyant que personne ne mettoit la main au cousteau: Bruslez-moy donc, leur dit-il, n'épargnez point vos supplices; aussi bien suis-je mort. Mon corps est desia deuenü insensible; ny vos feux, ny vos cruautés n'estonnent mon cœur; i'ayme mieux mourir auiourd'huy, que de vous estre redeuable d'vne vie, que vous ne me donnez qu'à dessein de me Poster par vne trahison funeste.

Tu parles trop rudement à tes Amis, respondent les Iroquois; nostre cœur s'accorde avec nos paroles.

Je vous connois bien, repart Aoueaté, vostre esprit est garny de sept doublures; quand on en a tiré vne, il en reste encore six. Dites-moy, de grace, si cette trahison que vous machinez si adroitement, est la derniere de vos malices? Vous vous estes oubliés des paroles mutuelles que s'estoient données nos Ancestres, lors qu'ils prirent les armes les vns contre les autres: que si vne simple femme se mettoit en deuoir

de descouuir la suerie, d'arracher les bastons qui la soustienent, que les victorieux poseroient les armes, et prendroient les vaineus à mercy. Vous auez violé cette loy: car non seulement vne femme, mais encore le Grand Capitaine des François a descouuert cette suerie funeste, où se prennent les conclusions de la guerre; il a par ses presens arraché les bastons qui la soustienent, taschant de gagner les Nations que vous appuyez: et vous, mesprisant sa bonté, vous auez foulé aux pieds les ordres et la parole de vos Ancestres. Ils en rougissent de honte au pays des Ames, voyant que vous violez avec vne perfidie insupportable, les loix de la nature, le droit des gens et toute la société humaine.

Cet homme pressa ce point si fortement, que le Capitaine Iroquois fut contraint d'auoüer qu'ils auoient tort, et que doresnauant les choses passeroient d'vn autre air.

Ils furent long-temps dans cette conteste, le Huron ne pouuant croire ce qu'il voyoit, et l'Iroquois ne pouuant luy persuader que c'estoit tout de bon qu'ils auoient des pensées de paix.

Quoy qu'il en soit, les Iroquois non seulement ne firent aucun mal aux Hurons, mais ils ne parlerent plus que de festins et de resiouissance, tant la face des affaires se vit changée en vn moment.

Enfin après quelques entretiens d'amitié, vn Capitaine Iroquois s'adressant au Capitaine Huron et le congediant avec honneur, luy dit: Mon Frere, Et Sagon, prends courage, vas faire reuerdir les campagnes des François, par les bonnes nouvelles de la paix, que nous voulons auoir avec eux et avec tous leurs alliez. On luy rend tout son bagage et celuy de ses gens, à la reserue d'vne arquebuse qui s'estoit égarée. Ce Capitaine Huron, ne pensant pas encore estre en assurance, s'écrie: Quoy donc, oste-t-on les armes à vn homme qui se trouue seul entre cinq cents? A mesme temps, on iette à ses pieds cent arquebuses, pour en choisir vne en la place de la sienne, que quelque soldat auoit enleuée. Cela fait, il s'embarque avec

le peu de ses gens qui luy restoient et avec les Ambassadeurs d'Onnontae, pour voguer droit à la Bourgade des Trois Riuieres.

Ce Capitaine, qui est Chrestien, a dit depuis à vn de nos Peres, qu'il ne creut point auoir la vie sauue, iusques à ce qu'il vit son canot hors la portée des mousquets de l'armée ennemie ; c'est pour lors qu'il s'écria avec S. Pierre : *le sçay maintenant que Dieu m'a deliuré de la main des Iroquois.*

Nos François, qui ne sçauoient rien de ce qui se passoit dans le camp des ennemis, furent bien estonnez, apprenant ces nouvelles. Ils ne sçauoient quasi s'ils les deuoient croire ; mais enfin ils se rendirent quand ils eurent auis qu'un Capitaine Iroquois Anniehronnon, nommé Andioura, vouloit descendre à Quebec, pour porter des presens à Onontio, et l'asseurer des volontés qu'ils auoient tous de faire vne vraye paix.

Cet homme partit des Trois Riuieres, au commencement du mois de Septembre, et aussi-tost qu'il fut arriué à Quebec, ayant rendu ses premieres visites, il exposa ses presens, dont voicy la signification.

Le premier estoit pour éclaircir le Soleil, obscurcy par les nuages et par les troubles de tant de guerres.

Le second estoit vn mets qu'il presentoit à Onontio, Gouverneur des François, afin qu'estant repeu, il écoutast plus facilement les paroles de la paix, puisque les longs discours ne sont pas agreables à ceux qui sont à ieun.

Le troisieme deuoit seruir de cure-oreille, afin que les harangues sur vn sujet si aymable, entrassent plus nettement dans son esprit.

Le quatrieme se donnoit pour dresser vne Habitation Française dedans leurs terres, et pour y former, avec le temps, vne belle Colonie.

Le cinquieme, pour faire qu'un mesme cœur et vn mesme esprit animast doresnauant tous ceux qui seroient compris dans ce traité de paix.

Le sixiesme estoit vn canot ou vn bateau pour porter Onontio en leur pays,

quand il voudroit donner vne visite à ses Alliez.

Le septiesme portoit vne priere, à ce qu'on les laissast rembarquer en paix, pour retourner en leur pays, lorsqu'ils viendroient visiter leurs amis François, Algonquins et Hurons.

Le huitiesme demandoit que la chasse fust commune entre toutes les Nations confederées, et qu'on ne fist plus la guerre qu'aux Elans, aux Castors, aux Ours et aux Cerfs, pour gouster tous ensemble les friands mets qu'on tire de ces bons animaux.

Monsieur le Gouverneur respondit par d'autres presens, qu'il fit expliquer par son Interprete, à la façon de ces peuples.

Le premier se donnoit pour redresser l'esprit d'Andioura, c'est le nom du Capitaine Iroquois qui venoit d'exposer ces presens. Si ton esprit est encore tortu, luy dit le Truchement, voicy dequoy le redresser, afin que tes pensées soient droites.

Le second estoit pour l'asseurer que nous n'auions plus qu'un cœur avec luy et avec tous ceux de sa Nation.

Le troisieme, pour concourir avec eux, à dresser et applanir les chemins d'un pays à l'autre, afin de se visiter les vns les autres avec plus de facilité.

Le quatrieme, pour étendre vn tapis ou vne nappe aux Trois Riuieres, où se tiendroient les conseils et les assemblées de toutes les Nations.

Le cinquieme, pour disposer vn lieu dans leur pays, où seroient exposez les presens d'Onontio.

Le sixiesme estoit pour rompre les liens qui tenoient captif en leur pays le P. Ioseph Ponce, que tous les François honoroient et qu'ils demandoient avec instance.

Le septiesme, pour le releuer de la place où il estoit couché et garotté.

Le huitiesme, pour luy ouuir la porte de la cabane où il estoit logé.

Le neufiesme, pour adoucir les fatigues qu'il deuoit souffrir en son chemin, à son retour.

Le dernier present estoit composé de six capots, ou espece de casaques, de

six tapabors et deux grands colliers de porcelaine, qui furent offerts aux six Ambassadeurs, pour les defendre contre les iniures du temps dans leur voyage, et pour soulager les peines qu'ils deuoient souffrir en chemin.

Il se fit quelques harangues après la distribution de ces presens. Noël Te-kouerimat, Algonquin, inuectina puissamment contre la perfidie des Iroquois, leur reprochant qu'ils auoient tué par cinq ou six fois de leurs Ancêtres, à l'heure mesme qu'ils remenoient des prisonniers Iroquois en leur pays, pour rechercher la paix; que les Algonquins auoient receu avec honneur tous les Iroquois qui les estoient venus visiter en leur pays; qu'au reste, que s'ils auoient dessein de contracter vne véritable alliance, ils renuoyeroient plusieurs femmes qu'ils retenoient dans la captiuité; que si elles estoient mariées, leurs maris les pourroient suivre pour demeurer avec elles au pays des Algonquins; et que si ce pays ne leur estoit pas agreable, qu'ils les pourroient remener au lieu d'où ils les auroient amenées; que c'est ainsi qu'en vsoient leurs allies qui demeurent sur les riuages de la mer, en l'Acadie.

Vn Capitaine Huron repartit qu'il falloit maintenant oublier les anciennes querelles, et que si l'Iroquois auoit mal traité les Algonquins, qu'il leur rendoit la pareille, ayant rabaissé leur insolence par vne autre insolence, et que le Ciel punit ordinairement au double ceux qui abusent de ses faueurs dans leurs victoires.

Monsieur le Gouverneur fit dire par son Truchement, qu'il auoit toujours desiré d'estre le Mediateur de la paix publique; qu'il n'auoit point encore pris les armes contre les Iroquois, et que s'il eust donné liberté à ses gens de les attaquer, il y auroit long-temps que leurs Bourgades seroient reduites en cendres; qu'ils auoient tres-bien fait de rechercher son alliance, pource qu'il se lassoit de crier si souuent: la paix, la paix; que si presentement on ne la faisoit pas avec sincerité, les perfides éprouueroient la colere des François;

qu'au reste Annonhiasé, c'est Monsieur de Maisonneue, Gouverneur de Montreal, deuoit aborder au plus tost, et qu'il amenoit quantité de soldats, pour ranger nos ennemis à leur deuoir.

Vn Capitaine Huron conclut le conseil, par vne petite harangue fort éloquente, pressant les Iroquois de ramener au plus tost le Pere Poncet. Sçachez, leur dit-il, qu'il est le Pere des François, des Algonquins et des Hurons, et qu'il nous enseigne à tous le chemin du Ciel, chacun en nostre langue. Soyez assurez que la paix qui sera confirmée par la deliurance d'un tel personnage, sera inuiolable de nostre costé; et que vous la cimenterez plus fortement en le rendant aux François, que si vous nous rameniez vn monde entier de Hurons, voire mesme d'autres François, si vous les teniez dans la captiuité.

Les harangues finies, et les presens donnez et acceptez de part et d'autre, on tesmoigna quelques resiouissances de tous costez, et en suite les Ambassadeurs Onnontaëronnons et Annieron-nons s'en retournerent en leur pays.

Tout cela se passa au mois de Septembre, mais enfin le P. Joseph Poncet, paroissant à Quebec le cinquiesme de Nouembre, remplit tous les cœurs des François de ioye et d'allegresse. Les lettres et les memoires qui parloient de son arriuée et des conseils tenus pour la conclusion de la paix ont esté perdus dans le vaisseau pris par les Anglois. Voicy deux petits mots, tirez d'une lettre escrite à vne personne de condition, qui disoit beaucoup en peu de paroles. Il a donc pleu à Dieu d'exaucer nos prieres et de nous rendre le bon Pere Poncet. Sept Iroquois l'ont ramené avec huit presens, qui sont les premices de ceux que leurs Anciens doiuent apporter au Printemps, pour establir la paix generale, qui semble conclüe. Le Pere Poncet assure sur sa vie de la sincerité des intentions des Ennemis. Dieu veuille qu'il ne se trompe pas! Amen, Amen.

Ces derniers Ambassadeurs, voyant que la saison s'auançoit, et que les glaces les pourroient arrester en chemin

dans vn long voyage, exposerent bricue-  
ment leur legation, donnerent leurs  
presens, avec assurance que la paix  
qu'ils faisoient seroit inuiolable de leur  
costé, et après auoir pris congé de Mon-  
sieur le Gouverneur et receu des témoi-  
gnages reciproques de la bonne volonté  
des François, ils leur laisserent le plaisir  
et la ioye qu'apporte vne paix si long-  
temps désirée. Bonheur que ie souhaite  
à la France, de toute l'estenduë de mon  
cœur.

---

CHAPITRE VI.

*De la paix faite avec vne Nation qui  
habite du costé du Sud à  
l'égard de Quebec.*

Il semble que Dieu ayt voulu donner  
vne paix vniuerselle à la Nouvelle  
France. Plaise à sa Bonté de la rendre  
stable et solide. Neuf Algonquins de la  
Residence de Saint Joseph à Sillery,  
estant allez à la chasse du Castor, s'é-  
cartèrent de quatre iournées des riuies  
du grand fleuue, du costé du Sud-Est,  
c'est à dire entre l'Orient et le Midy.  
Comme ils marchoiēt, à la pointe du  
iour, dans ces grandes forests, cherchant  
quelques lacs ou quelques riuieres, où  
les Castors bastissent leurs maisons, ils  
rencontrerent les pistes de quelques  
hommes. Ils creurent aussi-tost que c'é-  
toient des Iroquois. Ils marchent sur  
leurs brisées et sur leurs traces, quittant  
la chasse des Castors, pour chasser aux  
hommes. Ils doubloient le pas, mais  
sans bruit, pour n'estre descouverts.  
Enfin ils trouuerent, deuant que le So-  
leil parut, cinq hommes endormis, dans  
vne cabane passagere, qu'ils auoient  
dressée à la façon des chasseurs. Ils se  
iettent aussi-tost sur leur proye. L'vn  
d'iceux voulant vser de resistance, fut  
arresté par vn coup de fusil qu'vn Al-  
gonquin luy tira dans la cuisse. En vn  
mot, ils se virent dans les liens des  
hommes quasi deuant d'estre deliurez  
des liens du sommeil.

Aussi-tost que nos gens eurent fait  
cette prise, ils perdent la pensée des  
Castors, ramenant ces captifs à Sillery.  
Or comme il y auoit en cette residence  
vn ramas de diuerses Nations, dont vne  
partie n'estoit pas encore Chrestiens, ils  
receurent ces captifs d'vne estrange fa-  
çon. On les charge de coups de baston,  
on leur arrache les ongles, on leur coupe  
quelques doigts, on leur applique des  
tisons de feu ; bref on les traite en Sau-  
uages, et comme des ennemis des Sau-  
uages. Noel Tekouerimat, bon Chrestien  
et Capitaine de cette Residence, ayant  
ouy parler ces prisonniers, dit tout haut  
qu'ils n'estoient pas Iroquois et qu'il  
doutoit fort qu'ils fussent leurs alliez.  
Ils sont, disoit-il, Abnaquois, ou voisins  
et amis des Abnaquois. Il adjoustoit  
qu'estant vers les costes de la Nouvelle  
Angleterre, au dernier voyage qu'il  
auoit fait au pays des Abnaquois, il  
croyoit auoir veu quelqu'vn de ces vi-  
sages. Cela arresta le coup de leur  
mort ; mais il n'arresta pas la fureur de  
ceux qui estant enragez contre les Iro-  
quois, souhaitoient d'assouuir leur ven-  
geance sur ces paaures miserables. Et  
pour les faire mourir avec quelque  
iustice, ils dirent qu'il se falloit assem-  
bler pour deliberer de leur vie ou de  
leur mort.

Noel, qui vit bien que la passion, et non  
la raison, assembloit ce conseil, ne s'y  
voulut pas trouuer. Les factieux ne lais-  
sent pas de passer outre ; ils condamnent  
au feu ces paaures victimes. Nostre Cap-  
itaine Chrestien, voyant ce desordre, fait  
des presens pour rachepter leur vie. On  
fait derechef vne assemblée ; on donne  
la vie à quatre, et on veut brusler le cin-  
quiesme. Mais Noel, voyant que ces as-  
semblées n'estoient pas de toutes les  
Nations interessées dedans la guerre,  
s'écrie qu'il faut tenir vn conseil vni-  
uersel de tous les principaux, qui se  
trouuoient pour lors au pays, et qu'il ne  
falloit pas proceder à la legere, dans  
des affaires si importantes, où il s'agis-  
soit de la vie des hommes, et peut-estre  
d'vne nouvelle guerre. Cet aduis fut  
suiuy. On s'assemble, les Capitaines ha-  
ranguent à leur tour. L'aduis commun

fut qu'ils estoient tous coupables, ou tous innocens, et par consequent qu'ils deuoient tous mourir, ou qu'il leur falloit donner la vie à tous. Là dessus, comme la paix n'estoit pas encore faite avec les Iroquois, Noel Tekouerimat parle fortement, disant que nous auions assez d'ennemis sur les bras, qu'il ne falloit pas en multiplier le nombre, que ces pauvres gens ne venoient point en guerre, que c'estoient des chasseurs, et qu'il les falloit enuoyer en leur pays.

Les principaux du Conseil, suiuant cette pensée, conclurent qu'il n'en falloit faire mourir aucun, et qu'il estoit à propos d'en renuoyer deux en leur pays, pour donner aduis à leur Nation de ce qui s'estoit passé. On les fit venir sur l'heure mesme dans l'assemblée, où ils parurent liez et tous nuds, excepté leur brayer. Ils s'assirent à platte terre pour entendre leur sentence, qui les reioyrt fort. Vn Capitaine prenant la parole, fit vne petite harangue, leur disant qu'ils auoient tous la vie, que pas vn d'eux ne mourroit, qu'ils estoient libres. A mesme temps, on coupe leurs liens, qu'on iette au feu, on les fait leuer debout, on leur donne à chacun dequoy se courir, et on les exhorte à chanter et à danser, et à se reioyrt, puis qu'ils estoient parmy leurs amis. Ce commandement fut executé sur l'heure, promptement, ioyusement et magnifiquement, disent les memoires qui sont venus iusques à nous.

Après quelque temps de réiouyssance on en renuoya deux en leur pays, et on retint les trois autres en ostages. Leur commission contenoit trois articles, distinguez par trois petits bastons, qu'on leur mit en main. Le premier portoit qu'on les renuoyoit pour exposer aux principaux de leur Nation, comme ils auoient esté pris et deliurez. Le second, qu'ils retournassent au commencement de l'Esté suiuant. Le troisième, qu'ils retirassent des mains d'vne Nation, qui leur est amie et voisine, nommée Sokoueki, quelques-vns de leurs parens captifs depuis deux ans, et qu'ils les amenassent à Sillery, s'ils auoient desir de contracter alliance avec les

peuples qui s'y retirent ordinairement, et que la veuë de ces captifs adouciroit les yeux de ceux qui ne les auoient pas regardez de bonne grace, et qu'ils seroient le nœud de l'ancienne amitié qu'ils auoient eüe autrefois par ensemble. Ces bonnes gens se voyant déclarez innocens, ne demanderent point reparation des torts qu'on leur auoit faits ; ils ne se plainirent point des coups de bastons qu'on leur auoit donnez, ny des feux qu'on auoit appliquez sur leurs corps ; ils ne presserent point la restitution des ongles qu'on leur auoit arrachez, ny des doigts qu'on leur auoit coupez. Tous ces preludes sont comtez pour neant, pourueu qu'on n'oste point la vie ; le reste passe comme vn petit ieu. Les femmes, disent-ils, en souffriroient bien autant sans mot dire.

Ils partirent au commencement de Decembre, de l'an 1652. et ils parurent sur le grand fleuve à la fin du mois de May, de l'an passé 1653. Si tost qu'ils aperceurent la demeure des François et des Sauuages de Sillery, ils firent resonner leurs tambours en signe de paix et de resiouyssance. Ils amenoient deux vieillards des plus considerables de leur pays, chargez de presens, qui estoient comme les ordres et les commissions qui leur auoient esté donnés. Les Algonquins accourant sur les riuces du grand fleuve, et ne voyant point les captifs qu'ils auoient demandez, furent d'abord mécontents ; mais ces Ambassadeurs sachant bien qu'ils manquoient au point le plus important, rendirent de si fortes raisons de leur procedé, qu'ils calmerent les esprits des mécontents. Peut-estre que ces captifs estoient morts. Les memoires et les lettres que j'ay receus n'en disent rien.

Les esprits estant appeizez, ces nouveaux hostes furent appelez au conseil, le lendemain de leur arriuée. L'assemblée se tint en vne salle de nostre petite maison, où nous receuons et où nous instruons les Sauuages. On commença par l'exhibition des presens, qu'on étendit sur vne corde qui trauersoit toute la salle. Ce n'estoient que des colliers de porcelaine fort larges, des bracelets,

des pendans d'oreilles, et des calumets ou petunoirs. Chacun ayant pris sa place, le plus ancien de ces Ambassadeurs prit la parole, disant à toute l'assistance qu'il venoit de deplier l'affection et l'amitié de ceux de sa Nation, figurée par ces colliers ; que leur cœur estoit tout ouvert, qu'il n'y auoit aucun ply, qu'on voyoit dans ses paroles le fond de leurs ames. Et là-dessus tirant vn autre grand collier, il l'estendit au milieu de la place, disant : Voila le chemin qu'il faut tenir pour venir visiter vos amis. Ce collier estoit composé de porcelaine blanche et violette, en sorte qu'il y auoit des figures, que ce bon homme expliquoit à sa mode : Voila, disoit-il, les lacs, voila les riuieres, voila les montagnes et les vallées qu'il faut passer, voila les portages et les cheutes d'eau. Remarquez tout, afin que dans les visites que nous nous rendrons les vns aux autres, personne ne s'égare. Les chemins seront maintenant faciles, on ne craindra plus les embuscades. Tous ceux qu'on rencontrera seront autant d'amis.

Cela fait, il se leue, et s'approchant des presens estendus, comme l'ay desia dit, il en donna l'explication, comme on feroit d'vne enigme, touchant les personnages du tableau, les vns apres les autres. Voila, faisoit-il, monstrant le premier present, le liure, ou le papier, où sont peints les ordres et les commissions que l'ay receus de mon pays, et les affaires que l'ay à vous communiquer. Quiconque mesprisera ce que porte cette peinture ou cet escrit merite qu'on luy casse la teste.

Touchant le second present, qui faisoit vne grande ceinture de porcelaine : Allons mes freres, leuez-vous, ceignez vous de cette ceinture et allons de compagnie à la chasse de l'Eslan et du Castor.

Le troisieme est composé de quelques bastons de porcelaine qu'ils portent à leurs oreilles, si prodigeusement percées, qu'on y passe aisément vn gros baston de cire d'Espagne. Voila, s'écria-t-il, pour percer vos oreilles, afin que nous puissions nous parler les vns

les autres, comme font les amis; et que nous assistions aux conseils les vns des autres.

Le quatriesme, composé de six grands colliers, pour les six Nations avec lesquelles ces Ambassadeurs renouelloient leurs alliances, representent les robes dont elles se deuoient reuestir. Comme nous n'auons plus qu'vn cœur, il ne faut plus qu'vne façon d'habits ou de robes, afin que tous ceux qui nous verront, croyent que nous sommes tous freres, vestus de mesme parure, et que celui qui en offensera l'vn offensera l'autre.

Cela fait, ce bon homme s'assit au milieu de la place : il prend deux grands petunoirs, faits d'vne pierre verte, belle et fort polie, longs d'vne coudée, c'étoit le cinquieme present. Il en remplit vn de tabac, il y met le feu, et en suce ou en tire la fumée fort grauement. Toute l'assemblée le regardoit, ne sçachant pas ce qu'il vouloit dire. Enfin après auoir bien petuné à son aise : Mes freres, dit-il, ces deux pipes, ou ces deux petunoirs sont à vous ; il faut dorénuant que nous n'ayons plus qu'un souffle et qu'vne seule respiration, puisque nous n'auons plus qu'vne mesme ame.

Et venant au sixiesme present, qui consistoit en des liens de porcelaine, enfilez en brasses et en quelques colliers : Ah ! mes freres, s'écria-t-il, que les liens de ces paaures prisonniers nous ont mis en grand danger de tous costez ! mais enfin les voilà bas, le danger est passé. Vos Peres ont autrefois contracté alliance avec nos Ancestres ; cela s'estoit mis en oubly : vn mauuais rencontre a fait du mal à nos gens et du bien à toutes nos Nations : car nous ne nous connoissions plus, nous estions égarés, et nous voilà reunis. Ouy, mais nos paaures gens ont les doigts coupez, on les a bastonnez, on les a tourmentez. Ce n'est pas vous, mes freres, qui auez fait ce coup : ce sont ces meschans Iroquois qui vous ont tant fait de mal. Vostre veuë, blessée par ces malheureux, nous a pris pour des ennemis, vous nous auez frappés, croyant frapper des

Iroquois. C'est vne méprise : nous n'en disons mot.

Son discours fini, Noel Tekouerimat, Capitaine de Sillery, prit la parole, au nom de tous les autres Capitaines. Il remercia fort humainement ces Ambassadeurs, les louant de ce qu'ils auoient de l'amour pour la paix et pour la bonne intelligence avec les Alliez de leurs Ancêtres. Et poursuuiant son discours, il fit voir à toute l'assemblée, et notamment aux Hurons qui s'estoient montrez fort contraires aux pensées de la paix, prenant ces prisonniers pour de vrais ennemis, combien il estoit important de ne se point precipiter en des affaires de telle consequence, combien il estoit à propos de renouer l'ancienne amitié qu'ils auoient eüe avec ces peuples.

Pour conclusion, les Ambassadeurs voyant qu'ils auoient esté écoutez fauorablement, qu'on auoit agréé leurs presens et relasché leurs prisonniers, se mirent à danser et à entonner vne chanson de toute l'estendue de leur voix et de toute la force de leur poulmon. Leur chanson ne portoit que ces trois mots : C'est maintenant qu'il se faut resiouyr, puisque nos presens sont acceptez. La ieunesse, par le commandement des Capitaines, se mit de la partie, pour rendre la ioye publique, les ieunes hommes dansant à part, et les filles à part, se suiuant neantmoins les vns les autres à la mode du pays. Ainsi se termina toute cette ceremonie.

---

#### CHAPITRE VII.

##### *La pauureté et les richesses du pays.*

Iamais il n'y eut plus de Castors dans nos lacs et dans nos riuieres ; mais iamais il ne s'en est moins veu dans les magasins du pays. Avant la desolation des Hurons, les cent canots venoient en traite tous chargez de Castors. Les Algonquins en apportoient de tous costez, et chaque année on en auoit pour

deux cent et pour trois cent mille liures. C'estoit là vn bon reuenu, dequoy contenter tout le monde et dequoy supporter les grandes charges du pays.

La guerre des Iroquois a fait tarir toutes ces sources, les Castors demeurans en paix et dans le lieu de leur repos ; les flottes de Hurons ne descendent plus à la traite ; les Algonquins sont depeuplez, et les Nations plus éloignées se retirent encore plus loin, craignant le feu des Iroquois. Le magasin de Montreal n'a pas achepté des Sauvages vn seul Castor depuis vn an. Aux Trois Riuieres, le peu qui s'y est veu a esté employé pour fortifier la place, où on attend l'ennemy. Dans le magasin de Quebec, ce n'est que pauureté ; et ainsi tout le monde a sujet d'estre mécontent, n'y ayant pas dequoy fournir au payement de ceux à qui il est deu, et mesme n'y ayant pas dequoy supporter vne partie des charges du pays les plus indispensables.

Les riuieres les plus profondes et les plus riches de la terre seroient bien-tost à sec, si leurs eaux s'escoulant dans la mer, les sources n'en fournissoient plus de nouvelles. Les villes et les prouinces plus proches de la mer, qui en auroient esté autrefois les plus richement arrosées, auroient tort de se plaindre des prouinces plus voisines des sources, comme si elles retenoient toutes les eaux pour elles et les enuoyoit au public.

Ce sont les Iroquois, dont il se faut plaindre : car ce sont eux qui ont arresté les eaux dedans leurs sources. Je veux dire que ce sont eux qui empeschent tout le commerce des Castors, qui ont toujours esté les grandes richesses de ce pays.

Mais maintenant, si Dieu benit nos esperances de la paix avec les Iroquois, on fera bonne guerre aux Castors, et ils trouueront le chemin des magasins de Montreal, des Trois Riuieres et de Quebec, qu'ils ont oublié depuis ces dernieres années. Les Nations superieures descendront avec ioye, et apporteront les Castors dont ils ont fait amas depuis trois ans.

Ce Printemps, trois canots arriuerent

aux Trois Riuieres de l'ancien pays des Hurons, ou plustost du profond des terres les plus cachées de ces costez-là, où diuerses familles se sont retirées, hors le commerce de tout le reste des hommes, crainte que les Iroquois ne les y lassent trouver.

Ces trois canots, conduits par vn Sauvage Chrestien, estoient de quatre Nations differentes, qui nous ont apporté d'excellentes nouvelles, sçauoir : qu'ils s'assemblent en vn tres-beau pays, environ à cent cinquante lieuës plus loin que les Hurons, tirant vers l'Occident, au nombre de deux mille hommes, et qu'ils doiuent venir de compagnie le Printemps prochain, apporter grand nombre de Castors pour faire leur trafic ordinaire, et pour se fournir de poudre et de plomb, et d'armes à feu, afin de se rendre plus redoutables aux ennemis.

Deplus, toute nostre ieunesse François est en dessein d'aller en traite trouver les Nations dispersées çà et là, et ils esperent d'en reuenir chargez des Castors de plusieurs années.

En vn mot, le pays n'est pas depeuplé de Castors, et ce sont ses mines d'or et ses richesses, qu'il n'y a qu'à puiser dans les lacs et dans les ruisseaux, où il y en a d'autant plus qu'on n'en a moins pris ces dernieres années, craignant de s'écarter et d'estre pris des Iroquois. Ces animaux d'ailleurs se multiplient en grande abondance.

Pour ce qui est de la fertilité des terres, elles sont icy de bon rapport. Les grains François y viennent heureusement, et nous pouuons en cela nous passer des secours de la France, quelque nombre que nous soyons icy. Plus il y aura d'habitans, plus serons-nous dans l'abondance.

Le bestail et les lards sont vne douceur au pays, qu'autrefois on n'osoit esperer. Le gibier y foisonne, et la chasse des Orignaux n'est pas pour y manquer.

Mais l'anguille y est vne manne qui surpasse tout ce qu'on en peut croire. L'experience et l'industrie nous y ont rendus si sçauans, qu'en vne seule nuit vn ou deux hommes en prendront des

vingt et six milliers, et cette pesche dure deux mois entiers, dont on fait prouision abondamment pour toute l'année. Car l'anguille est icy d'vne excellente garde, soit sechée au feu, soit salée, et elles sont beaucoup meilleures que toutes les anguilles de la France.

La pesche du saumon et de l'esturgeon y est tres-abondante en sa saison ; et à vray dire, c'est icy le royaume des eaux et des poissons.

Le pays est tres-sain, on y voit fort peu de maladies. Les enfans y sont tres-beaux et tres-faciles à éleuer. C'est vne benediction particuliere.

---

#### CHAPITRE VIII.

*La porte fermée à l'Euangile semble s'ouuir plus grande que iamais.*

Le plus grand mal qu'ait fait la guerre des Iroquois, c'est d'auoir exterminé nos Eglises naissantes, désolant le pays des Hurons, dépeuplant les Nations Algonquines, faisant mourir cruellement et les Pasteurs et le troupeau, et empeschant qu'on ne passast plus outre aux Nations esloignées, pour en faire vn peuple Chrestien.

Maintenant cette paix nouvelle nous ouurira vn grand chemin vers les Nations superieures, dont la guerre nous auoit chassés. Le zele de nos Peres les y porte desia avec amour et avec ioye, comme au centre de leurs desirs.

Mais ce qui les anime dauantage, et ce qui sera vn moyen bien puissant pour conseruer la paix avec les Iroquois, c'est l'ouuerture que Dieu nous donne pour aller faire vne residence au milieu du pays ennemy, sur le grand lac des Iroquois, proches des Onnontaeronnons. Le chemin en est tres-aisé n'y ayant plus que deux cheutes d'eau, où il faut mettre pied à terre et faire vn portage qui n'est pas long, où il seroit facile de faire quelque petit reduit pour auoir le

commerce libre, et pour se rendre maistre de ce grand lac, d'où par après on peut aller aux Nations esloignées et mesme dans l'ancien pays des Hurons, sans nous voir obligés à ces peines inconceuable que nous auons prises autrefois, de porter et canots et bagages sur nos épaules, pour éviter les precipices d'eau et les torrens impetueux qui ne sont pas nauigables.

Les Iroquois Onnontaeronnons nous inuitent eux-mesmes, et nous attirent par presens; ils nous ont designé la place et nous en ont fait vn recit, comme d'vn lieu le plus heureux qui soit en toutes ces contrées. Il le sera plus, mille fois, qu'ils ne le croient, si Dieu acheue cet ourage, et si les Anges tutelaires des peuples qui sont à conuertir nous aident en ce dessein. Car à vray dire, ce seroit là le cœur d'une terre qui doit deuenir sainte, puis qu'elle est racheptée du sang du Fils de Dieu, et qu'il est temps qu'il y soit adoré. Nous demandons pour ce sujet des ouriers, que nous attendons par le premier embarquement.

---

#### CHAPITRE DERNIER.

##### *Recueil tiré de diuerses lettres apportées de la Nouvelle France.*

Le pays des Hurons qui nourrissoit trente à trente-cinq mille ames, dans l'étenduë de dix-sept à dix-huit lieues seulement, ayant esté pillé, ruiné, bruslé, ceux qui sont eschappez de ce grand naufrage, se sont retirés en diuerses Nations. Vn bon nombre s'est venu ieter entre les bras des François, et notamment des Peres de nostre Compagnie, qui les ont si fortement secourus, qu'on escrit qu'ils auoient cet esté dernier, enuiron trois cens arpens de terre, ensemencés de leurs bleds d'Inde, c'est à dire qu'il a fallu abattre trois cens arpens de bois pour faire cette grande esplanade, tres-vtile à cette nouvelle

Colonie, qui a maintenant dequoy se nourrir, mais non pas encore dequoy se couourir. Il est vray que Dieu qui a soin des petits oyseaux, ne les a pas mis en oubly: car des personnes de pieté et de vertu leur ayant enuoyé par aumosnes quelques couuvertures, on les a diuisées en quatre, pour couourir quatre petits orphelins de chacune. D'autres souhaitant de faire porter leurs noms à quelques nouveaux conuertis, leur ont fait tenir quelques presens, qui ont seruy d'habits au pere et à la mere, et quelquefois à tous les enfans.

J'ay leu ce qui suit, dans vne lettre escrite par vne bonne Mere Ursuline. Nous auons appris que nostre Seminariste Huronne, qui fut prise il y a enuiron dix ans, par les Iroquois, estoit mariée en leur pays; qu'elle estoit la maistresse dans sa cabane, composée de plusieurs familles; qu'elle prioit Dieu tous les iours et qu'elle le faisoit prier par d'autres: ce qui paroist d'autant plus estonnant qu'elle n'auoit que treize ou quatorze ans, quand elle fut enleuée par ces Barbares. Nous auons sa sœur en nostre maison, qui est vne ieune veufue, d'une modestie rauissante, fort adonnée à l'oraison: elle en fait tous les iours autant que les Religieuses; elle est dans vne presence de Dieu quasi continuelle, et si remplie de lumieres et de raisons pour l'exercice de la vertu, qu'on void bien qu'elle est gouuernée par vn esprit plus saint et plus sublime que l'esprit humain.

Les pere et mere de l'une de nos seminaristes (que la paureté nous contraint de tenir en fort petit nombre) estant venus voir leur fille, aagée d'enuiron dix ans, luy dirent que la paix se faisant avec les Iroquois, ceux qu'il auoit connus en ce pays-là, où il auoit esté captif, l'invitoient d'y aller demeurer avec toute sa famille; et là dessus, ils luy demanderent si elle ne seroit pas bien aise d'estre de la partie, et de suivre son pere et sa mere. Comment donc, respondit-elle, n'estes vous point honteux de vouloir quitter le pays de la priere, pour aller en vn lieu où vous serez en danger de perdre la Foy? ne sçavez-

vous pas bien que les Iroquois ne croyent pas en Dieu, et qu'estant parmy eux, vous viurez comme eux ? Allez, si vous voulez, en ce miserable pays ; mais ie ne vous suiuray pas, ie ne quitteray iamais les filles saintes, si vous m'abandonnez. Ses parens, honorant son courage, l'asseurèrent qu'ils ne s'esloigneroient iamais de la maison de priere.

Les saints Peres, parlant de la chasteté, la font passer pour vne vertu descenduë des Cieux, pour vne beauté inconnuë à la nature, et pour l'vne des plus belles filles ou des plus beaux fruits de la grace. Ce fruit commence à paroistre dans les vergers de ces nouvelles Eglises. L'apprends qu'un ieune Huron, aagé d'environ trente ans, fortement sollicité depuis quatre ans de se marier, a toujours resisté. Enfin comme ses proches le pressoient extraordinairement, par des considerations puissantes, il alla trouuer l'un des Peres qui ont soin de cette Eglise, et luy dit ce peu de paroles : Mon Pere, on me dit tous les iours : Marie toy ; quelle est ta pensée ? determine moy. Le Pere luy repartit qu'il n'estoit pas defendu de se marier ; qu'il le pouuoit faire. Ouy, mais, repart le ieune homme, lequel des deux est plus agreable à Dieu, de se marier, ou de ne pas se marier ? Le Pere luy respondit, que ceux qui renonçoient aux plaisirs de la terre pour mieux servir IESVS-CHRIST, luy estoient plus agreables. C'est assez, repliqua ce bon Neophyte, il ne faut plus me parler de mariage. Adieu, mon Pere, ie n'aurois que ce mot à te dire.

Le Pere qui nous a fait part de cet entretien, adjoste, qu'ayant certain iour rencontré vne vefue assez ieune, venant du traual, luy dit, la voyant fort mal vestuë, marchant pieds-nus à cause de sa pauvreté : Ieanne (c'est le nom qu'elle a receu au Baptesme), la peine que tu prends pour nourrir tes pauvres enfans me fait croire que tu serois bien soulagée, si tu prenois quelque bon mary qui te secourust. La pauvre femme respondit par les yeux, versant beaucoup de larmes. Helas, fit-elle, où trouueray-ie vn mary semblable à celuy que

i'ay perdu ? Il faut confesser, luy dit le Pere, que c'estoit vn grand homme de bien ; mais il n'est pas impossible d'en trouuer vn semblable, qui te secoure autant que celuy que Dieu t'auoit donné. Il n'importe, respond-elle, ie ne veux pas me remarier. Il y a long-temps que i'aurois vescu comme sœur avec mon mary, si on m'eust permis de faire ma volouté. Le desir que i'ay de me sauuer m'esloigne du mariage. Ouy, mais tu ne laisseras pas de te sauuer estant mariée ? Il est vray ; mais ie ne serois pas si agreable à IESVS-CHRIST. Luy as-tu promis de ne te plus remarier ? Non pas ; mais i'ay dessein, la premiere fois que ie me communieray, de luy dire ces paroles : Mon Dieu, ie renonce aux plaisirs du mariage ; ie prefere ton plaisir au mien. Les plaisirs d'icy bas sont courts, ceux du Ciel sont éternels. Ceux qui ne goustent pas les bons sentimens des Sauvages, diront que celuy-cy vient plustost de l'esprit de Dieu, que de l'esprit d'un Sauvage.

Comme les bons arbres produisent de bons fruitcs, cette genereuse Chrestienne a vne fille, qui suit les saintes inclinations de sa bonne mere. Cette enfant demeure avec les Religieuses Hospitalieres, seruant d'Interprete aux pauvres Hurons malades, dont il y en a eu vn bon nombre toute l'année dans cette maison de misericorde. Elle a l'esprit si bon, qu'elle a appris en moins de deux ans la langue Françoisse, et en suite à lire et à escrire, en sorte qu'elle deuanee les petites Françoises. Elle est d'un si bon naturel, que iamais elle ne s'exceuse dans la correction de ses petits defauts ; et si on accuse quelqu'une de ses compagnes, elle dit pour l'ordinaire que c'est elle qui a fait la faute, et qu'elle n'a pas d'esprit. Il n'y a pas long-temps qu'elle a fait sa premiere communion ; et pour preuue qu'elle connoissoit celuy qui la venoit visiter, elle s'offrit d'elle-mesme à luy, le suppliant de la retenir en sa maison, et de luy faire la grace d'estre Religieuse. Elle a vne si forte creance qu'il luy accordera cette faueur, qu'elle ne veut iamais sortir du Monastere où elle est, pour

aller voir sa bonne mere et ses parens, qui ne sont qu'à deux lieuës de Quebec. Et s'ils la viennent voir, elle a si peur qu'ils ne luy parlent de mettre le pied hors de cet hospital, qu'elle les expedie en quatre paroles ; ce qui est peu ordinaire à des enfans. Mais celuy qui donne le poids aux vents, et qui se plaist dans l'innocence, rend leurs cœurs solides et leurs langues disertes, quand il luy plaist.

Disons en passant, puisque nous parlons de l'Hospital, ce que j'ay leu dans vn bout de lettre, qu'un Sauvage fort opiniastre et fort esloigné de la Foy, ayant esté porté en cette maison de Dieu pour y estre pansé, fut si surpris et si estonné, voyant la douceur, la bonté, la modestie et la charité de ces bonnes meres, qu'il ne faisoit autre chose que de reiterer ces paroles : Mais que pretendent ces filles, qu'attendent-elles de ces malades qui n'ont rien ? Elles donnent leurs viures, leurs moyens, leur travail avec tant de bonté, et on ne leur donne rien ! Il faut bien qu'elles esperent d'autres biens après cette vie ! Ces pensées liquifierent ce cœur de fer, qui se rendit, et s'estant fait Chrestien, il fit paroistre que la charité estoit vn bon predicateur.

Mais pour dire encore deux mots de la pureté qui s'establit dans quelques ames d'élite, vne autre ieune vefue paroist si retirée depuis la mort de son mary, que mesme elle ne répond aucun mot aux hommes qui seroient capables de luy parler de mariage. Le Pere, qui a soin de son ame, en voulant sçavoir la raison, elle la rendit en ces termes : Il y a long-temps que j'ay promis à Dieu que jamais plus ie ne me remarierois. C'est pour son honneur, et non pour mon contentement, ce que j'en fais. C'est assez vescu avec les hommes, ay-ie dit en moy-mesme. Je sçay bien que ie suis encore ieune, et que ie suis capable d'auoir des enfans, qui seroient mon soutien : ie me priue volontiers de cet appuy. Il n'importe que ie sois pauvre ; mais il importe que j'ayme Dieu. Je n'ay qu'une petite fille ; c'est mon enfant vniue : j'ay dit souvent à Nostre

Seigneur, la voilà : si tu me la veux oster, ie ne laisseray pas de t'aymer ; ie ne souhaite sa vie que pour te seruir. Qu'on en die ce que l'on voudra, ce langage du cœur est éloquent deuant Dieu. Si quelques hommes ne le goustent pas, quantité d'Ange y prennent plaisir.

Voicy vne deuotion bien innocente. Quelques femmes Huronnes sont entrées dans vn combat, à qui rendroit plus d'honneur à la sainte Vierge, et par leur bonne vie et par les prieres qu'elles luy adressoient, notamment en recitant son chapelet. Il y en a telle, qui s'endormant l'*Aue Maria* en la bouche, la continuë à son resueil, comme si le sommeil ne l'auoit point interrompue. Et afin que le nombre de fois qu'elles le disent soit honorable à leur bonne Mere, elles mettent à chaque fois, vne de leurs perles ou de leurs diamans à part : ce sont leurs grains de porcelaine. Elles apportent tous les Dimanches, au Pere qui les conduit, le petit amas qu'elles ont fait pendant la semaine, afin de tirer de ce magasin dequoy faire vne couronne et vne écharpe à la façon du pays, à l'image de la sainte Vierge. Le Pere a marqué dans vn papier, qu'il s'est trouué cinq mille de ces perles, depuis l'Assomption iusques au quinziesme d'Octobre. Je m'assure que tous ceux qui sont enrolez en la Confrerie du Rosaire, ne recitent pas si souuent leur chapelet que ces bonnes Neophytes.

Il faudroit maintenant parler de la Residence de saint Ioseph à Sillery, de la Residence des Trois Riuieres, de la Mission de sainte Croix à Tadoussac, de la Mission de saint Iean en la Nation des Porcs-Epics, de la Mission des Abnakiouis, des peuples appelez les Nipissiriniens, les Piskitang, les Algonquins de la Petite Nation, et autres qu'on a commencé d'instruire en la Foy ; mais ie n'ay pas assez d'instruction pour parler en detail de tous ces peuples et de toutes ces Nations. Je rapporteray quelque petite chose de ce qui est venu entre mes mains.

Vne femme, nommée Geneuiefue, ayant vn fils malade, agé d'environ huit à neuf ans, fit son possible pour luy

faire recouurer la santé, ou pour le disposer à vne sainte mort, en cas que Dieu le voulût retirer de ce monde. Elle sollicitoit les Religieuses Hospitalieres et les Vrsulines de prier incessamment pour luy ; elle importunoit souvent nos Peres, les priant de le visiter et de le fortifier, en vn mot, de faire en sorte qu'il allast droit au Ciel, sans rien rencontrer en son chemin qui l'arrestast. Elle auoit cette pensée en l'esprit, que Dieu, sollicité par les prieres de ses amis et touché de compassion à la veüe des bonnes dispositions de son enfant, luy rendroit la santé, ou s'il le vouloit rappeler à soy, qu'il le deliure-roit des peines qu'on souffre pour l'ordinaire apres la mort. Ce motif luy donnoit vn soin si violent, et de l'ame et du corps de cet enfant fort innocent, qu'elle se rendoit importune à tout le monde et à son fils mesme, luy demandant s'il n'oublioit rien dans ses confessions, et s'il auoit douleur de ses pechez. Ce pauvre enfant luy disoit par fois : Ne vous attristez point, ma mere, mon cœur n'est pas meschant, il n'a rien qui le puisse gaster : l'ay dit au Pere, tout ce qu'il y auoit de mauuais. Or comme la maladie augmentoit tous les iours, quelques Iongleurs ou Medecins du pays, parens de la mere de cet enfant, luy dirent qu'ils trouueroient bien le moyen de guerir le malade. Elle fit au commencement la sourde oreille, voyant bien qu'ils se vouloient seruir de leurs superstitions et badineries ordinaires ; mais enfin, se voyant pressée, le grand amour qu'elle auoit pour la santé de son fils, qui estoit son enfant vnique, la fit dissimuler et à demy condescendre à leurs volontez. Ils abordent doucement cet enfant, luy demandant s'il ne seroit pas bien aise de guerir : il répond qu'ouy. Il faut donc, repartent-ils que vous permettiez qu'on vous chante et qu'on dresse vn Tabernacle pour consulter les Genies de l'air, touchant vostre mal. Non pas cela, dit-il, non pas cela. Et se tournant vers sa mere, il s'écrie : Je ne veux point aller en enfer, ces choses sont defendues. En vn mot, il fit voir, par gestes et par paroles qu'il abhorroit toutes ces

superstitions. Mais comme ce n'estoit qu'vn enfant, et qu'il perdoit ses forces et sa vigueur, ces Iongleurs passerent outre. Ils luy pendent au col trois petits rondeaux, faits de brins de porc-epic de la grandeur d'vn petit ieton, disant que son mal caché dans les intestins estoit de mesme grandeur, et qu'il le falloit faire sortir. Ils luy demanderent soigneusement s'il ne voyoit rien dans ses songes, auxquels tous ces Barbares ont grande creance. Il répondit qu'il auoit veu vn canot. Aussi-tost on luy en fit faire vn petit, qui luy fut apporté, afin de contenter le Genie, ou le Demon des songes. Remarquez que tout cela se faisoit en cachette, dans la profondeur de la nuit, de peur que les Peres n'en eussent connoissance. Enfin comme ces remedes n'auoient aucun effet, les Iongleurs prennent leurs tambours, ils heurlent, ils chantent, ils soufflent le malade, ils font festin d'vn chien roux, pour arrester le cours de la maladie. Mais au lieu de soulager ce pauvre enfant, sa sievre redouble avec vne telle vehemence, qu'il s'écrie qu'il brusle, qu'il sent desia le feu de l'Enfer, et qu'on le tuë. A ces cris, ces beaux medecins se retirent ; la mere épouuanteée ourant les yeux, passe le reste de la nuit en pleurs et en larmes, transpercée de douleur d'auoir donné quelque creance à ces charlatans et à ces trompeurs.

Le Pere qui a soin de ce quartier, arriuant le matin pour voir le malade, cette pauvre femme l'aborde et luy dit en pleurant : Mon Pere, allons à la Chapelle, ie desire de me confesser. A peine y fut-elle entrée, qu'elle se jette par terre, versant quantité de larmes, poussant tout haut ces paroles entrecoupées de sanglots : C'est moy qui fais mourir mon fils. Ce sont mes pechés qui luy ostent la vie. C'est moy qui le tuë. Je suis coupable et il est innocent. Je merite la mort, et il merite de viure ; fust-il ainsi que ie mourusse et non pas luy : car il est bon et ie suis meschante. L'ay fasché celuy qui a tout fait, que feray-ie pour l'appaiser ? et se tournant vers le Pere, elle tire vn grand collier

de porcelaine de son sein, et luy dit : Voila pour appaiser celuy que l'ay fâché; offre luy ce present par les mains des pauvres. Prie Dieu pour moy, mon Pere, afin que mes pechés ne soient point imputés à mon enfant, et que la porte du Ciel ne luy soit point fermée. Je luy preparois vne belle robe de Castor, je te l'apporteray, mon Pere, et tu la pendras en quelque lieu dedans l'Eglise : elle parlera pour moy, et fera voir à tout le monde mon peché et ma repentance.

Enfin son pauvre petit Estienne, c'est ainsi qu'il s'appelloit, mourut saintement. Cette pauvre mere le baisant après sa mort, luy disoit : Pardonne-moy, mon fils, c'est moy qui t'ay fait mourir par mes pechés; pardonne à ta mere, elle a peut-estre saly ta pauvre ame, permettant ces sottises et ces superstitions sur ton petit corps. Je crains que cela ne t'empesche l'entrée du Paradis. Et le voulant elle-mesme enseuelir, elle luy ioignit ses deux petites mains, comme s'il eust prié Dieu, mettant son chapelet à l'entour, et son petit crucifix entre ses doigts. Voila, mon fils, luy disoit-elle, l'image de celuy qui a nettoyé tes pechés; c'est luy qui te logera dans sa maison, où iamais plus tu ne pourras mourir.

Voicy vne grace bien particuliere arriüée à vne bande de bons Chrestiens, qui vogoüent sur le grand fleuve, sur la fin de l'Hyuer. Les glaces les entourant de tous costez, et se iettant les vnes sur les autres, en sorte qu'ils ne voyoient aucun moyen d'eschapper, attendant à tout moment vn debris de leur petit vaisseau; le Pere qui les accompagnoit, voyant bien que sans vn secours du Ciel, c'estoit fait de leurs vies, les fit mettre en priere. Chose estrange, vous eussiez dit que leur oraison écartoit ces grands corps de glaces, et les faisoit fuir pour leur donner passage: le coup fut si soudain qu'il les estonna tous. Et pour marque que c'estoit vne faueur extraordinaire, l'effet fut grand pour leurs ames, aussi bien que pour leurs corps, d'autant que ce prodige les rendit plus

fermes à la Foy, et augmenta fortement leur confiance en Dieu.

Ce qui suit n'est pas moins étonnant. Vn Chrestien malade à la mort, fut prié, sollicité et pressé par ses parens et par ses amis de se laisser pauser à la façon des Sauvages, c'est à dire avec des cris, des hurlemens et des tambours, dont se seruent les Jongleurs, croyant par ce tintamarre espouuanter le Manitou qui oste la vie aux hommes. Ce bon Neophyte les rebuta, disant qu'il aymoît mieux mourir que de souffrir ces badi-neries et ces superstitions, plus propres à faire mourir vn malade qu'à le guerir; mais comme il vit que ces Jongleurs se dispoioient à le souffler malgré ses resistances, il se seruit du peu de force qui luy restoit, pour sortir de la cabane et pour se traïner dans le bois. Chose estrange! à mesure qu'il s'esloigne de ces Sorciers, il s'approche de la santé: en sorte qu'il fut guery quasi en vn instant, avec vne ioye de son cœur et vn étonnement de tous ceux qui le tenoient pour mort.

Ce que ie vais dire est digne d'estre sceu. Deux ieunes filles Chrestiennes, se voyant poursuiuies par deux ieunes hommes, se iettent dans les forests qui couurent ce grand pays. Elles coururent si fort et si auant dans ce pays perdu, qu'elles furent deux mois sans paroistre. On les cherche, on les appelle; point de nouvelles: la peur les auoit si bien esloignées qu'on les tenoit pour mortes: car n'ayant porté aucun viure avec elles, chacun croyoit que la faim les auroit égorgées. Enfin après auoir bien couru et bien marché dans ces grands bois, elles se trouuerent sur les riues de la grande Riuiere de S. Laurent, où ayant apperceu vn vaisseau François qui montoit à Tadoussac, elles appellerent et firent signe qu'on les embarquast, ce qui fut fait.

Bref elles arriuerent en bonne santé au logis de leurs parens, n'ayant vescu tout ce temps-là, que de racines et de petits fruiets sauvages qu'elles trouuoient dans les bois. *Non in solo pane viuít homo*; ces paroles pouuoient estre prises au pied de la lettre à leur égard.

Vne autre ieune fille ne se ietta pas dans ce danger, mais elle y ietta vn impudent qui la pressoit avec violence : car prenant vn cousteau en main, elle luy alloit planter dans la gorge, ou dans le sein, si sa mere arriuant n'eût retenu son bras.

Le Pere qui a esté en Mission dans le lac de S. Jean, dit qu'une fille le vint prier de luy donner le Baptesme. Il luy demande si quelqu'un de nos Peres l'auoit instruite ; elle dit que non, et

qu'elle n'a iamais veu de gens faits comme nous, portant des robes noires ; mais qu'elle a demeuré avec des Chrestiens, qui luy ont appris à prier Dieu, et qui luy ont fait connoistre l'importance du Baptesme. Le Pere, voyant sa candeur, son zele, son assiduité et sa perseuerance à demander cette grace, ne luy osa refuser. On a accordé cette mesme faueur à enuiron vne centaine de Sauuages, de ceux qui trafiquent ordinairement en ce quartier-là.

---

### *Extrait du Priuilege du Roy.*

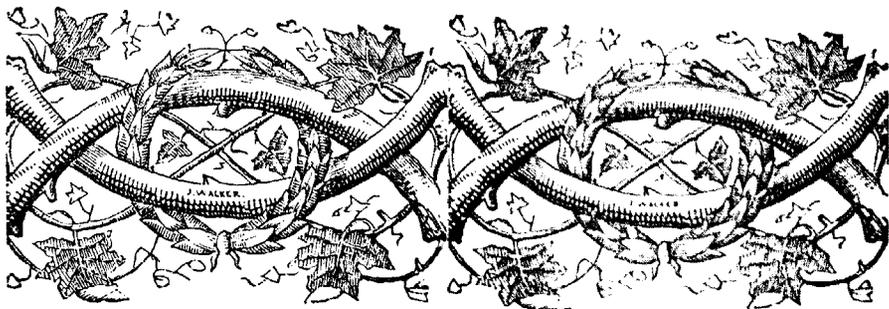
Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, et Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reyne, Bourgeois, ancien Escheuin et ancien Iuge-Consul de cette Ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer vn Liure intitulé : *Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de Iesus, au pays de la Nouvelle France, es années 1652. et 1653. enuoyée au R. P. Prouincial de la Prouince de France.* Et ce, pendant le temps et espace de neuf années consecutives : avec defenses à tous Libraires et Imprimeurs, d'imprimer ou faire imprimer ledit Liure, sous pretexte de desguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, à peine de confiscation et de l'amende portée par ledit Priuilege.

---

### *Permission du R. P. Prouincial.*

NOUS FRANÇOIS ANNAT, Prouincial de la Compagnie de Iesus, en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire, Iuré de l'Vniuersité de Paris, et Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reyne, Bourgeois, ancien Escheuin et ancien Iuge-Consul de cette ville de Paris, l'impression des Relations de la Nouvelle France. Fait à Paris, ce 10. de Feurier 1654.

FRANÇOIS ANNAT.



# RELATION

DE CE QUI S'EST PASSÉ EN LA MISSION DES PERES DE LA COMPAGNIE  
DE IESVS,

## AV PAYS DE LA NOUVELLE FRANCE,

ÈS ANNÉES 1633. ET 1634.

Enuoyée au R. P. NICOLAS ROYON, Prouincial de la Prouince de France

PAR LE R. P. FRANÇOIS LE MERCIER, SUPERIEUR DES MISSIONS  
DE LA MESME COMPAGNIE. (\*)

MON REVEREND PERE,

Pax Christi.



J'AY attendu iusques à ce iour vingt et vnième du mois de Septembre, à mettre la main à la plume, pour informer Vostre Reuerence de l'estat où nous sommes, n'ayant pû le faire plus tost, à cause que nous ne le scauions pas nous mesmes. Nos esprits ont esté tellement partagez depuis vn an, qu'à vray dire, nous auons iouy de la paix, pensans estre en la guerre. Dieu là dedans a beny nos condgites, et des desseins de trahison qu'auoient les Iroquois nos ennemis, il en a tiré leur bien et le nostre, nous donnant vne veritable Paix, qui

nous ouure les voyes et les chemins pour les aller instruire dans leur pais, et pour y porter la foy, qui d'vn peuple cruel et barbare, en fera vn peuple Chrestien. Ce sont les esperances que nous en donne l'heureux sucez d'vn voyage, qu'vn de nos Peres y a fait depuis peu. C'est le Pere Simon le Moine, qui y fut enuoyé au commencement de Iuillet, et qui a laissé nos esprits en suspens iusques à son retour, qui fut il y a peu de iours, en nous comblant de ioye, autant que nous auions sujet de craindre qu'il ne fust bruslé cruellement, comme desia plusieurs de nos Peres l'ont esté par ces mal-heureux. Mais Dieu a conduit toutes les demarches du Pere dans le cœur des Nations Iroquoises. Il y a trouué vne Eglise captiue de nos anciens Hurons, il a esté receu comme vn Ange du ciel de ces bons Chrestiens. Il y a baptisé vne trentaine de petits enfans Iroquois, malades et en danger de mort, et entre les personnes adultes, vne ieune femme Iro-

(\*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en l'année 1655.

quoise a esté la premiere qui ait receu le Sainct Baptesme. Cette femme, auant la venuë du Pere, viuoit desia comme Chrestienne, ne l'estant pas encore : elle auoit la foy de nos mysteres, qu'une captiue Huronne luy auoit enseignée. Il y a conuert y vn grand Capitaine Iroquois, Chef de dix-huict cents hommes qu'il menoit à vne nouvelle guerre, que Dieu leur a sans doute suscitée pour nous donner la Paix, ce Capitaine, ayant pressé saintement son Baptesme, auant que d'aller au peril. Enfin le Pere y a receu des presens de la nation la plus considerable, qui est au centre des autres nations Iroquoises, qui nous inuitent à les aller instruire pour se faire Chrestiens. Nous leur auons donné parole que le Printemps prochain nous irions nous y habiter, et y bastir vne maison, semblable à celle que nous auons au milieu des Hurons, auant que la guerre nous en eust chassés. Votre R. verra la suite de tout cecy dans la Relation, que ie pretens escrire par voye de Iournal, afin que la distinction des temps puisse empescher la confusion qu'il y auroit en des affaires, d'ailleurs assez broüillées.

L'entreprise d'aller dès le Printemps prochain, porter vne Mission dans le cœur des Nations Iroquoises, nous oblige à demander à Votre Reuerence le secours de six de nos Peres : car nous sommes trop peu. Monsieur de Lauzon, nostre Gouverneur, fait estat d'y enuoyer vn nombre de François choisis, pour y commencer vne nouvelle habitation. Nous y enuoyons de nos Peres, et quelques hommes de travail pour y bastir vne premiere Eglise, en l'honneur de la tres Sainte Vierge. Les despenses seront excessiues ; mais estant les affaires de Dieu plus que les nostres, sa Prouidence y pouruira. Il y a dans la France des personnes de Charité, zelées pour la conuersion des Sauvages, et qui font l'office d'Apostres dans les pais Barbares, quoy qu'ils ne quittent pas leur Patrie, leurs enfans ny leurs femmes. Il y a mesme des saintes Vefues, de chastes Vierges, et quantité de Femmes mariées qui

prennent part à cette gloire, de prescher l'Euangile d'un bout du monde à l'autre, y faisant passer leurs aumosnes, pour cooperer au salut des ames rachetées par le Sang de IESVS-CHRIST. Ce n'est pas ce secours qui nous manquera ; et deussions-nous partir, comme souuent nous auons fait dans nos Missions Huronnes, le seul baston en main et la seule confiance en Dieu pour toutes prouisions, nos Peres y sont tous resolu. Ceux qui viendront à leur secours, sçachent pour se consoler, qu'il y aura beaucoup à faire et bien plus à souffrir, et tout à craindre, ayant affaire à des Nations Barbares, qui ne respirent que le sang et qui ont beu celuy des Martyrs. Peut-estre que dès l'abord on fera rencontre. Quoy qu'il en soit, nos vies ne peuuent estre mieux consommées qu'en procurant la gloire d'un Dieu, qui le premier a consommé sa vie pour nous. V. R. nous obtiendra pour cet effet, les prieres de tous nos Peres et Freres de la Prouince, et nous donnera, s'il luy plaist, sa sainte benediction.

Mon Reuerend Pere,

Vostre tres-humble et tres-obeissant seruiteur en N. S.

FRANÇOIS LE MERCIER.

A Quebec, ce 21. de Septembre 1654.

#### CHAPITRE PREMIER.

*Dessein des Iroquois Anniehronnons, dans le Traité de Paix qu'ils auoient commencé avec nous au mois de Novembre 1653.*

**A**PRES l'heureuse deliurance du Pere Poncet, retourné de sa captiuité, et sauué quasi par miracle, de la mort et des flammes où son compagnon de fortune auoit esté bruslé cruellement, les Iroquois Anniehronnons nous ayans

faits de grands presens, pour tesmoignage de la sincerité de leur cœur, et en ayans receu de reciproques, furent pressez de leur retour, voyans que l'Hyuer s'approchoit.

En mesme temps, vn nauiere qui estoit encore à Quebec, fit voile pour retourner en France, et pour y porter les nouuelles de cette Paix tant désirée, et de la ioye qui s'estoit desia répandue sur le visage et dans les cœurs de tous les peuples nos alliez, Algonquins, Montagnetz et Hurons.

Les plus beaux iours ont souuent leurs nuages, et Dieu ne veut pas en ce monde que nos ioyes y soient toutes pures. Le nauiere qui retournoit en France, richement chargé des dépouilles des Castors du pais, fut dépouillé luy-mesme, estant tombé entre les mains des Anglois, qui l'attendoient dans la Manche.

Icy, en mesme temps, trois ieunes hommes Hurons, ayans fait rencontre dans les bois de deux Sauuages de la Nation des Loups, Alliez des Iroquois Anniehronnons, les surprirent de nuict, pour auoir leur butin, et les assommerent sur la place.

Ce coup de trahison fut descouuert par les Iroquois mesmes, qui auoient ramené le Pere Poncet, lors que passans à leur retour, par l'habitation de nos François, qui est aux Trois Riuieres, ils y reconnerent les despoüilles de leurs Alliez, et les robes teintes de leur sang, qui sans doutecrioit vengeance au Ciel. C'estoit bien pour estouffer dans le berceau, les esperances d'une paix qui ne faisoit que naistre. Mais Dieu y mit la main, le Gouverneur de Trois Riuieres ayant fait mettre aux fers les meurtriers Hurons, pour en faire iustice, et pour donner à connoistre que les François n'auoient point de part en ces crimes. Les Iroquois furent contens de nostre procedé, et nous firent des presens eux-mesmes, pour la deliurance de ces trois criminels, disans que la Paix estant faite, ils estoient freres des Hurons ; qu'ils n'estoient plus qu'une famille, et qu'ils prenoient sur eux le soin d'arrester dans leur source les con-

sequences de ce meurtre, puisque cette Nation des Loups leur estoit alliée.

Pour nous lier plus estroitement par ensemble, les Iroquois demanderent que quelques-vns de nos François allasent en leur pais, et qu'ils nous laisseroient reciproquement des ostages, pour affermir, nous disoient-ils, ce nœud sacré d'une amitié inuiovable, qu'ils souhaitoient conseruer avec nous, aussi long-temps que nos grands fleuues couleroyent dans la mer. Deux ieunes soldats de bonne volenté se presenterent pour ce voyage, quatre Iroquois nous demeurans.

Peu de iours apres le depart des Ambassadeurs Iroquois, les plus anciens Capitaines de nos Hurons nous descouurerent vn secret, qui insques alors nous auoit esté inconnu. Ils nous firent paroistre trois grands colliers de Porcelaine d'une rare beauté. Ce sont, nous dirent-ils, des presens qui sont venus du profond des enfers, d'un demon qui nous a parlé dans l'horreur d'une nuict obscure ; mais vn demon qui nous fait peur, puis qu'il n'ayme que les tenebres et qu'il redoute la lumiere.

En vn mot, ils nous apprirent que la nuict mesme qui auoit suiuy le beau iour, auquel les Iroquois Anniehronnons auoient conclu leur traité de Paix avec nous, le chef de cet ambassade les auoit esté resueiller sur la my-nuit, pour tenir conseil avec eux ; qu'il leur auoit dit nettement, que le dessein de son voyage estoit pour les destacher d'avec nous, et transporter leur Colonie Huronne dans son pais, où estoient desia leurs parens emmenez autrefois captifs, qui ne supportoient leur absence qu'avec des regrets et des tristesses inconsolables, qu'ils les attendoient avec amour et qu'ils les accueilleroient avec ioye ; que tout le procedé qu'ils auoient tenu dans la deliurance du Pere Poncet, et dans leurs pour-parlers de Paix, n'estoit que pour couvrir leur ieu, et pour auoir plus de moyen de parler sans soupçon avec nous et conduire toute cette affaire avec douceur et efficace.

Nous n'auons osé refuser ces presens, nous adiousterent ces Capitaines Hurons :

car c'eust esté rompre avec eux et refuser la Paix, qu'il faut tascher de conserver puisque nous sommes dans l'impuissance de soustenir la guerre. Aussi ne les auons nous receus qu'avec crainte, sçachans trop bien que ce ne sont que des perfides, et qu'une feinte amitié avec eux est mille fois plus dangereuse que ne seroit vne inimitié toute ouuerte. Peut-estre qu'en vous trompant, ils nous veulent tromper, et que nous ayans diuisez, ils ont dessein de venir plus aisément à bout des vns et des autres. Peut-estre veulent-ils se fortifier de nostre Colonie, et quand nous serions avec eux, nous obliger à prendre les armes contre vous. Peut-estre aussi qu'ils agissent avec les François dans la sincerité, et que faisant mine de vous vouloir tromper, ils veulent nous tromper nous-mesmes, nous ayans retiré de vostre protection : car qui fait vne trahison est capable d'en faire plus d'une.

Ces Capitaines Hurons demandent là dessus nos aduis, nous adionstans qu'ils estoient resolués de viure et de mourir avec nous ; quoy que pour contenter les attentes des Iroquois, ils leur eussent fait des presens reciproques à ce mesme dessein.

Monsieur le Gouverneur leur fit réponse; qu'ils eussent bien fait de decourir ce conseil secret, dès la nuit mesme qu'il fut tenu, qu'il estoit bon de sçauoir les pensées de ceux qui nous vouloient tromper ; que Dieu neantmoins beniroit l'innocence de nostre procedé, et que le temps nous donneroit quelque occasion de tirer le bien mesme des Iroquois et leur salut, des desseins qu'ils auroient de nous perdre.

## CHAPITRE II.

*Dessein des Iroquois Onnontæhronnons  
arriuez à Quebec au mois de  
Feurier 1654.*

Les Iroquois Onnontæhronnons sont ceux qui l'an passé parurent à Montreal,

y portans les premieres nouvelles de la Paix, quoy qu'il nous soit certain qu'ils n'y estoient venus qu'avec des pensées de la guerre. Ils enuoyerent leurs Ambassadeurs à Quebec au mois de Septembre suiuant, pour y traiter de cette Paix, y apportans de tres riches presens pour cet effet.

Ils auoient promis que l'Hyuer ils nous reuiendroient voir. Ils ont tenu leur parole ; et d'abord ils ont demandé qu'on assemblast le conseil. Leur Capitaine se voyant au milieu de tous nos François, y estale six grands colliers de Porcelaine, c'est à dire qu'il auoit six choses d'importance à nous dire.

Le premier present estoit pour calmer l'esprit des François, de peur qu'estans troubles, ils ne prissent vne parole pour vne autre, et qu'ils ne s'offensassent de quelque mot mal entendu.

Le second estoit pour tesmoigner que son cœur estoit sur sa langue, et sa langue en son cœur ; c'est à dire qu'il n'y auoit en tout son procedé qu'une sincerité toute aymable, et dont on n'auroit pas sujet d'entrer en defiance.

Le troisieme estoit vn May, qu'il plantoit, disoit-il, au milieu de la grande Riuiere S. Laurens, vis à vis du fort de Quebec, de la maison d'Onontio, le grand Capitaine des François (c'est Monsieur de Lauzon nostre Gouverneur) ; vn May, qui porteroit sa cime iusques au dessus des nuës, afin que toutes les Nations de la terre le pussent voir, et que ce fust vn rendez-vous où tout le monde peust reposer en paix, sous l'ombre de ses feuilles.

Le quatrieme present se donnoit pour faire vn abisme profond iusqu'aux enfers, dans lequel on ietteroit toutes les mediances, tous les soupçons, et tout ce qui seroit capable d'alterer les esprits et de corrompre la douceur d'une Paix que le ciel nous auoit donnée.

Le cinquieme estoit pour oster les nuages qui auoient obscurcy le soleil. Ces nuages, dit-il, sont les discours de defiance des Algonquins et des Montagnets, qui empeschent que le soleil ne respande ses douces lumieres sur nous et sur eux. S'ils estoient moins credules

à mille faussetez, leur esprit seroit vn soleil qui donneroit du iour par tout, et dissiperoit les tenebres.

Enfin le sixiesme present estoit pour faire abismer si auant dans la terre, leur chaudiere de guerre, où ils auoient accoustumé de faire bouillir la chair humaine, et les corps decoupez en pieces de leurs captifs, qu'ils mangeoient avec cruauté, que iamais cette chaudiere abominable ne parust sur terre, puisque toute leur haine se trouuoit changée en amour.

Ce conseil se tint avec nous le cinquiesme iour de Feurier. Ce n'estoit rien que ioye, qu'ouuerture de cœur, et le soleil n'a pas des rayons plus benins que nous paroisoient les visages de ces Ambassadeurs; mais vne nuict obscure suit après vn beau iour.

Nous apprenons d'un Chrestien Huron que ce Capitaine Iroquois Onnontachronnon estoit dans le mesme dessein qu'auoit esté les Ambassadeurs Anniehronnon, de detacher d'avec nous la Colonie Huronne, et d'attirer dans leur païs les familles entieres, hommes, femmes et enfans; que pour l'exécution il proposoit vn moyen aussi facile qu'il estoit specieux, sçauoir: que les Hurons, dès le commencement du Printemps, témoigneroient estre attirés de la beauté de Montreal, et s'y vouloir habiter, qu'ils prendroient ce chemin, et que sans doute les François fauoriseroient eux-mesmes cette retraite; mais qu'approchant de l'Isle de Montreal, ils monteroient vn bras de la Riuiere au lieu d'un autre, et qu'estans arriuez au dessus de cette Isle, ils y trouueroient vne bande de cinq cens Iroquois Onnontachronnon, qui en les attendant, y bâtiroient vn fort, y feroient bonne chasse, et des canots pour faciliter le reste du voyage; qu'au reste ce dessein deuoit estre caché, mesme aux Hurons, à la reserue de trois ou quatre qui conduiroient prudemment cette affaire, sans donner autre idée à leurs femmes et à leurs enfans, sinon de ce transport de leur demeure à Montreal; que quatre à cinq cens Iroquois leur viendroient à la rencontre, entre les Trois Riuieres et

Montreal, et qu'alors il seroit temps de publier tout leur dessein; qu'aucun n'y pourroit contredire, puis qu'ils seroient contraints de prendre la loy du plus fort, et que plustost ce leur seroit trop de bonheur d'estre amys des vainqueurs, et d'aller en vn païs victorieux et vn païs de Paix, qui va porter la guerre au loin, n'en receuant aucun dommage.

Cet Ambassadeur Iroquois auoit fait quatre presens pour ce dessein; mais dans l'obscurité et dans l'horreur de la nuit, à ceux qu'il croyoit estre personnes de confiance, avec promesse d'en garder le secret inuiolable.

Quand le tout nous fut rapporté, si nos Hurons furent en peine, nous le fusmes avec eux. Nous voyons bien, nous dirent ces Capitaines Hurons, que ces deux Nations Iroquoises, à l'enui l'vne de l'autre, veulent nous attirer. Quelque dessein que nous prenions, nous n'y enuisageons que du malheur. Nous auons occasion de croire, que cet empressement qu'ils tesmoignent chacun de son costé, n'est pas vn amour qu'ils nous portent, mais vn dessein de se venger sur nous, chacun d'une iniure receüe, qu'ils n'ont pas si tost pardonnée. Les Onnontachronnon ont sur le cœur la mort de trente quatre de leurs hommes, gens d'élite et de consideration parmi eux, que nous trompames il y a trois ans, en nostre ancien païs, lors qu'eux-mesmes nous vouloient tromper. Nous preuinsmes d'un iour le malheur qui alloit fondre sur nos testes, lors qu'ils estoient dans le dessein de nous massacrer sous ombre d'un faux traité de Paix, dans lequel ils nous vouloient surprendre. L'Anniehronnon n'aura pas oublié la mort de leur grand Capitaine Torontisati que nous brûlames aux Trois Riuieres, il n'y a que deux ans, lors que luy voulant nous trahir, il se vit luy-mesme trahy. Quoy qu'en cela nous soyons innocens, ils nous prennent pour des criminels, de n'auoir pas receu la mort de leur main, à l'heure qu'ils souhaitoient. Ils nous regardent comme autant de victimes consacrées à leur cruauté, et c'est ce qui

probablement les pousse à nous témoigner tant d'amour.

Ce qui accroist nostre malheur en ce rencontre, adiousterent ces Capitaines Hurons, c'est que quelque party que nous prenions, eussent-ils arraché de leur cœur ces desirs furieux qu'ils ont de se venger de nous, l'autre party se croyant mesprisé et postposé aux autres, il entrera en des rages nouvelles, il en fera vn nouueau crime, qui les irritera plus que iamais. Que si ny les vns ny les autres ne nous enleuent en leur país, leur esperance estant deceuë, se changera en desespoir ; et se voyant esgalement trompés, ils se ioindront pour coniuurer nostre ruine, ainsi nous ne voyons que des malheurs de tous costés.

Après vne longue suspension de ce qu'ils denoient faire, le plus ancien des Capitaines adressa sa parole à Monsieur le Gouverneur : C'est à toy maintenant, Onontio, et non pas à nous de parler. Nous sommes morts depuis quatre ans, que nostre país fut desolé. La mort nous suit par tout, elle est tousiours deuant nos yeux. Nous ne viuons qu'en toy, nous ne voyons que par tes yeux, nous ne respirons qu'en la personne, et nos raisonnemens sont sans raison, sinon en tant que tu nous en donnes. C'est donc à toy, Onontio, à nous tirer de ces perils, nous disant ce qu'il nous faut faire.

Ce rencontre nous estoit facheux : car vn traistre qui se sent criminel et qui se voit descouuert, craint qu'on ne le preuienne, et croit que son salut gist à haster la perte du plus innocent, sçachant bien qu'il merite luy-mesme d'estre perdu. Ainsi nous auions de la peine à faire paroistre que nous sceussions leur procedé ; d'ailleurs de témoigner n'en rien sçauoir, c'estoit les engager à le continuer, et en differant le remede, en rendre le mal incurable, qui tendoit à la ruine, ou des François ou des Hurons, et plus probablement autant des vns que des autres.

Enfin nous iugeasmes qu'il y auroit du mieux de faire connoistre à l'Iroquois, que de nous-mesmes nous nous portions à leur dessein, sans tesmoigner

ny defiance, ny jalousie, en telle façon toutefois que nous trouuerions les moyens de differer cette entreprisede à quelque année suiuaute, esperant, ce qui est arriué, que Dieu donneroit iour à nos tenebres, et que le temps iroit disposant les esprits à vne Paix sincere.

Nos Capitaines Hurons dirent comme en confiance, à l'Ambassadeur Iroquois, que leur dessein reüssissoit au delà de leurs esperances, que les François leur proposoient de faire eux-mesmes vne nouvelle habitation sur le grand lac des Iroquois ; que cela estant de la sorte, il y auroit du mieux de leur communiquer leur dessein, iusqu'alors caché, sans paroistre qu'on eust voulu leur rien celer : l'Iroquois s'y accorde.

On tient conseil, on y produit les quatre colliers Iroquois, par lesquels on inuitoit la colonie Huronne de se faire vn nouueau país, dans des terres autrefois ennemies, qu'on leur promet deuoir leur estre vne terre de Promission.

A ces presens, les Hurons ne respondirent que deux mots, et cela par deux autres presens : le premier, pour faire differer l'execution de ce dessein, au moins pour vne année ; le second present, pour exhorter les Iroquois à bastir premierement vne demeure aux robes noires, c'est à dire à nos Peres qui les enseignent, assurant qu'en quelque lieu que nos Peres voulussent aller, la colonie les suiuroit.

Monsieur le Gouverneur se mit de la partie, et tesmoigna agréer ce dessein par six autres presens.

Par le premier, il exhortoit les Iroquois Onnontaechronons à faire bon accueil aux Hurons, lors qu'ils seroient en leur país.

Par le second, il les prioit de ne pas presser les Familles Huronnes, qui ne seroient pas encore disposées à ce voyage.

Par le troisieme, il demandoit qu'on leur laissast vne liberté toute entiere, d'aller la part où ils voudroient, soit que d'aucuns fussent portés d'inclination pour le país des Iroquois Anniechronons, d'autres pour Sonnotsanne, soit que d'autres respirassent vers leur an-

cien païs, ou que d'aucuns voulussent continuer leur demeure avec les François.

Le quatriesme present estoit pour mettre la voix d'Onontio dans la bouche d'Annonchiassé, c'est à dire que Monsieur nostre Gouverneur leur tesmoignoit qu'ils n'auroient plus aucun besoin de descendre iusques à Quebec pour entendre sa voix et ses pensées sur ce traitté de Paix ; mais qu'ils pourroient agir avec Monsieur de Maison-neufue, Gouverneur particulier de Montreal, avec autant de confiance qu'avec luy-mesme, et qu'en cela, il luy donnoit tout son pouvoir.

Le cinquiesme present estoit pour transplanter le May qu'ils auoient mis deuant Quebec, et le transporter à Montreal, afin qu'estant vne place frontiere, on s'y trouuast plus aisement.

Le sixiesme present estoit pour reünir tous les esprits des Iroquois, qui sont cinq nations differentes, afin que cette Paix fust generale, et qu'il n'y eust aucune ialousie des vns contre les autres.

Par ce moyen nous contentions tous les esprits, estans amys de tout le monde, et aucun ne pouuant se plaindre de nous, sur tout laissant chacune des Nations Iroquoises dans l'esperance d'attirer à eux les Hurons, qu'ils desiroient avec tant d'ardeur.

Cela fait, les Ambassadeurs songerent à leur retour, nous donnant assurance d'une Paix inuiolable.

### CHAPITRE III.

#### *Prise d'un François à Montreal par les Iroquois Onneiochronons au mois d'Auril 1654. et de sa deliurance.*

Tout le long de l'Hyuer, ne s'estant rien passé qui trauersast nos ioyes, tout ne respirant que la Paix, principalement à Montreal, la grande quantité de Castors qui ont peuplé dans les ruisseaux et dans les riuieres voisines, y attirerent

nos François dès le commencement du Printemps, après la fonte des neiges et des glaces ; de tous costez on leur faisoit bonne chasse et bonne guerre, avec autant de ioye que de profit.

Vn ieune Chirurgien, ayant suiuy sa proye et tendu ses pieges au Castor en des lieux escartez, où jamais aucune solitude ne luy auoit paru plus douce, vne bande d'Iroquois Onneiochronons, qui estoient là venus à la chasse des hommes, y firent prise de ce chasseur aux bestes. Ils l'enleuerent promptement, le iettant dedans leurs canots sans laisser aucune marque de leur venuë. On n'eust rien sçeu de ce malheur, si par bonheur vn Huron ne se fust eschappé, qui estoit de la bande de ces ennemis, lequel ils auoient laissé au lieu de leur abord, dans l'Isle de Montreal, pour y garder leur équipage, et pour y tenir compagnie à deux ieunes femmes Iroquoises qui accompagnoient leurs maris, tant cette guerre est douce et facile à nos ennemis. Ce Huron ayant pris son temps, accourt promptement au fort de Montreal, y donne aduis qu'on soit sur ses gardes, qu'il est venu vne troupe de douze Iroquois Onneiochronons, qui sont en queste aux enuirons, n'ayans que des pensées de guerre, de sang et de carnage. On tire le canon pour signal de retraite. Ce ieune Chirurgien se trouue seul de manque, et on ne doute point qu'il ne soit ou captif, ou tué sur la place. De Montreal, on en depesche les aduis aux Trois Riuieres et à Quebec. Nous voila derechef dans les terreurs d'une nouvelle guerre et dans l'attente d'une armée ennemie, le Huron échappé nous assurant qu'elle estoit proche, et que tout n'estoit que trahison. Mais tout ne fut que pour affermir nostre Paix et pour nous faire sentir au doigt que Dieu seul trauailloit pour nous, au delà de toutes nos prudences et de ce que nous eussions osé esperer.

Au commencement du mois de May, vne bande d'Iroquois Onnontachronons arriuerent à Montreal, ne sçachans rien de cet acte d'hostilité. On les reçoit avec amour, on leur ouure le cœur

et la porte du fort. Apres vn accueil favorable, on leur parle de la prise du François emmené captif ; ils sont surpris à ces nouvelles, ils tremblent et ils pallissent, croyans qu'on s'en voulust venger sur eux. On les rassure avec douceur, et on leur fait entendre que le coustume des François ne fut iamais de mesler l'innocent avec le coupable, que d'un amy on n'en fait pas un ennemy, s'il ne le veut estre luy-mesme.

Il y auoit en cette bande un Capitaine qui porte le nom le plus considerable de toute sa Nation, Sagochiendagehté. Non, non, dit-il, vostre bonté sera tousiours victorieuse ; nos malices et nos fourbes ne pourront pas l'éteindre : malheur à ceux qui iamais en abuseront. Je veux moy-mesme demeurer vostre captif et vostre ostage, iusqu'à ce qu'on ayt deliuré le François emmené captif. Ma vie respondra pour la sienne, et si ceux de ma Nation ont du respect et de l'amour pour moy, le François viura, et sa vie sauvera la mienne.

Il depute à l'heure mesme un canot exprés, pour porter ces nouvelles à Onnontae, dont il est Capitaine. Là on y prend l'affaire à cœur, on y amasse des presens, et on enuoye une ambassade à Onneiou, Nation de ceux qui auoient fait le coup : on leur demande le captif, et sa liberté.

Ce ieune Chirurgien est heureusement estonné de voir en un moment ses liens rompus. Les visages n'ont plus pour luy que des douceurs, ses ennemis estans deuenus ses amis. Et la ioye fut toute entiere à Montreal, lors qu'il y apporta luy-mesme les nouvelles de sa deliurance, et l'assurance de la Paix pour toutes les Nations Iroquoises.

Les Onnontaechronons qui l'auoient ramené, voyans tout le monde assemblé, font monstre de vingt colliers de Porcelaine, pour accompagner le principal de leurs presens, qui estoit nostre prisonnier remis en liberté.

Le premier collier estoit pour affermir le May, qu'Onontio, le grand Capitaine des François, auoit transporté à Montreal.

Le second, pour remettre en meilleure

humeur Monsieur de Maison-neufue, iustement indigné pour cette prise iniuste, d'un de ses nepueux qu'il aimoit.

Le troisieme, luy deuoit seruir d'un breuuage, pour luy faire vomir toute sa bile et tout le poison de son cœur.

Le quatriesme present, estoit pour ietter dans le feu, les liens qui auoient serré les mains et les bras du François emmené captif.

Le cinquieme, pour rompre les cordes qui luy auoient serré les iambes.

Le sixiesme, pour brusler celles qui l'auoient lié par le milieu du corps.

Le septiesme : La Nation des Onnontaechronons brise l'échafaut où ce captif François a esté exposé.

Le huitiesme : La Nation des Sonnontoechronons le retire de ce lieu d'opprobre.

Le neufiesme : Les Onionehronons font le mesme.

Le dixiesme : Les Onneiochronons bruslent le bois qui a seruy à cet échafaut malheureux, en sorte que les cendres mesmes n'en restent pas à la posterité, et qu'on en perde la memoire.

L'onzieme present estoit pour réunir dans les mesmes pensées de Paix, l'esprit de nos François, des Hurons et des Algonquins, en cas que la crainte eust donné à quelqu'un de la defiance.

Le douzieme : La nature, dit le Capitaine Iroquois, a parsemé de rochers et d'écueils, les Riuieres qui nous ioignent aux François ; i'oste, dit-il, tous ces brisans, afin que tout nostre commerce en soit plus doux et plus facile.

Le treizieme : Je souhaite auant toutes choses, de voir en mon país une des robes noires qui ont enseigné aux Hurons à honorer un Dieu.

Le quatorzieme : Nous aurons du respect pour luy, et tous les iours nous nettoyerons la natte sur laquelle il sera couché.

Le quinzieme : Nous receurons avec amour ses instructions, et nous voulons adorer celui qui est le maistre de nos vies.

Le seiziesme : Nostre ieunesse n'aura plus de guerre avec les François ; mais comme elle est trop guerriere pour

quitter cet employ, vous sçaurés que nous allons porter nos armes contre les Elriehronnons (c'est la Nation du chat); dès cet Esté nous y conduirons vne armée. La terre tremble de ce costé là, et tout est calme icy.

Le dix-septiesme : Si quelque accident suruenoit, qui peut trauerser cette Paix, i'auray des aisles pour voler et pour me rendre au plus tost icy : ma presence arrestera tous les desordres.

Le dix-huitiesme : Pouure l'oreille au François, afin qu'il sçache tout et qu'il entende les nouuelles, et qu'il m'en donne aduis.

Le dix-neufiesme : Nous ne sommes plus qu'un, le François et moy Onnontaehronnon : nos bras sont enchainez les vns aux autres par vn lien d'amour ; qui voudra le couper sera nostre enemy commun.

Le vingtiesme : Nous ne ferons rien en cachette, le Soleil en sera tesmoin ; qu'il cesse d'éclairer celuy qui voudroit chercher les tenebres : qui haït la lumiere, est indigne que le Soleil luise pour luy.

Ce furent là les vingt presens que nous firent les Iroquois Onnontaehronnons, pour affermir la Paix, qui auoit esté offensée par la prise de nostre François.

---

#### CHAPITRE IV.

*Vne flotte de canots Hurons et d'Algonquins des nations superieures, alliées des François, arriuent à Montreal et aux Trois Riuieres, et y apportent d'heureuses nouuelles au mois de Iuin.*

Après la prise du Chirurgien de Montreal, et auant son retour de sa captiuité, lors que nous estions entre la crainte et l'esperance, ne sçachans pas quelle issuë auroit cette affaire, vne flotte parut de loïn, qui descendoit les rapides et les cheutes d'eau, qui sont au dessus de Montreal. On eut suiet de craindre que

ce fust vne armée ennemie ; mais on reconnut aux approches, que c'estoient des amys qui venoient de quatre cents lieuës loïn, nous apporter des nouuelles de leur Nation, et en sçauoir des nostres.

Les habitans de Montreal et des Trois Riuieres eurent vne double ioye, voyans que ces canots estoient chargez de pelleteries, que ces Nations viennent traiter pour nos denrées françoises.

Ces gens là, estoient partie Tionnontatehronnons, que nous appellions autrefois la Nation du Petun, de langue Huronne, et partie Ondataouaouat, de langue Algonquine, que nous appellons les Cheueux releuez, à cause que leur cheueleure ne descend point en bas, mais qu'ils font dresser leurs cheueux, comme vne creste qui porte en haut.

Tous ces peuples ont quitté leur ancien païs, et se sont retirez vers les Nations plus esloignées, vers le grand lac que nous appellons des Puants, à cause qu'ils habitent proche la Mer, qui est salée et que nos Sauvages appellent l'eau puante ; c'est du costé du Nord. La desolation du païs des Hurons leur ayant fait apprehender vn semblable malheur, et la fureur des Iroquois les ayant poursuiuy par tout, ils n'ont pas creu estre assurez, qu'en s'esloignant pour ainsi dire, iusques au bout du monde.

Ils y sont en grand nombre, et plus peuplez que n'ont esté tous ces païs, dont plusieurs ont diuerses langues, qui nous sont inconnuës ; si faut-il qu'ils connoissent Dieu, et que nous leur annoncions quelque iour ses grandeurs.

Ceux qui nous sont venus trouuer, au nombre d'environ six-vingts, firent rencontre en leur chemin de quelques Iroquois Sonnontoehronnons, et de quelques gens de la Nation du Loup, alliez des Iroquois Anniehronnons, qui estoient à la chasse. Ils en firent treize de captifs, qu'ils ne voulurent point traiter dans les cruantez ordinaires, non pas mesme leur lier les bras ny les mains. Dieu adoucit les cœurs barbares, quand c'est luy qui veut faire la Paix.

Cette troupe victorieuse, arriüée heu-

reusement à Montreal, y ayant veu la disposition des esprits, et que tout tenoit à la Paix, fit present de ses captifs à Sagochiendagehté, Capitaine Onnontachronnou, qui de son gré y estoit demeuré pour ostage, attendant le retour du François emmené captif.

Ce ne sont que festins et que chants de ioye, dans vne douce impatience, qu'on voye au plus tost ce retour. Là dessus, le François arriua, comme il a esté dit au Chapitre precedent.

Les Iroquois Onnontachronnou qui le ramenerent, nous firent voir que Dieu travailloit plus que nous à l'affermissement de cette Paix.

Ils nous apprennent qu'une nouvelle guerre leur estoit suruenue, qui les iette tous dans la crainte ; que les Ehriehronnou arment contre eux (nous les appellons la Nation Chat, à cause qu'il y a dans leur pais vne quantité prodigieuse de Chats sauvages, deux et trois fois plus grands que nos Chats domestiques, mais d'un beau poil, et precieux) ; ils nous apprennent qu'une bourgade d'Iroquois Sonnontochronnou a esté desiamise à feu, et enleuée dès leur premier abord ; que cette mesme Nation a poursuivy vne de leurs armées, qui reuenoit victorieuse du costé du grand lac des Hurons, et qu'une Compagnie entiere de quatre-vingts hommes d'élite, qui estoit leur arriere-garde, y a esté entierement taillée en pieces ; qu'un de leurs plus grands Capitaines, nommé Annenraes, a esté pris et emmené captif par des courreurs de cette Nation, qui sont venus faire ce coup quasi aux portes de leur bourg ; en vn mot, que tout est en feu dans les quatre Nations des Iroquois superieurs, qui se liguent et qui arment pour repousser cet ennemy, et que tout cela les oblige à vouloir tout de bon la Paix avec nous, quand mesme ils n'en auroient pas eu les pensées iusqu' alors.

Nous vismes à ces nouvelles, que Dieu nous secouroit du costé que nous ne l'attendions pas, faisant vne diuersion des armes et des forces de nos ennemis.

Cette Nation du Chat est grandement

peuplée ; quelques Hurons qui se sont respandus par tout lors que leur pais fut ruiné, se sont joints avec eux, et ont suscité cette guerre qui donne de la terreur aux Iroquois. On fait estat de deux mille hommes bien aguerris, quoy qu'ils n'ayent pas d'armes à feu. Mais ils combattent à la Françoisise, essayants courageusement la premiere décharge des Iroquois, qui sont armez de nos fusils, et fondants en suite sur eux, avec vne gresle de fleches qui sont empoisonnées, et qu'ils tirent huit et dix fois auant qu'on puisse recharger vn fusil.

Quoy qu'il en soit, nous demeurons en paix, et le Pere Simon le Moine, retourné tout freschement des Iroquois superieurs, nous assure qu'ils s'armoient pour aller de ce costé là, au nombre de dix-huit cents hommes.

---

#### CHAPITRE V.

*Les Iroquois Anniehronnou arriuent à Quebec au mois de Iuillet, et ramenant deux François qu'ils auoient en ostage.*

Deux ieunes soldats de la garnison de Quebec, estoient allez au mois de Novembre 1653. avec les Iroquois Anniehronnou, qui nous auoient ramené le Pere Poncet deliuré de sa captiuité. On les auoit enuoyés comme pour seruir d'ostages, ou plus tost pour seruir d'un gage assureé, que nous n'estions vrayement qu'un cœur, les Iroquois et nous, et que nous voulions viure en confiance les vns avec les autres.

Tout l'Hyuer on auoit veu à Montreal et aux Trois Riuieres, quantité d'Iroquois de cette Nation, qui tousiours confirmoient la Paix ; mais toutesfois quelques nouvelles suruenues, et mesme quelques lettres de nos François, nous iettoient dans la defiance, iusqu'à ce que sur la fin de l'Hyuer, vn Capitaine Anniehronnou, fils d'une mere Iroquoise et d'un Pere Hollandois, nous

apporta des lettres du Capitaine du fort d'Orange, en la Nouvelle Hollande, et de quelques marchands Hollandois, qui nous tesmoignoient tous, que c'estoit maintenant tout de bon qu'ils voyoient les esprits des Sauvages leurs alliez, disposez à la Paix.

Ce mesme Capitaine Iroquois, fit vn second voyage pour nous ramener nos deux François ostages, selon la parole qu'il nous en auoit donnée. Ils arriuerent à Quebec au mois de Iuillet, fort peu de iours apres que le Pere Simon le Moine nous eut quittez pour son voyage d'Onnontagué, duquel nous parlerons au Chapitre suiuant.

Nous fusmes en peine en ce rencontre, voyant bien qu'il y auroit quelque suiet de ialousie entre les quatre Nations Iroquoises superieures, et les Iroquois Annichronnons, chacun d'eux desirant emporter l'honneur de cette ambassade du Pere le Moine en leur pais. Les Onnontachronnons le desiroient, à cause que c'estoient eux qui auoient porté les premieres nouvelles de la Paix. Les Annichronnons le souhaitoient, pour ce qu'ils sont les plus proches de nous, et comme les frontieres.

Le Capitaine Annichronnon en fit adroitement ses plaintes avec esprit. N'est-ce pas, dit-il, par la porte qu'il faut entrer en la maison, et non par la cheminée et le toit de la cabane, sinon qu'on soit voleur et qu'on veuille surprendre le monde? Nous ne faisons qu'une cabane nous autres cinq Nations Iroquoises; nous ne faisons qu'un feu et nous auons de tout temps habité sous vn mesme toit. En effet de tout temps, ces cinq Nations Iroquoises, s'appellent dans le nom de leur langue, qui est Huronne, Holinnonchiendi, c'est à dire la Cabane acheuée, comme s'ils n'estoient qu'une famille. Quoy donc, dit-il, vous n'entrez pas dans la cabane par la porte qui est au bas estage de la maison? c'est par nous autres Annichronnons qu'il falloit commencer. Vous voulez entrer par le toit et par la cheminée, commençant par l'Onnontachronnon. N'avez-vous point de crainte que la

fumée ne vous auengle, nostre feu n'estant pas esteint? ne craignez-vous point de tomber du haut en bas, n'ayant rien de solide où poser vos demarches?

Cela obligea Monsieur le Gouverneur de luy faire des presens exprez, pour l'asseurer que Ondessonk (c'est le nom du Pere Simon le Moine) iroit aussi en leur pais, pourueu qu'il le peust atteindre en chemin, et luy rendre nos lettres qui l'informeroyent de nos pensées. Ces lettres luy firent haster son depart; mais le Pere ayant pris le deuant, ne put pas estre atteint, et il poursuiuit son voyage selon le premier dessein qui auoit esté pris.

---

#### CHAPITRE VI.

##### *Voyage du Pere Simon le Moine dans le pais des Iroquois Onnontachronnons, en Iuillet, Aoust et Septembre.*

Le second iour du mois de Iuillet, feste de la Visitation de la tres-saincte Vierge, tousiours fauorable à nos entreprises, le Pere Simon le Moine partit de Quebec pour le voyage aux Iroquois Onnontachronnons. Il passe par les Trois Riuieres, et de là par Montreal, où vn ieune homme de bon courage, et ancien habitant, se ioint à luy avec beaucoup de pieté. Je suiuray le Journal du Pere, pour plus grande facilité.

Le 17. iour de Iuillet, iour de saint Alexis, nous sortons de chez nous avec ce grand saint voyageur, et nous partons pour vne terre qui nous est inconnuë.

Le 18. suiuaus tousiours le cours de la Riuiere saint Laurens, nous ne trouuons que des brisans et des torrens impetueux, tout parsemez de rochers et d'escueils.

Le 19. Cette Riuiere se va eslargissant et fait vn lac agreable à la veüë, de huit ou dix lieüs de longueur. Le soir, vne armée de mousquites importunes nous fut vn presage de la pluye,

qui nous mouïlla toute la nuit. C'est vn plaisir plus innocent et plus doux qu'on ne pourroit croire, de n'auoir en ce rencontre aucun abry, sinon des arbres que la nature y a produits depuis la creation du monde.

Le 20. Ce ne sont que des Isles, d'vn aspect le plus beau du monde qui coupent çà et là cette riuere tres-paisible. La terre du costé du Nord, nous paroist excellente : vers le Soleil leuant, c'est vne chaisne de hautes montagnes, que nous appellasmes de sainte Marguerite.

Le 21. Les isles continuënt. Sur le soir nous brisons nostre canot d'écorce, il pleut toute la nuit. Les roches toutes nuës, nous seruent et de lict, et de matelats, et de tout. Qui a Dieu avec soy, repose par tout doucement.

Le 22. Les precipices d'eau, qui pour vn temps ne sont plus nauigables, nous obligent à porter sur nos espauls nostre petit bagage, et le canot qui nous portoit. A l'autre costé du rapide, l'aperçoy vn troupeau de vaches sauvages, qui paissoient à leur aise en grand repos. On en void quelquesfois en ces endroits, quatre ou cinq cens de compagnie.

Le 23. et le 24. du mois, nostre pilote s'estant blessé, il fallut demeurer en proye aux maringoins, et prendre patience : souuent plus difficile pour les incommoditez qui n'ont point de relasche, ny iour ny nuit, qu'il ne seroit de voir la mort deuant ses yeux.

Le 25. La riuere est si fort rapide, que nous sommes contraints de nous ietter dans l'eau pour traisner apres nous nostre canot parmy les roches, comme vn caualier qui mettant pied à terre mene son cheual par la bride ; le soir nous arriuons à l'emboncheure du lac saint Ignace, où les anguilles y sont dans vne quantité prodigieuse.

Le 26. Vn grand vent meslé de pluye, nous oblige à nous débarquer apres quatre lieuës de chemin. Vne cabane est bien-tost faite : on despoüille les arbres voisins de leur escorce, on les iette sur des perches qu'on plante en terre de part et d'autre, les faisant approcher en forme de berceau, et voilà vostre maison bastie. L'ambition n'a

point d'entrée dans ce palais ; il ne laisse pas de nous estre autant agreable, que si le toit en eust esté tout d'or.

Le 27. Nous costoyons les riuages du lac, ce sont rochers de part et d'autre d'vne hauteur excessiue, tantost effroyables, tantost agreables à la veuë ; c'est merueille comme de grands arbres peuvent trouuer racine parmy tant de rochers.

Le 28. Ce ne sont que tonnerres et qu'esclairs, et vn deluge d'vne pluye qui nous oblige à nous tenir à l'abry de nostre canot, qui nous sert de maison, le renuersant sur nous.

Le 29. et 30. de Iuillet, vn orage de vent continuë qui nous arreste à l'entrée d'vn grand lac, nommé Ontario : nous l'appellons le lac des Iroquois, à cause que du costé du midy, ils y ont leurs bourgades. Les Hurons sont de l'autre costé, plus auant dans les terres. Ce lac a de largeur vingt lieuës ; sa longueur, d'environ quarante.

Le 31. iour de saint Ignace, la pluye et les vents nous obligent à chercher des chemins perdus. Nous traersons de longues isles, portans nostre bagage, nos provisions, et le canot sur nos espauls. Ce chemin semble long à vn pauvre homme bien fatigué.

Le premier iour du mois d'Aoust, quelques pescheurs Iroquois nous ayans apperceus de loin, s'atroupent pour nous receuoir. Vn d'eux accourt à nous, auançant vne demie lieuë, pour nous dire les premieres nouvelles et l'estat du país. C'est vn captif Huron et bon Chrestien, que i'auois autresfois instruit dans vn hyuernement que ie fis avec les Sauvages. Ce pauvre garçon ne pouuoit croire que ce fust celuy qu'il n'esperoit iamais reuoir. Nous débarquons à vn petit village de pescheurs. On se presse à qui portera tout nostre bagage. Mais hélas ! ce ne sont quasi que femmes Huronnes, et la plus part Chrestiennes, autresfois riches et à leur aise, que la captiuité a renduës seruantes. Elles me demandent à prier Dieu, et i'eus la consolation de confesser là à mon aise nostre ancien hoste de la Nation du Petun, Hostagehtak : ses sentimens et

sa deuotion me tirerent les larmes des yeux. C'est vn fruit des traux du Pere Charles Garnier, ce saint Missionnaire, dont la mort a esté si precieuse deuant Dieu.

Le second iour d'Aoust. Nous marchons dans les bois enuiron douze ou quinze lieuës. On cabane où le iour finit.

Le 3. sur le midy, nous nous trouuons sur les bords d'une riuere, large de cent ou six-vingts pas, au delà de laquelle il y auoit vn hameau de pescheurs. Vn Iroquois que j'auois autresfois caressé à Montreal, me fait passer en son canot, et par honneur il me porte sur ses espauls, ne voulant pas permettre que ie mette le pied en l'eau. Tout le monde m'accueille avec ioye, et ces pauures gens m'enrichissent de leur paureté. On me conduit à vn autre bourg esloigné d'une lieuë, où vn ieune homme de consideration me fait faire festin, à cause que ie porte le nom de son Pere, Ondessonk. Les Capitaines nous viennent faire leurs harangues, les vns apres les autres. Le baptise de petites squelettes, qui n'attendoient peutestre que cette goutte du precieux sang de Iesus-Christ.

Le 4. Ils me demandent pourquoy nous sommes vestus de noir? et ie prens occasion de leur parler de nos mysteres avec vne grande attention. On m'apporte vn petit moribond, que ie nomme Dominique. Le temps n'est plus auquel on nous cachoit ces petits innocens. On me prenoit pour vn grand medecin, n'ayant pour tout remede qu'une pincée de sucre à donner à ces languissans. Nous poursuiuons nostre chemin; au milieu nous trouuons nostre disné qui nous attend. C'est le nepueu du premier Capitaine du país, qui me doit loger en sa cabane, qui est deputé par son oncle pour nous faire escorte, nous apportant tout ce que la saison leur auoit pû fournir de plus grandes douceurs, sur tout du pain de bled d'Inde nouveau, et des espys que nous faisons rostir au feu. Nous couchons encore ce iour là à la belle estoile.

Le 5. Nous esumes à faire quatre

lieuës auant que d'arriuer au principal bourg Onnontagué. Dans les chemins, ce ne sont qu'allans et venans, qui me viennent donner le bon-iour. L'vn me traite de frere, l'autre d'oncle, l'autre de cousin; iamais ie n'eus vne parenté si nombreuse. A vn quart de lieuë du bourg, ie commençay vne harangue, qui me donna bien du credit: ie nommois tous les Capitaines, les familles, et les personnes considerables, et d'une voix traïnante, en ton de Capitaine. Je leur disois que la Paix marchoit avec moy, que l'escartois la guerre dans les Nations plus esloignées, et que la ioye m'accompagnoit. Deux Capitaines me firent leur harangue à mon entrée, mais avec vne ioye et vn espanouissement de visage, que iamais ie n'auois veu dans les Sauvages. Hommes, femmes et enfans, tout estoit dans le respect et dans l'amour.

La nuict, ie fais assembler les principaux, pour leur faire deux presens. Le premier, pour leur essayer le visage, à ce qu'ils me regardent de bon œil, et que iamais ie ne voye sur leur front aucune marque de tristesse. Le second, pour leur uider le peu de fiel qu'ils auroient encore sur le cœur. Apres plusieurs autres entretiens, ils se retirent pour consulter ensemble, et enfin ils respondent à mes presens, par deux autres presens plus riches que les miens.

Le 6. on m'appelle de diuers endroits, pour donner de ma medecine à de petits languissans et ethiques. J'en baptisay quelques-vns. Je confessay de nos anciens Chrestiens Hurons, et ie trouuay que Dieu est par tout et qu'il se plaist à traouiller luy-mesme dans des cœurs où la foy a regné. Il s'y bastit vn temple, où il est adoré avec esprit et verité: qu'il en soit beny à iamais.

Le soir, nostre hoste me tire à part et me dit avec bien de l'affection, qu'il nous auoit tousiours aimé; qu'enfin il auoit le cœur content, voyant que toutes les bandes de sa Nation ne demandoient que la Paix; que depuis peu le Sonnon-toehronnon les estoit venu exhorter à bien gerer cette affaire pour la Paix, et que pour cela il auoit fait de beaux pre-

sens ; que l'Onioehronnon auoit apporté trois colliers pour ce suiet, que l'Onneiochronnon se tenoit heureux d'auoir esté desembarassé d'vne mauuaise affaire par son moyen, et qu'il ne vouloit plus que la Paix ; que sans doute l'Anniehronnon suiueroit les autres, et qu'ainsi ie prisse courage, puisque ie portois avec moy le bonheur de toute la terre.

Le 7. vne bonne Chrestienne, nommée Therese, captiue Huronne, voulant me respandre son cœur hors du bruit et dans le silence, m'innuita de l'aller voir en vne cabane des champs, où elle demuroit. Mon Dieu, quelle douce consolation de voir tant de foy en des cœurs sauvages, dans la captiuité et sans autre assistance que du ciel ! Dieu fait des Apostres par tout. Cette bonne Chrestienne auoit avec soy vne ieune captiue de quinze à seize ans, de la Nation Neutre, qu'elle ayroit comme sa propre fille. Elle l'auoit si bien instruite dans les mysteres de la foy et dans les sentimens de pieté, dans les prieres, qu'elles faisoient ensemble en cette sainte solitude, que i'en fus tout surpris. Hé, ma sœur, luy disois-je, pourquoy ne l'as tu pas baptisée, puis qu'elle a la foy comme toy, et qu'elle est Chrestienne en ses mœurs, et qu'elle veut mourir Chrestienne ? Helas, mon frere, me respondit cette heureuse captiue, ie ne croyois pas qu'il me fust permis de baptiser, sinon dans le danger de mort : baptise la maintenant toy-mesme, puisque tu l'en iuges digne, et donne luy mon nom. Ce fut là le premier baptisme d'adultes fait à Onnonlagué, dont nous sommes redevables à la pieté d'vne Huronne. La ioye que i'en conceus, estoit capable d'essuyer toutes mes fatigues passées. Quand Dieu dispose vne ame, vn coup de salut est bien-tost fait.

Quasi en mesme temps on m'appelle pour vn malade, qui n'a plus que les os ; c'est vn vlcere qui le mange, pour vn coup de fusil mal pensé. Je luy parle de Dieu, des esperances d'vne vie éternelle et des veritez de la foy ; mais helas, les paroles du Ciel n'entrent pas dans ce cœur tout bouffé d'orgueil, il ne songe

qu'à la vie presente, et quoy qu'il me tesmoigne de l'amour, il n'en peut concevoir pour Dieu !

Le 8. le baptise trois petits moribonds. Je donne et ie reçois la consolation, me voyant au milieu d'vne Eglise de Chrestiens tous formez. Les vns viennent se confesser, les autres me racontent toutes leurs miseres, et ensemble le bonheur qui leur reste, que leur foy ne soit point captiue dans leur captiuité, et de sçavoir qu'offrans à Dieu leurs gemissemens et leurs larmes, Dieu a les yeux sur eux, et que sa sainte Prouidence a pour eux des amours de mere, et qu'ils seront libres dans le Ciel. L'apprends que plusieurs qu'on auoit fait mourir cruellement à petit feu, se consoloient dans le plus fort de leurs tourmens, ayans iusqu'au dernier soupir le saint nom de Iesus, et dans la bouche et dans le cœur. Je m'enqueste de tous ceux de nostre ancienne connoissance, pour sçavoir leur fortune ; et ce m'est vne occasion de benir Dieu, de voir qu'il est par tout luy-mesme, autant parmi les Iroquois que dans le païs des Hurons. P'auois ordre de sçavoir qu'estoit deuenue vne ieune femme Chrestienne Huronne, nommée Catherine Skouatenhré, qu'autrefois nous appellions la Religieuse, à cause de sa grande pieté, et d'vne modestie aussi rare qu'on peut en desirer en vne fille toute à Dieu. Sa sœur me dit qu'elle estoit morte en priant Dieu, ne l'ayant iamais oublié tout le cours de sa maladie, qui auoit esté longue. Vn peu deuant sa mort : Ma sœur, ie m'en vay au Ciel, luy dit-elle, car Iesus est bon, qui me fera misericorde. Pour toy, si tu me veux suivre et nous renouir au Ciel, cherys ta foy plus que la vie, fuy le peché comme la mort, et si par malheur tu y tombes, souuiens-toy que Iesus est bon, demande luy pardon, et dis luy que tu veux l'aymer. Ces dernieres paroles sont tellement demeurées empreintes dans l'esprit de cette sœur, qui luy a suruescu, qu'elle ne peut en perdre la memoire. Cette bonne Ame ne pouoit assez me voir, pour entendre parler de Dieu, et se

consoler avec moy des esperances du Paradis.

Le 9. sur le midy, arriue vn cry funeste de trois de leurs chasseurs massacrés par la Nation du Chat, à vne journée de là. C'est à dire que la guerre s'allume de ce costé là.

#### CHAPITRE VII.

##### *Conseil general pour la Paix, avec les quatre Nations Iroquoises ; et en suite le retour du Pere Simon le Moine de son voyage.*

Le dixiesme iour d'Aoust, les deputez estans arriuez des trois Nations voisines, apres les crys ordinaires des Capitaines, à ce que tout le monde s'assembliast dans la cabane d'Ondessonk, i'ouuris cette action, dit le Pere continuant son journal, par vne priere publique que ie fis à genoux, et à haute voix, le tout en langue Huronne. Je m'adressois au grand maistre du Ciel et de la terre, afin qu'il nous inspirast ce qui seroit pour sa gloire, et pour nostre bien : ie maudissois tous les Demons d'enfer, qui sont des esprits de diuision, et ie priois les Anges tutelaires de tout le pais de parler au cœur de ceux qui m'escoutoient, lors que ma parole leur frapperoit l'oreille.

Ie les estonnay grandement, quand ils entendirent que ie les nommois tous par Nations, par bandes, par familles, et chaque personne en particulier qui estoit vn peu considerable, et le tout à la faueur de mon escrit, qui leur fut vne chose autant rauissante que nouvelle, ie leur dy que i'auois dix-neuf paroles à leur porter.

La premiere, que c'estoit Onontio, Monsieur de Lauzon, Gouverneur de la Nouvelle France, qui parloit par ma bouche, et en suite les Hurons et les Algonquins, autant que les François, puisque toutes les trois Nations auoient pour leur grand Capitaine Onontio, vn

grand collier de Porcelaine, cent petits tuyaux ou canons de verre rouge qui sont les diamans du pais, et vne peau d'Orignac passée : ces trois presens ne faisoient qu'vne parole.

Ma seconde parole fut pour couper les liens des huit captifs de Sonnon-touan, pris par nos Alliez, et amenez à Montreal, comme il a esté dit cy-deuant au Chapitre quatriesme.

La troisiemesme estoit pour rompre aussi les liens de ceux de la Nation du Loup, pris enuiron le mesme temps.

La quatriemesme, pour remercier ceux d'Onnontagué de nous auoir ramené nostre captif.

Le cinquiesme present estoit pour remercier ceux de Sonnon-touan, de l'auoir retiré de dessus l'eschafaut.

Le sixiesme, pour les Iroquois Onio-enhronnons, d'y auoir aussi contribué.

Le septiesme, pour les Onneiochronnons, d'auoir rompu les liens qui le faisoient captif.

Le huitiesme, neufiesme, dixiesme et onziemesme present, pour donner à ces quatre Nations Iroquoises, vne hache à chacune, pour la Nouvelle guerre où ils sont engagez avec la Nation du Chat.

Le douziemesme present estoit pour refaire la teste au Sonnon-toehronnon, qui y a perdu de son monde.

Le treiziesme, pour raffermir sa pa-lissade, c'est à dire, afin qu'il se tienne en estat de deffense contre cet ennemy.

Le quatorziemesme, pour luy matachier le visage : car icy c'est la coustume des guerriers, de iamais n'aller au combat qu'ils n'ayent le visage peint, qui de noir, qui de rouge, qui de diuerses autres couleurs, chacun ayant en cela, comme des liurées particulieres, auxquelles ils s'attachent iusques à la mort.

Le quinziesme, pour rassembler en vne toutes leurs pensées ; ie faisois trois presens pour ce seul article, vn collier de Porcelaine, des petits canons de verre et vne peau d'Orignac.

Le seiziesme : l'ouurois la porte d'Annonchiassé à toutes les Nations, c'est à dire qu'ils seroient les bien-venus chez nous.

Le dix-septiesme : Ie les exhortois à

se faire instruire des veritez de nostre foy, et ie fis trois presens pour cet article.

Le dix-huitiesme : Ie leur demandois que doresnauant ils ne dressassent plus d'embusches aux Nations Algonquines et Huronnes qui voudroient nous venir trouuer en nos habitations Françoises. Ie fis trois presens pour cet article.

Enfin par le dix-neufiesme present, i'essayay les larmes de toute la ieunesse guerriere sur la mort de leur grand Capitaine Annencraos, depuis peu captif par la Nation du Chat.

A chacun de mes presens, ils pousoient du profond de la poitrine vne acclamation puissante, pour témoignage de leur ioye. Ie fus bien l'espace de deux heures à faire toute ma harangue en ton de Capitaine, me promenant, à leur ordinaire, comme vn acteur sur vn theatre.

Après cela ils s'atroupent par Nations et par bandes, y appellant vn Anniehronnon, qui de bon rencontre s'y trouua. Ils consultent par entr'eux l'espace de plus de deux autres heures. Enfin ils me rappellent parmy eux et me donnent seance en vn lieu honorable.

Celuy des Capitaines qui est la langue du pais, et comme l'orateur, repete fidelement le precis de toutes mes paroles. Puis se mettans à chanter en signe de resiouissance, ils me dirent que ie priasse Dieu de mon costé, ce que ie fis tres-volontiers.

Après ces chansons, il me parle au nom de sa Nation. 1. Il remercie Onontio des bonnes volontez qu'il a pour eux, et produit pour cet effet deux grands colliers de Porcelaine.

2. Au nom des Iroquois Anniehronnons, il nous remercie d'auoir fait donner la vie à cinq de leurs alliez de la Nation du Loup, deux autres colliers pour cela.

3. Au nom des Iroquois Sonnontochronnons, il nous remercie d'auoir retiré du feu cinq de leurs gens, deux autres colliers : suinent à chaque present des acclamations de toute l'assemblée.

Vn autre Capitaine de la Nation des Onneichronnons se leue : Onontio, dit-il, parlant de Monsieur de Lauzon nostre Gouverneur absent, Onontio, tu es le soustien de la terre, ton esprit est vn esprit de Paix, et tes paroles adoucissent les cœurs les plus rebelles. Après d'autres louanges, qu'il disoit d'vn ton animé d'amour et de respect, il fait paroistre quatre grands colliers, pour remercier Onontio de ce qu'il les auoit encouragez à combattre genereusement contre leurs nouveaux ennemis de la Nation du Chat, et de ce qu'il les auoit exhortez à n'auoir plus iamais de guerre contré les François. Ta voix, dit-il, Onontio est admirable, de produire en mesme temps dedans mon cœur deux effets tout contraires : tu m'animes à la guerre et adoucis mon cœur par des pensées de la Paix, tu es et pacifique et grand guerrier, bienfaisant à ceux que tu aymes, et terrible à tes ennemis. Nous voulons tous que tu nous aymes, et nous aymerons les François à cause de toy.

Pour conclure ces remerciemens, le Capitaine Onnontaerrhonnon prend la parole. Escoute, Ondessonk, me dit-il : cinq Nations entieres te parlent par ma bouche, i'ay dans mon cœur les sentimens de toutes les Nations Iroquoises, et ma langue est fidele à mon cœur. Tu diras à Onontio quatre choses, qui est le sommaire de tous nos Conseils.

1. Nous voulons reconnoistre celuy dont tu nous as parlé, qui est le maistre de nos vies, qui nous est inconnu.

2. Le May de toutes nos affaires est auourd'huy planté à Onnontagué. Il vouloit dire que ce seroit doresnauant le lieu des assemblées et des pourparlers pour la Paix.

3. Nous vous coniuurons de choisir sur les riuages de nostre grand lac, vne place qui vous doie estre auantageuse, pour y bastir vne habitation de François. Mettez vous dans le cœur du pais puisque vous deuez posseder nostre cœur. Là nous irons nous faire instruire, et de là vous pourrez vous respandre par tout. Ayez pour nous des soins de

Peres, et nous aurons pour vous des soumissions d'enfans.

4. Nous sommes engagez dans de nouvelles guerres, Onontio nous anime. Nous n'aurons plus que des pensées de Paix pour luy.

Ils auoient reserué leurs plus riches presens pour ces quatre dernieres paroles ; mais ce que ie puis asseurer, c'est que leur visage parloit plus que leur langue, et que la ioye s'y faisoit voir avec tant de douceur, que mon cœur en estoit comblé.

Ce qui me paroist de plus aymable en tout cecy, c'est que tous nos Chrestiens Hurons et les femmes captiues ont allumé ce feu, qui brusle le cœur des Iroquois. On leur a dit tant de biens de nous, et on leur a parlé si souuent des grands biens de la Foy, qu'ils l'estiment sans la connoistre, et qu'ils nous ayment dans l'esperance que nous serons pour eux, ce que nous auons esté aux Hurons.

Pour reuenir à la suite du iournal du Pere le Moine : Ponziesme iour d'Aoust. Ce ne sont, dit le Pere, que des festins et des resiouyssances par tout. Mais la nuit, il suruint vn malheur : le feu s'estant pris en vne cabane, on ne scait pas comment, vn vent impetueux porte les flammes sur les autres, et en moins de deux heures on en voit plus de vingt reduites en cendre, et le reste du bourg en danger d'estre consommé. Dieu non-obstant conserua les esprits dans la ioye du iour precedent, et leur cœur aussi calme pour moy que si ce malheur ne fust point arriué.

Le 12. Nos captiues Chrestiennes, voulans se confesser auant mon depart, me donnerent de l'exercice, ou plustost le repos que ie souhaitois. Je baptisay vne petite fille de quatre ans, qui se mouroit. Je recouray de la main d'un de ces barbares, le nouveau testament du feu Pere Jean de Brebeuf, qu'ils ont fait mourir cruellement il y a cinq ans, et vn autre petit liuret de deuotion qui auoit seruy au feu Pere Charles Garnier, qu'ils ont eux mesmes tué il y a quatre ans. Ces deux Peres estoient en leur Mission, lors que cette heureuse mort

leur arriua, pour recompense des travaux de plusieurs années qu'ils auoient saintement employées en toutes ces contrées. Pour moy, qui suis tesmoin de la sainteté de leur vie et de la gloire de leur mort, ie feray plus d'estat toute ma vie de ces deux petits liurets, leurs aymables reliques, que si i'auois rencontré quelque mine d'or ou d'argent.

Le 13. Au suiet de l'embrassement arriué, pour suiure la coustume des amys en pareils rencontres, ayant conuoqué le conseil, ie leur fis deux presens pour les consoler. Et pour ce dessein, au nom d'Achiendassé (c'est le nom du superieur general de toutes les Missions de nostre Compagnie en ces contrées), premierement, ie leur plantay le premier pieu pour commencer vne cabane, c'est comme si en France on mettoit la premiere pierre d'une maison qu'on veut bastir. Mon second present, fut pour ietter la premiere escorce qui deuoit courir la cabane. Ce tesmoignage d'affection les contenta, et trois de leurs Capitaines m'en remercierent publiquement, par des harangues qu'on ne croyroit pas pouuoir partir de l'esprit de ceux qu'on appelle Sauvages.

Le 14. Vn ieune Capitaine, qu'ils auoient fait le chef d'une leuée de dix-huit cents hommes, qui denoient au plustost partir pour aller en guerre contre la Nation du Chat, me presse de le baptiser. Il y auoit quelques iours que ie luy donnois quelque instruction. Et comme ie voulois luy faire estimer cette grace, en la differant à quelque autre voyage : Hé quoy, mon frere, me dit-il, si j'ay la Foy dès aujourd'huy, ne puis-je pas estre Chrestien ? as-tu du pouuoir sur la mort, pour luy deffendre de m'attaquer auant tes ordres ? les fleches de nos ennemis seront-elles émoussées pour moy ? veux-tu qu'à chaque pas que ie feray dans le combat, ie craigne plus l'enfer que la mort ? Si tu ne me baptises, ie seray sans courage, et ie n'oseray aller aux coups. Baptise-moy, car ie veux t'obeyr, et ie te donne ma parole que ie veux viure et mourir Chrestien.

Le 15. De grand matin, ie mene mon

Catechumene à l'escart, et voyant son cœur saintement disposé au Baptesme, ie luy donne le nom de mon cher compaignon de voyage, Iean Baptiste. Il m'embrasse, et me respand son cœur avec amour, et me proteste que Iesus sera toute son esperance et son tout.

Cependant on me cherche par tout pour me faire faire mon festin d'Adieu, tous les considerables, hommes et femmes, estans inuitez en nostre cabane en mon nom, selon la coustume du pais, afin d'honorer mon depart.

Nous partons en bonne compagnie, apres les crys publics des Capitaines, c'est à qui se chargera de nostre petit meuble.

A vne demie lieuë de là, nous trouuons vne troupe d'anciens, tous gens de conseil, qui m'attendoient pour me dire Adieu dans l'esperance de mon retour, qu'ils tesmoignent souhaiter avec empressement.

Le 16. Nous arriuons à l'entrée d'un petit lac, dans vn grand bassin à demy seché, nous goustons de l'eau d'une source qu'ils n'osent boire, disans qu'il y a dedans vn demon qui la rend puante ; en ayant gousté, ie trouuay que c'estoit vne fontaine d'eau salée : et en effet nous en fismes du sel aussi naturel que celui de la mer, dont nous portons vne monstre à Quebec. Ce lac est tres poissonneux en truites saulmonnées et autres poissons.

Le 17. Nous entrons dans leur riuere, et à vn quart de lieuë nous rencontrons à gauche, celle de Sonnotouan, qui grossit celle-cy ; elle mene, disent-ils, à Onioen et à Sonnotouan en deux couchées. A trois lieuës de là de tres-beau chemin, nous quittons à la main droite la riuere d'Oneiout, laquelle nous paroist bien profonde. Enfin vne bonne lieuë plus bas, nous rencontrons vne batture qui donne le nom à vn village de pescheurs. P'y trouuay de nos Chrestiens et Chrestiennes Huronnes, que ie n'auois pas encore veus. Ie les confesse avec bien de la satisfaction de part et d'autre.

Le 18. Tandis que mes matelots mettent leurs canots en estat, vne de ces

bonnes Chrestiennes me fit baptiser son enfant de deux ans : Afin, disoit-elle, qu'il aille au Ciel, avec sa petite sœur autresfois baptisée, que ces gens cy m'ont massacrée. P'y baptisay vn autre petit innocent qui haletoit à la mort.

Le 19. Nous aduançons chemin sur la mesme Riuere, qui est d'une belle largeur, et profonde par tout, à la reserve de quelques battures, où il faut se mettre en l'eau et traîner le canot, crainte que les roches ne le brisent.

Le 20. Nous arriuons au grand lac Ontario, appelé le lac des Iroquois.

Le 21. Ce lac est en furie, à cause de la rage des vents après vn orage de pluie.

Le 22. Costoyans doucement les riuies de ce grand lac, mes matelots tuent d'un coup de fusil vn grand Cerf. Nous nous contentons de leur voir faire leurs grillades mon compaignon et moy, estant Samedy, iour d'abstinence pour nous.

Le 23. Nous arriuons au lieu qu'on nous destine pour nostre maison, et pour vne habitation Française. Ce sont des prairies rauissantes, bonne pesche, vn abord de toutes les Nations. Là i'y trouuay de nouveaux Chrestiens, qui se confesserent et qui me donnerent de la deuotion dans leurs sentimens de Picté.

Le 24. et le 25. le vent nous ayant arreste, le 26. nos matelots s'estans embarquez deuant que la tempeste fust appaisée, vn de nos canots s'entr'ouurit, et nous pensames estre abysmez ; mais enfin nous nous iettasmes dans vne isle, et là nous nous sechames tout à loisir.

Le 27. sur le soir, vn petit calme nous donne temps pour regagner la terre ferme.

Le 28. et le 29. La chasse arreste mes matelots, qui sont en la meilleure humeur du monde : car la chair est le Paradis d'un homme de chair.

Le 30. et le dernier du mois d'Aoust, la pluye et le vent incommodent beaucoup de pauures voyageurs, qui ayans traouillé le iour, sont mal menez toute la nuit.

Le premier iour de Septembre, iamais ie ne vy tant de bestes fauues ; mais

nous n'auions pas enuie de chasser : mon compagnon en tuë trois quasi malgré luy ; quel dommage, car nous laissons là toute la venaison, à la reserue des peaux et de quelques morceaux plus delicats.

Le deuxiesme du mois, faisans chemin sur de grandes prairies, nous voyons en diuers endroits de grands troupeaux de bœufs et de vaches sauuages. Leurs cornes sont en quelque façon approchantes des rameures d'un cerf.

Le 3. et le 4. Nostre chasse ne nous quitte point, il semble que le gibier et la venaison nous suit par tout. Des bandes de vingt vaches se iettent à l'eau, quasi pour nous venir au rencontre, on en tuë à coups de hache en se iouant.

Le 5. Nous faisons en un iour le chemin qui nous auoit arrestez deux grandes iournées montant par des rapides et par des brisans.

Le 6. Nostre sault S. Louys fait peur à mes gens. Ils me mettent à terre quatre lieues au dessus de l'habitation de Montreal, et Dieu me donne assez de forces pour arriuer auant midy, et celebrer la Sainte Messe, dont j'auois esté priué durant tout mon voyage.

Le 7. Je passe outre et descends pour les Trois Riuieres, où mes matelots desirerent aller.

Nous n'arriuasmes à Quebec, que l'onzième iour du mois de Septembre de cette année 1654.

#### CHAPITRE VIII.

*Dessein pris d'aller au Printemps de l'année prochaine commencer vne habitation dans le grand Lac des Iroquois, et d'y faire vne Mission pour tous ces peuples.*

Il n'appartient qu'à Dieu de tirer la lumiere du milieu des tenebres, et de faire naistre de l'aigreur de la guerre et de la trahison, la douceur de la Paix et

de l'amour, en un mot de faire toutes choses du neant, de produire au milieu du desespoir vne douce esperance.

Nous auons souhaité de tout temps le Salut de nos ennemis, lors mesme que leur cruauté s'opposoit au salut de toutes ces contrées. C'est leur fureur qui a desolé les païs des Nations Algonquines et Huronnes, en mesme temps qu'ils auoient commencé de faire un Peuple tout Chrestien ; ils ont bruslé cruellement et les pasteurs et le troupeau. Mais enfin le sang des martyrs s'est fait entendre dans le Ciel, et nous nous voyons appelez pour annoncer la Foy par ces cruels Barbares, qui sembloient n'estre au monde que pour s'y opposer. En un mot, les Iroquois nous pressent de les aller instruire, et ils demandent avec instance qu'on aille bastir sur leur Lac vne habitation de François qui leur serue d'azile, et qui soit un lien de paix entre eux et nous.

Après auoir veu leurs poursuites, leurs Ambassades et leurs presens pour cet effet, et les plus sages des François ayans iugé d'ailleurs que c'estoit l'vnique moyen de former vne Paix veritable avec ces Nations Infideles, Monsieur nostre Gouverneur s'est heureusement veu obligé de leur accorder leurs desirs et les nostres.

Cette parole leur en ayant esté donnée pour le Printemps prochain, leur cœur n'a pû se comprendre de ioye, leur visage nous a parlé plus que leur langue, et Dieu nous a fait esperer qu'il tireroit sa gloire et nostre bien du costé de nos ennemis, *salutem ex inimicis nostris.*

N'y eust-il que les enfans à baptiser qui meurent tous les iours sans baptesme, c'est un gain assuré pour le Ciel, qui vaut plus que dix mille vies ; n'y eust-il que le secours qu'attend de nous vne Eglise Captiue, y ayant plus de mille Chrestiens, hommes et femmes Huronnes, qui n'y ont pas perdu leur foy, après auoir perdu leur païs et leur liberté, leurs parens et leur vie, nous serions obligez, estans leurs Anges tutelaires, de passer à trauers les flammes pour leur tendre les mains, et pour les conduire au Ciel. Mais puisque Dieu

nous donne occasion d'esperer quelque chose de plus auantageux pour sa gloire que tout cela, et que mesme les Infideles nous conient de les vouloir rendre Chrestiens, il n'est pas en nostre pouuoir de leur refuser cette grace, à moins que d'estre infideles nous-mesmes à la grace de Dieu.

Monsieur nostre Gouverneur, voyant cette porte ouuerte au cours de l'Euan-gile, et ce moyen si important, et l'v-nique qui nous paroisse, pour conseruer la Paix, a desia donné commission à vne personne de merite, pour commander cette nouvelle habitation. Nos François, à l'enuy l'vn de l'autre, se presentent de tous costez pour se ioindre de la partie, et le zele dans lequel on s'y porte, nous fait assez connoistre que Dieu y opere plus que nous.

Les Iroquois viendront eux-mesmes nous querir dans leurs grands canots, apres que les neges et les glaces seront fondûs. Ils nous doiuent amener de leurs filles en ostage, que les Meres Vrsulines recueilleront avec amour en leur maison de charité, pour en faire autant de Chrestiennes. Le Pere Simon le Moine est pour retourner dès cet Automne, afin d'hyuerner avec eux, et aduancer tousiours d'autant les affaires de Dieu, et la conuersion de ces peuples.

Le lieu qu'il nous ont destiné pour cette habitation nouvelle, est sur le grand lac des Iroquois, qui se répandent du costé du midy. Le costé du Septentrion, tirant vers l'occident, est l'ancien pais des Hurons, et le plus court chemin pour entretenir le commerce et de la foy et du negoce avec quantité de Nations tres peuplées, qui nous sont alliées de tout temps, et qui ont quantité d'alliances avec d'autres Nations plus éloignées, dont quelques-vnes ont desia des commencemens de la Foy, et toutes sont pour la receuoir quelque iour, puis qu'il faut que Iesus-Christ soit enfin adoré par toutes les Nations du monde.

Le peu d'ouuriers que nous sommes, pour vn pais si estendu, fait que nous leuons les mains au Ciel pour demander secours : quiconque ayme sa vie, de

l'amour qu'il la faut aymer, et la veut perdre saintement, trouuera dans ces Missions abandonnées les desirs de son cœur.

---

CHAPITRE IX.

*Estat de la Colonie Huronne dans l'Isle d'Orleans.*

Quand nous quittasmes les Hurons l'année 1650. le pais estant desolé par la cruauté des Iroquois, nostre veuë fut qu'amenant avec nous les familles Chrestiennes qui pourroient nous accompagner, nous sauuerions du moins quelques restes d'vn peuple que Dieu auoit appellé à la Foy, qui seruiroit vn iour de semence, pour repeupler le Christianisme en toutes ces contrées. Ceux qui se dissipèrent ailleurs ont trouué la mort qu'ils fuyoient, la plus grande part n'ayans pû s'escarter si loin de la fureur des Iroquois, qu'ils n'ayent esté comme autant de victimes, les vns bruslés cruellement, les autres tuez sur la place, ou emmenez captifs, et mesme il est arriué que plusieurs se sont massacrez les vns les autres, apres s'estre sauuez de l'ennemy, n'y ayant plus entre eux aucune forme de Republique, ny mesme aucune société de vie, chacun se pouruoyant comme il pouuoit, et les plus forts opprimans les plus foibles, pour voler le peu qu'ils auoient.

Ceux qui nous ont suiuy, ont trouué avec nous le salut de l'ame et du corps. Pour les fixer en vn lieu arresté (les Hurons n'estans pas vne Nation errante), on leur assigna vn departement separé des François dans l'Isle d'Orleans, à la veuë de Quebec, enuiron deux lieûs au dessous. Il fallut les nourrir, hommes et enfans, les deux premieres années ; il fallut leur bastir vne Eglise et vn reduit pour les tenir en assurance contre les Iroquois, dont la crainte les suiuiot par tout ; il a fallu leur fournir des chaudières et des haches, et mesme dequoy

se couvrir à la plus grande part des familles. Nous auons esté obligez de continuer cette depense pour quantité de paaures, de malades et de personnes inualides : en vn mot, nous leur seruons de Peres, de Mercs et de tout.

Les frais vont à l'excez pour le nombre de cinq à six cens personnes, mais la Charité des saintes ames qui ont voulu contribuer à ce grand entretien est encore plus excessiue. Leur modestie retient ma plume, et ne me permet pas de les nommer ; ils se contentent que leur nom soit escrit dans le liure de vie, et sans doute qu'il sera immortel.

La deuotion et la foy regnent dans ce petit reduit : outre les prieres qu'vn chacun fait en particulier soir et matin dans sa cabane, ils assistent aux prieres publiques qui se font en l'Eglise ; à peine distingue-t-on les iours ourables des Dimanches et des Festes, sinon par la frequence des Communions que l'on fait en ceux-cy, et par le Chapelet que l'on vient reciter sur iour, qu'ils disent hautement à deux chœurs en la place des Vespres.

L'ordre de venir aux Prieres, est distingué par trois diuers sons de cloche. Le premier appelle ceux de la Congregation, l'élite des Chrestiens. Le second coup est pour les autres. Le troisieme, pour les enfans au dessous de quatorze à quinze ans, qui se diuisent en deux bandes, les garçons d'vn costé et les filles d'vn autre. Leur modestie et leur deuotion feroit rougir beaucoup de François.

Sortant de la Chapelle, les enfans entrent en nostre cour, diuisez derechef en deux bandes ; on leur fait vn petit catechisme : ceux qui respondent bien, gagnent quelque chose pour leur desieuer. Si quelque enfant auoit commis quelque immodestie durant les Prieres, tant luy que ses compagnons sont prieuez ce iour là des faueurs ordinaires. Le mesme arriue aux filles, quand quelqu'vne d'elles manque à son deuoir dans la Chapelle. Cela les retient puissamment, leurs compagnons ou leurs compagnes leur en faisans reproche, qui

leur tient lieu d'vne tres-grande punition.

La beauté de leur voix est rare par excellence, particulièrement des filles. On leur a composé des Cantiques Hurons, sur l'air des Hymnes de l'Eglise, elles les chantent à raurir. C'est vne sainte consolation, qui n'a rien de la barbarie, que d'entendre les champs et les bois resonner si melodieusement des loüanges de Dieu au milieu d'vn pais, qu'il n'y a pas long-temps qu'on appelloit barbare.

Autresfois c'estoit vne superstition, qui nous a bien donné la peine à combattre, de chanter aupres des malades, inuoquant les demons de la maladie pour appaiser leur mal. Maintenant cette coustume s'est tournée en vraye deuotion ; on fait venir les filles musiciennes dans la cabane des malades, pour y chanter les loüanges de Dieu.

Vne d'entre elles estant aux abois de la mort, pousoit si doucement ces hymnes d'vn visage si plein de ioye, que celui de nos Peres qui luy vit rendre l'ame, quasi en mesme temps qu'elle acheuoit les sacrez noms de Iesus et de Marie, ne doute point qu'ils ne fussent en son cœur, et qu'ils ne le remplissent maintenant des douceurs de l'Eternité. C'estoit vne maladie, et longue et douloureuse, qu'elle souffroit d'vn courage digne d'vn vray Chrestien, sans se plaindre, sans demander la guerison, mais disant cent et cent fois le iour : Iesus voit bien ce qui m'est bon, Iesus m'ayme, et il sçait bien que ie le veux aymer. Il voit que ie souffre beaucoup, ie veux souffrir puis qu'il le veut. Iesus seul est le grand maistre de nos vies, il doit luy seul estre obeï.

Leurs songes estoient autresfois le Dieu de leur cœur ; maintenant Dieu est dans leurs songes : car la plus part n'en ont point d'autres, sinon de Dieu et du Paradis, et de l'Enfer, et des Anges, qui les inuitent en songe à venir à eux dans le Ciel.

Vn ieune homme malade à l'extrémité, vit approcher aupres de soy (il ne sçait si c'est en songe ou non) vn enfant d'vne rare beauté, qui, le regardant

d'un œil d'amour, et luy inspirant dans le cœur des sentimens de deuotion plus doux qu'il n'auoit iamais resseny, forma sur luy le signe de la Croix, et luy rendit à l'heure mesme vne santé parfaite. Il iugea lors, et il le croit encore, que ce soit son Ange gardien. Nous n'en sçauons pas dauantage ; mais nous sçauons bien que les Anges ne trouuent point de difference entre les ames des Sauvages et les nostres.

La mort d'une pescheresse conuertie dans la maladie, me paroist encore plus aymable que ne fut cette guerison. Cette femme estant tombée malade, fut incontinent aduertie par vne sienne sœur, excellente Chrestienne, de se preparer à la mort par vne bonne confession, et dire au plus fort de son mal : Iesus, ayez pitié de moy, ie souffre puisque vous le voulez ; mon peché l'a bien mérité. La malade obeït, Dieu luy ayant touché le cœur ; en ce mesme moment elle enuoye querir vn de nos Peres, luy descouure tous ses pechez avec douleur, et repete sans lassitude cent et cent fois avec plaisir, la petite priere que l'on luy auoit enseignée. Chaque fois qu'elle voit le Pere : Mes pechez, luy dit-elle, sont tousiours deuant moy, ie ne puis assez les pleurer, Dieu me les a-t-il pardonnés ? Enfin la huitaine acheuée : Mon cœur, dit-elle au Pere, est maintenant en Paix, j'espere en la bonté de Iesus qu'il me fera misericorde ; il m'a pardonné mes pechez, et ie verray bientôt ma petite Vrsule dans le Ciel. Dès le iour mesme, elle rendit son ame à Dieu, avec des ioyes qui ne sont pas conceuables, sinon à vn cœur vraiment rempli des esperances du Paradis.

Cette petite Vrsule estoit vne sienne fille d'environ neuf ans, qui estoit morte fort peu auparauant, prononçant iusqu'au dernier soupir : Iesus, ayez pitié de moy.

## CHAPITRE X.

*De la premiere Congregation de Nostre Dame parmy les Sauvages.*

Ce qui a le plus aidé à mettre l'esprit de ferueur dans cette Colonie Huronne, c'est la Deuotion qu'ils ont prise cette derniere année, pour honorer la Vierge. Nos Peres, qui en ont le soin, pour les y animer dauantage, ont fait vne Congregation, où ils n'admettent que ceux et celles qui sont d'une vie exemplaire, et qui par leur vertu se rendent dignes de cette grace.

Du commencement, cette Congregation n'estoit que de dix et douze personnes, qui rallumerent leur ferueur, se voyans choisis par preference aux autres, et obligez de remplir la dignité de ce beau nom, **SERVITEUR DE LA VIERGE.**

La plus part s'en voyans exclus, taschent de s'en rendre dignes ; ils demandent humblement à nos Peres, ce qu'on trouue à redire en eux, qu'ils sont prests de s'en corriger, qu'ils veulent estre enfans de Marie, ou mourir en la peine. On leur dit à chacun leurs defauts : à l'un, qu'il est negligent aux prieres publiques ; à l'autre, qu'il n'a pas assez de soin de mettre en sa famille l'esprit de Dieu ; à vne femme, qu'elle est trop prompte à la colere ; à vne autre, qu'elle est medisante, et que par ses rapports elle met souuent la diuision dans les familles. Le bon est, que la plus part, en peu de temps, changent tellement de vie, que nos Peres sont obligez de mois en mois d'en receuoir vn grand nombre qui le méritent. Ils y entrent avec des ioyes inconceuables, dans l'esperance qu'ils conçoient qu'estre digne enfant de la Vierge, c'est estre comme assuré de son salut.

Les Dimanches et les Festes, ils s'assemblent dès le point du iour. Au lieu de l'office de la sainte Vierge, qu'ils ne peuuent pas reciter, ils disent leur chaquet à deux chœurs, les hommes d'un

costé, et les femmes de l'autre, qui sont en plus grand nombre, et ie puis dire en verité que parmy les Sauvages aussi bien qu'au reste du monde, c'est le sexe deuoit. Leur assemblée est d'environ vne heure : car à la fin de chaque dixaine du chapelet, ils font vne pause en silence, où le Pere leur dit vn mot d'exhortation, et souuent le prefect de la Congregation, qu'ils ont choisi eux-mesmes, et bien choisi : car en effet, c'est vn Chrestien d'vne rare vertu, et remply d'vn saint zele. Apres la premiere dixaine, il les exhorte à prier avec attention, et se resouuenir que la Sainte Vierge les voit. En suite d'vne autre dixaine, il leur dit que le vray culte de la Vierge, c'est d'auoir le peché en horreur, et qu'il faut que ce soit par là qu'on reconnoisse les enfans de Marie. Vne autre fois il leur dit, que ce qui console la Vierge, c'est lors qu'elle voit qu'estans sortis de la Chapelle, ils ne s'oublient pas d'elle, et que sans cesse ils luy disent du profond du cœur : Sainte Vierge, ie veux vous seruir. En suite d'vne autre dixaine : Mes freres, leur dit-il, quand nous sommes tentez, c'est alors que vrayement la sainte Vierge voit ceux qui ont du respect et de l'amour pour elle. Disons luy dans la tentation : Sainte Vierge, c'est vostre Fils Iesus que l'ayme, plus que ce plaisir qui me tente. Si la tentation continuë, continuons à luy dire le mesme : quiconque ayme Iesus, n'ayme pas le peché.

Cette premiere assemblée du matin n'est qu'vne disposition pour la Messe, qui se dit sur le haut du iour, où plusieurs communient, avec des tendresses qui nous font voir que Iesus est le Dieu des Sauvages aussi bien que le nostre. Le Gloria in excelsis, le Credo, le Pater, tout se chante par nos musiciens et musiciennes innocens, en langue Huronne, sur le mesme chant de l'Eglise, non pas qu'ils chantent la messe ; mais ils chantent pendant la messe, ces hymnes et ces saintes prieres.

Sur le midy, ils se rassemblent pour le sermon et pour le chapelet, qui se dit encore à deux chœurs, comme le matin, meslant à la fin de chaque dixaine le

chant des hymnes de l'Eglise, où ces bons Sauvages reçoient et donnent beaucoup de deuotion.

Le soir, proche de la nuit, on s'assemble pour vn salut, où se chantent les Litanies de Iesus, ou celles de la Vierge, et quelques motets Hurons, en l'honneur du saint Sacrement.

L'ambition des Congreganistes, c'est d'estre irreprochables en leurs mœurs, et c'est en quoy Dieu les benit. Les ieunes filles et femmes, sont quasi à couuert de la tentation dès qu'elles ont pû obtenir d'estre de la Congregation : Elle est fille de Marie, dira-t-on à vn debauché, c'est à dire, qu'il n'a rien à esperer de ce costé là. Je suis fille de la sainte Vierge, disent-elles pour toute response, à quiconque a le front de leur porter vne mauuaise parole.

En effet, c'est vne chose rauissante de voir la tendresse et la pureté de leur conscience, dans la liberté qu'elles auroient de pecher, si la crainte de Dieu n'estoit plus forte dans leur cœur, que ne peut estre vne coustume inueterée en vn país depuis quatre mille ans, qui leur permettoit en cela tout ce que le plaisir agrée.

Le pardon des iniures, est vne marque des plus certaines de l'amour de Dieu en vn cœur. Vne mere, voyant son fils vnique battu avec outrage, et blessé grieuement par vne femme, que la passion auoit emportée dans l'excez, quoy que le sang dont cet enfant estoit couuert, l'émeust à la vengeance qui luy estoit faite, va trouuer en pleurant le Pere qui gouverne sa conscience : Je te prie, luy dit-elle, viens avec moy dans la Chapelle de Marie : mon cœur voudroit estre meschant ; mais tu nous apprends que la Vierge n'ayme que la douceur : tu nous as dit qu'elle a veu crucifier son fils, qu'elle a pleuré dans ses douleurs, mais que ses larmes parloient à Dieu aussi bien que son cœur, et qu'en mesme temps elle pardonnoit à ses ennemis. Je pleure l'outrage fait à mon fils ; mais ie veux que mes larmes soient semblables à celles de Marie, ie pardonne de tout mon cœur à celle qui m'a offensée.

Sortans de la Chapelle, ils font rencontre de la tante de l'enfant blessé, qui au bruit de ce qui estoit arriué en la personne de son nepueu, auoit esté avec escorte pour se venger de cette iniure ; vne bonne Chrestienne la voyant dedans l'emotion : Hé quoy, ma sœur, luy dit-elle, tu t'oublies donc que tu es fille de la Vierge, et que la vengeance d'un bon Chrestien, c'est de pardonner les iniures ? Va-t'en trouver le Pere, et qu'il le guerisse l'esprit. Cette tante venoit pour trouver cette guerison ; mais elle estoit desia guerie, puis qu'elle le vouloit estre. C'est la sainte Vierge qui fait dans les ames ces changemens, qui ne sont point des ourages de la nature.

Vne autre mere, voyant mourir vne fille qu'elle aymoit tendrement : Sainte Vierge, luy disoit-elle, l'estois inconsolable par le passé quand quelqu'un de mes proches mourait ; mais depuis que ie suis vostre fille, et que ie sçais que pour vous agreer il faut vouloir ce que Dieu veut, ie suis contente de voir mourir mon cher enfant, ie n'ay plus besoin d'autre consolation, sinon que vous estes ma mere et que ie seray vostre fille, pourueu que ie dise à Jesus que ie trouue bon ce qu'il fait.

La grace que demandent sur toutes autres choses ces bons Congreganistes, c'est celle d'une heureuse mort, et c'est celle que la sainte Vierge leur a donnée jusques à maintenant, plusieurs estans morts cette année.

La premiere fut vne ieune femme d'environ trente ans. Se voyant accueillie d'une pleuresie qui couroit, elle va dans la Chapelle de Nostre Dame, elle s'y confesse avec tant de larmes et de sanglots, que le Pere qui l'entendoit en confession, m'a assuré n'auoir iamais esté si touché en sa vie, qu'il le fut cette fois là. Elle entend vne Messe entiere à deux genoux, nonobstant l'excez de sa douleur. Ie n'en puis plus, dit-elle en sortant ; mais puis qu'il faut mourir, ie veux mourir en honorant la Vierge. Sus iour, vn de nos Peres la va voir, il la trouua disant son chapelet : Ma sœur, luy dit le Pere, contente toy de parler en ton cœur à Dieu, et de luy

lire qu'il ayt pitié de toy. Ouy bien, lit-elle, ie le diray sans cesse, car ie ne puis songer qu'à luy. En effet elle auoit tousiours cette courte priere au cœur, et souuent en la bouche ; mais lors que a vehemence du mal relaschoit quelque peu, elle reprenoit son chapelet et disoit que cette priere luy sembloit plus douce et plus aymable que toutes les autres.

Durant tout le cours de sa maladie, iamais elle ne nous demanda aucun soulagement pour son corps ; toutes ses pensées n'estoient que pour son ame ; elle ne vouloit et ne pouuoit quasi entendre parler d'autre discours. Quand mesme nous l'interrogions de son mal : Mon frere, disoit-elle, ne te mets pas en peine de ce corps languissant qui doit pourrir ; mais parle moy de Dieu, car cela seul est ce qui me console. Au moindre mot qu'on luy peust suggerer de quelque courte priere, elle l'amplifioit d'elle mesme, et nous rauissoit des sentimens de pieté qu'elle monstrois.

Au mesme temps que celle-cy estoit malade, sa mere, vne ancienne Chrestienne, l'estoit aussi, couchée vis à vis d'elle, qui mourut fort peu de iours apres. Cette pauvre fille mourante, encourageoit sa mere à supporter avec amour les douleurs de la maladie, et à attendre avec ioye les moments de la mort. La mere nous assura que nuit et iour cette bonne fille ne cessoit de prier Dieu, et qu'une fois entre autres, apres auoir souuent reiteré cette priere : Jesus, ayez pitié de moy, menez moy dans le Ciel à l'heure de ma mort ; qu'elle s'estoit escriée : Voilà Jesus qui vient ayant pitié de moy, O que vous estes beau, mon bon Jesus ! ie vous rend graces, vous aurez donc pitié de moy : menés moy donc au Ciel, puis que ie vais mourir.

Vn de nos Peres suruenant là dessus, et la voyant proche de la mort, luy mit son Crucifix en main, luy suggerant quelques courtes prieres ; mais cette heureuse agonisante ne se contentant pas de si peu, continua d'elle-mesme à apostropher Jesus crucifié, avec des sentimens si affectueux, qu'elle tira des larmes des yeux de ce bon Pere qui

l'assistoit. C'est donc, ô bon Iesus, luy disoit-elle, pour vne pauvre gueuse comme moy, que vous, le maistre de nos vies, auez souffert d'estre crucifié en la façon que ie vous voy ! Ce sont mes pechez, ô Iesus, qui vous ont dechiré tout le corps ! O malheureux peché ! ô malheureuse pecheresse ! maudits pechez qui auez fait des playes si cruelles aux pieds et aux mains de Iesus. Pourquoy vous ay-ie iamais donné entrée dedans mon cœur ? O Iesus, mort pour mes pechez ! que ne meurs-ie de douleur, de vous auoir si souuent offensé !

Sa deuotion luy donne du courage, elle reprend ses forces, elle se leue sur son seant pour l'adorer avec plus de respect, puis se recouche sur sa pauvre escorce. A peine le Pere estoit sorty à quatre pas de la cabane, ne la croyant pas si proche encore de la mort qu'elle expira. Voila sans doute vne mort precieuse aux yeux de Dieu. Ce sont là les premices des fruits qu'a produits pour le Ciel, la Congregation de la Vierge. Cette femme se nommoit Magdeleine Andorons.

Le second de ceux que Dieu a appellez à soy, est vn ieune homme d'enuiron 36. ans, nommé Armand, qui depuis 17. ans ne s'estoit iamais dementy des promesses de son baptesme ; mais depuis l'establissement de la Congregation, il auoit redoublé ses ferueurs. Tous les iours il entendoit deux Messes, quelque rigueur du froid qu'il fist au plus fort de l'Huyuer ; il les entendoit les mains iointes, les deux genoux tous nuds en terre, dans vn respect de deuotion qui n'auoit rien de sauage. Ses prieres finies, il alloit trauailler en son champ, soit pour abattre la forest voisine, soit pour brusler les arbres et rendre la terre labourable, qui est vn travail trespenible. Le peu de repos qu'il prenoit de temps en temps, il l'employoit à dire son chapelet, souuent cinq et six en vn iour.

Estant tombé malade, il desira d'estre porté à l'hospital pour y estre assisté des saintes filles (c'est ainsi que nos Hurons appellent les Religieuses) ; elles le reçoient avec amour. Ces bonnes

Meres ne sont que charité, non seulement pour les malades, mais pour tous les Sauuages. Sa maladie ne sembloit rien, et au bout de trois iours il parloit de sortir. Le lendemain matin, il sent vn violent mal de teste, il fait appeller vn de nos Peres de la langue Huronne, qui connoissoit son cœur depuis long-temps. Il faut, mon frere, luy dit-il, que tu me disposes à mourir. Confesse moy, car ie sens bien que le temps en approche. Il se confesse avec loisir et avec des sentimens de componction, au dessus de ce que i'en puis dire. Ouy, mon frere, ie croy, disoit-il. Iesus qui void mon cœur, void bien que ie suis fâché de ne l'auoir pas seruy fidelement. Il m'a fait bien des graces ; mais celle-cy est la plus grande, que ie me voy mourir Chrestien ; ie ne regrette point la vie, et ne crains point la mort, puisque Iesus aura pitié de moy. A peine auoit-il acheué, que la violence de son mal luy fait perdre le iugement ; mais dans tous ses delires il ne parle que de Dieu : en peu de temps il expira, ayant receu l'extreme-onction.

Sa veufue, nommé Felicité, lors que i'escris cecy, est aux abois par vn effort d'amour de Dieu, ou du moins, par les efforts d'vne victoire digne d'vne ame vrayement Chrestienne. Il n'y a que deux iours qu'il est icy arriué vn canot, enuoyé exprés des Trois Riuieres, pour l'inuiter d'aller voir vn sien frere vniue, naturalisé parmy les Iroquois, qui y sont abordez : ce frere souhaite de luy parler, et elle a tousiours eu pour luy vne tendre affection. Cette nouvelle dés son abord la transporta de ioye, et luy fit prendre le dessein de faire ce voyage. Comme elle estoit sur le point de partir, et que le canot estoit desia mis à l'eau, nos Peres ont crainte que son frere ne l'emmene avec soy dans le pais des Iroquois où il retourne : et que là son innocence et son salut ne se trouue en danger. Mes freres, répond-elle, ne craignez point pour moy : Dieu me conseruera la foy, et en suite l'innocence que ie luy ay promise, receuant le Baptesme. Il est vray que mon frere a bien du pouuoir sur mon cœur ;

mais Iesus en a dauantage. Nos Peres luy remonstrent doucement le danger de succomber à vne tentation, qui paroist innocente, de suiure vn frere qu'elle a tousiours aymé, et ils luy disent que si vrayement elle ayme Dieu, elle luy doit offrir ces violents desirs qu'elle a de le reuoir, et qu'il faut qu'en cela, elle se vainque soy-mesme, puis qu'il y va de son salut. Est-il vray, répond-elle, que pour aymer Iesus, il faille demeurer icy ? La nature a beau dire, mon cœur a beau le desirer, mes yeux ne verront point ce frere que i'ay tant souhaité. Là dessus ses yeux fondent en larmes : Non, non, dit-elle, mon voyage ne se fera point, quoy que i'en deusse estre au mourir. Chose estrange, l'effort de ce combat de la nature et de la grace est si puissant sur elle, qu'elle en tombe en vne pamoison qui la tient pres de vingt quatre heures, entierement priuée des sens et en grand danger de mourir. Quoy qu'il en soit, c'est vne marque que les cœurs des Sauvages ne sont pas insensibles aux mouuemens de Dieu, et que la foy les eleue aussi bien que nous, au dessus des sentimens de la nature.

Pour finir ce Chapitre, qui n'auroit point de fin si ie rapportois la centiesme partie de ce que Dieu fait dans leurs cœurs ; ie diray que ces bons Congreganistes ont pris vne sainte pratique

tous les Dimanches, de faire vn petit present à la Vierge, chacun d'autant de grains de Porcelaine qu'ils ont dit sur la semaine de chapelets : le nombre va quelquesfois iusqu'à sept et huit cens de ces grains, qui sont les perles du païs. Leur deuotion les a portez à en faire quelques colliers en espece de broderie, où meslant les grains de porcelaine violette avec les blancs, ils escriuent ce qu'ils desirent dire en l'honneur de la Vierge.

Ils ont fait comme vn fisque public, composé de leur paureté, ie veux dire de leurs petits presens, dont ils se seruent pour secourir les pauures avec vne pieté toute aymable. Nous les aydons à l'augmentation de ce petit thresor, y ayant appliqué quelques aumosnes venuës de France, et entre autres vne Charité de Messieurs de la Congregation de la maison professe à Paris.

Ces bons Hurons Congreganistes, s'estans assemblez depuis peu pour leur en faire vn remerciement à leur mode, leur ont destiné vn collier, où sont escrits ces mots, en porcelaine noire sur vn fond de porcelaine blanche : *Aue Maria gratiâ plena*, et ils m'ont prié d'accompagner ce present de leur deuotion, d'vne lettre que i'ay escrite en leur nom, sur de l'escorce de bouleau qui tient lieu de papier, dont voicy la teneur.

*Asataken te etsinnonron kSannionk atoen aSat.*

Ennhiek Brochen ara atia8 endeon-  
 tera aa8enhon aia8achienda en Marie  
 Ies8s hond8en rohaone staa8aroni aen-  
 haon ondecha8eti ondikiok8i chiach  
 otioK8ato eti dia enk aondioura on Ato  
 en Ies8s hechiena Skendiunra tokha stan  
 onëk te rehonnrak 8ario ierhe a echienda-  
 daen ; onkhiatendotondi a a8en k8ario  
 hatindoore daathatori h8annene (isa  
 restir) da ak onachiendaenk te anda-  
 k8ateri isa echien Sk8aahenton endi  
 echien eetsiennonte en Ies8s hond8en  
 te a o anra d'eesaet, onde sk8andi on-  
 rantrah8i stan te sk8annonkona thora  
 onne io ennhæ ontaskouentenrihatie  
 ate o, ennhæ stan iesta eskh8annontenk  
 onde ati on8atres ti on8ahachen ion8en  
 stan in a iakhinnont de 8arie aeodta8en,  
 chia a08enhaon stante hotiese8as, ison-  
 daki8anneu, nien aakonannonh8e Ies8s  
 hond8en, aiakhicharon tho on nonk8arota  
 onde hasten. ahiatonk8i doki Aronhia,  
 eronnon te onnonronk8anionti 8ario tho  
 tho ionnonk8arotahe daeoeharonniati ti  
 arensae non8arenso trah8i trudi ston-  
 taataton. Tsieharakh8as asken 8arie  
 stihon khondeesachien daentak8a de 8-  
 endar ersiaskannhadesa a8erhethusen te  
 a8achiendaenk ti onachiendaouk : aeri  
 te on8andiont8arie aion8a hetsaronhons  
 d'Ies8s hena ason8andienrontraak dia-  
 8achiendaen, isa de erson8esk8en, tho  
 ioti nonionh8a onionesk8andik onne  
 sk8ah8ichenion ti sk8achiendoek. On8e  
 d'hoenk8i haonesk8andik onne a8eti  
 hondoiarisene hondi, onrachen d'ason  
 te iatend8esohiedocha. Isa de skachien-  
 daenk 8arie daakaroëna tho ioti te sk8a-  
 annia da at on8tsa8astis ondorari de,  
 aronhia e8ateh8aten, endi te on8andi-  
 ont tho ioti te on8a, annra doeha, onde  
 ichien ochiensennik. Te ato en te sk8-  
 annonh8s 8arie hersihetsaron d'Ies8s a  
 han doierisern era8eti de 8arie oenk8i  
 aionesk8en. Ta8atrendaenhas de sk8a-  
 renserrak 8arie orensa 8en eetsiatren-  
 daendaenhas den8anensotrak endi. k8a-  
 takhen onne i, en, a, enhron on8a en ase  
 onne d'Ies8s hond8en thoioti de tson-  
 h8a sk8aenasti. On 8annonh8e, din  
 aendi a8annonh8e. Onnetho i, arih8etsi

Mes freres, nous vous honorons sans  
 feintise. Ce n'est que depuis vn an que  
 nostre esprit s'est ouuert, et que nous  
 auons pris les pensées d'honorer Marie,  
 la mere de Iesus. Ce fut lors qu'on nous  
 dit qu'il y auoit en tous les lieux du  
 monde, des assemblées qui se formoient  
 pour luy dire dans le fond de l'ame :  
 Ouy, Mere de Iesus, tu vois mon cœur,  
 et tu vois qu'il ne ment point quand il  
 te dit : Marie, ie te veux honorer ! On  
 nous dit qu'à Paris, où vous estes hon-  
 norez des hommes, il y a plaisir de vous  
 voir, que vous mettez tout vostre hon-  
 neur à honorer la Vierge. Vous nous  
 auez deuancez, et nous voulons vous  
 suivre. La mere de Iesus qui regarde  
 les paaures, vous a poussez à ne les pas  
 mépriser. Depuis plusieurs années vous  
 nous auez enuoyé de riches presens.  
 Nous nous sommes assemblez, et nous  
 auons dit, qu'enuoyerons-nous à ces  
 grands seruiteurs de la Vierge ? Nous  
 auons dit : Ils n'ont en rien besoin  
 de nous, car ils sont riches ; mais ils  
 aiment la mere de Iesus, enuoyons leur  
 vn collier de nostre Porcelaine, où est  
 escrit le salut qu'vn Ange du Ciel ap-  
 porta à la Vierge. Nous auons dit autant  
 de chapelets, en l'espace de deux lunes,  
 qu'il y a de grains dans le collier : vn  
 grain de porcelaine noire en vaut deux  
 de blanche. Presentez-luy ce collier, et  
 dites-luy que nous la voulons honorer.  
 Nous voudrions bien l'honorer autant  
 que vous ; mais nous n'auons pas tant  
 d'esprit que vous pour seruir Dieu. Si  
 la mere de Iesus demande à son fils,  
 qu'il nous donne vraiment l'esprit  
 qu'il faut pour l'honorer, c'est alors  
 que nous l'honorerons dauantage. Vous  
 en serez bien aise en la mesme façon  
 que nous sommes bien aises que vous  
 l'honoriez mieux que nous. Vn labou-  
 reur est content quand il voit tous les  
 epys de son champ bien meurs. Cela  
 l'attriste, s'il en voit quelques-vns qui  
 ne soient pas meurs, quand il faut les  
 cueillir. Vous autres, qui honorez la  
 Vierge de tout vostre cœur, elle vous  
 regarde comme des epys de son champ

de Hechon sa8archotrah8indi iost8en,  
sehiaton, 8ade arati ithochuen a8aihen8i  
te a8an non dateri ahiaton.

ASataenkhen te etsinnenronk Sannionck  
atoen a8a Chiaxa Oachonk Sarue  
harih8a sennik Louis Atharat8 an-  
den Chaose Son deaskon.

Et au dos est escrit,

A Messieurs de la Congregation de  
Notre-Dame en la Maison Pro-  
fesse de la Compagnie de Iesvs,

A PARIS.

De la part des Chrestiens Hurons de la  
Congregation de Sainte Marie.

En l'Isle d'Orleans pres Quebec,  
en la Nouvelle France.

meurs pour le Ciel. Nous autres qui  
n'auons pas encore d'esprit, et qui ne  
faisons que commencer à seruir la  
Vierge, elle nous regarde comme les  
espys qui ne sont pas encore meurs.  
Cela l'attriste. Puisque vous l'aymez,  
demandez à Iesus que tout le champ de  
la Vierge soit meur comme il faut pour  
le Ciel, afin qu'elle soit contente. Priez  
pour nous quand vous direz vos cha-  
pelets, nous prierons pour vous disans  
les nostres. Nous sommes freres, puis-  
que la Mere de Iesus est nostre mere,  
aussi bien que la vostre. Elle nous  
ayme, et nous voulons l'aymer. Voila  
ce que nous auons prié Echon de vous  
écrire pour nous, car nous sçauons par-  
ler, mais nous ne sçauons pas écrire.

Mes freres,

Iacques Oachonk, { C'est le Prefect de  
la Congregation.

Louys Taieron, { Ce sont les deux  
Ioseph Sondouskon, } Assistans.

Vous honorent et vous salüent sans  
feintise.

*Offrande d'une escharpe de Pourcelaine faite par les Hurons, à la Vierge, Patrone  
de la Congregation de Messieurs de Paris.*

Tsendaon de Aronhiaes esenda erati  
onnonhiaskh8i clesannontenk a atatoeti  
de Sendat acharo nonde de charato eti,  
onnonk8arota da at on8enses on8acha-  
ronniati Aronhia, eronnon a8enda on-  
8'ahiakhonk8i onde te sannonronk8an-  
nionti de k, Ga8rier, eonk8a andron-  
non8acharonniati, aonh8a, andoron  
doki, a8endaon8ahiatonk8i, 8arie re st  
ak8ateri son esk8ensken desachera en-  
kh8indik, Ondeskin ata8aatarirontak a-  
ronhiaes de a8enhe.

Receué, ô Dame du Ciel, ce present,  
que vous offre l'eslite de vos Seruiteurs  
Hurons. C'est vn collier plein de my-  
stere. Il est composé de nos plus fines  
Perles. Il est animé, et enrichy de la  
Voix et du Salut que l'Ange Gabriel  
vous a fait autrefois. Nous n'auons rien  
de plus precieux en nos mains, ny rien  
de plus saint dans nostre cœur pour  
vous estre présenté, et pour obtenir le  
Ciel par vostre moyen.

## CHAPITRE XI.

*Remarques tirées de quelques lettres et de quelques memoires venus du pais.*

On escrit des Trois Riuieres deux choses qui meritent de tenir lieu dans ces Remarques.

La premiere, est qu'une troupe d'Iroquois ayant passé l'hyuer parmy les Algonquins, on n'a remarqué aucune mesintelligence entre ces deux Nations, les plus superbes et les plus opposées qui soient dessous le Ciel; iusques là que les Iroquois ne donnoient iamais la vie à aucun Algonquin, quand ils le pouuoient attrapper ou surprendre dans la chasse qu'ils faisoient aux hommes.

Or non seulement ils se sont bien accordés, mais les Algonquins ont esté si satisfaits de leurs hostes, qu'ils ont permis aux femmes veufues et aux filles de leur Nation, d'épouser quelques Iroquois. Et vous dirés que Dieu n'a pas improuvé ces alliances: car ces nouueaux mariés estans à la chasse avec leurs femmes Chrestiennes, et ne trouuant ny gibier, ny venaison, ils leur dirent: Il y a desia quelques iours que nous courons ces grandes forests sans rien trouuer, que ne priés vous celuy qui a fait les animaux de nous en donner pour nostre nourriture, puisque vous le connoissés? Ces bonnes femmes se mettent en prieres; elles demandent à manger à Dieu, comme feroit vn enfant à son pere. Chose estrange! Quoy que ces Chasseurs eussent battu tous les enuirons de leur Cabanes sans rien trouuer, ils ne laisserent pas dés le lendemain de rencontrer et de tuer dans le mesme quartier, vn grand Eslan; ce qui les surprit, s'estonnant bien fort de l'oraison des Chrestiens, et de la bonté de leur Dieu.

La seconde chose est, qu'enfin Paul Tessouehat, ce borgne tant fameux, autresfois Capitaine des Algonquins de l'Isle, qui a esté l'orateur de son siecle en ces contrées, et le mieux disant de son temps; enfin, dy-ie, cet homme

tout bouffy d'orgueil, est mort dans l'humilité Chrestienne, donnant sur la fin de sa vie, de grands arguments de son salut. Les Iugemens de Dieu sont estonnans! Cette bonté infinie, voulant sauuer cet homme autresfois si opposé à la Foy Chrestienne et à la grace, à cause de son faste, l'a disposé à l'humilité par vne maladie de deux ans; dans laquelle se voyant bas deuant Dieu, il disoit souvent au Pere qui auoit soin de son ame, quand il l'alloit visiter: Tu me fais plaisir, approche-toy, et me dis ce qu'il faut faire pour bien mourir, ie t'escouteray volontiers. Le Pere luy parlant de la grandeur de Dieu et de la temerité de ceux qui luy resistent par leurs offenses, ce pauvre homme, touché iusques au fond du cœur, s'escricioit: Approche, approche, mon Pere, que ie te descouure toutes les plaies de mon ame et toutes les malices de mon cœur. Prie celuy qui a tout fait, qu'il detourne de mon chemin tous mes pechez, afin qu'en mourant ie n'en rencontre pas vn seul. De fois à autres il prenoit son Crucifix et le baisoit avec tendresse: C'est en toy seul, luy disoit-il, en qui j'ay mis ma confiance: puisque tu es mort, c'est la raison que ie meure; et puisque tu es mort pour mes pechés, fais moy misericorde, ouure moy la porte de ta maison: ie hay cette méchante carcasse, ie la quitteray quand tu voudras. En effet il se detacha entierement des soins de son corps, qu'il auoit tant aymé, ne se souciant plus des petits soulagemens qu'on donne aux malades, notamment depuis ie ne scay quelle veuë qu'il eut dans son sommeil. Il se trouua au pied d'une haute montagne, dont le sommet se deroboit de ses yeux. Il entendit vne voix qui luy dit à plusieurs reprises: Monte cette montagne, c'est le chemin que tu dois tenir. Ie me trouuay à cette voix, disoit-il, saisy d'une grande frayeur; mes forces ne me permettans pas de grimper sur vn mont qui me paroissoit plein de precipices. Comme j'estois dans cet abattement, j'apperceus vne grande eschelle, et vn Pere à mon costé, qui me prenant par la main, me fit monter sans beau-

coup de peine. Cette veuë le consola fort, et luy donna vne grande esperance d'entrer au Ciel par Iesus-Ch. qui est cette Montagne.

On nous fait entendre que Noël Te-couerimat, Capitaine des Chrestiens de saint Ioseph à Sillery, soustient cette nouvelle Eglise par son exemple et par son courage, faisant teste à vne troupe d'Algonquins peu affectionnés à la foy, qui se sont venus ietter en son district, à la faueur de la Paix. Ils ont tasché de le separer d'avec nous, par presens, par caresses et par quelques paroles trop hardies, l'attaquant dans vne conioncture tres-fauorable (à ce qu'ils croyoient) pour faire reussir leur dessein. Ce grand homme de bien ayant perdu quantité de beaux enfans, enfin Dieu luy a rauy son petit Beniamin, celuy qu'il aymoit avec plus de tendresse : les Ennemis de la foy et de la verité le croyant esbranlé, l'assaillirent dans son affliction. Mais ils trouuerent vne teste de fer, vn cœur d'or, et vne bouche qui iettoit des foudres, quoy qu'elle ne fust remplie que de miel. Les ayant assemblés, il leur dit : Mes freres, ie fay plus d'estat de la foy, que de toutes les choses de la terre. Je mourray dans la creance des veritez que j'ay embrassées ; l'affliction n'abat point mon cœur ; la douceur ne le scauroit charmer, et les menaces ne l'esbranleront iamais. Il importe peu que vous nous mesprisiez et que vous nous teniez pour des gens qui n'ont point d'esprit, nous autres qui croyons, et qui prions, et qui voulons obeir à celuy qui a tout fait. Quand ie serois seul, et quand tous ceux qui croyent m'auroient abandonné, ie ne quitterois iamais la priere. Si vous voulés vous ranger du party de Dieu, ie suis à vous ; sinon, sçachés que tous ceux qui ont le cœur tortu et la bouche de trauers, tous ceux qui ont deux femmes, tous ceux qui se seruent encore de leurs tambours et de leurs superstitions, n'entreront iamais dans le Reduit des Chrestiens, si ie suis escouté. Il a tenu sa parole : car si quelqu'un de ces libertins s'est venu presenter deuant Sillery, il l'a contrainct de cabaner hors

l'enceinte qu'on a fait dresser pour les enfans de Dieu.

Vne lettre venuë de Sillery, dit qu'on descouure tous les iours de nouvelles Nations de la langue Algonquine. L'espere de voir dans quelque temps, dit vn Pere, les terres, ou plustost les bois, qui sont sur les bords de la mer du costé du Nord, où il y a des bourgades de Sauuages, qui parlent comme nos Montagnets, que nous entendons. Ces peuples n'ont encore iamais veu aucun European. Ils se seruent encore de haches de pierres ; ils font bouillir leur viande dans de longs plats d'escorce, qui leur seruent de chaudiere, comme faisoient autresfois nos Sauuages. Ils n'ont aucuns ferremens, tous leurs outils sont d'os, ou de bois, ou de pierres.

Vn autre dit que dans des Isles du Lac des gens de mer, que quelques-vns appellent mal à propos les Puants, il y a quantité de peuples dont la langue a grand rapport avec l'Algonquine ; qu'il n'y a que neuf iours de chemin depuis ce grand Lac iusques à la mer qui separe l'Amérique de la Chine, et que s'il se trouuoit vne personne qui voulust enuoyer trente François en ce país-là, non seulement on gagneroit beaucoup d'ames à Dieu, mais on retireroit encore vn profit qui surpasseroit les dépenses qu'on feroit pour l'entretien des François qu'on y enuoyeroit, pource que les meilleures pelleteries viennent plus abondamment de ces quartiers-là. Le temps nous descouurira ce que nous ne scauons encore que par le rapport de quelques Sauuages, qui nous assurent auoir veu de leurs yeux ce qu'ils expriment de leur bouche.

La Reyne, ayant de la tendresse pour la conuersion des Sauuages, et de l'affection pour l'establissement de la Colonie Française en ce nouveau monde, y enuoya ce Printemps dernier quelque nombre de filles fort honnestes, tirées de maisons d'honneur. On n'en reçoit point d'autres dans cette nouvelle peuplade. Je sçay d'assurance, que dix-huict ans se sont écoulés, sans que le Maistre des hautes œures qui estoit en ce país-là ait fait aucun acte de son

mestier, sinon sur deux vilaines que l'on bannit apres auoir esté publiquement fustigées. Tant que ceux qui tiennent le timon, deffendront aux Vaisseaux d'amener de ces marchandises de contre-bande ; tant qu'ils s'opposeront au vice et qu'ils feront regner la vertu, cette Colonie fleurira et sera benite de la main du Tres-haut.

Mais pour retourner à ces bonnes Filles, Dieu leur a fait la grace apres mille dangers et mille bourrasques, d'arriuer à bon port avec vne braue et genereuse Amazone, que Dieu leur auoit donnée pour guide : c'est la Mere Renée de la Natiuité, Religieuse Hospitaliere de la Maison des Filles de la Misericorde de Quimper en Bretagne. Cette braue fille a eu quasi autant de peine, pour ainsi dire, d'entrer en ce pais de Croix et de souffrance, que les Israelites en ont eu pour entrer dans la terre de promesse ; mais enfin son courage, sa fermeté, sa perseuerance luy ont obtenu le congé et la benediction de Monseigneur son Euesque, et la permission de sa superieure, et l'agrément de sa Communauté, pour aller donner secours à ses sœurs, qui exercent saintement la Charité enuers les malades François et Sauvages, en ce bout du monde. Les tempestes et les dangers la reietèrent deux fois dans le port avec toute sa troupe. La maladie la terrassa pour quelque temps ; mais son cœur, plus grand que le mal, plus fort que les dangers, l'a plus animée de l'amour de son Dieu et de la charité du prochain, que les tempestes du souffle des vents, iouyt maintenant d'vn calme et d'vne bonace qu'elle ne peut exprimer, qu'en disant qu'elle a trouué son paradis.

Changeons de propos, et descendons iusques à Tadoussac. Les nouveaux Chrestiens de cette contrée, ont leur quartier d'Hyuer et leur quartier d'Esté. L'Hyuer, ils entrent dans leurs grandes forests, pour faire la guerre aux Ours, aux Eslans, aux Caribous, aux Castors et à quelques autres animaux, qui font les mets de leurs tables. Le Pere Pierre Bailloquet de nostre Compagnie, les a suivis cet Hyuer dans les bois. Le Ca-

pitaine de Tadoussac l'auoit demandé. On nous escrit qu'il l'a fort bien traité, c'est à dire qu'il luy a tousiours tesmoigné de l'amour et de l'affection. Cette bienueillance est à la verité vne grande douceur ; mais elle n'a pas empesché que le Pere n'ait eu la terre pour lict et pour matelas, des escorces pour vn palais moins remply d'air que de fumée ; qu'il n'ait passé quelque mois sans pain, sans vin, sans sel, sans autre ragoust que l'appetit ; qu'il n'appaisoit assez souuent qu'avec du boucan, c'est à dire avec des anguilles ou avec de la chair seichées à la fumée, et dans les ordures de leurs cabanes. Cela, bien assaisonné d'vn grand desir de souffrir pour Dieu, de la candeur et de la vertu des nouveaux Chrestiens, soustient parfaitement le corps et l'ame d'vn Ouurier Euangelique.

L'Hyuer tirant aux abois, pour donner la vie au Printemps, tous nos Chasseurs se retirerent avec tout leur bagage, sur les riués du grand Fleueu, en l'Anse, ou au Port, que nous appellons Tadoussac. C'est icy où il se fait vne confession publique, sans gehenne, sans torture et sans exaction. On dit qu'il y a vn pais où le froid est si grand, que toutes les paroles s'y gelent, et quand le Printemps s'approche, ces paroles venant à se degeler, on entend quasi en vn moment tout ce qui s'est dit pendant l'Hyuer. Quoy qu'il en soit de cette fable, il est vray que tout ce qui s'est fait de mal pendant l'Hyuer dans ces grands bois, se dit publiquement au Pere au mois d'Auril. Les premiers venus font tout haut la confession de ceux qui les suivent, et cela, par vn zele qu'ils ont de la Iustice Chrestienne.

Cette année, vn ieune homme ayant commis quelque faute pendant l'Hyuer, reconnu en approchant du port de Tadoussac, qu'il ne luy manquoit plus que la douleur et vne bonne penitence pour son crime, remarquant au visage et à la contenance du Pere et des Anciens, que quelques-vns auoient desia confessé pour luy son peché, le regret qu'il en auoit fit qu'il ne se troubla point. Il se desembarque, va trouuer les principaux Chrestiens, n'osant paroistre deuant le

Pere ; il leur tesmoigne sa douleur, et et leur demande vn bon châtiment pour son crime. Ces bonnes gens armés de zele, luy ordonnent de se tenir à la porte de l'Eglise les genoux en terre, les mains iointes, et les espauls decouvertes, et en cette posture, demander pardon à tous ceux qui y entroient, les suppliant de tirer vengeance sur luy de l'offense qu'il a commise contre Dieu, et du scandale qu'il leur a donné. Aussi-tost dit, aussi-tost fait. Ce ieune homme bien ioyeux de n'estre point banny de l'assemblée des Chrestiens, fit gaiement ce que ces bons Neophytes luy auoient ordonné. Dieu veuille que ce zele continue long-temps ; s'il ne le faut pas exiger, aussi ne faut-il pas l'empescher.

Vn Chrestien, qui s'estoit autresfois meslé de consulter le Demon, ou le Manitou, se trouuant dans les bois, fut viuement tenté de reprendre ce malheureux mestier. Il fait dresser vn tabernacle à leur mode ; il entre dedans, contre le gré et contre la volonté de sa femme, tres-bonne Chrestienne, laquelle voyant avec douleur cette meschante action de son mary, destache vn petit crucifix qu'elle auoit à son chapelet, et le met sur ce Tabernacle. Chose estrange ! cet homme au lieu de chanter et de hurler comme ils font en consultant leur Manitou, demeura muet et interdit, sans iamais pouuoir tirer aucune voix de son estomach. Je vous laisse à penser s'il sortit confus et étonné de son Tabernacle.

Vn Capitaine, nommé Iean Baptiste Ekhinechkaouat, estant malade à la mort dans les bois, sec et decharné comme vn squelet, se fit preparer vne medecine, composée de ie ne sçay quelle escorce et de brins de sapin infusés dans de l'eau tiede. Il prend en main cette medecine, et s'adressant à Dieu il luy dit : Toy en qui ie croy et que i'honore, tu as fait les escorces et les feuilles, qui sont les ingrediens de la medecine que ie vay prendre. Tu peux si tu veux me rendre la santé par cette medecine, rien ne t'est impossible. Rend la moy, ie t'en prie : fais que ce

breuage me soit salutaire. Je le boy au nom du Pere, et du Fils, et du Saint Esprit. Aussi-tost, dit-il, que ie l'eus aualée, ie senty qu'elle penetroit toutes les parties de mon corps, et vne force secrette qui se couloit dans tous mes membres ; et à mesme temps, il me sembla que ie voyois tout à l'entour de moy des enfans plus beaux que les Anges que vous peignés dans vos tableaux, lesquels me disoient ces paroles : Ne crains point, tu ne mourras pas ; prends courage, tu viuras. C'est ce que nous a rapporté ce bon Neophyte, homme bien sage et bien meur. Quoy qu'il en soit, son cœur fut remply de douceur et d'onction, son corps fut remis en santé, et son ame pleinement fortifiée en la Foy et en la creance qu'il a receuë des premiers.

Encore que ie passe sous silence, quantité de beaux exemples que ie remarque dans les lettres et dans les memoires qui nous ont esté enuoyés. Je ne puis obmettre vne action de charité faite par vne ieune femme Chrestienne, appellée Antoinette Ouabistitecoué. Les Sauuages, deuant le Baptesme, n'aymoient pour l'ordinaire que leurs parens, et si quelque enfant se trouuoit destitué de ses proches, ils l'assommoient par charité, disant qu'apres auoir long-temps souffert, enfin il mouroit miserable, n'ayant personne qui le soulageast. Deux pauvres petits abandonnés de la sorte sous vne pauvre escorce, estoient en danger de recevoir quelque coup de hache par vn païen, sans se pouuoir quasi plaindre, et le plus grand n'auoit qu'environ onze ou douze ans, et sa sœur n'en n'auoit que quatre. Celuy là auoit vn collier d'écroüelles fort horribles qui luy mangeoient toute la gorge, et la petite auoit vn flux de sang qui la dessechoit iusques aux os. Nostre bonne Chrestienne, les ayant veuz dans la saleté, dans les ordures, dans des maladies si vilaines et dans le dernier abandon, en prend vn soin comme s'ils eussent esté ses propres enfans. Elle les nettoye, elle leur va souuent querir des branches de sapin qui seruent de litiere aux Sauuages,

elle leur donne à manger, elle leur fait du bois et attise leur feu, elle se leue plusieurs fois la nuict pour assister la petite, elle leur va chercher toutes les douceurs qu'elle se peut imaginer, demandant vn peu de raisin ou vn peu de prunes aux François pour leur donner. Et elle faisoit tout cela avec vne douceur, vne gaieté, vne constance, qui faisoit bien connoistre qu'elle estoit animée d'vn autre esprit que l'esprit des Sauvages.

Le Capitaine de Tadoussac rauy d'vn tel exemple, fit vne harangue au milieu de la nuict à tous ses gens, s'escriant à pleine teste : Escoutez-moy, mes Freres, escoutez-moy, ne dormés pas, reueillez-vous ; ie vous parle d'vne chose d'importance. Ce ne sont pas deux chiens que nous voyons delaisés à la porte de nos cabanes ; ce sont des hommes aussi bien que nous. Ils sont baptisés aussi bien que nous. Vous donnez à manger à vos chiens, vous les caressez quelques-fois, vous les appelez, vous les menez avec vous, et maintenant que nous sommes pressez d'entrer dans les bois, quitterons-nous ces pauvres enfans, qui sont faits comme nous ? Dieu nous les donne en garde. Ayez en soin, ce sont mes enfans, nous dit-il, il regarde ce que nous ferons ; il escoute ce que nous dirons, et enfin il nous traittera comme nous les traiterons. En suite de cette harangue, il commande à sa femme de donner tout le soulagement qu'elle pourra à ces pauvres petits, et quand ils leuerent le camp, luy-mesme les embarqua dans sa chaloupe et les conduisit à Sillery, ou à Saint Ioseph pour y estre assistez. Ceux qui connoissent le genie des Sauvages, diront avec raison, que Dieu seul peut changer les pierres en des enfans d'Abraham.

Vne ieune fille, voyant ses parens dans les larmes, pource qu'elle souffroit beaucoup et qu'elle approchoit bien fort de son trespas, leur dit d'vn ton qui faisoit paroistre plus de ioye que de tristesse. Pourquoi pleurez-vous ? Ne vous affligez pas, ie m'en vay au Ciel. Le Pere m'a dit que ceux qui estoient baptisez et qui obeissoient à Dieu, se-

roient bien heureux. Ne suis-ic pas baptisée ? ne croy-ic pas en Dieu ? Ne pleurez-point, bien-tost ie ne souffriray plus. Le Pere qui a soin de cette Mission entrant là dessus, elle luy dit : Mon Pere, ie me réiouy quand ie te voy, ie ne crains point la mort, ie n'ay rien de meschant dans mon cœur, i'ay tout dit : tu as embelly mon ame, elle ira au Ciel. Mourir dans ces sentimens, ce n'est pas mourir en Barbare.

Vn Pere qui a esté bien auant dans le fleuve du Sagné, nous mande qu'il a fait rencontre au lac de saint Iean, de deux ieunes Sauvages Chrestiens, qui se doutans bien qu'ils trouueroient vn Confesseur en ce quartier-là, auoient fait deux cens lieus de chemin pour se venir confesser et communier, et pour emporter avec eux vn petit Calendrier, qui leur enseignast les festes de toute l'année, c'est de ceux là qu'il est vray de dire, que de *Longinquo venerunt*, qu'ils sont venus de loin pour adorer Iesvs-CHRIST.

Comme on acheuoit l'impression du dernier Cahier de cette Relation, on nous a rendu vne Lettre venuë de la Rochelle, qui porte qu'vn Vaisseau nouvellement arriué de Canadas, dit que les Iroquois d'en bas, que nous appellons les Anniehronnons, ayans fait rencontre sur le grand fleuve de S. Laurens, d'vn canot, ou d'vn petit bateau qui portoit le Pere Simon le Moine à Montreal, conduit par deux Iroquois Onnontaeronnons, ont tué l'vn de ses deux conducteurs, et ayant massacré quelques Hurons et quelques Algonquins, se sont saisis du Pere et l'ont mis aux liens. Son autre guide ou conducteur, voyant cette perfidie, s'est escrié avec menaces, que ses Compatriotes se ressentiroient de cette trahison ; qu'il ne se soucioit pas de la liberté qu'ils luy presentoient, qu'il courroit la mesme fortune que le Pere, et puis qu'ils l'auoient garotté, qu'ils l'enchainassent avec luy, que iamais il ne le quitteroit : S'il est captif, ie suis captif avec luy ; si vous luy ostés la vie, donnés moy la mort, disoit-il ; si vous me mettés en liberté, deliés-le. Ces desloyaux craignans les menaces de

cet Iroquois des païs plus hauts, delierent le Pere et le rendirent à son Guide, qui le conduisit à Montreal. Là dessus le bruit est, selon que le rapporte ce Nauire, que les Iroquois d'en haut vont prendre les armes avec les François contre les Iroquois d'en bas. Quoy qu'il en soit de cette nouvelle, ie puis dire ce qui suit avec vne grande probabilité.

Premierement, que les Iroquois d'en bas, qui ont eu de la ialousie contre les Iroquois d'en haut, au traité de paix qu'ils ont commencé les premiers avec les François, ne souffriront pas aisement que ces nations superieures viennent trafiquer avec nos François, pource qu'elles ne seroient plus contraintes de passer par leurs Bourgades, à quoy le chemin les oblige quand ils vont porter leurs marchandises aux Hollandois.

Secondement, ie scay fort bien qu'il est plus facile aux Iroquois d'en haut de descendre au quartier des François, que d'aller chercher les Hollandois. Leur Lac et nostre grand Fleuve les peuuent doucement apporter, et toutes leurs

marchandises iusques aux magasins des François ; mais quand il faut prendre leur route du costé des Hollandois, ils souffrent deux grandes incommoditez. La premiere est, qu'ils sont contraints de faire la plus grande partie du chemin par terre, et à pied, et d'estre eux-mesmes les mulets qui portent leur bagage et leur marchandise. La seconde, vient de l'insolence des Anniehronnons, qui, estans comme les Maistres de ce trafic, ne traittent pas tousiours ciuilement les Iroquois d'en haut. Peut-estre que ces commoditez et ces incommoditez induiront les Onontaeronons et les autres Sauuages des païs superieurs, de rompre plustost avec les Anniehronnons qu'avec les François. Peut-estre aussi que ce coup n'a esté fait que par quelques ieunes estourdis, qui seront desaduouéz de leur Nation. Cette année nous fera voir à découuert deuant que d'expirer, ce que nous ne voyons maintenant que dans les tenebres. Je prie Dieu qu'il conduise le tout à sa plus grande gloire. Amen, Amen.

---

### *Extrait du Priuilege du Roy.*

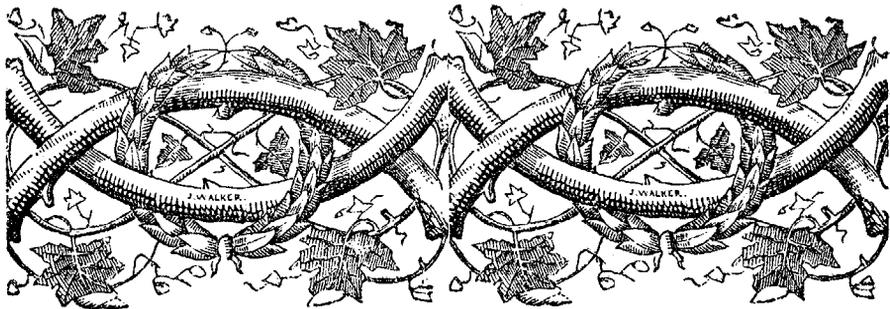
Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire Juré en l'Vniuersité de Paris, et Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reyne, Bourgeois, ancien Escheuin et ancien Iuge-Consul de cette Ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer vn Liure intitulé : *Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de Iesus, au pays de la Nouvelle France, depuis l'année 1653. iusques à l'Esté de 1654. &c.* Et ce, pendant le temps et espace de neuf années consecutives : avec defenses à tous Libraires et Imprimeurs, d'imprimer ou faire imprimer ledit Liure, sous pretexte de desguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, à peine de confiscation et de l'amende portée par ledit Priuilege.

---

### *Permission du R. P. Vice-Prouincial.*

NOVS LOVYS CELLOT, Vice-Prouincial de la Compagnie de Iesus, en la Prouince de France, auens accordé pour l'aduenir au sieur Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reyne, ancien Escheuin et Consul de cette ville de Paris, l'impression des Relations de la Nouvelle France. Fait à Paris, ce 22. Decembre 1654.

LOVYS CELLOT.



## COPIE DE DEUX LETTRES

ENVOIÉES

# DE LA NOUVELLE FRANCE,

AV PERE PROCUREUR DES MISSIONS DE LA COMPAGNIE DE IESVS  
EN CES CONTRÉES. (\*)



**A**VANT que de coucher les deux Lettres dont il est fait mention dans ce Titre, j'ay creu qu'il ne seroit pas hors de propos, de rapporter en peu de parolles, ce que nous auons appris de la bonne et de la mauuaise fortune du pais d'où elles sont enuoiées.

De cinq vaisseaux qui estoient sortis de France cette année derniere, pour aller porter quelque secours, et pour aller trafiquer en la Nouvelle France, l'vn a esté pris des Anglois, l'autre des Espagnols, vn troisieme a esté perdu en mer, ou en quelque coste, dont on n'a eu aucune nouvelle ; les deux autres sont arriüés en ce pais là, et puis retournés en France à bon port.

Or non seulement les marchands interessés dans ces trois Nauires, ont fait de grandes pertes, mais encore tout le pais en a beaucoup souffert : car outre

les prouisions que l'on portoit à Monsieur le Gouverneur et aux particuliers, le secours que la Reyne enuoyoit, comme estant tres-affectionnée à la conseruation de la Nouvelle France, et à la conuersion des Sauuages, a esté perdu entierement. L'Hostel-Dieu de Kebec, le Seminaire des Vrsulines, les nouueaux Chrestiens, et nos Peres qui les instruisent en diuers endroits, ont esté priüés de la pluspart de leur subsistance, *Dominus dedit, Dominus abstulit : sit nomen Domini benedictum*. Dieu l'auoit donné, Dieu l'a osté : son Sainct Nom soit beny. Il n'en voit pas de plus mauuais œil, ceux qui auoient fait la pluspart de ces aumosnes.

A ce malheur en est suruenu vn autre moins important, mais tousiours bien facheux pour ceux qui ayment avec tendresse le salut de ces Peuples, et qui ont de la curiosité d'en apprendre des nouvelles. Quantité de Lettres et la Relation mesme des choses qui s'y sont passées depuis vn an, ont esté perduës. Le Messenger à qui on auoit confié les paquets nouuellement arriüés, a esté volé entre la Rochelle et Paris. Vne

(\*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en l'année 1656.

boëte qui estoit remplie de papiers et de Lettres a esté brisée, et tout ce qu'elle contenoit ietté çà et là par les voleurs. Le pauvre Messenger a ramassé tout ce qu'il a pû, et nous l'a apporté. C'est de là que nous tirerons vne partie du peu que nous allons dire.

La Relation de l'an passé, portoit que les cinq Nations Iroquoises estoient entrées dans vn grand pourparler de paix avec les François et avec les originaires leurs Alliés. Quatre de ces Nations ont perseueré dans leur premier dessein de iouir des doux fruicts de la paix. Elles n'ont fait aucun acte d'hostilité ; ains au contraire elles ont donné des témoignages de leur bonne volonté, faisant present aux François de quelques enfans pris sur d'autres Sauvages plus esloignés, qui leur sont ennemis. La seule Nation des Iroquois nommés Agnieronnons, qui ont commerce avec les Hollandois, s'est monstrée perfide et déloyale à son ordinaire. Ces barbares nous ont attaqués en plusieurs endroits : mais avec autant d'echec de leur costé que du nostre. Ils ont tué par tout, et par tout ils ont esté tués.

Ils ont massacré vn Religieux de nostre Compagnie, nommé Jean Ligeois. Ce bon Frere, car il estoit Laïc, entendant de loing tirer quelques coups d'arquebuses, et sçachant que les Sauvages Chrestiens estoient dans leurs champs, et qu'ils pourroient estre surpris par leurs ennemis, entra dans la forest pour decouurir si quelques Agnieronnons n'estoient point en embuscade. Ils y estoient en effet, et deuant qu'il les eut decouuerts, ils le transpercerent d'vn coup d'arquebuse, luy couperent la teste, qu'ils laisserent apres luy auoir enleué la cheuelure. Ce bon Religieux estoit homme de cœur, tout plein d'amour pour les pauvres Sauvages. La charité qu'il leur portoit luy a causé vne mort passagere, pour luy donner vne vie éternelle.

On fait mention dans vne Lettre particuliere, du courage d'vne femme Algonquine, laquelle, voyant son mary surpris et garroté par cinq Iroquois, prit vne hache en main, et de deux coups

portez à droite et à gauche avec vne promptitude estonnante, ietta roides morts sur la place deux de ces Barbares ; puis ayant promptement delié son mary, s'auança pour en faire autant aux trois autres, qui, épouuantés de la fureur de cette Amazone, n'eurent qu'autant d'esprit qu'il leur en falloit pour prendre la fuite.

Enfin apres plusieurs massacres de part et d'autre, apres auoir fait des prisonniers des deux costez, ces Barbares, ennuyés de la guerre, ou poussez d'vn esprit secret plus puissant et plus fort que celui qui les possede, ont ramené les François captifs, et en suite demandé leurs prisonniers avec vne protestation authentique, à leur dire, qu'ils n'attaqueroient iamais plus les François, mais qu'ils continueroient la guerre contre les Algonquins et les Hurons, et qu'ils en massacreroient autant qu'ils en pourroient rencontrer au dessus de la Bourgade Française, nommée des Trois Riuieres ; mais aussi qu'ils ne paroistroient iamais en armes au dessous de cette Bourgade.

Cet accord fait, le Pere Simon le Moine est allé avec vn François en leur pais, non seulement pour remener les prisonniers que nous auions faits sur eux, mais encore pour cimenter cette paix autant qu'on la peut cimenter avec des Infideles alliés des Heretiques.

Pendant que ces choses se passaient, sont arriués à Kebec des Iroquois Onnontaeronnons, qui habitent les contrées plus hautes, tirant vers la source du grand fleueue Saint Laurens. Ces Ambassadeurs ont non seulement confirmé et ratifié la paix qu'ils auoient commencée l'année precedente ; mais ils ont encore demandé et obtenu deux Peres de nostre Compagnie, sçauoir est le Pere Ioseph Chaumonot, et le Pere Claude Dablon, pour aller commencer vne Mission en leur pais. Et ayant appris que les Iroquois Agnieronnons n'auoient pas voulu faire la paix vniuerselle, ils les ont improués, et apres leur auoir reproché leur perfidie, ils ont protesté hautement qu'ils ne vouloient plus de guerre, ny avec les François, ny

avec les Algonquins, ny avec les Hurons : *Populus qui sedebat in tenebris, vidit lucem magnam.*

Ce n'est pas encore tout, les Iroquois mesmes les plus esloignez, appellés les Sonnontoeronnons, sont aussi venus iusques à Kebec, pour declarer qu'ils vouloient la paix. C'est vn trait de prudence : pour ce qu'ils sont molestés par vne nation, que nos François ont nommée la Nation du Chat, et ils ne veulent pas auoir tout à la fois tant d'ennemis sur les bras. Il est vray que toutes ces nations superieures sont rebutées de l'insolence des Iroquois Agnieronnons, et que la facilité du commerce avec les François, leur est plus douce que les chemins fascheux qu'ils ont pris iusques à maintenant, passant par le país des Agnieronnons pour aller trouuer les Hollandois. Voila ce que nous auons appris de quelques Lettres et de la bouche de ceux qui sont nouvellement retournés de la Nouvelle France. Venons maintenant aux deux Lettres que nous auons promises. Il sera facile de les entendre, apres auoir leu ce que nous venons de dire.

MON R. PERE,

Pax Christi.

Depuis toutes nos Lettres fermées, le Nauire ayant desia tiré le premier coup de canon, pour donner aduis aux passagers qu'il est sur son depart, vne chaloupe arriüée des Trois Riuieres et de Montreal nous apporte de bonnes nouvelles. Vous aurés appris par nos precedentes, que trente personnes, Iroquois pour la pluspart et Iroquoises, car ces bonnes gens ont amené leurs femmes avec eux, pour marque de paix ; vous aurés, dis-ie, appris qu'ils emmenent en leur país le Pere Chaumonot et le Pere Dablon, et que dés le chemin Dieu leur touche le cœur, vne partie d'entre eux s'estant desia declarés Catechumenes.

Voicy comme en parle le Pere Chaumonot écriuant à la Meré Superieure

*Relation—1655.*

des Vrsulines de Kebec, en date du quatriesme d'Octobre de cette année 1655. Ma R. Mere, demain, s'il plaist à Dieu, nous quitterons de veuë les dernieres habitations de nos amis, pour aller chercher celles de nos ennemis. La femme de nostre Capitaine Iroquois, se fait instruire sur les chemins, avec six autres, tant hommes que femmes, outre nos Chrestiens Hurons et nos deux Iroquois de Sonnontouan, qui est la Nation Iroquoise la plus éloignée de nous et la plus peuplée. Ce sont en tout dix-huit personnes priant Dieu soir et matin. Le vous recommande cette petite Eglise voyageante avec leurs Pasteurs. Nostre Capitainesse m'a prié de vous escrire qu'elle tiendra parole, et qu'elle vous enuoyera, non sa fille, qui est trop petite, mais vne de ses sœurs, qui est de l'âge de Marie vostre petite Huronne. Cette Capitainesse, ayant laissé à Montreal vne sienne parente, lors qu'elle est descendüe à Kebec, l'a esté voir aussi-tost que nous y sommes arriüés, et nous l'a amenée pour la faire prier Dieu, et en ma presence elle l'a instruite sur les mysteres que nous luy auons enseignés. Plaise à Dieu qu'elle fasse le mesme alors qu'elle sera de retour en son país, et qu'elle gagne à Dieu tous ses autres parens. Elle m'a prié de vous escrire qu'elle ne fascheroit pas celuy qui a tout fait, et que c'est du fond de son cœur qu'elle veut viure et mourir Chrestienne. Elle saluë sa fille adoptiue Marie vostre Huronne, et toutes les Meres. Et moy i'aiouste qu'elles prient Dieu pour sa totale conuersion,

Vostre tres-humble seruiteur en  
Nostre Seigneur,

ECHON. (C'est le nom Huron  
du Pere Chaumonot.)

En vne autre Lettre, le Pere aiouste que ces femmes Iroquoises sont rauies des chants en la langue Huronne qu'elles entendent. Elles les apprennent avec autant de deuotion qu'elles y prennent de plaisir, sur tout les chants sur le *Pater*, sur les commandemens de Dieu,

et vne priere addressée à Iesus-Christ, afin qu'il nous deliure de l'Enfer, et qu'il nous conduise au Ciel après la mort. Quand ces chants passent de l'oreille au cœur, c'est vn coup de salut, et vne marque que Dieu y veut estre le Maistre.

Priés Dieu, s'il vous plaist, qu'il continue ses benedictions sur de si heureux commencemens, *Amen, Amen.*

De V. R.

Vostre tres-humble seruiteur en  
Notre Seigneur,

FRANÇOIS LE MERCIER.

A Kebec, ce 13. d'Octobre 1655.

*Voicy la seconde Lettre enuoiée au  
mesme Pere.*

MON R. PERE,

Pax Christi.

Il y a desia quelques iours que le vent contraire retient à nostre Rade de Kebec, le Naure qui nous deuoit quitter dès le commencement de ce mois. Il fera voile demain matin, iour de saint Luc, dix-huitiesme d'Octobre; et au iourd'huy, la nuit estant desia fermée, vn canot d'Iroquois Sonnontoeronnonns vient d'arriuer, qui nous apporte des nouvelles de paix de tous costés. Leur principal dessein est de nous témoigner par vne Ambassade exprés, et par les presens qu'ils apportent, qu'ils ne respirent que la paix, et que iamais ils n'auront de guerre avec nous. Ils ont fait rencontre dans leur chemin des Onnontaeronnonns, qui portent dans leurs canots le Pere Chaumonot et le Pere Dablon en leur pais, pour y commencer vne nouvelle Mission; ils nous assurent que ces peuples sont pleins d'amour et de respect pour leurs hostes. A mesme temps quelques Hurons venus des Iroquois des pais plus bas, nommés Agnieronnonns, nous disent aussi qu'ils

ont veu en chemin le Pere Simon le Moine et sa compagnie, et que leurs Guides Agnieronnonns leur ont fait paroistre vn cœur d'Amy, tel qu'ils nous l'ont fait paroistre dans leur Ambassade. Ces mesmes Hurons disent qu'à leur depart des Bourgades Iroquoises, les nouvelles estoient desia arriuées des approches du Pere, et de la paix faite avec nous; ce qui auoit esté receu avec des acclamations si publiques, que les hommes, les femmes et les enfans, les Guerriers et les Capitaines, et les Anciens du pais, qui sont comme les Conseillers d'Estat, en auoient fecté des cris de ioye qui essuierent la tristesse que leur deuoit causer la nouvelle qu'ils receurent en mesme temps de la prise et de la mort de quelques-vns de leurs gens, bruslés par les Hurons et par les Algonquins. Et ainsi vous voyés que ce que j'ay dit au commencement de la presente est veritable, qu'il nous vient des nouvelles de paix de tous costés, c'est à dire de toutes les Nations Iroquoises. Cet ouurage est plus du Ciel que de la terre; Dieu seul, à vray dire, est l'Auteur de cette paix, à laquelle la prudence humaine n'a quasi rien contribué, et mesme n'y pouuoit voir aucun iour. Si bien que nous auons suiet d'esperer que le mesme bras tout puissant continuera ce qu'il a commencé, si nous suivons ses conduites. Nous attendons de luy les momens de nostre bonheur. Ce qui depend de nous est de suiure les voyes qu'il nous ouure, et de ne pas empescher l'effet de ses bontés toutes aymables sur nous et sur les peuples qu'il semble vouloir conuertir par nostre moyen. Ceux qui nous soustiennent par leurs bien-faits et par leurs prieres, ont bien suiet de benir Dieu avec nous, puis qu'il accomplit leurs desirs.

Voicy la fin d'vne Lettre que ie viens de recevoir tout fraichement du Pere Dablon, par les mains des Sonnontoeronnonns qui l'ont rencontré en chemin; elle est écrite du neufiesme du courant. Nous continuons nostre chemin, dit-il, avec vn tres-beau temps, et avec de grandes esperances de vous

apporter de fort bonnes nouvelles au Printemps prochain. Les prieres se font soir et matin, et les Iroquois s'y rangent avec affection. Ce sont de petits commencemens qui font voir que Dieu a quelque haut dessein sur ces peuples, et qu'il a entendu la voix du sang qu'ils ont respandu eux-mesmes. Il écouterà aussi celles de V. R. et de tous ceux qui s'interessent en tant d'endroits pour le salut de ces pauvres miserables. Nous sommes en bonne santé, graces à Dieu. La sagamité dont nous viuons n'a pas mauuais goust, ie la trouueray bonne avec le temps. Je dors aussi bien sur la terre, que ie faisois sur vn matelas, ou que ie ferois sur vn lict de plumes. Après tout, on trouue mieux Dieu, où il y a moins d'embarras de la creature. V. R. nous continuëra tousiours, s'il luy plaist, l'assistance de ses saints sacrifices, et moy à estre par tout,

Vostre tres-humble et obeissant seruiteur en N. S.

CLAUDE DABLON.

Le Pere Joseph Chaumonot m'escrit aussi dans les mesmes esperances, et dans la ioye de ce qu'il preuoit, et sur tout dans la satisfaction qu'il ressent de ce qu'il va souffrir pour la cause de Dieu. Car il est vray que les fruicts qu'on recueille en ces Missions, ne sont arrouvés que des sueurs de ceux qui y trauaillent, comme ils l'ont esté du sang des Peres qui les ont precedés. Pourueu que Dieu y soit glorifié, nostre vie y sera trop heureusement consommée. Mais nous prions V. R. de nous procurer du secours aupres de nostre R. P. Provincial; puisque Dieu nous donne ouuerture, il faut y aller à corps perdu et y perdre saintement son ame pour la retrouver plus saintement dans le cœur de Iesus-Christ, qui le premier a perdu son ame pour nous. V. R. nous obtienne cette benediction. Mon Reuerend Pere,

Vostre tres-humble et tres-obeissant seruiteur en N. S.

FRANÇOIS LE MERCIER.

A Kebec, la nuit du 17. d'Octobre 1655.

J'aiusteray encore deux mots à ces deux Lettres. On ne parle icy (dit l'vn de ceux qui écrivent) que de Baptesmes, que de Mariages et que de bastimens, et personne n'y meurt que de vieillesse ou de mort violente.

L'vne des Maistresses du Seminaire des Vrsulines m'escrit merueille de la douceur, de la docilité et de l'esprit des enfans originaires du pais, soit François, soit Sauvages. Elle dit que les Iroquois descendus à Kebec les estans allés visiter en leurs parloirs, ont esté rauis, voyans la gentillesse des petites filles Sauvages éleuées à la François; ils demandoient combien il falloit de temps pour franciser vne fille, et luy apprendre ce que de petites Huronnes faisoient paroistre en leur presence. Les femmes Iroquoises à qui les Meres Vrsulines firent festin, ne se pouuoient comprendre. La Capitainesse, pour me seruir des termes couchés sur mon papier, fut prise par les yeux à la veuë d'vne ieune Seminariste nommée Marie Arinadsit; elle la voulut voir sans barriere et sans grille entre deux: on la fit sortir hors du Monastere; elle la prit, l'embrassa, l'appella sa fille, et l'autre sa mere, elle la fit manger avec elle dans vn mesme plat. La fille, qui ne manque ny d'esprit ny d'adresse, demanda permission de faire vn present à sa mere, ce qui luy estant accordé, elle alla querir vn beau cousteau qu'elle offrit de bonne grace au grand Capitaine des Iroquois, et puis tirant vn bel étuy doré avec vn beau ruban de soie, elle le presenta à sa femme, qu'elle appella sa mere, et comme elle les vit remplis d'amour et de tendresse pour elle: Viués, leur dit-elle, avec nous doresnauant comme avec vos freres, ne soyons plus qu'vn peuple, et pour marque de vostre affection, enuoies de vos filles au Seminaire, ie seray leur sœur aînée, ie leur apprendray à prier Dieu, et toutes les autres choses que les meres m'ont enseignées. Et là dessus elle se mit à lire deuant eux en Latin, en François et en Huron; puis elle entonna des Cantiques spirituels en ces trois Langues. C'est là que ces bonnes gens furent tous

hors d'eux-mesmes, demandant combien il falloit de temps pour apprendre tant de choses et pour si bien franciser vne fille Sauvage, promettant qu'ils ne manqueroient pas d'enuoier leurs enfans en vne si bonne échole.

La premiere chose que font les Etrangers qui descendent à Kebec, c'est d'aller voir les filles Vierges, c'est à dire les Religieuses. Ils admirent leur charité, nommément à l'Hostel-Dieu, où

ils voyent des malades secourus avec tant de propreté, avec tant de netteté, et tant de charité, par des filles douces, modestes et retenuës, qu'ils en sont surpris. Aussi faut-il confesser que d'instruire les enfans avec amour, panser les malades avec charité, courir avec zele apres les Barbares, et les amener à IESVS-CHRIST, c'est vn fruit du Ciel, et non pas de la terre, vne benediction de la grace, et non de la nature.



# TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

## ANNÉE 1642.

## ANNÉE 1643.

I. De l'estat general du païs.....	3
II. Des bonnes actions et des bons sentiments des nouveaux Chrétiens.....	4
III. Continuation des bons sentiments et des bonnes actions des Chrétiens.....	10
IV. De quelques Baptesmes en la Residence de S. Ioseph.....	14
V. Continuation des Baptesmes.....	18
VI. Du Baptesme de deux Hurons qui ont passé Phyuér à Québec.....	22
VII. De l'Hospital.....	26
VIII. Du Seminaire des Vrsulines.....	31
IX. Du dessein de Messieurs de Montreal.....	35
X. De la Mission de Sainte Croix à Tadoussac.....	39
XI. Des Fortifications commencées sur la riuere des Hiroquois, et des guerres de ce peuple.....	44
XII. Des coustumes et des superstitions des Sauuages.....	52
<b>RELATION DE CE QUI S'EST PASSÉ EN LA MISSION DES HVRONS.....</b>	<b>55</b>

I. De l'estat du païs et du Christianisme en general.....	55
II. De la Maison ou Residence fixe de Sainte Marie.....	57
III. De la Mission de Sainte Marie aux Ataronchronons.....	61
IV. De la Mission de la Conception aux AttignaSantan.....	61
V. Quelques bons sentimens de quelques Chrestiens de cette mesme Mission.....	64
VI. Des deportemens de quelques Chrestiens en particuliers, de cette mesme Mission.....	68
VII. Exercices ordinaires des Chrestiens de la mesme Mission.....	73
VIII. De la Mission de Saint Ioseph aux Attigenongnahac.....	76
IX. Persecutions des Chrestiens de la mesme Mission.....	79
X. De la Mission Saint Iean Baptiste aux Arendaenhronons.....	82
XI. Diuerses choses qui n'ont pu estre rapportées aux chapitres precedens.....	88
XII. De la Mission du Saint Esprit aux Algonquins plus voysins des Hurons.....	93

I. De la Residence de Québec, et de l'estat de la Colonie.....	2
II. Du Seminaires des Vrsulines.....	6
III. De la Residence de Sillery, et comme les Sauuages y ont passé l'année.....	8
IV. De la façon de viure des Chrestiens de Sillery.....	12
V. Continuation du mesme subiet.....	16
VI. De la venuë des Atticamegues, et de leur baptesme.....	20
VII. Des Hurons qui ont hyuerné à Québec et à Sillery.....	28
VIII. De la Mission de Tadoussac.....	32
IX. De l'Hospital.....	38
X. De ce qui s'est passé aux Trois Riuieres et au Fort de Richelieu.....	45
XI. De ce qui s'est passé à Montreal.....	51
XII. Des courses des Hiroquois, et de la captiuité du Pere Iogues.....	61
XIII. De quelques remarques touchant les Hurons.....	69
XIV. De la deliurance du Pere Isaac Iogues, et de son arriüée en France.....	74
<b>DECLARATION de MM. les Directeurs et Associez en la Compagnie de la Nouvelle France.....</b>	<b>82</b>

## ANNÉE 1644.

I. De l'estat general des Chrestiens de la Nouvelle France.....	2
II. De quelques baptesmes en la Residence de Saint Ioseph.....	4
III. Des bons sentimens et actions des Chrestiens de Saint Ioseph.....	7
IV. Continuation des bons sentiments et actions des Chrestiens de Saint Ioseph.....	13
V. Continuation des bons sentiments et actions des Chrestiens de Saint Ioseph.....	16
VI. De l'Hospital.....	19
VII. Du Seminaire des Vrsulines.....	26
VIII. De ce qui s'est passé à l'occasion de quelques apostats.....	31
IX. Du Seminaire des Hurons aux Trois Riuieres, et leur prise avec celle du Pere Ioseph Bressany par les Iroquois.....	38
X. De la prise de trois Iroquois.....	45
XI. Des bons deportemens des Atticamegues.....	49
XII. De la Mission de Sainte Croix à Tadoussac.....	55

XIII. Continuation de la Mission de Sainte Croix à Tadoussac.....	60	IV. De la Mission des Martyrs commencée au pais des Iroquois...	14
XIV. De la creation d'un Capitaine à Tadoussac.....	66	V. De la Residence de Saint Joseph à Sillery.....	18
<b>RELATION DE CE QUI S'EST PASSÉ DE PLUS REMARQUABLE EN LA MISSION DES HVRONS.....</b>	<b>68</b>	VI. De la Residence de la Conception aux Trois-Rivieres.....	24
I. De l'estat du pais.....	69	VII. De la Mission de Sainte Croix à Tadoussac.....	29
II. De la Maison et Mission de Sainte Marie.....	74	VIII. De l'Habitation de Ville-Marie, en l'Isle de Montreal.....	34
III. De la Mission de la Conception aux AttignaSantan.....	77	IX. De quelques bonnes actions et de quelques bons sentimens des Sauvages Chrestiens.....	42
IV. De la Mission de Saint Joseph aux Attignenongniak.....	86	X. De quelques particularitez du pais et autres choses qui n'ont pu estre rapportées sous les chapitres precedens.....	47
V. De la Mission de Saint Michel aux Tahontaenrat.....	93	<b>RELATION DE CE QUI S'EST PASSÉ DE PLUS REMARQUABLE EN LA MISSION DV PAYS DES HVRONS.....</b>	<b>53</b>
VI. De la Mission des Anges aux AttiSendaronk ou Nation Neutre.....	97	I. De l'estat du pais.....	54
VII. De la Mission de Saint Jean-Baptiste aux Arendahronons.....	99	II. De l'estat du Christianisme.....	56
VIII. De la Mission de Sainte Elisabeth aux Algonquins Atontraronnons.....	100	III. Actions remarquables du zele de quelques Chrestiens.....	57
IX. De la Mission du Saint Esprit aux Algonquins Nipissiriniens.....	102	IV. Espreuve de la constance et du courage de cette Eglise, parmy les oppositions des Infideles.....	63
<b>LETTRE du Pere Hierosme Lalemant.....</b>	<b>105</b>	V. Bons sentimens de quelques Chrestiens.....	67

## ANNÉE 1645.

I. De l'estat general de la Mission..	1	VI. Providence de Dieu sur quelques particuliers.....	76
II. De quelques bonnes actions et de quelques bons sentimens des Sauvages chrestiens.....	3	VII. De la Mission du Saint Esprit...	80
III. Continuation du mesme sujet...	5	VIII. De ce qui s'est passé à Miscou...	84
IV. Continuation du mesme sujet....	8		
V. De quelques actions plus remarquables.....	10		
VI. De l'hyuernement d'un Pere avec les Sauvages.....	14		
VII. De quelques surprises faites par les Iroquois.....	18		
VIII. De quelques prisonniers iroquois..	19		
IX. Traité de la paix entre les François, Iroquois et autres Nations.....	23		
X. Suite du traité de la paix.....	29		
XI. De la derniere assemblée tenue pour la paix.....	32		
XII. De ce qui s'est passé à Miscou...	35		
<b>LETTRE du Pere Hierosme Lalemant, escrite des Hurons, au Rev. Pere Provincial de la Compagnie de Iesus.....</b>	<b>38</b>		

## ANNÉE 1646.

I. De ce qui s'est passé entre les François, les Hurons et les Algonquins pour la conclusion de la paix avec les Iroquois.....	3	IV. Comme le Pere Isaac Iogues fut pris des Hiroquois, et de ce qu'il souffrit en la premiere entrée en leur pais.....	17
II. De la venuë de sept ambassadeurs Iroquois vers les François, et de leur negociation.....	6	V. Dieu conserue le Pere Isaac Iogues, après le massacre de son compagnon; il l'instruit d'une façon bien remarquable.....	24
III. Recit de l'heureuse mort du Pere Anne de Nouë et du Pere Enmond Masse.....	8	VI. Le Pere est donné pour valet à des chasseurs; il souffre, il est consolé; il exerce son zele en ses voyages.....	28
		VII. Le Pere se sauue des Hiroquois, et passé en France, par l'entremise des Hollandois; il repasse en Canada, où estant arriué, il fait un voiage au pais des Hiroquois.....	33
		VIII. Le Pere Isaac Iogues retourne pour la troisieme fois au pais des Hiroquois, où il est mis à mort..	36

## ANNÉE 1647.

IX. Des Chrestiens de Saint Ioseph à Sillery.....	42
X. De la Mission de l'Assomption au pais des Abnaquois.....	51
XI. La venue des Atticamegues.....	56
XII. De la Mission de Sainte Croix à Tadoussac.....	61
XIII. De la Residence de la Conception aux Trois-Rivieres.....	66
XIV. De la priere et de la mort d'un Hiroquois, et de quelques autres remarques qui n'ont pu trouver place sous les Chapitres precedens.....	73
XV. De l'Habitation de Miscou.....	76

ANNÉE 1648.

I. De l'arriuee des vaisseaux.....	2
II. De ce qui s'est passé entre les François et les Sauvages leurs alliez, et les Hiroquois.....	4
III. De l'arriuee des Hurons, et de la defaite de quelques Hiroquois.....	10
IV. De quelques bonnes actions et de quelques bons sentimens des Sauvages Chrestiens.....	14
V. Continuation du mesme subiet.....	18
VI. De quelques autres bonnes actions des Sauvages.....	23
VII. De l'hyuernement du Pere Gabriel Druilletes avec les Sauvages.....	27
VIII. Des peuples nommez les Atticamegues.....	32
IX. De la Mission de Sainte Croix à Tadoussac.....	37
X. Diuerses choses qui n'ont pu estre rapportées sous les chapitres precedens.....	40

RELATION DE CE QUI S'EST PASSÉ EN LA MISSION DV PAÏS DES HVRONS.....

I. Situation du pays des Hurons, de leurs alliez et de leurs ennemis.....	45
II. De l'estat general de la Mission.....	47
III. De nostre Maison de Sainte Marie.....	48
IV. De diuerses defaites de nos Hurons par leurs ennemis.....	49
V. De la Providence de Dieu sur quelques Chrestiens pris ou tuez par les ennemis.....	51
VI. Des Baptesmes de quelques Hiroquois pris en guerre par les Hurons.....	53
VII. Des pourparlers de paix entre les Hurons et les Onnontaehronnons.....	55
VIII. D'une Ambassade des Hurons à Andastoé.....	58
IX. De l'aduancement du Christianisme dans les Missions Huronnes.....	62
X. Des Missions Algonquines.....	62
XI. Bons sentimens de quelques Chrestiens.....	64
XII. Des principales superstitions des Hurons dans leur infidelité, et premierement leur sentiment touchant les Songes.....	70

XIII. Sentimens des Hurons touchant leurs maladies.....	72
XIV. D'une espece de sort dont les Hurons se seruent pour attirer le bonheur.....	74
XV. Sentiment qu'ont les Hurons des maladies, qu'ils croyent venir par sortilege; de leurs deuins et Magiciens.....	75
XVI. Quelle connoissance auoyent les Hurons infideles de la Diuinité.....	77
XVII. Du meurtre d'un François massacré par les Hurons, et de la iustice qui en a esté faite.....	77

ANNÉE 1649.

I. De la prise des Bourgs de la Mission de Saint Ioseph, l'esté de l'année 1648.....	3
II. Estat du Christianisme en ces pais, l'hyuer de la mesme année 1648.....	5
III. De la prise des Bourgs de la Mission de Saint Ignace, au mois de mars de l'année 1649.....	10
IV. De l'heureuse mort du Pere Iean de Breuef et du Pere Gabriel Lalemant; quelques remarques sur la vie du Pere Lalemant.....	13
V. Quelques remarques sur la vie du Pere Iean de Breuef.....	17
VI. Estat present du Christianisme, et des moyens de secourir ces peuples.....	25

ANNÉE 1650.

I. Du transport de la Maison de Sainte Marie dans l'Isle de Saint Ioseph.....	2
II. De la Mission de Saint Ioseph.....	3
III. De la prise et de la desolation de la Mission de Saint Iean par les Hiroquois, et de la mort du Pere Charles Garnier, qui y estoit en Mission.....	8
IV. De la mort du Pere Noël Chabanel.....	16
V. De la Mission de Saint Mathias.....	19
VI. De la Mission de Saint Charles.....	21
VII. De la Mission du Saint Esprit.....	22
VIII. De la desolation du pais des Hurons au printemps de l'année 1650.....	23
IX. De l'establisement de la Colonie Huronne à Québec.....	27
X. De l'Eglise de Saint Ioseph à Sillery.....	29
XI. Des Sauvages des Trois Rivieres et des Atticamegues.....	29
XII. De la Mission de Sainte Croix à Tadoussac.....	39
XIII. De la venue d'un Hiroquois en France, et de sa mort.....	43
LETTRE du Pere Hierosme Lalemant au Pere Provincial de France.....	48

LETTRE de la Rev. Mere Superieure de l'Hospital de Québec à Monsieur N. bourgeois de Paris..... 51

ANNÉE 1651.

I. Estat des Habitations Françoises.. 2  
 II. Estat de l'ancien païs des Hurons et de la Nation Neutre..... 4  
 III. Estat des Missions pour la conuersion des Sauvages..... 7  
 JOURNAL du Pere Jacques Buteux, du voyage qu'il a fait pour la Mission des Atticamegues..... 15  
 LETTRE du Pere Jacques Buteux, escrite des Trois Riuieres, au Rev. Pere Paul Ragueneau, demeurant à Québec.... 26  
 LETTRE d'un Capitaine de Sillery à vn Pere de la Compagnie repassé en France..... 28  
 LETTRE du Pere Martin Lyonne au Pere Procureur des Missions de la Nouvelle France..... 29

ANNÉE 1652.

I. Lettre du Pere Superieur de la Mission au Reuerend Pere Provincial, touchant la mort du Pere Jacques Buteux..... 1  
 II. De la Residence de Saint Ioseph à Sillery..... 3  
 III. De la Colonie Huronne en l'Isle d'Orleans..... 8  
 IV. De la Mission de Saincte Croix à Tadoussac..... 11  
 V. De la Mission de Saint Iean dans les Nations appellées du Porc-Espic..... 16  
 VI. De la Mission de l'Ange Gardien au païs des Oumamioek ou Bersiamites..... 20  
 VII. De la Mission de l'Assomption au païs des Abnaquiois..... 22  
 VIII. Des bonnes dispositions qu'ont les Abnaquiois pour la foy de Iesus Christ..... 26  
 IX. De la guerre des Hiroquois..... 32  
 X. De la vie et de la mort de la Mere Marie de Saint Ioseph, deceedée au Seminaire des Vrsulines de Québec..... 37

ANNÉE 1653.

I. D'un vaisseau pris par les Anglois et des memoires dont il est parlé en la lettre precedente..... 2  
 II. De ce qui s'est passé à Montreal.. 3  
 III. De ce qui s'est passé aux Trois-Riuieres..... 5  
 IV. De la prise et de la deliurance du Pere Ioseph Poncet..... 9  
 V. De la paix faite avec les Iroquois. 17

VI. De la paix faite avec vne Nation qui habite du costé du Sud à l'Espgard de Québec..... 25  
 VII. La paureté et les richesses du païs..... 28  
 VIII. La porte, fermée à l'Euangile, semble s'ouvrir plus grande que iamais..... 29  
 IX. Recueil tiré de diuerses lettres apportées de la Nouvelle France.. 30

ANNÉE 1654.

I. Dessein des Iroquois Anniehronnons dans le traité de paix qu'ils auoient commencé avec nous au mois de Novembre 1653..... 2  
 II. Dessein des Iroquois Onnontaechronnons arriuez à Québec au mois de Feburier 1654..... 4  
 III. Prise d'un François à Montreal par les Iroquois Onneiochronnons au mois d'Auril 1654, et de sa deliurance..... 7  
 IV. Vne flotte de canots Hurons, et d'Algonquins des Nations superieures, alliées des François, arriuent à Montreal et aux Trois Riuieres, et y apportent d'heureuses nouvelles au mois de Iuin..... 9  
 V. Les Iroquois Anniehronnons arriuent à Québec au mois de Iuillet, et ramenant deux François qu'ils auoient en ostage..... 10  
 VI. Voiage du Pere Simon le Moyne dans le païs des Iroquois Onnontaechronnons, en Iuillet, Aoust et Septembre..... 11  
 VII. Conseil general pour la paix, avec les quatre Nations Iroquoises, et ensuite le retour du Pere Simon le Moyne de son voiage..... 15  
 VIII. Dessein pris d'aller au printemps de l'année prochaine commencer vne habitation dans le grand Lac des Iroquois, et d'y faire vne Mission pour tous ces peuples..... 19  
 IX. Estat de la Colonie Huronne dans l'Isle d'Orleans..... 20  
 X. De la premiere Congregation de Nostre Dame parmy les Sauvages..... 22  
 XI. Remarques tirées de quelques lettres et de quelques memoires venus du païs..... 29

ANNÉE 1655.

COPIE de deux Lettres enuoyées de la Nouvelle France au P. Procureur des Missions de la Compagnie de Iesus en ces contrées:  
 Premiere lettre..... 1  
 Seconde lettre..... 4